

MARIKA GALLMAN



LES CHRONIQUES DE
HALLOW

1 - LE BALLET DES OMBRES



Marika Gallman

Le Ballet des ombres

Les Chroniques de Hallow – tome 1

Brigelonne

OceanofPDF.com

*À Maëve,
Petite coccinelle envolée trop tôt.*

OceanofPDF.com

Chapitre premier

Si on m'avait demandé de désigner sur un calendrier le moment où je pensais que ma vie était le moins susceptible de basculer, j'aurais sans hésitation pointé un lundi matin. Pour une simple et bonne raison : il ne se passe jamais rien les lundis matin. Et celui-ci en particulier, remarquai-je en sortant de mon immeuble pour m'élancer sur un trottoir débordant de monde, avait tout pour être parfait. Le soleil s'était déjà levé, la pollution ne l'avait pas encore suivi, et la température était relativement clémente pour l'automne.

Jusqu'à quelques mois auparavant, pourtant, ma vie avait toutes les occasions de mal tourner à chaque instant. C'est un des inconvénients quand votre gagne-pain consiste à voler des œuvres d'art, votre passe-temps des portefeuilles et que votre principal atout est un pouvoir ancestral qui permet d'absorber l'énergie des gens. Détail qui, soyons honnêtes, était vraiment très utile pour se débarrasser d'un vigile qui surgissait à l'improviste, mais bien moins au jour le jour. J'aurais peut-être dû me douter que les choses risquaient de mal tourner précisément aujourd'hui, puisque je reprenais du service le soir même après des vacances forcées, mais il était tout juste 8 heures et, en quittant mon domicile, je n'y songeai pas une seule seconde.

Parce qu'il ne se passe jamais rien les lundis matin.

Je traçai rapidement jusqu'à la bouche de métro la plus proche en jetant un coup d'œil à ma montre. À peine 8 h 13 ; j'étais dans les temps. Je pouvais faire un crochet par l'hôpital et arriver presque à l'heure à la boutique.

Je descendis prestement les marches qui menaient au quai tout en rangeant mon passe. Comme à l'accoutumée, le métro fleurait bon la transpiration, l'urine et le stress. Été comme hiver, de jour comme de nuit, l'odeur ne variait jamais. Pourtant, le maire actuel de Hallow avait fait installer de petits diffuseurs de parfum quelques mois plus tôt. La seule différence notable était que, pendant plusieurs semaines, le doux mélange

de transpiration et d'urine s'était teinté d'une fragrance indéfinissable et chimique qui était probablement censée sentir une fleur quelconque. Ça n'avait fait qu'empirer les choses. On aurait dit que quelqu'un avait mangé un bouquet avant de le suer à grosses gouttes. Et, de toute manière, l'odeur du stress recouvrait tout quoi qu'il arrive, surtout dans les lieux clos. À présent, le dispositif du maire n'était qu'un mauvais souvenir, puisque beaucoup des distributeurs avaient été vandalisés et détruits par des personnes de toute évidence plus agacées que moi, et les autres étaient vides. Je me demandais ce que le maire et son sourire étincelant pensaient de la dégradation du matériel. Enfin, il y avait de fortes chances qu'il ne soit même pas au courant. Il devait préférer les limousines climatisées aux rames bondées.

J'adressai un sourire à Puce, un sans-abri qui avait pris ses quartiers dans cette station, et sortis le billet que j'avais préparé avant de partir de chez moi. Je voyais ce grand type à l'air à la fois bourru et innocent tous les jours, et j'ignorais jusqu'à son prénom. Il s'exprimait de manière étrange et privilégiait les interlocuteurs en plastique, mais, parfois, il avait de petites crises durant lesquelles il répétait : « Puce ! Puce ! Puce ! » jusqu'à ce que ladite puce cesse de le chatouiller, sans doute. J'avais donc commencé à le surnommer ainsi trois ans plus tôt, quand j'avais fait sa connaissance, et ça ne semblait pas le déranger.

Puce me sourit. Il me souriait toujours, même lorsqu'il avait la tête ailleurs. Il rangea le billet à l'aveuglette dans son manteau, puis se mit à invectiver un sac plastique dans un mélange d'anglais et de russe. J'ignorais ce qui l'avait conduit à vivre ici, mais ça me rendait triste, car c'était un chic type. Il investissait toujours l'argent que je lui donnais en nourriture qu'il redistribuait à ses amis qui hantaient le métro comme les corbeaux d'un cimetière et prenait énormément soin d'une femme âgée que je surnommais Mme Hermine en raison de la fourrure qu'elle portait éternellement autour du cou, même si elle n'avait actuellement plus grand-chose de blanc.

Malgré les apparences, ma vocation de cambrioleuse n'était pas née de l'envie de prendre aux riches pour donner aux pauvres et encore moins de celle d'amasser un pécule suffisant pour me payer un jour une retraite au soleil, même si les deux me tenaient à cœur. Elle était née d'un besoin. Un besoin souvent irréprensible de m'approprier un objet dont l'énergie me

parlait, ou dont celle du propriétaire m'attirait. Un jour, ça finirait par causer ma perte.

Je décidai de m'approcher du bord du quai lorsque Puce se mit à parler à son sac plastique de manière plus calme et plus soutenue. C'est là que je la sentis.

En plus d'être capable de l'absorber, je peux entrevoir l'énergie des gens et, parfois, leurs émotions quand elles sont assez fortes. C'était pour ça que je savais que Puce était quelqu'un de foncièrement bon, même si son passe-temps favori était les débats avec des objets inanimés. Son aura était brillante et bienveillante. Les émotions que dégagent les humains sont quelque chose d'indescriptible. C'est une odeur physique, qu'on sent plus par la peau que par le nez. Le stress pique et chatouille le bout des doigts de manière désagréable, le bonheur la caresse d'un gant de soie invisible.

Je tournai discrètement la tête pour observer un type qui se trouvait sur ma droite. Grand, les cheveux d'un blond sablé, il avait la tête baissée et le regard rivé à sa montre, comme si ça allait faire arriver le métro plus rapidement. À l'image de la plupart des personnes présentes sur ce quai un lundi matin, il était légèrement stressé, mais la sensation disparaissait sous ce qui émanait vraiment de lui. Certaines énergies attirent. Il y a des individus et des lieux qui semblent sympathiques au premier abord ou qui, au contraire, mettent mal à l'aise dès qu'on s'en approche. Mes facultés me rendent un peu plus sensible au phénomène que la plupart des gens. Le type sur le quai dégageait quelque chose de fort. Il n'avait même pas tourné la tête dans ma direction – alors que j'étais incapable de détacher les yeux de sa silhouette –, mais son énergie me caressait par vagues successives et ardentes. Je mourais d'envie de croiser son regard afin de comprendre pourquoi. Je brûlais de m'approcher, mais c'était hors de question. Si le papillon est attiré par la flamme, s'en rapprocher est la meilleure manière d'y rester.

Lorsque l'homme releva enfin le visage, il darda un coup d'œil sur moi. Très rapidement, une fraction de seconde peut-être, avant de reporter son attention sur les rails. Son regard était aussi captivant que son énergie, ses yeux ambrés aussi doux et revêches qu'elle l'était. Il n'était pas à proprement parler séduisant. Il avait un visage classique et un nez un peu cabossé comme s'il avait trop fait de boxe dans sa jeunesse. Mais ce qui émanait de lui était à couper le souffle. Et je compris à ce moment, durant

cette maudite fraction de seconde, que je voulais quelque chose de lui. Non, c'était plus que ça. J'avais *besoin* de quelque chose lui appartenant.

Et c'est ainsi que le papillon se brûla les ailes.

Le métro entra en gare quelques instants plus tard, substituant le bourdonnement énergétique à mes oreilles par un crissement de freins. Une foule en sortit, puis les passagers à quai la remplacèrent dans la rame. Je pris bien soin de suivre mon inconnu, l'air de rien. C'était facile. Je n'avais même pas à le regarder. Son aura était une piste que j'aurais pu remonter les yeux fermés.

Il ne s'assit pas malgré les sièges à disposition, et je me positionnai assez près de lui. J'étais chaque fois amusée de constater que les passagers restaient debout même lorsqu'il y avait des places disponibles. Ils étaient trop pressés, se relever faisait perdre du temps. Ça constituait aujourd'hui l'excuse parfaite, puisque nous étions plusieurs agglutinés devant les portes, me permettant d'être proche de l'inconnu qui refusait toujours de m'adresser un second regard.

Il devait avoisiner la quarantaine, et c'était des années qu'il portait bien. Sa peau était légèrement hâlée, comme s'il revenait de vacances ou que le soleil froid de Hallow lui était plus clément qu'au commun des mortels. La couleur de ses yeux était singulière, sorte de brun délavé dans lequel se seraient invitées des touches d'or, mais ce n'était pas ce qui retenait réellement l'attention. Il cachait une mélancolie étouffante au fond de son regard, et il n'en fallut pas plus pour piquer ma curiosité pour de bon.

Le métro se mit en route, me projetant contre l'homme. Bien sûr, je le prenais assez régulièrement pour savoir qu'il était brusque au démarrage. Mon déséquilibre était volontaire. Je me retins contre le torse de l'inconnu et eus enfin droit à un vrai regard lorsque je relevai le menton. Il était plus grand que moi, peut-être de dix centimètres, ce qui devait le faire approcher du mètre quatre-vingt-cinq, et sa carrure était imposante sans être tape-à-l'œil. Il pratiquait sans l'ombre d'un doute un sport, mais pas de la musculation.

L'énergie se mit à onduler au moment où je posai les paumes sur sa chemise, au point que la tête me tourna légèrement. Jusque-là, j'espérais encore ne rien lui prendre malgré mon envie ravageuse, pensant que sentir son énergie contre ma peau suffirait à tromper le besoin. Mais c'était le truc

avec les compulsions. Elles vous forçaient la main, et la mienne venait de repérer son portefeuille.

L'inconnu me dévisagea pendant un instant, puis pencha légèrement la tête sur le côté en plissant les yeux comme s'il avait également ressenti quelque chose. Mais il me sourit aussitôt, et l'impression se dissipa. Je lui rendis son sourire, étrangement gênée, ne m'étant pas attendue à être touchée par un geste si simple, puis me redressai en murmurant une excuse.

Je passai le court trajet jusqu'à la station suivante en pleine joute verbale avec ma conscience. Lorsque le métro s'immobilisa, j'avais perdu la bataille. Je profitai de l'arrêt de la rame pour me laisser encore une fois aller contre l'inconnu. Il sourit de nouveau, mais, ce coup-ci, quelque chose changea rapidement dans son regard.

Si le premier contact m'avait permis de repérer son portefeuille, le deuxième avait servi à ce que je l'attrape discrètement. Du moins, c'était ce qu'il me semblait, avec mes près de vingt ans d'expérience en la matière. Pourtant, lorsque je me redressai, il tenait mon bras dans une poigne de fer.

Le temps parut suspendre sa course, et ma décision mettre bien trop longtemps à venir.

Je lui adressai un sourire désolé et maladroit et, devant son air étonné, enfonçai mon pied sur le sien. La surprise lui fit lâcher mon poignet, ce dont je profitai pour me faufiler par les portes qui s'ouvraient à peine et filer à toutes jambes en direction de la sortie, laissant l'inconnu et son portefeuille dans le métro. Ce n'était que la deuxième fois que je me faisais prendre sur le vif.

Tout aurait dû s'arrêter là, mais non. C'était peut-être mon karma qui me réclamait les arriérés.

Je m'immobilisai une fraction de seconde sur le quai lorsque les portes se refermèrent, espérant apercevoir une dernière fois le regard si troublant de cet homme. Mais, au lieu d'adieux romantiques, je me rendis compte que l'inconnu était sorti de la rame et s'était élancé à ma poursuite. Et il semblait aussi furax que résolu à me rattraper. C'était une première. En vingt ans de carrière, ça ne m'était jamais arrivé.

Dire qu'il ne se passait jamais rien les lundis matin.

Je pris mes jambes à mon cou.

Maudit regard tourmenté.

Et stupide papillon.

OceanofPDF.com

Chapitre 2

Je gravis les marches quatre à quatre. Ou plutôt, j'essayai, car la robe que je portais ne me rendait vraiment pas la tâche aisée. Heureusement que j'avais l'habitude de faire les trajets en ballerines, parce que j'avais vraiment besoin de mettre les voiles. Le type était derrière moi. Je sentais sa résolution aussi sûrement que je visualisai les futurs obstacles qui m'attendraient une fois sur le trottoir. Piétons. Lampadaires. Deux arrêts de bus, à deux cents mètres de distance. Et pourtant, malgré tout ça, je n'avais pas peur. L'adrénaline coulait à flots dans mes veines. C'était une sensation incroyable. J'avais volé des tableaux qui valaient des millions de dollars. Des reliques aux coûts inestimables. Des bijoux, dans des coffres, sur des personnes. Mais jamais, jamais je n'avais été courcée en pleine rue et, il fallait l'admettre, c'était de loin la chose la plus excitante qui m'était arrivée durant toute ma carrière. Si j'avais su qu'être poursuivie serait aussi enivrant, jamais je ne me serais servie de mes pouvoirs.

Je ne m'arrêtai pas en déboulant sur la 6^e Avenue et percutai une femme en pleine conversation téléphonique, qui releva la tête afin de m'insulter copieusement. Elle aurait oublié l'incident d'ici quelques instants et reprendrait sa discussion comme si de rien n'était. Insulter les inconnus était un sport national, à Hallow, et la moitié des habitants étaient médaillés d'or. Cependant, je l'entendis crier de nouveau quelques secondes plus tard. J'avais moins de quinze secondes d'avance sur mon poursuivant, qui avait à son tour embouti la piétonne. Je zigzaguai entre les passants sur une bonne centaine de mètres et ne jetai un coup d'œil derrière moi qu'en arrivant vers le premier arrêt de bus. L'inconnu était toujours là et gagnait du terrain. J'aurais pensé avoir un meilleur avantage sur lui. Je connaissais la ville et les mouvements de sa marée humaine. Le type qui me suivait possédait également ce que j'appelais « le sens de la foule », cette capacité à prédire les brèches dans un mur humain et à se faufiler dans les interstices une fraction de seconde avant qu'ils ne s'ouvrent.

Je redoublai d'efforts et tentai de battre mon record de vitesse à ce jour. Heureusement, j'étais en bonne forme physique grâce à des années de danse, de patinage artistique et de course à pied. Mais c'était aussi le cas de l'homme derrière moi, et il avait l'avantage de ne pas porter de robe qui entravait ses pas. Sur un bon terrain, en short et avec des chaussures appropriées, j'aurais pu le prendre de vitesse. Sur un trottoir semé d'embûches, en ballerines et tailleur ? J'allais devoir me servir de mon environnement.

Je dépassai le deuxième arrêt de bus et bifurquai à droite à l'intersection suivante. Deux rues plus loin se trouvait le centre commercial de Baton Street. Deux mille mètres carrés de cachettes potentielles aux couleurs de Halloween, le rêve.

J'évitai de justesse une mère et sa poussette. La poisse. Deux précieuses secondes de perdues. Ignorant l'élancement dans mes cuisses après mon immobilisation brusque, je repartis à pleine puissance. Je n'avais pas besoin de me retourner pour savoir qu'il était toujours là. Son énergie le devançait.

Encore une chose intéressante sur l'énergie. Elle se diffuse très bien. Ce type avait beau se trouver plusieurs mètres derrière moi, la sienne me cravachait le dos aussi sûrement que le cuir d'un fouet l'aurait fait. Et elle était si puissante que je ne sentais qu'elle, comme si tous les piétons venaient d'être mis sur silencieux. En temps normal, j'arrive à mettre les gens en sourdine. Je le fais même quotidiennement, bien qu'il reste toujours un petit bourdonnement en arrière-plan. Mais, entre ma course effrénée et la détermination de l'homme, son énergie devenait étourdissante. Et quelle énergie !

Tout le monde est doté de la même quantité d'énergie, mais aucune ne possède la même texture. Maman me disait souvent que certaines lui parlaient parce qu'elles sortaient de la masse, que c'était pour ça qu'elle était tombée amoureuse de papa au premier regard. Celle de ce type était claire et puissante. Maman l'aurait appelé un « Juste ». Fort sens de la morale, de l'ordre établi, aversion pour l'illégalité. Et c'était toujours comme ça. C'était toujours ce profil énergétique qui faisait déconner mon radar interne et me donnait envie de dérober quelque chose à son propriétaire. Plutôt ironique, non ? La voleuse attirée par le justicier.

Je continuai mon sprint sans prêter attention aux gens qui me dévisageaient, quand ils ne m'insultaient pas. Une jeune femme qui courait

comme une dératée dans la rue avec un homme aux troussees. Dans un film, un bon Samaritain lui aurait porté secours, de peur qu'il s'agisse d'un dangereux psychopathe. Mais pas dans la vraie vie, et surtout pas dans cette ville. Bon, d'accord, j'étais en tort. Mais ça, les gens ne pouvaient pas le savoir. Bienvenue à Hallow.

Dernier virage serré. Le centre commercial était là, droit devant, à moins de cinquante mètres. Je forçai encore plus sur mes jambes et pénétrai en trombe quelques secondes plus tard dans le bâtiment, où flottait une étrange odeur de cannelle. Je fronçai le nez sans ralentir. La seule chose que je détestais plus que les centres commerciaux en période de fêtes était précisément la cannelle. Ce parfum me rendait malade. C'était bien ma veine.

Je fonçai droit jusqu'à l'Escalator, d'un pas rapide mais suffisamment discret pour passer inaperçu, et un bref coup d'œil circulaire m'informa que j'avais le choix entre plusieurs boutiques de vêtements, bijoux et articles de sport. Je descendis les marches de l'escalier roulant à une allure un peu trop vive et jetai mon dévolu sur un magasin d'habits et accessoires. Le meilleur moyen d'avoir l'air suspect, dans n'importe quelle situation, est de courir. C'est pourquoi, même si mon instinct de survie me criait l'inverse, je me forçai à me déplacer d'une démarche régulière, de manière aussi détachée et automatique que les gens qui m'entouraient. J'atteignis la boutique sans encombre et me faufilai entre les rayons, me fondant au milieu des femmes venues faire des emplettes de bon matin tout en me demandant si j'avais fait le bon choix en descendant. L'étage souterrain ne disposait pas de sortie et, si l'inconnu me mettait la main dessus, je serais dans le pétrin. Comme quoi, parfois, malgré l'entraînement, l'empressement peut pousser à l'erreur. Mais on m'avait appris à tirer le meilleur parti d'une situation donnée, si mauvaise soit-elle. Et j'avais eu un excellent maître.

Je commençai à étudier différents articles tout en gardant un œil de lynx discrètement braqué sur l'entrée. Sans la quitter des yeux, je migrai lentement vers le rayon des bijoux à l'arrière du magasin. Autant profiter du temps que je devais passer dans le coin. Et, surtout, les étales étaient hauts et constituaient donc une cachette parfaite.

J'étais en train de réfléchir à combien de minutes il serait judicieux de rester dans la boutique lorsqu'une voix fit grimper mon poulx en flèche.

— Cette teinte vous ira à merveille.

Je tournai la tête en direction d'une blonde, la vingtaine, chignon serré et lunettes noires à larges montures classe sur le nez, qui me montrait toutes ses dents dans un parfait sourire commercial. La vendeuse.

Elle me désigna du menton les boucles d'oreilles que j'avais machinalement attrapées pour passer le temps, et je revins à l'instant présent. Une couverture parfaite, tant qu'elle ne devenait pas une distraction.

— Vous pensez ? demandai-je dans une imitation impeccable de cliente peu sûre d'elle. Je ne crois pas que le turquoise soit ma couleur.

La vendeuse n'était pas stupide. Elle m'avait détaillée de la tête aux pieds et avait remarqué à mes vêtements et à mon sac à main que je n'étais pas le genre de femme qui achetait dans sa boutique. Mais l'énergie qu'elle dégageait renvoyait une image pleine de confiance, sa posture avait des accents de témérité assumée, et elle essaierait quand même de conclure la vente. Elle me plaisait.

— Vous permettez ?

Elle saisit délicatement les boucles et, après avoir fait pivoter un petit miroir que je n'avais pas repéré jusqu'alors, les plaça à côté de mes oreilles.

— Parfaites, dit-elle.

Elle me laissa le temps de m'admirer dans la glace avant de sourire de nouveau de manière assurée. Oh, elle aimait ça. Elle devait tirer le même genre de satisfaction à vendre un objet à une cliente hésitante que j'en ressentais à voler un tableau. Peut-être que je les lui prendrais juste pour cette raison.

Je profitai de faire semblant d'apprécier ce que je voyais pour surveiller la boutique derrière moi dans le miroir. Aucune trace de l'inconnu. Bien.

— Elles soulignent à merveille votre teint et le brun de vos yeux, et la manière dont elles tombent met en valeur la ligne de votre mâchoire et la délicatesse de votre cou. Elles sont faites pour vous, conclut-elle en me tendant les boucles d'oreilles.

Je retournai discrètement le support et étouffai un cri. Ce magasin n'avait peur de rien.

— Je vous remercie, répondis-je avant de lui signifier d'un signe de tête que j'allais terminer mon tour du magasin.

Elle s'effaça sans demander son reste et je fis quelques pas en direction des habits. Je n'avais toujours pas vu passer l'inconnu dans le couloir

principal, ce qui était positif. Il m'avait sans aucun doute perdue et me cherchait ailleurs, ou alors il avait renoncé. Même si la dernière option me semblait peu probable. Son énergie criait qu'il était aussi têtu qu'honnête, et il continuerait certainement à me traquer malgré tout. Dans tous les cas, je pourrais bientôt sortir d'ici, sur mes gardes, et rejoindre la bouche de métro la plus proche. En attendant, j'allais faire un peu de shopping. Pas parce que les vêtements m'avaient tapé dans l'œil, mais changer de veste pour modifier légèrement mon apparence me semblait plus sûr. J'aurais pu simplement retirer celle que je portais, mais, même si la température était clémente, se balader bras nus aurait tout de même été de la folie.

Tout en gardant les environs sous surveillance, je m'approchai d'un magnifique petit pull noir en cachemire. Il avait malheureusement un col en V, ce qui n'allait pas du tout avec mon tailleur. Je laissai tout de même mes doigts courir sur l'étoffe et me détendis. Ce pull était si doux qu'il promettait des caresses infinies. J'étais sérieusement en train de considérer son achat et décidai finalement de repasser le lendemain si j'y songeais toujours. Le détour dans cette boutique n'aurait peut-être pas été une perte de temps, en fin de compte.

Je regardai ma montre. 8 h 43. Un sacré coup pour les habitudes. J'aurais déjà dû être à l'hôpital depuis cinq minutes.

— Vous comptez les payer ?

Je me figeai tandis que mon cœur accélérail sensiblement. La question avait été posée de manière neutre, mais, bien que je n'aie encore jamais entendu cette voix auparavant, je n'avais aucun doute quant à l'identité de son propriétaire. Calme, assurée, basse et vibrante, elle ne pouvait appartenir qu'à mon inconnu. Et, même s'il se trouvait dans mon dos, je compris qu'il parlait des boucles que je tenais toujours dans une main.

Je comptai mentalement jusqu'à trois pour me laisser le temps de me recomposer, puis me retournai nonchalamment. Dès que je le vis, le moment de panique s'évanouit.

C'était bel et bien lui, si proche que je pouvais sentir son souffle chatouiller le bout de mon nez chaque fois qu'il expirait. Comment avais-je pu ne pas le repérer ? Son énergie s'était radicalement calmée, comme si m'avoir retrouvée l'avait totalement apaisé et avait éteint tous les signaux qu'il émettait, et je me demandai pendant un instant s'il avait passé quelques minutes à m'espionner. Oh, c'était un justicier, oui, mais il ne

faisait plus aucun doute qu'il s'agissait également d'un chasseur. Et ce détail en particulier raviva la flamme du jeu.

— Pourquoi avez-vous volé mon portefeuille ?

Je ne pus retenir un sourire de gamine devant son air si sérieux. Quelque chose devait clocher chez moi. Il était plus grand, plus fort, et il venait de me courser dans une partie de la ville alors que je n'avais pas réussi à lui tirer son porte-monnaie. Pourquoi ne prenais-je pas les choses avec la gravité qu'elles avaient ? Peut-être parce que je ressentais à son aura qu'il ne me ferait pas de mal. Ou peut-être que, plus je le regardais, plus je lui trouvais un côté séduisant. Certainement plus parce qu'il était doué que beau garçon, d'ailleurs. J'aimais la compétition, les challenges, les défis qui n'étaient pas gagnés d'avance, et ce type venait de me coincer deux fois en quinze minutes.

— Je ne l'ai pas pris, lui fis-je remarquer en haussant légèrement les épaules.

Il soupira, et l'exaspération troubla quelques instants son énergie avant de s'évanouir aussitôt. C'était incroyablement adorable. Et je ne pus m'en empêcher.

— Pourquoi me courez-vous après ? demandai-je. Vous savez que je pourrais appeler la police ?

— Laissez-moi reformuler, dans ce cas, répondit-il sans perdre une once de son aplomb. Pourquoi avez-vous essayé de le prendre ?

Son attitude aurait dû faire fondre mon assurance comme neige au soleil. Pourtant, plus il se montrait sérieux, plus le petit diable sur mon épaule me piquait de sa fourche.

Je me mordis l'intérieur de la joue pour réprimer un nouveau sourire.

— Écoutez, il y a probablement un malentendu. J'ai perdu l'équilibre, votre portefeuille a glissé et je l'ai rattrapé.

Comme si son expression ne suffisait pas à me signifier que mon comportement l'agaçait, il croisa les bras et pinça légèrement la bouche. Bon sang, c'était aussi cocasse que charmant, et j'avais de plus en plus de peine à ne pas glousser comme une adolescente en chaleur. Mince, je n'avais pas trouvé de type séduisant depuis...

Depuis Danny.

Je perdis aussitôt toute envie de rire et déglutis difficilement pour me débarrasser de la boule qui s'était matérialisée au fond de ma gorge.

— Je ne sais pas si vous avez l’habitude de vous en sortir en jouant les ingénues, répondit-il, ce qui piqua assez ma fierté pour chasser les mauvais souvenirs, mais vous n’êtes malheureusement pas tombée sur le bon pigeon aujourd’hui.

Je l’étudiai rapidement. Une chemise bleu pâle recouverte d’un coupe-vent marine, un jean, une montre digitale dépassant à moitié sous une manche. Et sa veste était assez large pour dissimuler plusieurs choses.

Comme un flingue, des menottes, et un insigne.

— Vous êtes flic, le coupai-je avant qu’il ne continue.

L’amusement releva légèrement un coin de sa bouche.

— Je savais que vous n’étiez pas stupide.

Je levai les yeux au ciel, mais ne pus m’empêcher de sourire. De toutes les personnes à qui j’aurais pu essayer de subtiliser un portefeuille après des mois d’abstinence, il avait fallu que je choisisse un poulet. Plus de mystère quant à la raison qui lui avait fait me filer le train. J’étais tombée sur un des seuls policiers sérieux de Hallow.

— Dans un souci d’honnêteté, il y a un truc que vous devriez savoir sur moi, dans ce cas, monsieur le flic.

Il plissa légèrement les yeux quand je me penchai en avant, comme si j’allais lui faire une confidence, et posai une main sur son torse. Son énergie chatouilla ma paume de manière délicieuse lorsque je murmurai :

— J’adore quand les hommes me courent après.

Je reculai d’un demi-pas, et je la sentis. La vague sauvage, puissante et épicée de sa suspicion. Je lui adressai un clin d’œil avant de lui fausser compagnie pendant qu’il tâtait ses poches.

— Arrêtez-vous ! hurla-t-il en s’élançant à ma poursuite. HPD ! Je vous ordonne de vous arrêter !

Je me ruai dans le couloir principal, un immense sourire plaqué sur le visage. J’entendis l’alarme se déclencher quelques secondes plus tard. Lorsque je me retournai, un vigile était déjà sur mon bel inconnu. Je ne m’arrêtai pas, marchant à reculons pour apprécier le spectacle.

— Puisque je vous dis que je n’ai rien pris ! aboya-t-il sur le vigile qui l’encerclait de ses bras pour l’immobiliser. Je suis inspecteur à la police de Hallow, et cette femme a volé mon portefeuille ! Vérifiez mon insigne, bon Dieu !

Le vigile n'eut même pas la délicatesse de tourner la tête dans la direction que le flic lui indiquait, mais il plongea la main dans la poche de ce dernier. Il en ressortit une jolie paire de boucles d'oreilles turquoise un peu trop chères.

J'envoyai un baiser taquin à l'inspecteur, que le geste sembla plus irriter qu'autre chose, et fis demi-tour pour marcher d'un pas soutenu mais fluide jusqu'à un ascenseur ouvert. Quelle drôle de manière de commencer la semaine. Essayer de piquer le portefeuille d'un flic. Et le voler pour de bon par la suite. Je n'avais jamais rien fait de si stupide de toute ma vie. Ni d'aussi palpitant. Pour ma défense, ce type me plaisait bien et j'avais envie d'en savoir plus sur lui. Mais je cherchais les emmerdes.

Et elles risquaient bien de me trouver plus vite que prévu.

Un cri de douleur me fit me retourner comme un diabolotin monté sur ressorts. Il venait de frapper le vigile. J'eus juste le temps de voir ce dernier tomber au sol, sonné. Lorsque je relevai le regard, l'inspecteur avançait dans ma direction d'un pas décidé et bien trop rapide à mon goût.

Oh, oh...

Deuxième manche.

Chapitre 3

Mes choix étaient restreints. Continuer en direction de l'ascenseur ou prendre l'escalier roulant sur la droite.

Je me décidai pour la première option, filai sans demander mon reste et m'y faufilai, sac en premier. Mais, une fois à l'intérieur, les portes mirent bien trop de temps à se fermer. Je commençai à appuyer de manière frénétique sur le bouton de fermeture comme si ça allait changer quelque chose. La plupart sont des faux, et je m'y connaissais, en faux. Celui-ci ne servait à rien. Il n'était présent que par commodité, pour faire croire à l'utilisateur qu'il avait un quelconque pouvoir sur la machine alors qu'elle était programmée sur un certain laps de temps. Mais le presser – ou, dans mon cas, le marteler – donnait l'impression d'agir. Et le miracle se produisit finalement. Les portes se refermèrent complètement avant que le flic ait le temps de glisser une main pour les en empêcher.

Je m'appuyai contre la paroi du fond pour reprendre mon souffle sous l'œil méprisant et scrutateur d'une petite vieille cramponnée à son caddie.

— Quoi ? demandai-je, haletante.

Elle retroussa son nez en trompette d'un air dégoûté et tourna la tête comme si je venais de l'insulter personnellement. Tout dans son énergie criait que je la répugnais – pour une raison qui m'échappait – et qu'elle se pensait supérieure. J'imitai son expression tout en continuant à calmer mes poumons en feu, consciente qu'elle me surveillait du coin de l'œil.

Je détendis les muscles de mon visage et lançai un coup d'œil sur le panneau d'affichage pour voir à quel étage l'ascenseur se rendait. Troisième, ça ferait l'affaire. Les secondes se mirent à défiler, puis à se multiplier, et je comblai le silence en pianotant sur la rambarde d'appui. Un peu pour calmer mes nerfs, beaucoup parce que le regard de la petite vieille noircissait à vue d'œil. Elle détestait le bruit. Pourquoi diable vivait-elle à Hallow, dans ce cas ? Je ne comprendrai jamais la logique des gens.

— Petite mal élevée, lâcha-t-elle dans sa barbe.

Je commençai à faire claquer mes ongles plus fort contre le métal sans la quitter des yeux et continuai crescendo jusqu'à ce que les portes s'ouvrent.

— Bonne journée, madame, dis-je en lui faisant poliment signe de passer devant.

Elle releva fièrement le menton et sortit de la cabine sans un regard en arrière.

Je lui emboîtai le pas tout en étudiant les environs. Un panneau m'indiquait qu'il fallait traverser tout l'étage pour atteindre l'escalier de service. Le flic aurait probablement choisi les Escalator ou le deuxième ascenseur, puisqu'il s'agissait des moyens les plus rapides, et c'était donc ma meilleure option.

Je traversai l'étage à la hâte mais pas trop afin de ne pas attirer les regards et pénétrai dans la cage d'escalier. Je m'immobilisai quelques secondes, à l'affût d'éventuels bruits de pas qui auraient indiqué une présence. Rien. Je jetai malgré tout un regard par-dessus la rambarde de sécurité avant de m'élancer et de dévaler les marches puisque j'avais déjà manqué le flic une fois. Mieux valait jouer la prudence. Une fois de plus, je bénis mes ballerines. Si mes talons n'avaient pas été sagement rangés dans mon sac, je me serais retrouvée avec des cloques de taille astronomique et au moins une entorse. Et j'aurais fait un vacarme de tous les diables. Mes chaussures produisaient quand même un bruit léger et régulier, mais il devenait presque berçant et apaisant dans le silence et le stress de la fuite, comme un métronome qui m'indiquait le tempo d'une fugue.

Une fois au rez-de-chaussée, j'entrebâillai la porte, scrutai le terrain, puis ouvris complètement. Pas de trace de l'inconnu.

Je marchai lentement en direction de la sortie, la tête haute, projetant une assurance que j'étais bien loin de posséder. Il m'avait déjà surprise à deux reprises, une troisième pourrait se révéler décisive. Mais personne ne cria, personne ne m'arrêta, ni flic énervé ni vigile, et la première bouffée d'air pollué que m'offrit la rue fut une vraie délivrance.

Je m'éloignai d'un pas rapide de femme d'affaires qui avait un planning à tenir et dénouai mon chignon. Nous étions des dizaines sur le trottoir à marcher dans la même direction et à porter un tailleur gris, et il m'avait vue avec les cheveux attachés. C'était le mieux que je pouvais faire avec les moyens du bord, puisque mon achat de veste de rechange était passé à la

trappe. Je devais me fondre dans la masse, imiter les gens qui m'entouraient au point d'en devenir indissociable.

Je bifurquai dans une petite ruelle avant la 6^e Avenue afin de pouvoir me diriger vers une bouche de métro et prendre la bonne ligne pour rejoindre l'hôpital. J'aurais dû faire l'impasse sur la visite, surtout dans la mesure où j'allais être terriblement en retard à la boutique, mais j'avais vraiment besoin de raconter ce qui m'était arrivé ce matin à quelqu'un, même à un interlocuteur qui ne pouvait pas répondre. En fait, au vu de la situation, ce détail était plutôt un sacré avantage.

Après avoir vérifié que j'étais seule et ne risquais pas de me faire braquer – ce qui aurait été le comble de l'ironie, mais on était à Hallow et ma semaine avait très mal commencé –, je sortis le porte-monnaie de M. l'inspecteur de l'HPD de là où je l'avais caché, à savoir sous une bretelle de soutien-gorge, à moitié enfoncé dans le bonnet gauche. Plus près de toi, ô mon Dieu.

Je l'ouvris rapidement, sans cesser de marcher, et continuai à donner des coups d'œil aux alentours. Je fronçai les sourcils malgré moi en découvrant qu'il ne contenait que vingt dollars.

— À quoi est-ce que tu tenais tant dans ce portefeuille dans ce cas... Christopher Wallace ? demandai-je à voix haute en étudiant sa carte de bibliothèque.

Je n'avais malheureusement pas le temps de poursuivre mes recherches. Je brûlais d'envie de connaître son prénom et, ma curiosité momentanément étanchée, j'attendrais d'être à la boutique pour une fouille plus poussée.

Je rangeai le fruit de mon larcin à sa place de fortune et sortis de la ruelle pour tomber nez à nez avec... un certain Christopher Wallace.

Je sursautai et fis un pas en arrière.

— Police de Hallow, dit-il d'une voix calme mais que l'essoufflement rendait irrégulière en avançant dans ma direction.

Comment m'avait-il retrouvée ? Et coincée en arrivant par l'autre côté ? Bon sang, ce type était vraiment bon.

— Vous êtes en état d'a...

— Euh... non, le coupai-je.

Ma réponse le surprit assez pour qu'il hésite et ralentisse. Pour être honnête, je m'étais surprise moi-même. Je n'avais pas la moindre idée de ce

que j'étais en train de faire. Et encore moins de ce qu'il serait judicieux que je fasse.

— Vous savez, en général, les gens en état d'arrestation ne réagissent pas comme ça, fit-il remarquer.

Il s'était cependant immobilisé et avait croisé les bras. Se pouvait-il qu'une partie de lui ait pris autant de plaisir que moi à la chasse ? Son ton n'était pas hostile, en tout cas, et, malgré le masque impassible qu'était son visage, il me semblait déceler une trace d'amusement quelque part dans le brouillard de son énergie.

— Désolée, répondis-je en haussant les épaules, mains levées, tout en faisant un nouveau pas en arrière. Je n'ai pas l'habitude. C'est la première fois que ça m'arrive.

Il avança, sans décroiser les bras ni me quitter du regard.

— Eh bien, considérons cela comme un entraînement malgré tout, voulez-vous ?

Une partie de moi me criait qu'il était temps de le vider de son énergie pour le faire tomber dans les pommes, mais l'autre... l'autre était pétrifiée à l'idée de passer à l'action. Je ne m'étais pas servi de mes pouvoirs depuis l'incident survenu quatre mois plus tôt.

Je n'avais rien fait différemment. J'étais après un Cézanne en prêt au musée Blumberg quand un garde avait surgi à l'improviste. On a beau être préparé, le facteur humain peut tout faire capoter en une fraction de seconde. Une envie d'aller aux toilettes, un bruit, ou cette fichue intuition, et quelqu'un pouvait débarquer sans crier gare. C'était ce qui s'était produit ce soir-là, alors j'avais agi comme je l'avais toujours fait dans ce cas de figure. J'avais vidé le vigile de son énergie, juste assez pour qu'il tombe dans les pommes. Le corps humain est un vaisseau énergétique qui s'autorégule. Quand je prends de l'énergie à quelqu'un, il revient à lui au bout d'une demi-heure en général, le temps de recharger ses batteries. Mais, à ce jour, l'homme ne s'était toujours pas réveillé. Mercredi, cela ferait quatre mois exactement qu'il était dans le coma, et je n'avais plus osé me servir de mon don depuis ni commettre un seul vol. Jusqu'à ce matin. Ce fichu lundi matin où j'avais piqué le portefeuille d'un flic qui était bien décidé à m'arrêter, et l'unique façon que je voyais de m'en sortir était celle que je m'étais juré de ne plus utiliser avant d'avoir compris ce qui avait déconné.

— Vous êtes en état d'arrestation, dit Wallace en portant une main à sa ceinture et en faisant un pas dans ma direction.

Je ne pouvais pas le laisser m'arrêter. Si la police faisait le lien entre l'Ombre et moi, je ne serais pas la seule à avoir des ennuis. Papa et Harrison risquaient gros également. Que j'en aie envie ou non, je devais passer à l'action.

Je serrai les poings pour empêcher mes mains de trembler et me concentrai. Je pouvais le faire. Tout se déroulerait bien.

— Vous avez le droit de garder le silence, continua Wallace.

— Non.

L'énergie qu'il dégageait était chargée d'exaspération, à présent. Pourtant ce n'était pas par provocation que j'avais répondu. Loin de là. Mon pouvoir n'avait pas obéi. Je venais d'essayer de vider Wallace, et rien ne s'était produit. Je me mis à secouer la tête. C'était impossible.

— Non, répétais-je, tête baissée, les bras tremblants de panique, pour observer mes mains.

Je sentais toujours l'énergie des gens. Pourquoi n'étais-je plus en mesure de l'absorber ?

Qu'est-ce qui clochait chez moi ?

— Ce petit jeu ne m'amuse plus du tout, madame, trancha-t-il d'un ton aussi poli que sec en sortant ses menottes. Vous êtes en état d'arrestation, vous allez me suivre au poste et je vous lirai vos droits que ça vous plaise ou non.

Il fit un pas dans ma direction, et mes années d'entraînement reprirent le dessus. Toujours rester calme, maîtresse de soi-même, ne jamais perdre son sang-froid, surtout dans les situations les plus inquiétantes et, si pourries qu'elles puissent être, tirer parti de ses atouts. Laisser la panique me gagner en cet instant ne me servirait strictement à rien, à part me faire arrêter. Et, même si c'était à des années-lumière de ce que j'éprouvais, je devais me convaincre que c'était ce que je ressentais.

Je relevai la tête et les épaules. Je n'avais pas beaucoup de choses à disposition en ce moment. Mais il n'avait pas sorti son arme, je visais bien, et je courais vite.

— Vous savez, Wally, pour que je sois en état d'arrestation, il faudrait m'attraper, dis-je d'un ton peu impressionné en me grattant la clavicule gauche.

Il eut le temps d'ouvrir la bouche, mais pas celui de répondre.

Je lui jetai son portefeuille en plein visage et partis en trombe dans la direction opposée. Ce n'était de loin pas le geste le plus classe que j'avais eu de ma vie, mais cela suffit.

Je m'élançai plus vite que je ne l'avais jamais fait en direction de la 6^e Avenue. Je courus comme une dératée, comme si j'avais décidé de battre un record du monde et que ma survie en dépendait, slalomant entre les passants qui me dévisageaient. Tant pis pour l'élégance et la discrétion. La troisième manche devrait faire sans. Chaque seconde comptait. Mon seul et unique but était de mettre autant de distance entre Wallace et moi que possible avant de me glisser dans une bouche de métro en priant.

Je continuai pendant ce qui me parut des heures, bien qu'il ne s'écoulât que quelques secondes. Le temps avait tendance à se dilater de manière étrange dans certaines situations. Mes cheveux me fouettaient le visage, réduisant mon champ de vision et obscurcissant légèrement ma vue par moments. Fichus cheveux épais. J'évitai des passants, en percutai deux, et perdis de précieuses secondes à regarder plus souvent derrière que devant moi. Mais pour cause : il me suivait.

Je m'arrêtai une fraction de seconde et hésitai en face du carrefour qui s'étalait devant moi. Il était immense et grouillait de véhicules allant dans tous les sens au rythme de coups de Klaxon énervés, et je pris ma décision. J'aurais pu continuer par le trottoir. C'est très certainement ce que j'aurais dû faire, j'en avais conscience, mais Wallace aurait fini par me rattraper. Voler le portefeuille d'un flic était déjà une très mauvaise manière de commencer la semaine, mais être coffrée par un homme qu'il m'était impossible de faire tomber dans les pommes, c'était hors de question.

Après avoir évalué bien trop rapidement le mouvement des voitures, je m'élançai sur le bitume en courant. J'évitai *in extremis* un taxi, le cœur battant, et un deuxième conducteur me manqua à son tour de justesse et m'insulta copieusement à travers sa vitre close. Je répondis à son juron, lui fit un doigt d'honneur qu'il me rendit poliment et me mis à avancer comme sur des œufs. Mais le besoin de savoir était le plus fort, et je me retournai. Je n'aurais jamais dû. Jamais. J'étais au milieu d'un des carrefours les plus impressionnants de la ville, des voitures me frôlaient dans les deux sens, et, pourtant, je m'étais arrêtée pour jeter un coup d'œil en arrière. Et, comme la femme de Loth, je fus pétrifiée. Wallace était toujours là, pas très loin du

trottoir, immobile. Il ne me regardait même plus. Il fixait sa jambe et tirait vainement sur son pantalon. Et je compris. Je compris à l'instant où je vis le bus arriver que, ce lundi, j'allais lui voler bien plus qu'un simple portefeuille. Son pied s'était coincé – certainement dans une bouche d'égout, bien que je ne parvienne pas à distinguer cela de l'endroit où je me trouvais –, et ce bus se dirigeait droit sur lui. Pire que tout, le chauffeur ne l'avait pas aperçu. Cet imbécile me dévisageait, les yeux écarquillés.

— Aidez-le ! hurlai-je à l'attention des passants.

Mais j'étais trop loin. Personne ne m'entendait avec le bruit du trafic, et mes gesticulations ne servirent à rien d'autre qu'à attirer l'attention sur moi.

— Aidez-le, bon sang ! répétais-je encore plus fort en faisant de grands signes en direction de Wallace pour que les gens le remarquent.

C'était peine perdue. Tout le monde me regardait fixement, bouche ouverte.

Je ne réfléchis même pas et m'élançai.

Je me précipitai en direction de Wallace. Une voiture blanche pila pour m'éviter. Je ne la remarquai qu'à peine alors que j'aurais pu y laisser la vie. Le véhicule qui la suivait lui rentra dedans et, à cet instant, il me sembla que tous les passants tournèrent la tête de concert, au ralenti, et une série de chocs sonores débuta, comme une réaction en chaîne. Le chauffeur du bus entrouvrit la bouche et cligna des yeux. Trop lentement. Wallace releva le menton, et je vis l'étonnement sur son visage lorsque j'arrivai à sa hauteur, saine et sauve pour une raison qui défiait l'entendement. J'eus conscience qu'il me parlait, qu'il me demandait ce que je faisais, mais je ne l'entendais pas. Mes oreilles bourdonnaient. Je saisis sa jambe et tentai de tirer, mais son pied était trop bien coincé entre métal et béton. Comment diable avait-il pu se retrouver bloqué de cette manière ?

Je tournai la tête en direction du bus à cet instant. Il n'était plus qu'à quelques mètres de nous. Wallace ne le remarqua qu'alors. Il écarquilla les yeux, l'angoisse noyant son regard, et se mit à tirer frénétiquement sur son pantalon. J'essayai de nouveau de l'aider, mais il me repoussa et me cria de partir. Ses mots ne parvinrent pas à percer le coton qui emplissait mes oreilles, mais son intention était limpide.

Je l'ignorai et attrapai sa jambe une fois encore. Le chauffeur du bus nous remarqua enfin et écrasa la pédale de frein, trop tard. Il n'était plus qu'à trois mètres de nous lorsque les pneus crissèrent sur le bitume. Ce son-

là me parvint très distinctement, pourtant les hurlements de Wallace étaient toujours inaudibles. Et tout se déroulait encore si douloureusement lentement.

Puis nous nous regardâmes, et j'attrapai sa main. Son énergie rauque, sauvage et terrifiée se déchaîna et m'embrasa le bras. J'eus tout juste le temps de me tourner en direction du bus et, dans une tentative aussi désespérée que stupide et vaine, je tendis le bras comme un rempart. Comme si ça allait nous protéger. Comme si nous n'allions pas finir écrasés sous quelques tonnes d'acier la seconde suivante. Et je fermai les yeux.

À cet instant précis, j'étais persuadée que j'allais mourir. Wallace le croyait également. La peur, la résignation, les regrets et une pointe de rage brûlaient ma chair. Jamais je n'avais eu une si bonne lecture de l'énergie de quelqu'un, et le fait que sa colère était dirigée contre la bouche d'égout et non pas contre moi me rassura dans ce que je pensais être les derniers instants de ma vie, pendant cette seconde qui sembla durer une éternité.

Puis ce fut le chaos.

J'eus d'abord l'impression que mes tympans avaient implosé. Je n'osai ouvrir les yeux avant que le sol cesse de trembler. Des gens criaient, hurlaient, des véhicules klaxonnaient, entraient en collision, les freins crissaient. Puis le silence envahit le carrefour comme le brouillard, rampant pour submerger tout ce qui se trouvait à une centaine de mètres à la ronde, recouvrant métal, chair et bitume comme de la mousse incolore.

Lorsque je rouvris les yeux, il n'y avait plus aucun son, et j'eus rapidement l'impression d'être en plein tableau post-apocalyptique. J'avais volé un jour une pièce d'Adamus Corval qui ressemblait étrangement à ce qui s'étalait autour de moi. La destruction d'une ville, métal contre béton. On l'avait revendue deux millions, mais j'ignorais si ça suffirait à couvrir les dégâts.

Pour une raison insensée, le bus ne nous avait pas écrasés. L'avant était complètement plié, comme s'il avait percuté un bloc de pierre. Sauf que c'était ma main qui reposait contre le châssis, de manière presque désinvolte, comme si elle avait vraiment été capable d'arrêter un véhicule de plusieurs tonnes. Je la retirai et l'observai, bouche ouverte, ayant l'impression de la voir pour la première fois. C'était impossible. Je n'avais pas pu faire ça. Il y avait forcément une autre explication. Rationnelle. Logique. Rassurante.

Pourtant, rien de ce qui m’entourait n’aurait pu expliquer comment l’arrière du bus avait été projeté contre le trottoir et avait fracassé une vitrine et au moins un lampadaire. Sur le carrefour lui-même, le constat n’était pas plus réjouissant. Les voitures étaient arrêtées dans un méli-mélo indescriptible, la plupart accidentées. Je sursautai lorsqu’un Klaxon retentit, produisant un bruit continu et énervant. Quelqu’un était probablement tombé contre. Ce fut en y pensant que la véritable angoisse me saisit aux tripes. En dehors du Klaxon, un silence total régnait. Personne ne criait.

Ma poitrine se contracta, m’empêchant totalement de respirer. Les gens criaient toujours à Hallow, et les accidents ameutaient d’autres personnes qui criaient à leur tour. Quelqu’un devait crier. Si personne ne le faisait, ça ne pouvait signifier qu’une seule chose. Les larmes me brûlèrent les yeux, et un hurlement prit naissance dans les profondeurs de mon esprit.

Un silence de mort.

Je sursautai en voyant une masse noire s’écraser sur le sol à quelques mètres de moi. Puis une autre. Et encore. Les oiseaux tombaient du ciel. Mais ils volaient à des dizaines de mètres au-dessus de nos têtes. Jamais je n’avais absorbé d’énergie à une telle distance.

Ni en si grande quantité, songeai-je en observant ce que je discernais du carrefour depuis ma position.

La panique me griffa les entrailles et je me tournai vers Wallace, dont j’avais lâché la main. Il gisait au sol, son pied toujours coincé formant un angle étrange. Mon cœur explosa lorsque je remarquai qu’il me regardait. Il était vivant. En petite forme, mais vivant.

Et il essayait de me parler.

— Qu’est-ce...

Il partit dans une quinte de toux.

— Qu’e...

— Chut, lui dis-je précipitamment en m’agenouillant à côté de lui et en remontant mon sac à main sur mon épaule.

Je n’avais même pas conscience que je l’avais encore. Plus rien n’avait de sens, en cet instant précis.

— N’essayez pas de parler.

Il se tut, mais ses yeux avaient mille voix. « Qu’êtes-vous ? » « Qu’avez-vous fait ? » Je me posais les mêmes questions. J’ignorais comment ça avait pu se produire, et cette pensée était terrifiante. Après

avoir mis un vigile dans le coma, voilà que mes pouvoirs m'échappaient une nouvelle fois.

Je secouai la tête, à court de réponses. J'étais sur le point de le lui avouer quand j'entendis des voix au loin. Les secours arrivaient.

— Merde, grognai-je en me retournant.

— Il respire ! lança un homme.

Merci, mon Dieu.

D'autres cris firent écho au premier. Les gens étaient évanouis, pas morts.

Merci, merci, merci, merci.

— N'essayez pas de bouger, ordonnai-je à Wallace. Vous n'êtes pas blessé, vous êtes juste sonné. Vous serez sur pied en un rien de temps. Ils vont venir vous libérer et v...

Je m'arrêtai et le dévisageai. Prise entre la culpabilité et le soulagement de le découvrir en vie, un détail colossal m'avait échappé. Pourquoi n'était-il pas tombé dans les pommes comme tout le monde ?

Je me penchai pour fouiller les poches de sa veste. J'en sortis son portefeuille. Ce type était différent. Je devais en apprendre plus. Mais des gens envahissaient les lieux. Pourtant, il était impossible que des équipes médicales soient déjà sur place. C'était un secours citoyen spontané qui s'était mis sur pied. Dire que je pensais que la solidarité n'existait pas à Hallow.

— Je garde ça, dis-je à Wallace en agitant son portefeuille devant son visage.

Il ne protesta même pas. Pire, il sourit avant de rire franchement, ce qui lui provoqua une nouvelle quinte de toux. Derrière nous, les voix d'hommes se rapprochaient.

— Ne vous étouffez pas. Ce serait bête de mourir maintenant.

Son sourire ne s'estompa pas, et je le lui rendis sincèrement. Flic ou pas, différent ou non, j'aimais bien ce type. Il leva un bras et posa sa main sur ma joue, qu'il caressa doucement. Ce contact me donna encore une fois un aperçu très net de ce qu'il ressentait. Il avait mal, il était perdu, mais, plus que tout, il était intrigué.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

J'hésitai pendant une fraction de seconde. Mon premier instinct avait été de lui répondre franchement. Sauf que j'avais déjà commis beaucoup trop

d'impairs depuis que je m'étais levée ce matin.

— Désolée, Wally. Je n'ai pas de prénom.

— Est-ce que quelqu'un m'entend ?

L'homme à qui appartenait la voix n'était plus très loin. Il fallait que je file avant qu'il arrive.

— Je dois partir, dis-je en regardant Wallace droit dans les yeux.

Ces magnifiques yeux ambrés qui ne quittaient pas les miens. Il descendit lentement ses doigts de ma joue à mon cou et, pendant un court instant, je crus qu'il allait m'attirer à lui pour m'embrasser. Quelle pensée idiote. On venait de se rencontrer, et ce n'était pas vraiment le rendez-vous romantique par excellence. Et pourtant, pendant ce court instant, je me serais laissé faire. J'étais vraiment bête, dans mon genre.

Il referma la main sur la chaîne que je portais et tira d'un coup sec, me l'arrachant.

— Rendez-moi ça ! criai-je, outrée.

C'était le pendentif de ma mère, la seule chose personnelle qu'il me restait d'elle. Il faudrait qu'il me passe sur le corps avant que je le lui laisse. Je commençai à le rudoyer pour lui faire lâcher prise, mais, malgré son état, il tint bon.

— Je garde ça comme souvenir, dit-il avant de se remettre à tousser.

— Quelqu'un m'entend ? répéta l'homme.

Cette fois-ci, il était juste derrière le bus. La poisse.

Je me relevai vivement.

— Je viendrai récupérer ça, le menaçai-je en pointant le médaillon du doigt.

Wallace souriait toujours, à moitié inconscient.

— J'espère bien.

Je lui lançai un regard noir et filai.

— Est-ce que quelqu'un m'entend ?

La silhouette de l'homme apparut sur le côté de la carcasse du bus. Je pestai, pris mes jambes à mon cou et disparus en zigzaguant entre les corps évanouis des passants que j'avais assommés sans le vouloir. Il me fallait une nouvelle devise pour les lundis matin. Et un ange gardien.

Chapitre 4

Je m'éloignai aussi nonchalamment que possible, la tête haute, ignorant les sirènes d'alarme qui commençaient à retentir partout autour. En cinq minutes, je vis tout passer. Camions de pompiers, ambulances, voitures de flics, reporters, et même un hélico. Tout le monde se dirigeait vers le lieu de l'accident. Bon sang, ce truc était parti pour faire le tour de la ville en un rien de temps et, dès que ça atteindrait la banlieue, papa allait me tuer.

Je sursautai en entendant un énième véhicule passer, sonneries à fond, et faillis lâcher mon portable.

— Réponds, réponds, réponds, suppliai-je dans le combiné une fois que je l'eus de nouveau plaqué contre mon oreille.

Mais, comme lors de mes tentatives précédentes, je terminai sur la boîte vocale.

— Vous êtes bien sur la messagerie de Harrison James. Malheureusement pour vous, j'ai mieux à faire en ce moment. Laissez-moi un message que je n'écouterai pas et/ou rappelez à des heures normales !
récita la voix de mon frère.

— Bon sang, Harri, réponds ! lâchai-je dans le combiné. T'as intérêt à être encore en train de dormir, parce que, si tu es sur un de tes stupides jeux en réseau, je te jure que je coupe tous les câbles de tes ordinateurs. J'ai besoin de toi, là. C'est une urgence. Papa va me tuer. Décroche ton fichu téléphone !

J'avais parfaitement conscience de parler dans le vide, mais passer mes nerfs me détendit légèrement. Parce que, plus je m'éloignais de l'accident, plus mon angoisse augmentait. J'étais responsable de ce qui venait de se produire et, pire que tout, je n'avais aucune idée de pourquoi. Enfin, si, je savais pourquoi. J'ignorais comment, et j'avais l'impression d'être une bombe ambulante dont une main invisible tenait le détonateur.

— Je passe chez toi. T'as intérêt à être réveillé. Et habillé, ajoutai-je avant de raccrocher.

Mon frère avait la fâcheuse habitude de se promener à poil chez lui, et moi celle d'entrer sans frapper. Rien que je n'aie vu en grandissant, d'autant plus qu'il était tout sauf pudique. Je n'aimais bêtement pas avoir la confirmation visuelle qu'il s'asseyait dans son plus simple appareil à des endroits où je m'asseyais également.

Je jetai le téléphone dans mon sac sans ralentir le pas. Il n'était plus question que je passe à l'hôpital, à présent. Il fallait que je me change avant de me rendre à la boutique. Si quelqu'un avait pris des photos de l'accident, j'allais être plus que dans le pétrin. Parce que, si on voyait mon visage, j'étais bonne pour déménager et me cacher jusqu'à la fin de mes jours. Il était impossible d'expliquer ce qui venait de se produire de manière rationnelle, et les gens aimaient le tangible, le logique et le rassurant. Même s'il serait ironique que je me fasse arrêter pour un autre motif que le vol, ce qui m'inquiétait réellement était qu'un scientifique fou me dissèque jusqu'à ce qu'il comprenne comment je parvenais à faire ce que je faisais. Non que la réponse ne m'intéresse pas. J'avais juste une légère préférence pour la découvrir en étant vivante et en un seul morceau.

Je pris une profonde inspiration. Il fallait que je garde mon sang-froid. Changer de vêtements était la chose la plus sûre à faire. Même si nous étions des centaines sur le trottoir que j'empruntais à porter un tailleur anthracite, je ne me sentirais pas en sécurité tant qu'ils seraient sur mon dos. Comme j'étais plus proche de l'appartement de ma meilleure amie que du mien, je décidai de passer chez elle.

Il me fallut dix bonnes minutes pour rejoindre son immeuble, et deux supplémentaires pour grimper jusqu'à son étage en utilisant l'escalier de secours. Je ne passais plus par la porte depuis longtemps. Jana habitait un quartier du centre qui avait l'avantage d'offrir les loyers les plus bas de la ville, mais l'inconvénient d'avoir des murs en carton et des voisins douteux. On ne pouvait pas tout avoir. En tout cas pas à Hallow, et surtout sans y mettre le prix. Et comme l'un de ses voisins étranges me filait carrément les jetons, je préférais ne pas le croiser. Et puis j'aimais escalader les immeubles, même en tailleur. On ne se refaisait pas.

Lorsque j'arrivai devant la fenêtre entrouverte de son salon exigu, Jana était à table, en train de donner à manger à sa fille de deux ans, Fran, tout en fixant la télévision. Elle semblait tellement prise par les images que la pauvre petite avait de la purée partout sur le visage.

— *Hey, Jan', la saluai-je en entrant.*

— Abby ! s'exclama-t-elle. Tu vas finir par me faire avoir une crise cardiaque !

J'adorais l'entendre pester avec son accent russe qui lui faisait rouler les « r ». C'était marrant. Mais ce qui l'était encore plus, c'était qu'elle n'avait pas quitté la télévision des yeux. Même pas un regard dans ma direction. Un cambrioleur aurait pu vider son appartement avant qu'elle remarque sa présence. Heureusement qu'il ne s'agissait que de moi.

Je l'observai quelques instants tandis qu'elle enfournait une nouvelle cuillerée dans la bouche de Fran. Ou plutôt, qu'elle essayait sans grande conviction. La télévision la fascinait totalement, et sa fille était plus occupée à me faire des signes qu'à manger docilement.

— Salut, ma puce, dis-je à Fran en m'approchant pour déposer un baiser sur son front.

Elle sentait la pêche, c'était délicieux. Fran sentait toujours tellement bon que j'avais envie de la bouffer toute crue. Probablement sa crème pour bébé. Il m'arrivait de rester des heures à la tenir pendant qu'elle dormait juste pour profiter de son parfum. Et, pour ne rien gâcher, elle était absolument magnifique. De grands yeux bleus plus brillants que l'océan en plein midi, des cheveux blonds et bouclés qui cascadaient autour de sa frimousse ronde comme ceux d'un chérubin espiègle et une petite bouche potelée qui adoptait déjà des moues qui feraient courir les garçons dans tous les sens d'ici quelques années. Le portrait craché de sa mère.

— Tu as vu ce qui s'est passé ? demanda cette dernière, fascinée par un reportage qui avait lieu près de la zone du carambolage.

Déjà ? La poisse.

— Non ? hasardai-je.

— Un énorme accident de voitures. Kaboum ! dit-elle en mimant une explosion, ce qui projeta un peu de purée sur le nez de Fran.

— Boum ! répéta la petite en rigolant.

Puis elle me fit signe avant de tourner la tête vers la télévision pour imiter sa mère. Fran était dans sa période « comme maman ». C'était parfois un peu étrange, surtout lorsqu'elle se mettait à danser en retirant bizarrement ses habits. Jana était stripteaseuse, et elle avait, Dieu merci, un meilleur déhanché que sa fille. Enfin, Fran n'avait aucune coordination, ce qui n'était pas particulièrement alarmant vu son âge, mais ça aurait pu être

largement pire. Si elle avait été dans une phase « comme papa », on l'aurait retrouvée en train de vendre du crack aux voisins. Mick, l'ex de Jana et père de Fran, n'était pas à proprement parler un enfant de chœur. Ni un chic type, mais ce n'était que mon avis personnel.

— Ils ont dit qu'ils avaient des images d'une caméra de surveillance, m'apprit Jana. Ça fait un moment qu'on les attend.

Oh, Seigneur !

Je me pétrifiai pendant une fraction de seconde, me préparant au pire, puis m'approchai pour me placer dans le dos de Jana. Je pourrais me rattraper à sa chaise si la terre s'ouvrait sous mes pieds. Fran me fit de nouveau signe avant de reporter son attention sur le flash spécial, qui annonçait les images dont Jana venait de parler.

— ... plus gros carambolage de l'histoire de Hallow, continua un reporter en voix off. Plus d'une cinquantaine de véhicules impliqués. Nous ignorons toujours ce qui s'est passé dans les détails, mais une femme a été aperçue en plein milieu du carrefour quelques instants avant le début des événements. La suite en images.

Je jetai machinalement un coup d'œil à droite et à gauche comme si quelqu'un était en train de m'observer. Mais les seules personnes présentes se trouvaient devant moi et avaient les yeux rivés à l'écran.

Une vidéo en noir et blanc remplaça les flashes de couleur et, horrifiée, je me regardai traverser le carrefour, faire demi-tour, puis me précipiter sous le bus. Du moins, c'était à ça que ça ressemblait. C'était étrange. Sur le moment, la scène m'avait paru bien différente, et largement plus longue. La seule chose rassurante, c'était qu'on ne discernait pas mon visage. La caméra se trouvait trop loin, sa résolution n'était pas terrible, et mes cheveux détachés couvraient partiellement le peu qu'on en voyait. J'avais l'air d'un petit personnage de jeu en 32 bits. Je poussai un soupir de soulagement. À cette distance, on ne remarquait même pas que j'étais coréenne. C'était peut-être mon jour de chance, en fin de compte ! Personne ne pourrait me reconnaître.

— Abby ! s'écria Fran.

— Oui, ma chérie, répondit Jana sans quitter le téléviseur des yeux, totalement absorbée par les images, que le flash spécial diffusait une seconde fois dans la foulée, mais au ralenti.

Là, ça me semblait déjà bien plus conforme à ce que j'avais vécu. Même si on aurait toujours dit que je fonçais volontairement sous un bus.

— Abby ! répéta Fran en pointant ce coup-ci l'écran du doigt.

Puis elle m'observa, un sourire jusqu'aux oreilles illuminant sa petite frimousse d'ange.

Le monstre.

Je me mis à secouer la tête avant de poser l'index sur ma bouche pour lui intimer de se taire. Comment avait-elle pu me reconnaître ? Elle était incapable de placer le nez de Monsieur Patate au bon endroit !

— Abby ! s'énerva-t-elle, si bien que Jana finit par la regarder.

Puis elle suivit le doigt que pointait sa fille, remonta jusqu'à moi, et sembla me remarquer pour la première fois de sa vie. Elle m'examina des pieds à la tête, sa bouche s'ouvrant de plus en plus à mesure qu'elle intégrait les habits que je portais et les comparait à ceux de l'inconnue sur les images qu'elle venait de voir. Ensuite, elle regarda le téléviseur, comme si le journaliste allait lui confirmer ses soupçons.

Fran se mit à rire comme un petit oiseau.

— Abby ! s'exclama-t-elle encore une fois, triomphante.

La sale petite cafteuse.

— Tu es privée de bonbons jusqu'à tes dix-huit ans, Franie !

Ma menace sembla l'amuser plus qu'autre chose. On verrait bien qui rirait la dernière quand tata Abby refuserait de lui en donner. Je me délecterais de ses pleurs. La vengeance était un plat qui se mangeait froid, comme les sucettes Hello Kitty auxquelles elle ne toucherait pas.

— Tu peux m'expliquer ? demanda Jana.

Elle n'avait pas bougé de sa chaise, et son regard continuait à jouer au ping-pong entre la télévision et moi.

— Non ? essayai-je d'une petite voix, avant de me reprendre. Je n'ai aucune idée de ce qui s'est passé, Jan'.

— Est-ce que c'est à cause de...

Elle ne termina pas sa question, mais désigna mes mains du menton. Jana ignorait tout de ma famille maternelle, cependant, elle m'avait vue faire des choses étranges, même si nous évitions d'en parler. C'était comme ça qu'on s'était rencontrées, huit ans plus tôt. Elle s'était retrouvée dans un quartier très mal famé à la pire heure possible et s'était fait agresser. Heureusement pour elle, j'avais croisé son chemin après être allée dévaliser

une bijouterie. Je ne rechignais jamais à traverser les quartiers chauds, puisqu'ils étaient moins surveillés et que je pouvais me débarrasser de problèmes éventuels grâce à mon don. C'était ce que j'avais fait avec ses deux agresseurs. Nous étions rapidement devenues amies. Elle débarquait de Russie et ne connaissait personne, je me remettais difficilement de la disparition de Danny et de ma mère, alors je lui avais fait découvrir la ville, et elle m'avait fait prendre conscience que la vie ne s'arrêtait pas quand celle d'une personne qu'on aimait touchait à sa fin.

— J'en ai pas la moindre idée, Jan', avouai-je. Je ne sais vraiment pas ce qui s'est passé.

Je ne lui avais pas dit pour le vigile que j'avais mis dans le coma, et pour cause. Comme elle ignorait tout de l'Ombre, je n'avais pas pu. Mais l'angoisse devait être palpable dans ma voix, car elle se leva d'un bond, renversant pratiquement sa chaise pour venir me prendre dans ses bras.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle en me repoussant et en me tenant par les épaules.

Une horreur intense avait envahi ses traits, et elle commença à m'ausculter sous tous les angles, comme pour s'assurer que je n'avais aucune artère sectionnée et que je n'étais pas sur le point de me vider de mon sang sur son parquet. Elle travaillait à toute allure, telle une abeille sous amphètes, ses cheveux blonds et bouclés s'agitant dans tous les sens. Je restai immobile le temps qu'elle termine son inspection.

— Je vais bien.

— Tu t'es jetée sous les roues d'un bousse !

Son accent ressortait toujours de manière bien plus prononcée quand elle était énervée ou inquiète. C'était adorable.

— Je ne me suis pas jetée sous les roues d'un bousse, plaidai-je. Ce type était coincé, j'ai voulu l'aider.

— Ne te moque pas de mon accent, grogna-t-elle.

— Ne sous-entends pas que je suis suicidaire.

— Attends, dit-elle soudain comme si elle venait de comprendre quelque chose. Tu as arrêté un bus à mains nues ?

— Quoi ? Non ! T'es folle ? Comment j'aurais fait ça ? Ça pèse plusieurs tonnes, ces machins, Jana.

Elle me dévisagea en plissant les yeux durant de longues secondes, se demandant probablement si je me moquais encore d'elle. Puis elle éclata de

rire et me tapa sur l'épaule.

— Désolée ! balaya-t-elle d'un geste de la main tout en rigolant.

À la table, Fran se mit à rire aussi et fit le même geste que sa mère. Cependant, elle ne s'excusa pas, elle. Vilaine petite.

« ... toujours aucune explication quant à la façon dont s'est arrêté le bus, et, à voir les images, on dirait vraiment que l'inconnue l'a stoppé à mains nues, Mick ! » dit le présentateur depuis les studios à leur envoyé sur place.

« En effet, Tom ! »

Jana me lança un regard noir, comme si je venais de trahir sa confiance.

— Jana ! me défendis-je. Je t'ai dit comment ça fonctionne. Je peux absorber de l'énergie, pas la réutiliser. J'ignore ce qui s'est passé, mais ce n'était pas moi.

Elle semblait hésiter à me croire. J'essayai donc de l'aider en lui adressant un sourire qui montrait que j'étais l'innocence incarnée.

— Pourquoi tu n'es pas à la police ? demanda-t-elle d'un ton suspicieux.

— Oh, tu me connais. J'aime pas trop les flics.

— Abby, m'avertit-elle.

Je soupirai.

— Pour leur dire quoi ? Que des centaines de personnes sont tombées dans les pommes à cause de moi ?

Elle fit la moue, mais j'avais gagné l'argument. Elle avait conscience que je ne pouvais décemment pas me rendre au commissariat. Déjà, on ne me croirait pas. Ensuite, si quelqu'un avait le malheur de le faire, on m'enfermerait dans un laboratoire pour mener des tests sur moi et je ne reverrais probablement plus jamais la lumière du soleil.

Jana finit par acquiescer, mais elle continua à me dévisager durement, d'un regard qui avait certainement fait ses preuves durant les beaux jours de la mafia russe.

— Tu aurais des fringues à me prêter ? lançai-je au bout de quelques secondes.

— Je savais que tu étais passée pour me demander quelque chose. Tu as toujours quelque chose à demander, me reprocha-t-elle en secouant la tête. Au fait, tu peux me garder Fran demain soir ?

OceanofPDF.com

Chapitre 5

Franchir la porte de l'appartement de mon frère me soulagea à plus d'un titre. Déjà parce qu'il était réveillé et entièrement habillé, mais surtout parce que les gens allaient enfin cesser de se retourner sur mon passage.

Harrison se trouvait au centre du mur au fond de son immense loft et était très absorbé par une partie qui se déroulait sur le plus grand de ses six écrans, même s'il observait régulièrement celui sur sa gauche. Ses doigts s'activaient sur le clavier à une vitesse qui défiait celle du son, mais je savais qu'il m'avait entendue entrer. Il avait émis une espèce de grognement qui, en langage harrisonien, voulait dire à la fois « Salut », « Comment ça va ? » et « Quoi de neuf ? » Mon frère était peut-être un garçon bien sous tout rapport sur le papier, mais c'était un vrai homme de Cro-Magnon. Et il détonnait complètement dans son bel appartement. Pour cause, c'était moi qui en avais fait la décoration. J'avais essayé de me charger de sa garde-robe également, mais je m'étais fait recevoir à chacune de mes tentatives. Il préférait ses jeans usés et ses tee-shirts geek, la plupart du temps troués eux aussi. Soupir.

— Tu as regardé les nouvelles ?

— Je suis occupé, répondit-il avec quelques secondes de décalage tout en continuant à pianoter comme un forcené sur son clavier.

Il avait l'air légèrement contrarié. Je produisais souvent cet effet sur lui. J'avais l'interdiction formelle de lui adresser la parole pendant qu'il jouait sous prétexte que je le déconcentrais. Un jour, il m'avait tenu un discours de plus de quinze minutes dont l'argument phare était que ma voix insupportable, lorsqu'elle parvenait à ses oreilles, pouvait lui faire perdre jusqu'à 0,05 seconde de temps de réaction, et que la partie en dépendait. Harrison ne plaisantait jamais quand il s'agissait de ses jeux.

Il tourna cependant rapidement la tête dans ma direction pour me lancer un regard noir et écarquilla les yeux.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Le temps qu'il pose la question, il fixait à nouveau son écran.

Je baissai le menton pour observer le survêtement de sport rose fuchsia que je portais. Le problème, avec Jana, c'était qu'elle était beaucoup plus petite que moi, mais avait malgré tout plus de formes. En gros, aucune de ses fringues ne m'allait. Ce truc était le seul dans lequel je rentrais. Et encore, il était trop court aux chevilles.

— Tu n'as pas tout vu, lançai-je tandis que je me dirigeais vers le frigo pour en sortir du lait, donnant ainsi à mon frère une vue sur l'arrière du pantalon.

— Chouchou ? lut-il d'une voix étrange.

J'étais surprise qu'il ait perdu du temps pour risquer un coup d'œil. Sa partie ne devait pas être si importante que ça, en fin de compte.

— Ça a fait fureur dans le métro, répondis-je distraitement tout en attrapant sa brique de lait. Elle était déjà entamée. Elle avait beau ne rien sentir de spécial, connaissant mon frère, elle pouvait traîner là depuis des semaines. Je la rangeai à sa place. Il valait mieux ne plus tenter le destin aujourd'hui.

J'attrapai un verre propre dans une armoire et y fis couler de l'eau après avoir jeté la brique dans la poubelle. C'était toujours pareil. Dès que je mettais les pieds chez Harrison, j'avais une furieuse envie de faire le ménage. Étrangement, ça ne m'arrivait jamais à la maison.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il, les yeux rivés à son écran.

— Tu as écouté tes messages ?

— J'écoute toujours mes messages. Ça pourrait être une demoiselle en détresse. Enfin, une autre que toi, ajouta-t-il avant de se défouler sur une touche innocente de son clavier.

Pas étonnant qu'il en change souvent.

Je m'appuyai contre son îlot de cuisine et fis remuer plusieurs fois le liquide dans le verre tout en observant mon frère. Depuis que j'étais arrivée, il avait dû tourner la tête deux fois dans ma direction. Quand il était dans une partie, le monde aurait pu s'écrouler autour de lui qu'il n'aurait rien remarqué avant d'avoir terminé de jouer. Je me demandais sérieusement et bien trop souvent comment il pouvait être un adulte fonctionnel. Mais, ensuite, je me souvenais qu'il avait vingt-huit ans, gagnait sa vie en montant des coups juteux en famille et passait son temps libre sur des jeux

en réseau et à faire la fête. Ce n'était pas franchement ce qu'on pouvait appeler fonctionnel.

— Tu as regardé les nouvelles ce matin ? essayai-je une nouvelle fois.

— Non ! s'exclama-t-il, furax. Non, non, non ! C'est pas vrai ! Dis-moi que c'est pas vrai !

Je soupirai et levai brièvement les yeux au ciel. Harrison n'avait sûrement même pas entendu la question. De toute évidence, l'explosion à laquelle il assistait était bien plus importante que tout ce que j'aurais pu lui raconter. La fin du monde avait eu lieu sur son écran. C'était tout ce qui l'intéressait à l'heure actuelle.

Je m'approchai de lui avec une furieuse envie de mettre mes menaces à exécution et de couper les câbles de son ordinateur, mais mon frère n'y aurait probablement pas survécu. Aussi continuai-je tout droit pour attraper la télécommande et allumer son téléviseur. Je n'eus même pas besoin de zapper. Toutes les chaînes devaient diffuser les images de l'accident en ce moment.

Dans mon dos, j'entendis Harrison s'énerver et des objets tomber. Connaissant son tempérament, il avait très certainement donné un coup rageur sur son bureau et envoyé valser tout ce qui s'y trouvait. Ça sentait la partie à plusieurs zéros. Mon petit frère avait aussi la fâcheuse habitude de parier sur tout et n'importe quoi, y compris ses fameux jeux en ligne.

— Combien ? soupirai-je en me tournant vers lui.

Il était en train de ramasser son clavier qui pendait d'un côté du bureau et s'était emmêlé avec la souris. Je me demandais si l'espérance de vie de son matériel informatique dépassait la semaine. Et la raison pour laquelle il n'avait pas un équipement sans fil m'échappait totalement.

— Cent mille.

— Cent mille dollars ? répétais-je, estomaquée.

— J'étais dessus depuis plus de dix heures.

— Harrison ! Cent mille dollars ? Dis-moi que tu plaisantes !

Il releva la tête et haussa les épaules, comme si ce n'était rien. Il n'avait définitivement aucun sens des réalités.

— Tu as recommencé à jouer avec ce gosse de riche à Dubaï ? C'est une très mauvaise influence, Harri !

— Jasem est un type très bien, le défendit-il. Mais là, c'était Mayem.

— Tu t'es fait battre par sa petite sœur ?

Ma remarque ne sembla pas lui faire très plaisir. Pour une raison obscure, il n'aimait pas trop mes railleries.

— Je te signale que, contrairement à ce que tu sembles croire, ce n'est pas une activité réservée aux hommes et que beaucoup de femmes sont très douées. Et j'ai perdu contre elle par ta faute.

C'était la meilleure, celle-là. Je lui avais à peine adressé la parole.

— Si tu jouais depuis plus de dix heures, je vois mal comment j'aurais réussi à te déconcentrer assez longtemps en arrivant il y a cinq minutes.

— Qu'est-ce que tu crois, Ab's ? Que tes frasques sont passées inaperçues ? demanda-t-il en désignant le téléviseur du menton. Le vieux m'a appelé à la seconde où tu as semé la pagaille sur la voie publique et il a fallu que j'aie m'occuper des webcams de surveillance du trafic. J'ai perdu deux manches à cause de toi.

Il reposa bruyamment clavier et souris sur son bureau, puis se tourna dans ma direction et me considéra d'un air moralisateur. Je détournai le regard et jetai un coup d'œil à l'écran, qui diffusait les images que j'avais vues chez Jana.

— Ça, ça vient du système de sécurité d'une bijouterie sur Preston. Estime-toi heureuse qu'ils n'aient que celles-ci. Sur certaines, on apercevait bien ta tête, fit-il d'un ton amer. Et tu me dois cent mille dollars.

— Quoi ?

— J'ai perdu pour réparer tes conneries.

J'ouvris la bouche, prête à protester, mais il m'arrêta en levant un index et en me jetant un regard qui me rappela furieusement maman.

— Teu-teu-teu. C'est ta faute, tu assumes.

— Je ne vais pas te filer cent mille dollars parce que tu as dû mettre ton jeu sur pause, Harrison, dis-je en croisant les bras de manière provocante.

Mon frère éclata de rire et commença à secouer la tête.

— Mettre sur pause ? Mettre sur... Ab's, on ne met pas ce genre de jeu sur pause. On n'est plus dans les années 1980. Mario a pris sa retraite. À quoi crois-tu que me servent tous ces écrans ? demanda-t-il en les désignant du pouce. Ce n'est pas pour la déco, puisque tu ne les as pas choisis. J'ai dû multi-geeker et j'ai perdu un temps précieux durant lequel j'ai mal défendu mes bases. Ta faute.

Vu sous cet angle, peut-être. Enfin, je ne comprenais pas un traître mot de ce qu'il disait, mais il avait l'air sûr de son coup. Mais cent mille

dollars ? Jamais de la vie ! Je ne possédais même pas cette somme.

— Ou alors un rendez-vous avec Jana, fit mon frère en haussant de nouveau les épaules.

Je le dévisageai avec une moue dégoûtée.

— Pour la millième fois : Jana n'est pas un objet, elle ne m'appartient pas, même si c'était le cas je ne t'arrangerais pas de rancard avec elle, elle n'est toujours pas intéressée, et beurk.

— Beaucoup de femmes ne partageraient pas ton avis.

J'observai mon frère. Il était réellement beau garçon, mais ses habits gâchaient tout. Il portait un de ses tee-shirts fétiches avec une inscription qui ne parlait qu'à lui, ce qui coupait totalement l'effet de son sourire espiègle et rendait fades ses yeux sombres en amande. Non, avec un costume bien taillé, anthracite ou bleu, il serait à son avantage. Même avec un jean qui tombait bien, un pull décent et une veste correcte. Pas dans cet accoutrement.

— C'est ça que tu mets à tes rancards ? lançai-je en désignant ses vêtements du menton. Enfin, c'est ce que tu porterais, si tu en avais ?

— T'as un problème avec mon tee-shirt ? demanda-t-il en baissant la tête pour le regarder.

— J'ai toujours un problème avec tes tee-shirts. Pour commencer, ce sont des tee-shirts.

— On ne critique pas le maître, grogna-t-il en pointant l'homme en photo. *Han shot first*.

— Je ne le critique pas, je ne comprends pas ce qu'il vient faire sur un tee-shirt avec cette inscription stupide. Ça veut dire quoi, que si on n'a découvert les films qu'après, on n'a pas le droit d'être de vrais fans ?

C'était toujours tellement facile d'énervé Harrison. Il choisit cependant de me sourire.

— Tu as de la chance, Ab's, je suis dans un bon jour malgré tout. Je laisserai le vieux te tuer. Parce que tu avais raison, il était plutôt en pétard et tu vas passer un sale quart d'heure. Tu sais comment il devient quand tu fais du vol à la tire.

J'ouvris la bouche en grand.

— Qui te dit que j'en faisais ?

Il me lança un regard sans équivoque.

— Tu as perdu cent mille dollars ! rétorquai-je. Attends qu’il apprenne ça !

— Je ne l’ai pas fait sur une chaîne nationale, répondit-il calmement.

Il n’avait pas tort sur ce point-là. Et papa se mettait toujours dans tous ses états quand je donnais dans le vol de proximité et me faisait la morale pendant des heures. Ce qui était un comble si on considérait qu’il me félicitait d’une tape dans le dos lorsque je rapportais une pièce qui valait quelques milliers de dollars.

— D’ailleurs, j’espère que tu es fin prête pour notre affaire de famille, ce soir.

Je soupirai. « Affaire de famille » était notre code pour vol organisé. Après l’incident au musée, j’avais mis le holà et refusé tout ce qu’ils me proposaient en attendant de comprendre ce qui s’était passé. Mais on ne comprenait pas ce genre de choses. Ce n’était pas comme s’il y avait un livre qu’on pouvait consulter pour les gens qui, comme moi, avaient un pouvoir pratiquement éteint et sur lequel personne ne savait rien. Papa et Harrison trouvaient que les vacances de l’Ombre avaient assez duré et insistaient depuis des semaines. J’avais fini par dire oui à un coup facile, un pour lequel je n’aurais pas besoin de mes dons. Enfin, comme je le leur avais rappelé, si les opérations étaient bien préparées, je n’en avais jamais besoin. Le truc, c’était précisément que les impondérables étaient impondérables. Et que la simple pensée de recommencer après les problèmes qu’on avait rencontrés me glaçait d’effroi. Sans parler de l’incident de ce matin.

— Tu as vu les images qui sont diffusées en boucle ? demandai-je d’un ton plat.

— C’est notre seule chance de mettre la main sur la Petite Demoiselle, dit-il en secouant la tête.

— Après ce qui vient de se passer, je suis persuadée que c’est la pire idée qui soit, Harri. Mon pouvoir déconne, au cas où tu n’aurais pas remarqué. Une fois sur deux, il ne fonctionne pas, et, quand il daigne le faire, ça donne ça, terminai-je en pointant l’écran du pouce.

— Tu diras ça à papa quand il te rendra visite cet après-midi.

— Il veut passer ? La poisse.

— Oh oui, il va le faire, confirma mon frère avec un sourire radieux. Et ton excuse ne marchera pas. Il te répondra que tu essaies de te saboter pour

ne pas te remettre en selle. Et ensuite il te fera remarquer que tu n'auras pas besoin de tes pouvoirs pour le coup de ce soir.

— Il t'a déjà récité tout le speech qu'il compte me servir ?

Harrison haussa les épaules.

— Ne tue pas le messenger. Ça te changera les idées. Et ne fais pas cette tête. Avec le rose pétant, tu ressembles à une barbe à papa malade.

— C'est du fuchsia, le repris-je.

— Tu me parles klingon, là.

— Tu parles klingon.

— Pas faux, admit-il. Je passe te chercher à 19 heures.

Je soupirai une nouvelle fois aussi bruyamment que possible.

— Tu porteras autre chose, j'espère ?

— Et toi ? rétorqua-t-il en reluquant mon ensemble criard avant de revenir sur ce qui le préoccupait réellement. Je ne comprends vraiment pas quel est ton problème avec Han. Un Harrison pour un Harrison.

— Tu ne t'appelles pas réellement Harrison.

— Et tu ne t'appelles pas réellement Abby.

— Oui, mais moi je n'ai pas fait légalement changer mon nom à ma majorité. Tu as brisé le cœur de maman.

— Elle aurait dû y penser avant de me donner les prénoms de mes deux grands-pères.

— Tu as eu plus de chance que moi, sur ce coup-là, fis-je remarquer.

— Absolument, répondit Harrison avec un grand sourire.

Chapitre 6

Il était 11 h 40 le temps que j'arrive à la boutique, ce qui n'échappa pas à Lupita, ma plus fidèle employée. Enfin, ma seule employée. J'avais repris la boutique de mariage de ma mère après son décès, près de huit ans plus tôt. Lupita y travaillait alors depuis plus de vingt ans déjà et n'avait pas approuvé tous les changements que j'avais apportés en diversifiant nos services. Son ancienneté la faisait d'ailleurs souvent se comporter comme si c'était elle, la patronne, et elle voyait toujours d'un mauvais œil que j'arrive en retard alors que, à l'entendre, la boutique tournerait très bien si elle s'en occupait toute seule.

Au lieu de me saluer lorsque j'entrai, elle tapota une montre imaginaire à son poignet. Lupita était toujours adorable. Toujours. C'était même la femme la plus charmante qui soit. Avec les clients. Moi, je n'avais droit qu'aux doléances. Cependant, l'idée de m'en séparer ne m'aurait jamais traversé l'esprit. D'accord, elle avait un fichu caractère et se plaignait de tout, mais moi aussi. Et c'était l'employée modèle dont rêvaient tous les patrons. Et puis ça avait été l'une des amies les plus proches de maman. Ça ne m'empêchait pas de lui rappeler régulièrement que je pouvais le faire, disons, chaque fois qu'elle me reprochait d'être en retard, ou chaque fois qu'elle répétait que c'était mieux avant, ou qu'elle me disait que je me tournais les pouces, soit à peu près tous les jours de la semaine. Mais je n'avais pas la moindre intention de le faire, non, et nous le savions toutes les deux.

— Désolée, Lupi, dis-je en utilisant le surnom qu'elle détestait. Vous avez dû voir les nouvelles. Accident géant, trafic bouleversé, lignes de métro en rade.

Elle me dévisageait à présent avec l'air de quelqu'un à qui on ne la faisait pas. Et c'était de notoriété publique. Personne ne la faisait à Lupita San Giacomo.

— Dans le nord de la ville, oui, mademoiselle James, rétorqua-t-elle d'un ton doux en m'appelant également d'une manière que je

n'appréciais guère. Nous sommes situées dans la partie sud, tout comme votre appartement.

— Qu'est-ce qui vous dit que j'ai dormi chez moi ?

Ce genre d'échange était très courant entre Lupita et moi. J'avais toujours aimé emmerder les gens, et elle, elle aimait les exaspérer. On s'était bien trouvées.

— Ah, Lupi, soupirai-je avec un grand sourire. Un jour, je vous augmenterai. Mais pas aujourd'hui.

Je fus contente de l'entendre répondre par une litanie en italien, ce qui annonçait généralement la fin de notre joute verbale. Lupita était arrivée enfant à Hallow dans les années 1960 et avait grandi à Little Italy, là où tout le monde semble ignorer qu'on ne se trouve pas réellement en Italie. Même la météo est plus clémente dans le quartier. On dirait toujours qu'il fait trois ou quatre degrés de plus. C'est un vrai microcosme, et Lupita avait été élevée selon les traditions de son pays. Ma vie lui paraissait décousue, et le fait que je ne sois pas mariée à trente ans une aberration, et hautement ironique puisque je tenais une boutique de mariage. Pourtant, on faisait un joli couple de vieilles filles, à notre manière. Nous avons toutes deux perdu l'homme qu'on aimait et ne fréquentions personne depuis. Sauf que cela faisait près de trente ans que Lupita portait le deuil de son époux. Je ne l'avais jamais vue vêtue d'une autre couleur que le noir.

— Il y a des rendez-vous aujourd'hui ? demandai-je en me rendant derrière le comptoir.

L'ordinateur était déjà allumé et l'agenda affiché. Nous n'en avons pas beaucoup cette semaine, ce qui était dommage sans être alarmant. Il y avait toujours une période de creux quand on arrivait en novembre.

— Non, répondit-elle en s'approchant et en me poussant pour reprendre sa place. Mme Klug a dû repousser. Elle viendra mardi prochain avec ses filles.

— Très bien, dis-je en la regardant étudier le planning. Je serai dans mon bureau si vous avez besoin de moi.

J'étais en train de me diriger vers ma porte lorsqu'elle me lança :

— Votre père est là.

Déjà ? Il avait dû sauter dans le premier métro après avoir appelé Harrison. Enfin rouler dans le premier métro. La poisse.

Je remerciai Lupita et pénétrai dans mon sanctuaire pour y découvrir mon père dans un coin de la pièce, assis dans son fauteuil roulant, en train d'observer une reproduction de Van Gogh. L'original se trouvait dans son salon.

— Beau travail, n'est-ce pas ? Leif Bremer, continuai-je en m'avancant dans sa direction après avoir refermé la porte. Un protégé de Milo, étudiant des Beaux-Arts de dix-neuf ans, très prometteur. Souviens-toi du nom, on pourrait l'engager, un jour.

Mon père tourna la tête, et son regard me mit sur mes gardes. Il ne semblait pas spécialement content. Qu'on se comprenne bien : Melville James n'avait jamais été un tendre, c'était même un dur à cuire, mais c'était le genre de regard qu'il réservait plutôt à Harrison lorsqu'il faisait des crasses. Moi, j'étais sa petite chérie, sa princesse, je passais toujours entre les gouttes. Pour dire la vérité, il ne m'avait plus regardée de cette manière depuis qu'il était entré dans le salon et m'avait trouvée hilare avant de se rendre compte que j'avais absorbé l'énergie de toutes mes amies à mon anniversaire et que l'une d'elles avait la tête dans sa part de gâteau. J'avais huit ans.

— Abby, commença-t-il.

Puis son regard changea et il s'arrêta, ce qui était pire que tout. Je ne savais pas à quelle sauce j'allais être mangée et, de toute évidence, lui non plus. Il devait bien se douter que je n'étais pas totalement responsable de ce qui s'était produit. Ou plutôt, que si j'étais responsable parce que ces pouvoirs m'appartenaient, je ne l'avais à aucun moment souhaité. Et il hésitait, ce qui ne lui ressemblait pas. Melville James n'hésitait jamais.

Il pivota son fauteuil roulant dans ma direction et s'arrêta à un mètre de moi, les mains ballantes sur les roues. Même ainsi, mon ancien marine de père, paralysé dans un accident qui lui avait coûté deux vertèbres, était terrifiant.

— Je te jure que je n'ai pas fait exprès !

Mon aveu parut plus le surprendre qu'autre chose.

— Encore heureux, grogna-t-il d'un ton bourru. Que s'est-il passé ?

Je soupirai, contournai mon bureau du côté où il ne se trouvait pas et m'effondrai dans ma chaise avant de commencer à jouer avec ma boule de neige de *l'Étrange Noël de Monsieur Jack* pour regarder les flocons flotter. Ça me calmait toujours. J'adorais la neige, mais il n'en tombait jamais à

Hallow, malheureusement. Et, si tel avait été le cas, j'aurais été prête à parier qu'elle aurait été noire.

— Je n'en sais rien, pap's. Sincèrement, je n'en sais rien. Ce type était coincé, je suis revenue en arrière, et j'ai arrêté un bus. Je crois. Je n'ai aucun début d'explication. Je ne peux pas me servir de l'énergie que j'absorbe. Maman m'a toujours dit que c'était impossible. Pourtant, là... C'est la seule chose qui puisse justifier que j'aie arrêté un véhicule de plusieurs tonnes, ajoutai-je après une courte pause.

Mon père m'observa pensivement pendant quelques instants durant lesquels je ne pus respirer. Il n'était pas énervé, c'était sûr. Mais, souvent, la force de l'inquiétude giflait aussi fort que la colère.

— Et si tu me racontais tout depuis le début ?

Je fis la moue et le regardai d'un air de chien battu.

— Si je te raconte tout, tu vas te fâcher.

— Abby, m'avertit-il d'une grosse voix qu'il réservait en général aussi à mon frère.

— Très bien... J'étais dans le métro, et je suis tombée sur ce type. Son énergie était vraiment intéressante. Donc j'ai eu envie de lui prendre quelque chose...

J'inspirai profondément, ignorai le regard réprobateur de mon père et lui fis le récit de ce qui s'était passé sans omettre aucun détail. Enfin, à part le fait que Christopher Wallace était flic. Et qu'il m'avait volé le pendentif de maman. Des deux choses, je ne savais pas ce qui l'aurait le plus énervé, mais ça l'aurait définitivement mis hors de lui. De toute manière, j'allais régler cette affaire et récupérer ce qui m'appartenait. J'avais juste besoin de me retrouver seule avec le portefeuille de Wallace, de faire quelques recherches, et je pourrais aller reprendre mon collier.

— Combien de fois t'ai-je dit d'arrêter le vol à la tire ? demanda mon père une fois que j'eus terminé mon récit.

— Je ne sais pas. Combien y a-t-il d'étoiles dans l'univers ?

La manière dont il me dévisagea me passa toute envie de répondre aux questions rhétoriques à l'avenir.

— Et ce n'est pas du vol à la tire, pap's. Je ne pars pas en courant. Je ne suis pas une délinquante.

— Tu peux me dire ce que tu as fait, là, au juste ?

Touché.

— Mais je n'avais plus son portefeuille.

— Tu l'as gardé ?

Son regard scrutateur était pire qu'un lance-roquettes pointé directement sur mon front.

— Je m'en suis débarrassée dans une poubelle après l'accident.

J'irais en enfer.

— Tu as nettoyé tes empreintes ?

— Bien sûr ! Pour qui me prends-tu ? demandai-je, outrée.

Il faudrait que je pense à les effacer avant de m'en séparer pour de bon.

Mon père continua à m'observer, et j'eus l'étrange sentiment qu'il ne me croyait qu'à moitié. Il n'insista cependant pas, ce dont je lui fus infiniment reconnaissante. J'aurais craqué. Je détestais lui mentir, et je n'étais pas très douée. Harrison prétendait qu'une veine se mettait à battre très fort à côté de mon œil gauche quand je racontais des bobards. J'ignorais si c'était vrai, mais, si tel était le cas, j'espérais de tout cœur que mon père n'avait jamais remarqué ce détail.

— Je n'ai jamais su comment agir vis-à-vis de tes pouvoirs, dit-il après un long silence. Si ta mère était encore avec nous, elle pourrait sûrement expliquer ce qui s'est passé. Je me sens impuissant. J'en suis désolé, mon cœur.

Sa réaction me déboussola, et je souris tristement. Les mots qu'il avait utilisés n'étaient pas anodins. Il avait eu besoin de temps après son accident pour s'habituer à sa nouvelle condition en fauteuil roulant. Le décès de maman, quelques années plus tard, n'avait pas arrangé les choses. Il ne montrait jamais rien, mais je savais que, pour lui, être impuissant était pire que la mort. Je n'avais pas envie qu'il ressente ça à cause de moi. Pas après la perte de ses jambes et de son épouse.

— C'est moi qui ai merdé, pap's. Tu n'as rien à voir là-dedans et surtout rien à te reprocher. Et j'ignore si maman aurait eu des réponses à nos questions. Je veux dire, si elle avait su quelque chose, elle m'en aurait parlé, non ? C'est le genre de truc dont je parlerais à mes gosses, et elle n'a jamais rien mentionné de tel. Au contraire, c'était même assez clair. Tout ce que nous pouvons faire, c'est absorber. Comme je l'ai fait avec Max...

— Max ? demanda mon père. Le garde du musée ?

J'acquiesçai à la manière d'un automate. J'ignorais ce qui était arrivé au juste avec lui. Je n'avais pas agi différemment. C'était bien là le plus

angoissant.

— Il ne s'est pas évanoui. Le type du carambolage, précisai-je lorsque je vis que papa n'avait pas suivi le fil de mes pensées. D'abord dans la ruelle quand j'ai essayé de lui prendre son énergie, puis durant l'accident, alors que tout le monde est tombé dans les pommes partout autour. Je crois que mes pouvoirs déconnent à plein tube.

Je n'avais pu retenir le tremblement dans ma voix, détail qui n'échappa pas à mon père. Il roula jusqu'à moi et me prit la main.

— Je vais mettre ton frère sur le coup.

— Comment ça ? demandai-je, alarmée par son ton décidé.

— Il y a d'autres personnes comme toi. Des gens qui pourraient nous expliquer ce qui se passe et nous dire de manière sûre si quelque chose cloche. J'aurais dû le faire bien plus tôt. Je m'en veux d'avoir respecté ses vœux.

Je commençai à secouer la tête. Maman avait débarqué de Corée avec mon père alors qu'elle était enceinte de moi jusqu'aux yeux. Elle était follement amoureuse de papa, mais ce n'était pas ce qui l'avait poussée à partir aussi vite pour un pays dont elle ignorait tout. Elle avait fui sa famille.

— Elle se cachait d'eux, pap's, lui rappelai-je. Elle ne l'aurait pas fait sans une bonne raison.

— Qu'elle ne nous a jamais donnée. Et elle n'est plus là pour émettre une objection.

Mon cœur se serra en entendant le reproche dans sa voix. Maman était morte huit ans plus tôt d'un cancer, et mon père ne s'en était jamais vraiment remis. Je savais qu'il ne lui en voulait pas d'avoir succombé à la maladie, cependant, il était clair qu'il lui en voulait de l'avoir abandonné. Il avait aimé ma mère comme un fou. Combien de fois l'avais-je entendu dire qu'il avait su dès qu'il avait posé les yeux sur elle que cette femme deviendrait son épouse et serait la mère de ses enfants ? J'étais persuadée que c'était toujours le cas. Il était tombé amoureux d'elle au premier regard alors qu'elle était déjà enceinte de moi et ils n'avaient pas pu communiquer correctement les premières années, aucun des deux ne parlant la langue de l'autre. Pourtant ça n'avait jamais rien changé. Leur amour allait au-delà de détails aussi futiles que la communication, la vie et la mort. Et il n'avait jamais fané. C'était le genre d'histoire qu'on racontait dans les films, de

celles qui vous laissaient des étoiles plein les yeux et les joues humides. C'était le genre d'histoire que je rêvais de vivre un jour.

— Elle avait une raison valable, pap's. Du peu qu'elle en a parlé, je ne crois pas que sa famille était très fréquentable.

— Sa famille, c'est également la tienne. Et ils ont probablement des réponses.

— Ma famille, c'est Harrison et toi. Elle ne voulait pas qu'on s'en approche, je lui fais confiance. Mieux vaut ne pas s'attirer plus de problèmes que ça en résoudrait.

Mon père m'observa durant de longues secondes sans flancher, puis il secoua la tête.

— Tu as sans doute raison, dit-il, même s'il semblait détester l'admettre. Tu es prête pour ce soir ?

— Papa, me plaignis-je devant son changement de sujet. Après ce qui s'est passé aujourd'hui ? Ce n'est vraiment pas une bonne idée. Vraiment pas. Et tu le sais.

Il fit claquer plusieurs fois la langue contre son palais en secouant la tête.

— Pas de ça avec moi, jeune demoiselle. Tu te défiles depuis des mois, et on est rouillés. C'est un coup facile, à domicile, et c'est notre seule occasion de pénétrer chez la cible facilement pour récupérer le bijou. Pas d'excuse. Tu n'auras besoin de tes pouvoirs à aucun moment. Puis, ça te fera du bien. Après ce qui est arrivé ce matin, c'est même précisément ce qu'il te faut.

Il n'avait pas tort, mais ça ne m'empêchait pas d'hésiter. Je finis par soupirer, ne trouvant rien à répondre, ce qu'il prit vraisemblablement pour un assentiment, car il enchaîna :

— Parfait. Passons une dernière fois le déroulement des opérations en revue.

Une heure plus tard, je le raccompagnai jusqu'à la porte tandis que mon ventre hurlait sa détresse. Je mourais littéralement de faim.

— Vous pouvez commander des sushis, Lupita ? demandai-je à ma plus fidèle employée, qui était occupée à régler la compta.

Tout en ronchonnant, elle se saisit du téléphone.

— La même chose que d'habitude ?

— S'il vous plaît.

Elle ronchonna de nouveau – pour la forme – en composant le numéro et me lança :

— Parfois, je me demande pourquoi vous vous embêtez à venir ici si c’est pour vous tourner les pouces.

Elle voyait de toute évidence également d’un mauvais œil que je passe du temps avec mon père durant les heures d’ouverture.

— J’aime simplement profiter de votre compagnie, lui répondis-je avant de repartir dans mon bureau.

Une fois assise, enfin seule, je sortis mon butin de mon soutien-gorge.

— À nous deux, Christopher Wallace.

OceanofPDF.com

Chapitre 7

Le portefeuille de Christopher Wallace ne me révéla pas grand-chose. Il contenait quelques cartes – bibliothèque, bancaire et fidélité pour une sandwicherie –, des tickets de caisse sur une semaine – surtout ceux de la sandwicherie –, un billet de vingt dollars et un peu de monnaie, un jeu à gratter gagnant de deux dollars, ainsi qu'un vieil emballage de chewing-gum à la chlorophylle. En gros, rien de passionnant. J'en avais plus appris sur lui en le touchant qu'en fouillant ses affaires. Bon, j'avais découvert qu'il aimait lire et qu'il mangeait presque tous les midis un sandwich au rosbif accompagné d'un soda. Je savais donc où le trouver le lendemain à l'heure du repas.

Comme j'avais été incapable de dégotter son adresse en ligne et qu'il avait bien trop d'homonymes pour qu'une recherche Facebook donne quelque chose, j'avais pris la décision de lui rendre une petite visite à l'heure du déjeuner. J'aurais pu mettre Harrison sur le coup, mais il aurait fallu lui expliquer que, après avoir volé le portefeuille d'un flic, je comptais m'introduire chez lui par effraction pour récupérer le pendentif de maman. Pendentif qu'il ignorait que j'avais perdu. Mes choix étaient donc limités. En dernier recours, si la sandwicherie ne donnait rien, je pourrais lui demander. Mais ce serait la solution de secours.

D'ici là, je devais me concentrer sur nos activités de la soirée, à savoir le coup qui allait nous remettre dans le bain. Du moins, je l'espérais sincèrement. Peut-être étais-je rouillée après quatre mois de vacances forcées. Et la journée ne s'était pas exactement déroulée comme prévu. Raison pour laquelle j'avais décidé de remplacer ma séance de jogging par une visite à l'hôpital, où j'aurais dû me trouver à 9 heures le matin même si le destin ne m'avait pas mis un bâton en forme de flic dans les roues.

Je pénétrai dans la chambre de Max Gervais comme on entrait dans un cimetière pour se recueillir sur une tombe connue, d'un pas un peu trop lourd, armée d'un silence révérencieux. Max était vigile dans le musée Blumberg, où j'avais commis mon dernier larcin. Il m'avait croisée alors

que je m'en allais avec un Cézanne prêté pour une exposition. À vrai dire, il avait semblé aussi surpris de me trouver là que j'avais été de le voir. Si l'issue de la rencontre avait été différente, j'aurais gardé un très bon souvenir de cet instant. Max avait des faux airs de Groucho Marx, les lunettes en moins, et son expression en me découvrant, toute de noir vêtue, tenant un tableau roulé sous le bras, avait été plutôt désopilante.

Selon les infos de Harrison, il me restait plus d'une minute au compteur avant le passage d'un vigile. Mais c'était le fameux facteur humain. Quelque chose pouvait toujours changer. Un pressentiment, un oubli, n'importe quoi, et un garde apparaissait là où il n'était pas censé se trouver. L'adrénaline m'avait donné un énorme coup de *boost*, et j'avais agi sans même y réfléchir. C'était une seconde nature lorsque j'opérais en tant que l'Ombre. Max était tombé dans les pommes, je m'étais fait la malle. Une soirée surprenante, mais pas tant que ça, et en tout point normale au final. Ça s'était même déjà produit plusieurs fois. Sauf que, le lendemain, les journaux m'avaient appris que Max ne s'était pas relevé. Pour une raison qui m'échappait, il était dans le coma depuis lors.

Il m'avait fallu plusieurs semaines pour oser l'approcher. D'abord parce que je me sentais terriblement coupable, mais aussi parce que j'étais persuadée que quelque chose clochait chez moi. Maman m'avait bien enseigné à me servir de mon pouvoir. Elle n'avait jamais rien mentionné de tel. Nous absorbions l'énergie, parfois de manière drastique, mais, comme on dit : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. » Le surplus ne reste pas dans nos corps. Il s'évacue lentement, s'échange entre humains, animaux, plantes, même avec certains objets. C'est une chose que les gens ont d'ailleurs tendance à associer à la magie, à des pouvoirs supérieurs, mais il arrive aussi que les êtres humains normaux ressentent des forces résiduelles à certains endroits. Quand quelqu'un meurt, par exemple, son énergie ne disparaît pas. Elle se diffuse progressivement. Elle imprègne parfois les murs de la pièce où la personne se trouvait, ou quelque chose qu'elle touchait. L'énergie a une inclination naturelle à retourner dans un hôte vivant, mais, en cas de décès violent, elle peut se retrouver traumatisée – faute de meilleur terme – et se fixer dans un objet inanimé. C'est souvent pour ça que les gens parlent de maisons hantées, de sorts, ou d'autres choses farfelues, alors qu'il ne s'agit en aucun cas d'une malédiction, mais d'une bête charge énergétique anormale dans un lieu ou

un objet. De temps en temps, ces reliques commencent à se comporter comme de réelles entités qui absorbent elles aussi l'énergie qui les entoure. L'énergie est en constant déplacement. Elle ne reste pas à un endroit donné, elle coule. Comme un torrent de montagne qui rejoint une rivière, puis l'océan, et sera ensuite charrié sous forme de nuage pour pleuvoir sur de nouveaux horizons. Mais ces objets la retiennent et la transforment en quelque chose de malfaisant. Certains individus agissent parfois de la même manière sur les gens qui les entourent. Ce sont souvent des personnes très néfastes qui vous pompent toute votre énergie. Mais c'est un cycle éternel et impossible à endiguer définitivement. Elle se renouvelle toujours et tend à la positivité. Par exemple, si j'absorbe l'énergie très négative de quelqu'un que je croise dans la rue, lorsque je la diffuserai, elle aura été purifiée. Il m'arrive couramment de le faire avec ces objets hôtes. Déjà, ce ne sont pas des êtres vivants qui seront affaiblis, ensuite, de cette manière, je rends à l'univers une partie de ce qui lui manquait.

C'était pour cette raison que j'étais finalement venue trouver Max en premier lieu. Je voulais purifier son aura. Je pensais ainsi l'aider à se réveiller, mais ce que j'avais découvert dépassait totalement mon entendement. Comme je l'ai dit, l'énergie coule. Elle est en mouvement perpétuel, jamais statique. Mais ce n'était plus le cas de celle de Max. Lors de ma première visite, j'avais été tétanisée en remarquant que la sienne s'était immobilisée, comme si quelqu'un l'avait mise sur pause. Il respirait toujours, ses fonctions vitales étaient intactes, mais son énergie, elle, demeurait figée.

Plusieurs tentatives infructueuses m'apprirent qu'il m'était impossible de la remettre en mouvement. J'étais tout aussi incapable d'absorber celle qu'il lui restait que d'essayer de rétablir le courant. Maman aurait peut-être su quoi faire, mais, moi, j'étais totalement impuissante.

Alors j'avais fait la seule chose que je pouvais faire à ce stade. J'étais venue le trouver tous les jours pendant quelque temps jusqu'à ce que j'accepte cette impuissance. Je ne pouvais pas me pardonner, mais ne pas assumer mon acte de l'unique manière qu'il m'était possible de le faire aurait été encore plus impardonnable. Les visites s'espacèrent, mais je continuai à venir. Personne n'était jamais là. J'ignorais où était parti l'esprit de Max, s'il s'en était allé ou s'il était lui aussi bloqué dans son corps, mais je ne pouvais me résoudre à le laisser totalement seul. Quelques recherches

et discussions avec les infirmières m'avaient appris qu'il était divorcé et père de deux filles qui n'habitaient pas le même État. Il avait plus de soixante ans, ses enfants devaient être adultes et avoir leur propre famille. J'avais pris l'habitude depuis lors de venir le voir et de lui faire la lecture tous les lundis et jeudis pendant une heure. Je passais parfois à d'autres moments de la semaine, selon mon emploi du temps et mon humeur, juste pour dire bonjour et lui raconter ma journée, mais la lecture était devenue un rituel. J'ignorais s'il pouvait m'entendre, je ne savais même pas s'il n'était pas déjà mort, finalement, mais ça ne changeait rien. La culpabilité me ramenait auprès de lui comme un élastique trop tendu qui finirait par rompre s'il disparaissait. La peur que cela se produise me réveillait souvent en pleine nuit. S'il mourait, ce serait le deuxième homme à qui j'aurais ôté la vie par accident.

— *Hey Max*, le saluai-je en approchant de son lit.

La première chose que j'avais faite en apprenant qu'il ne s'était pas relevé après notre rencontre avait été de prendre en charge tous ses frais médicaux. Bien sûr, je l'avais fait sous un alias que m'avait fourni Harrison afin que personne ne puisse remonter jusqu'à moi. On avait choisi le même nom de famille que le sien, histoire que personne ne trouve ça louche, bien que je ne doute pas que ses enfants se posaient la question, ou allaient le faire à un moment donné. Si c'était déjà le cas, personne n'avait protesté. Et c'était la moindre des choses ; j'aurais aimé faire bien plus. Il n'était pas riche, sa famille non plus et, même s'ils l'avaient été, ce n'était pas à eux de s'en occuper. J'étais la seule responsable.

Je déposai un bouquet sur sa table de chevet et tirai la chaise que quelqu'un avait repoussée près de la fenêtre. J'ignorais quelles fleurs il aimait, aussi en changeai-je chaque semaine. Aujourd'hui, c'étaient des lys aux couleurs de l'automne qui mirent un peu de vie dans l'ambiance austère et monochrome de l'hôpital. L'avantage de m'occuper de ses frais médicaux était qu'il avait une chambre privative et que personne ne tenterait de le débrancher tant qu'il restait de l'espoir. Puis, comme ça, personne ne nous dérangeait pendant nos séances de lecture.

— Comment allez-vous, aujourd'hui ? demandai-je en m'asseyant.

Je sortis le livre de mon sac et le posai sur mes genoux, puis je le regardai pendant quelques instants, immobile comme il était. Ses cheveux gris sombre se détachaient sur le vert clair de l'oreiller et sa peau était pâle

à faire peur. Les draps épousaient si bien son corps qu'on aurait dit qu'ils le retenaient prisonnier. Il n'y avait pas un seul pli dans le tissu. Il n'avait donc pas bougé d'un millimètre depuis que l'infirmière l'avait bordé.

— Je suis désolée de ne pas être venue ce matin. J'ai eu un petit accident. Enfin, j'en ai plutôt causé un. Je ne sais pas ce qui s'est passé, et, pour vous dire la vérité, ça me file une trouille bleue. Mais je vous en parlerai après la lecture, d'accord ?

Seuls les « bip » du respirateur artificiel me répondirent. J'avais l'habitude.

— Bien, où en étions-nous restés ? demandai-je en ouvrant *Anna Karénine* là où le marque-page gondolait légèrement l'ouvrage. On a bientôt fini, il faudra choisir un nouveau livre. Que pensez-vous de *Princess Bride* ? C'était le préféré de Danny.

J'avais parlé sans réfléchir et je m'arrêtai net, prise d'un vertige. Max, Danny, les inconnus du carambolage. Je sentis soudain un gouffre percer ma poitrine, et il me sembla implorer d'une douleur teintée de culpabilité. J'étais un monstre. Un danger public. Je n'apportais que mort et désolation sur mon passage.

Je me ressaisis et me calmai aussitôt, puis portai une main à ma joue pour essuyer la larme qui avait jailli de mes yeux pendant la fraction de seconde où j'avais sombré. Je ne devais pas me laisser abattre. Je refusais de devenir le genre de personne qui se morfondait au sujet des erreurs passées et tombait dans la dépression. Je voulais être de celles qui se battaient pour corriger leurs fautes, et toujours avancer. C'était une fille comme ça que mes parents avaient élevée.

— J'ai vraiment besoin que vous vous réveilliez, Max. Et je vous promets que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que cela se produise.

Chapitre 8

Je venais de finir de me préparer lorsque Harrison m'appela pour me dire qu'il était arrivé. Il conclut la communication en m'accusant d'être en retard avant de me raccrocher au nez. L'horloge sur mon téléphone indiquait 19 h 31, ce qui me confirma qu'il n'y avait pas la moindre once de patience en lui.

Je jetai un dernier coup d'œil au miroir pour m'assurer que mon maquillage était impeccable et mon chignon en place, puis sortis de ma chambre en attrapant ma pochette. Le temps que j'arrive au pied de l'immeuble, il était 19 h 38 et mon frère faisait de toute évidence la tête. Ce n'était pas ma faute si l'ascenseur avait été long à venir.

— T'es incapable d'être à l'heure, ma parole, se plaignit Harrison lorsque j'ouvris la portière côté passager.

La pratique du cambriolage de haut vol m'avait appris l'importance de la précision et de la ponctualité. Quand on débranche un système de sécurité pendant deux minutes, on n'a pas une seconde de plus, et chacune d'elles compte. J'étais capable d'entrer dans un musée et d'en ressortir en cinq minutes avec l'objet désiré, mais, dans ma vie privée, j'étais la personne la plus souvent en retard que je connaissais. Allez comprendre.

— Et c'est pour cette raison que tu me donnes toujours rendez-vous plus tôt, lui rappelai-je en m'asseyant.

Il tourna vers moi un regard désabusé, qui changea rapidement tandis qu'il étudiait ma tenue.

— Très joli, me complimentait-il d'un ton sincère.

Mon frère, celui-là même qui peinait à se séparer de ses tee-shirts ne serait-ce que l'espace d'une soirée, savait apprécier les beaux vêtements. Et les occasions de les revêtir étaient rares, aussi sa remarque me fit immensément plaisir. J'aimais les habits, sûrement trop. Et, plus que tout, j'aimais ceux qui étaient un peu trop chers pour être portés tous les jours. Heureusement que je ne gardais qu'un faible pourcentage de mes revenus illicites, sinon tout serait passé en vêtements. Je ne possédais que trois robes

dont j'aurais eu honte d'avouer le prix. Celle que je portais était l'une d'entre elles.

— Merci, dis-je en arrangeant ses pans avant de refermer mon manteau.

Elle était magnifique. C'était une robe bustier blanc crème Alexander McQueen qui était assez chic pour toutes les occasions et restait cependant assez discrète. Je l'avais couplée avec une paire d'escarpins vertigineux et une pochette noire dont le fermoir représentait une tête de mort en cristal Swarovski. J'aimais ce genre de petite touche, et j'étais plutôt satisfaite de ma tenue. J'avais longuement hésité avec une robe en dentelle sombre, mais finalement décidé que le blanc presque virginal serait plus à propos pour ce second baptême.

— Tu as l'invitation ? demandai-je après que Harrison eut démarré.

— Pour qui me prends-tu ? rétorqua-t-il, presque outré.

Je ne commentai pas, mais n'en pensai cependant pas moins. Harrison était parfois vraiment tête en l'air. Il se souvenait des moindres détails et citations de tous les films qu'il avait jamais vus, mais il lui arrivait d'oublier des choses très importantes. Un jour, sur un coup de tête, il avait pris l'avion jusqu'à Paris pour assister à un concert. Une fois sur place, il s'était rendu compte que les tickets étaient restés sur son bureau à Hallow. Pourtant, comme moi et ma ponctualité, dès qu'il s'agissait des activités de l'Ombre, Harri ne laissait rien passer. Ce n'était pas mon frère pour rien.

— Tu as mémorisé les plans du duplex ? demanda-t-il distraitement.

— Pour qui me prends-tu ?

Nous nous rendions à une petite sauterie chez un dénommé Smith qui transpirait à l'évidence des dollars. Son appartement, en plus d'être dans le quartier le plus huppé de la ville, était également au sommet du plus bel immeuble de Hallow, le Palace Scrolotti. Le loyer mensuel d'un tel appartement devait représenter le budget d'une famille moyenne sur trois ans. En gros, ce type était pété de thunes. Et c'était un parfait inconnu. Il venait de débarquer d'Europe et organisait cette soirée pour faire connaissance avec le gratin mondain du coin. Harrison et moi n'aurions jamais pu nous trouver sur la liste des invités. Nos alias, en revanche, étaient également riches et huppés, ce qui nous permettait de nous introduire par la grande porte au lieu de la fenêtre de la salle de bains. Le seul désavantage, c'était que je portais des talons et que, comme me l'avait rappelé l'expérience pas plus tard que ce matin, je préférerais être au niveau

du sol au cas où je devais me mettre à courir. Mais il fallait rester positif : le cas de figure ne se présenterait pas.

Nous arrivâmes au pied de l'immeuble à 20 h 15, et un voiturier vint m'ouvrir la portière avant de contourner la voiture pour prendre les clés de Harrison. Mon frère les lui remit et s'approcha ensuite pour m'offrir son bras, puis nous remontâmes le petit tapis rouge qui menait à la porte, là où le concierge nous pria d'entrer et nous conduisit jusqu'à l'ascenseur après avoir vérifié notre carton d'invitation. J'avais l'impression d'être dans un film. C'était tellement différent des musées et des galeries d'art auxquels j'étais habituée et, malgré toute l'appréhension liée aux problèmes avec Max et aux événements du matin même, je ne pus refréner le frisson d'excitation qui remonta le long de mon dos.

Harrison m'adressa un sourire complice lorsque les portes se refermèrent. Il adorait venir sur le terrain, ce qui ne s'était produit que deux fois. Ça le mettait d'incroyablement bonne humeur, en témoignait son air espiègle. Dans l'ascenseur doré, avec la petite musique d'ambiance et dans son beau costume, il était aux anges.

— T'es plutôt pas mal quand tu t'habilles correctement.

Il redressa un visage souriant dans ma direction.

— Ça n'aurait pas le même effet si je me sapsais comme ça tous les jours, tu sais.

— Oh que si ! contrai-je avec mon plus bel air d'institutrice à qui on ne la fait pas.

— Dans ce cas, dis-toi que je rends service aux femmes qui pourraient croiser mon chemin.

— Un jour, ta modestie va t'étouffer. Ou alors ce sera moi. Mais définitivement une de nous deux.

Il était encore en train de rire lorsque nous parvînmes au dernier étage et que les portes s'ouvrirent. J'eus le souffle coupé. Savoir que nous nous rendions dans un des plus beaux appartements de la ville et le voir n'était définitivement pas la même chose. Cet endroit était époustouflant, mélangeant le style des années 1930 – durant lesquelles l'immeuble avait été construit – avec une touche de modernité et de praticité. Il était meublé avec raffinement et décoré avec un goût aussi sûr que cher. Et immense. Mon appartement était loin d'être petit, mais l'étage inférieur du duplex en faisait en tout cas le double.

J'étais tellement impressionnée que je sursautai lorsque le valet salua mon frère.

— Vos noms, je vous prie ? demanda-t-il sans afficher la moindre expression.

C'était magistral. Il avait tout de la caricature du majordome. Un costume trois-pièces magnifiquement taillé, un ravissant air guindé, un nez fier et aquilin et les tempes grisonnantes légèrement dégarnies. Il avait une tête à s'appeler Nestor et à répondre « Oui, maître » à tout ce qu'on lui disait.

— Donald Young.

Le véritable nom de mon frère était Melville Duck-Young, chose qui l'avait dérangé à peu près toute sa vie. Mes parents l'avaient baptisé comme ses deux grands-pères. Du côté de mon père, on était des Melville de père en fils. De celui de ma mère, eh bien, on était coréens, et Duck-Young ne signifiait pas Canard-Jeune. À Hallow, en revanche, si. Harrison en avait beaucoup souffert lors de sa scolarité et avait légalement changé de nom dès qu'il lui avait été possible de le faire, jetant son dévolu sur celui de son héros d'enfance. Mais, lorsqu'il avait créé son premier alias après la mort de maman, il avait tout de même rendu hommage au prénom qu'elle lui avait choisi avec un clin d'œil pour le célèbre canard. C'était d'ailleurs celui qu'il utilisait le plus souvent. Harri pouvait s'en défendre autant qu'il voulait, c'était un grand sentimental.

Le majordome tendit cérémonieusement une main pour prendre mon manteau, m'aida à le retirer, puis s'éclipsa pour aller le ranger dans la penderie. Le tout avec son petit air guindé et le menton relevé. Bon sang, ce type était génial. Je voulais le même à la maison.

Du moins, jusqu'à ce qu'il me lance un coup d'œil par-dessus son épaule avant de revenir.

— C'est moi ou il me regardait bizarrement ? demandai-je à Harri à mi-voix.

— C'est toi.

— Je suis sûre qu'il m'a dévisagée.

— Tu es persuadée que tout le monde te dévisage. Peut-être qu'il n'aime pas ta robe.

— Ma robe est parfaite.

— Alors il trouve certainement que tu es la plus belle femme ici ce soir, dit mon frère en prenant mon bras pour avancer.

— Chaque fois que tu me fais un compliment sur mon physique, j'ai l'impression que c'est toi que tu vises au fond, Harri.

Il haussa les épaules sans me regarder, trop occupé à scanner les environs, à sourire et saluer des inconnus de loin comme s'il connaissait tout le monde personnellement. C'était bien mon frère. Il passait un temps fou reclus chez lui sur ses jeux en réseau avec ses amis, mais il suffisait de le sortir pour qu'il se transforme en homme du monde, charmant et civilisé.

— Faisons le tour du propriétaire, proposa-t-il d'une voix solennelle.

J'acquiesçai et suivis son mouvement. Nous nous promenâmes quelques minutes dans l'immense appartement d'un inconnu. Tout ici criait l'opulence. Le plafond extrêmement haut avec ses bas-reliefs, le mobilier design et chic, les serveurs qui déambulaient entre les convives pour distribuer champagne et hors-d'œuvre au rythme de la musique classique que diffusaient discrètement des haut-parleurs invisibles. L'endroit était vraiment parfait, et il dégageait quelque chose de sympathique. L'énergie de tous les invités faisait vibrer l'air de manière douce, et le lieu lui-même me semblait très neutre, probablement parce que le nouveau locataire venait d'emménager, ce qui m'empêchait de me faire une idée sur lui. Mais, en tout cas, il avait du goût, c'était indéniable.

— Eh bien, certains ne se refusent rien, commenta Harrison en observant un original au mur. Le contenu de cet appartement doit dépasser le PIB de toute l'Europe.

— N'exagère pas. Merde, Harri ! m'exclamai-je en reconnaissant un visage familier. Eugene Fitzsimmons est là.

— Qui ça ?

Je dévisageai mon frère, bouche ouverte, avant de lui indiquer discrètement une direction de la tête. Il suivit mon mouvement du regard, mais ne broncha pas.

— Eugene Fitzsimmons Jr ? réessayai-je, sans plus de succès. Le maire, imbécile.

Harri ne parut pas impressionné. Sérieusement ? Il ne savait pas à quoi le maire ressemblait ? Connaissait-il seulement son nom ? Il n'était pas croyable.

J'attrapai une flûte de champagne sur le plateau d'un serveur qui passait à cet instant pour avoir une raison légitime de me retourner et observai le maire. C'était la première fois que je le voyais ailleurs qu'à la télévision, et, le moins qu'on pouvait dire, c'était qu'il était bien plus charismatique en personne, même de profil, comme il l'était actuellement. Relativement grand, sa stature criait qu'il s'agissait d'un ancien sportif. Natation, jugeai-je en appréciant les épaules carrées et puissantes qui tendaient la veste de son costume taillé à la perfection. C'était un homme de goût. Lorsqu'il tourna un peu plus la tête dans ma direction, riant visiblement à une blague racontée par le quinquagénaire avec lequel il s'entretenait, je remarquai qu'il était plutôt séduisant. La caméra ne lui rendait vraiment pas justice. Il avait de sacrés faux airs de Robert Redford, enfin, si Robert Redford avait encore eu la quarantaine et des cheveux sombres. Mais son regard dégageait la même impression, la manière dont il plissait les yeux en souriant était exactement identique, et je n'eus aucun doute quant au fait que son charme avait énormément dû l'aider à gravir les échelons politiques. Ça, et une fortune colossale, sans aucun doute.

Je fis distraitemment quelques pas dans sa direction, prétendant étudier un tableau au mur, et entendis à peine Harrison me dire quelque chose. De toute manière, je l'ignorai. Il ne savait peut-être pas qui était le maire, mais moi, si, et ça faisait trop longtemps que je rêvais de lui livrer le fond de ma pensée pour garder mes distances. Mais, d'abord, je voulais savoir quel genre d'homme il était, et les sourires charmants n'étaient pas de bons indicateurs. Il me fallait une lecture rapide de son aura.

— C'est une blague, murmurai-je.

— Quoi ? demanda Harrison.

— On a un mec bien à la tête d'une ville comme Hallow ?

Mon frère répondit, mais je n'y prêtais de nouveau aucune attention. L'énergie qui émanait du maire était aussi fraîche que la brise d'un matin de printemps et caressait ma peau d'une manière bienveillante. C'était un comble. Fitzsimmons était un chic type. Dur à croire. Et pourtant. Son sourire était sincère, ses gestes détendus. Rien dans son attitude ou son aura ne criait double jeu.

Je pris conscience que j'étais en train de le dévisager lorsqu'il se tourna dans ma direction, me remarqua, et me sourit. Malgré mon envie première – celle de me retourner et de faire comme si je n'avais rien vu –, je me forçai

à le saluer d'un signe de tête. Je craignis un instant qu'il m'aborde – pour Dieu sait quelle raison –, mais son téléphone dut se mettre à vibrer dans sa poche, car il y plongeait la main, sortit l'appareil et le consulta avant de l'y replacer. Sérieusement ? Il gardait son portable dans sa poche ? Oh, monsieur le maire, vous êtes vraiment naïf. J'ignorais si je trouvais cela adorable ou complètement stupide, mais ça venait de me donner une idée.

— Abby, m'appela un Harrison agacé en m'assenant un coup de coude.

— Hmmm ? fis-je, sans lâcher Eugene Fitzsimmons Jr du regard.

— Pour la troisième fois : je pars en repérage. Mets ton oreillette.

— D'accord. Je vais voler le téléphone du maire.

— Tu quoi ? demanda Harrison en se tournant vers moi.

Il avait parfaitement maîtrisé sa voix, et tout aussi parfaitement compris ce que je lui avais dit. Mais ses yeux étaient légèrement écarquillés.

— Emprunter, le rassurai-je.

— Tu es complètement folle.

Pourtant, vu le ton qu'il venait d'utiliser, il n'avait aucunement l'intention d'essayer de m'en dissuader. Pire que ça, même : la surprise passée, il semblait trouver ça amusant. On partageait définitivement quelques gênes, lui et moi.

Il disparut en secouant la tête, et je reposai ma coupe de champagne intacte sur le plateau d'un serveur qui approchait à cet instant. Je m'apprêtais à me diriger vers le maire lorsque je fus frappée par une vague d'énergie. Il y en avait partout autour de moi, qui tourbillonnait et se mélangeait à la musique classique en arrière-fond, mais celle-ci était immanquable, parce qu'elle était tout sauf positive. Elle rampa le long de mes bras, grattant ma peau pour se frayer un chemin, et laissa des frissons désagréables dans son sillon. Je regardai dans toutes les directions pour tenter d'en identifier la source et sursautai en remarquant un homme à ma gauche. Je m'immobilisai comme un lapin pris dans les phares d'une voiture. Il tourna la tête dans ma direction à cet instant. Sombre. Tel fut le mot qui me traversa l'esprit en le découvrant.

Car sombre il était. Il me fit immédiatement penser à ces nuits d'hiver qui semblent trop noires, comme si la lumière des étoiles ne parvenait pas à percer le froid. Pourtant, ce qui se dégageait de lui était étouffant. Ses cheveux aile de corbeau ramenés à la base de sa nuque en catogan rendaient les traits anguleux de son visage plus saillants, et ses yeux... On aurait dit

qu'ils étaient encore plus obscurs que le reste de sa personne, mais, lorsqu'une lueur d'intérêt y brilla pendant qu'il me détaillait, je remarquai qu'ils étaient en réalité d'un bleu si sombre qu'il paraissait obsidienne à première vue, comme s'il fallait dompter son regard avant d'en apercevoir la vraie couleur. Comme s'il fallait percer les apparences pour le voir, lui. Mais son énergie me l'avait montré pour ce qu'il était : le danger à l'état pur.

Les lèvres de l'homme s'incurvèrent lorsque je fis machinalement un pas en arrière. Je reculai encore un peu. Son visage était resté de marbre, comme s'il portait un masque.

— Belle robe, dit-il d'une voix parfaitement neutre après m'avoir observée une nouvelle fois de la tête aux pieds.

La panique me gagna aussitôt. Pas à cause de sa remarque, mais parce que l'énergie négative que je ressentais venait de s'évanouir. Purement et simplement. C'était impossible.

— M-merci, bégayai-je.

Les muscles de mon visage refusèrent de suivre mes paroles et ma réponse fut inintelligible. J'étais pétrifiée. Pourquoi son énergie s'était-elle volatilisée en une fraction de seconde ? Ça n'était encore jamais arrivé, et ça commençait à faire beaucoup trop de choses qui n'étaient jamais arrivées pour une seule et même journée.

Ce qui émanait de lui quelques instants plus tôt m'avait hurlé de prendre mes jambes à mon cou. Il rayonnait d'une aura si noire, dévastatrice et oppressante qu'elle avait fait trembler jusqu'à mes os. Je croisais parfois des gens aux auras très sombres, mais je n'avais jamais rencontré quelqu'un chez qui ce trait était si prégnant. Et, surtout, ils n'étaient pas capables de réprimer leur émission d'énergie. Même moi, j'en étais incapable. J'ignorais ce qu'il était, mais c'était quelque chose de néfaste.

— John, dit-il en me tendant la main avec un sourire aussi vivant que le précédent.

De très néfaste. J'hésitai une seconde, pas sûre de la conduite à adopter. Je n'avais aucune envie de le toucher, mais je ne pouvais pas me montrer impolie au milieu des personnes les plus fortunées de Hallow et risquer qu'on le remarque. J'avais une Petite Demoiselle à voler, si mes jambes cessaient de trembler suffisamment longtemps pour me laisser atteindre le premier étage.

— Ilsa, répondis-je en acceptant sa poignée de main.

La rencontre de nos peaux me provoqua des frissons désagréables, comme si son aura essayait de s'introduire dans mon corps pour me vider de tout ce que j'étais. Pour me noyer. Et pourtant je ne la ressentais plus. Était-il possible que mon pouvoir joue encore des siennes ? J'ignorais ce qui me rassurerait le plus, avoir momentanément perdu mes facultés ou être tombée sur un homme capable de masquer son énergie ?

Il baissa les yeux pour observer notre poignée de main, et un sourire carnassier releva un coin de sa bouche. Le premier vrai sourire qu'il m'adressait. Celui qui craquela légèrement son masque et me laissa entrevoir les ténèbres qu'il dissimulait.

— C'est un plaisir, m'assura-t-il d'une voix aussi douce que redoutable.

— De même, répondis-je avant de retirer ma main. Si vous voulez bien m'excuser, il faut que j'aie me repoudrer le nez.

La manière dont il me dévisagea pendant la fraction de seconde qu'il prit avant d'acquiescer me fit monter le cœur au bord des lèvres.

— Le blanc n'est pas votre couleur, dit-il d'un ton étrange au moment où j'étais sur le point de prendre congé. Vous êtes une créature de la nuit.

Je me forçai à lui sourire, ignorant les frissons qui me parcouraient de plus belle. Aussi me retournai-je et fendis-je la foule en direction de ce qui devait être les toilettes, là où plusieurs femmes avaient disparu depuis que j'étais arrivée. Le maire se tourna légèrement lorsque je passai à sa hauteur. Son énergie paisible et chaleureuse fut une vraie bouffée d'oxygène après celle du dénommé John. Je soupirai de soulagement. C'était comme une bouée en pleine mer. Je fis cependant semblant de ne pas l'avoir vu et trébuchai à côté de lui. Je me rattrapai aussitôt, mais Fitzsimmons fut assez courtois pour tendre un bras dans ma direction et m'offrir son aide. Je lui adressai un sourire gêné tout en posant la main sur son avant-bras.

— Merci, lui dis-je. J'ai deux pieds gauches.

Il me sourit à son tour, mais je continuai en direction des toilettes, son portable dans ma deuxième main, discrètement dissimulé dans son angle mort. Les poches latérales sont du pain bénit pour les personnes comme moi. Il suffisait de distraire l'attention de la cible en la touchant à un autre endroit – en l'occurrence l'avant-bras pour Fitzsimmons –, et elle ne remarquait pas la deuxième main qui s'y glissait. Notre pauvre maire était définitivement trop gentil et naïf pour occuper une telle fonction dans une

ville comme Hallow. Il fallait que je le mette au courant, décidai-je en atteignant enfin les toilettes.

OceanofPDF.com

Chapitre 9

Je soupirai un peu trop bruyamment après avoir pénétré dans la salle de bains et verrouillé derrière moi. J'avais beau avoir quitté le dénommé John depuis plus d'une minute et profité de l'aura apaisante du maire, une fois loin de ce dernier, je tremblais de nouveau comme une feuille. Je n'avais qu'une envie, partir d'ici au plus vite. Quand mon instinct me criait quelque chose, j'avais tendance à l'écouter. Or, là, il m'ordonnait de fuir à l'autre bout du monde. Maman m'avait parlé en de rares occasions de ceux qu'elle désignait comme « les autres », ces êtres très négatifs qui évoluaient parmi nous, mais elle n'avait jamais voulu m'en révéler beaucoup plus, m'assurant que je n'avais aucun souci à me faire puisque je n'en croiserais jamais. Qu'ils étaient encore plus rares à l'heure actuelle que nous l'étions. J'avais toujours eu la vague impression que c'était aussi ce qu'elle avait fui en Corée sans jamais vouloir l'avouer. Tout ce que je savais d'eux, c'était qu'ils étaient, selon elle, comme nous mais différents. Et surtout, mauvais. C'était un peu la version croque-mitaine des Kao – notre espèce –, celle qu'on racontait aux enfants qui n'étaient pas sages pour leur faire peur. Sauf qu'eux étaient bien réels. Se pouvait-il que cet homme soit l'un d'eux ? Il fallait que je cesse de m'emballer et que je me calme. Il s'était passé tellement de choses en une journée que mon imagination s'enflammait comme une traînée de poudre. Ma tête allait finir par exploser. Ce type était simplement une personne néfaste comme j'en avais déjà croisé des dizaines, j'étais tout bêtement à fleur de peau et mon pouvoir faisait des siennes depuis ce matin, comme il l'avait fait avec le flic. Pas de quoi fouetter un chat.

Pourquoi, dans ce cas, n'arrivais-je pas à chasser le mauvais pressentiment qui rongait mon esprit aussi sûrement que le doute ?

Détends-toi, Abby.

Je déposai le portable du maire sur le meuble à côté du lavabo, fis couler de l'eau et m'en aspergeai la nuque, ce qui calma légèrement mes nerfs. Je pris ensuite une des serviettes rouges à disposition et me séchai les

mains et le cou. Ça allait quand même déjà mieux. Il me suffirait d'éviter ce type, de rendre son portable au maire, de voler le bijou, puis de disparaître.

J'ouvris ma pochette pour me saisir de l'oreillette, que je mis en place.

— Tu m'entends ? demandai-je à Harrison.

— Cinq sur cinq, répondit-il. Tu as réussi ?

— J'ai son téléphone. Mais Harri, j'ai rencontré un homme...

— Tu comptes le présenter à papa ?

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, Harri. Il est néfaste. Vraiment. Je n'ai pas envie de traîner ici.

— Très bien, se lamenta-t-il, n'appréciant de toute évidence pas que je veuille partir si rapidement alors qu'il s'amusait pour une fois comme un fou. Notre hôte est en train de s'avancer pour un discours. Je vais neutraliser le système d'alarme. Je t'avertis dès que c'est bon.

Une fois que ce serait fait, je n'aurais qu'à me rendre dans le bureau où se trouvait le bijou que je devais récupérer, un collier serti d'un très gros diamant bleu qu'on surnommait *die kleines Fräulein*, la Petite Demoiselle. Le coffre dans lequel il était rangé serait facile à forcer puisqu'il s'agissait d'un Remington. Et, en pleine fête, la sécurité sur place ne poserait pas de problème. Smith ne disposait que d'un garde, embauché spécialement pour l'occasion. Ce serait un jeu d'enfant.

J'attrapai le portable du maire en attendant que mon frère accomplisse sa tâche et fus surprise de parvenir à le déverrouiller sans qu'il me demande de mot de passe, au point que je soupirai de nouveau, de lassitude cette fois-ci, et secouai la tête.

— Eugene, Eugene, réprimandai-je l'appareil à la place de son propriétaire. Ce n'est vraiment pas intelligent. Un homme dans votre position devrait exiger un code dès que le téléphone sort de veille, pas après... cinq minutes.

J'étais en train de farfouiller dans ses réglages. Ce n'était vraiment pas malin. Et si des gens mal intentionnés mettaient la main sur son portable ?

Je changeai ses paramètres de sécurité sans cesser de secouer la tête, puis ouvris son agenda. J'aurais pu regarder ce qu'il avait prévu ces prochains jours. Ou espionner ses textos et ses mails. Mais je n'aimais pas envahir l'intimité des autres. Disons, pas à moins d'avoir quelque chose à leur voler. Or, tout ce que je voulais dans le cas présent, c'était lui adresser un message qu'il recevrait le lendemain. Aussi ajoutai-je un événement à

son planning, auquel je mis deux alarmes. Mieux valait être sûre. J'allais sortir de l'application et verrouiller le portable – ce qui m'empêcherait de céder à la curiosité et de fouiller malgré mes bonnes résolutions, puisque j'avais changé ses paramètres par conscience civique –, lorsqu'une autre idée s'imposa. Je rajoutai une alerte et ressortis, puis verrouillai avant d'être tentée. Je rangeai l'objet dans ma pochette et attendis. Une fois que Harrison m'aurait donné le feu vert, il me suffirait de repasser près de Fitzsimmons en me rendant à l'étage, et l'affaire serait dans le sac. Enfin, dans sa poche.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que Harrison ne m'avertisse qu'il avait neutralisé l'alarme. Il n'y avait aucune caméra dans l'appartement, ce qui était plutôt arrangeant. Et l'agent de sécurité patrouillait à l'étage inférieur, surveillant les convives. Décidément, c'était presque un coup trop facile pour être vrai. Comment pouvait-on posséder une telle fortune et être si peu parano ? Enfin, il y avait deux sortes de riches : les paranos et les trop crédules, catégorie dans laquelle se retrouvaient la plupart du temps les nouveaux venus, comme les héritiers et gagnants au loto. Je ne savais pas dans laquelle de ces deux dernières se trouvait le propriétaire des lieux, mais une chose était sûre ; il s'entendrait à ravir avec le grand naïf qui nous servait de maire.

Notre hôte avait déjà terminé son discours lorsque je sortis de la pièce. C'était du rapide. Je repérai Fitzsimmons aussitôt. Seulement, le dénommé John était en pleine discussion avec lui. Mince. Il faudrait que je lui rende son portable plus tard. En espérant qu'il n'aurait pas l'idée de mettre la main dans sa poche entre-temps.

Discrètement, mais sans me cacher, je traversai la foule et m'approchai de l'escalier, dont je montai deux marches avant d'être arrêtée par le majordome, celui qui nous avait accueillis lorsque nous étions arrivés.

— Où allez-vous ?

— Quelqu'un est enfermé dans les toilettes depuis plus de cinq minutes. Je ne tiens plus. J'allais chercher une salle de bains à l'étage.

Il plissa les yeux, me dévisageant comme si j'étais un nuisible, et, au lieu de m'indiquer où se trouvait celle du premier, se mit à monter l'escalier.

— Suivez-moi, ordonna-t-il d'un ton pincé.

Le valet était plus parano que son patron. Au moins un qui avait un léger sens des réalités. Enfin, je supposai que notre hôte était assez fortuné pour engager des gens qui pensaient à sa place.

Nous eûmes le temps de monter trois marches avant qu'une voix d'homme ne nous arrête de nouveau.

— S'il vous plaît, j'ai besoin de récupérer quelque chose dans mon manteau.

Le valet sembla contrarié, mais ne laissa rien paraître lorsqu'il se retourna.

Je remerciai silencieusement mon frère, qui profita de ce que le majordome se retourne pour me sourire.

— Troisième porte à gauche, m'annonça celui-ci avant de rebrousser chemin.

Je montai l'escalier en vitesse. Ce serait l'affaire de quelques minutes.

Je traversai le couloir et dépassai les toilettes. Le bureau était l'avant-dernière porte sur la droite. Je l'atteignis en quelques enjambées, tournai la poignée et m'engouffrai dans la pièce avant de refermer délicatement derrière moi tout en comptant les secondes. Je ne perdis pas un instant une fois à l'intérieur. Je jetai un regard circulaire pour m'assurer que j'étais bel et bien seule, ouvris mon sac tout en m'avancant en direction d'un Degas qui trônait sur le mur en face de l'entrée, déplaçai le portable du maire pour attraper mes gants, les enfilai, et saisis mon matériel, à savoir une perceuse d'appoint, un stéthoscope portable amélioré et une minicaméra filaire, chacun d'eux assez petits pour tenir dans ma pochette. Le progrès était une chose merveilleuse.

Avant de décrocher le tableau, je vérifiai rapidement mais minutieusement qu'il n'était pas relié à un système d'alarme alternatif. On n'était jamais à l'abri d'une mauvaise surprise. Comme ce n'était pas le cas, je le retirai du mur après avoir pris une fraction de seconde pour l'apprécier et m'attaquai au coffre. Il me fallut moins de deux minutes pour l'ouvrir.

— C'est bon, dis-je à Harrison.

— Reçu, répondit-il.

Il avait l'interdiction de me parler avant que j'aie passé cette étape. J'avais besoin de rester concentrée et, quand il le voulait, mon frère pouvait être un vrai moulin à paroles, surtout aux pires moments possibles.

J'ouvris le coffre. Des liquidités, quelques titres, une arme à feu d'époque et un sachet de velours noir. Je me saisis de ce dernier pour observer son contenu.

— Bingo !

— Tu l'as ?

— Affirmatif, répondis-je en sortant le collier. Une charmante Petite Demoiselle bien dodue.

Le diamant était effectivement énorme. Et c'était autre chose de le tenir entre mes doigts que de le voir en photo. Même si les bijoux n'étaient pas trop mon truc, il fallait bien reconnaître qu'il était magnifique.

Je me tournai vers le bureau et le fouillai du regard sans trouver mon bonheur. Ailleurs dans la pièce, une jarre immense renfermant une plante plus qu'impressionnante regorgeait de cailloux. Impossible de passer ma main par l'ouverture, cependant. Elle était hermétiquement scellée. Je me demandais comment ils avaient fait entrer la plante géante qui y résidait et comment elle pouvait vivre ainsi en autarcie. Ce n'était pas vraiment comme le bateau dans la bouteille. Mais c'était tout bonnement magnifique.

Je finis par repérer une coupelle de décoration remplie de plusieurs sphères noires. Je m'approchai, en soulevai une pour la soupeser, en ramassai une deuxième et retournai vers le coffre.

— Le majordome se dirige vers l'escalier, m'avertit Harrison.

Je plaçai les deux boules dans le sachet, reposai le tout dans le coffre, refermai, cachai le collier dans mon bustier, remis le tableau en place et sortis précipitamment de la pièce. Une fois dans le couloir, j'effaçai mes empreintes de la poignée à l'aide de mes gants, puis les rangeai dans mon sac tout en m'avançant à la hâte vers la porte de la salle de bains pour la dépasser tout aussi vite. J'arrivais vers l'escalier lorsque le valet déboula à l'étage. Je lui adressai un sourire qu'il ne me rendit pas. Au lieu de ça, il m'observa descendre les marches tout en me suivant silencieusement. Puis il disparut.

— C'est bon ? demanda Harrison à mon oreille.

— Tout est en ordre. Il ne remarquera même pas que quelque chose manque tant qu'il ne cherchera pas le collier.

— Tu n'as pas abîmé le coffre ?

— Il n'a pas une égratignure, frangin. Je suis une pro, ajoutai-je avec une pointe de suffisance.

Mon père et lui avaient raison. Ça m'avait fait un bien fou. Pour la première fois depuis des mois, j'avais l'impression de contrôler ce qui m'entourait. C'était grisant. Enivrant. Vertigineux. La sensation m'avait tellement manqué, et elle avait chassé tout le négatif de la journée pour la remplacer par de délicieuses endorphines et une assurance retrouvée. Il était vraiment temps que je reprenne du service, en fin de compte.

— Où es-tu ? lui demandai-je.

— Ilsa !

Je sursautai en entendant le prénom de mon alias et me tournai en direction du bruit. John était assez éloigné pour que je ne ressente pas son aura néfaste – ou l'absence de cette dernière –, mais il me faisait signe de le rejoindre. Mes tripes me criaient de courir dans la direction opposée, pourtant mes pieds lui obéirent. Je m'approchai de l'homme dont l'énergie m'avait fait trembler de la tête aux pieds, celui-là même qui était en pleine conversation avec le maire. J'essayai de me rassurer en me répétant que la présence de ce dernier était la seule raison qui m'avait poussée à lui obéir. Pourtant, une partie de moi ne pouvait s'empêcher d'être fascinée par ce qui m'effrayait tant. Pour la deuxième fois ce lundi, je me retrouvai tel un papillon prêt à se brûler les ailes. Sur des flammes noires, cette fois-ci, celles qui dansaient au fond de son regard. Cet homme était terrifiant, mais je ne courais aucun danger tant qu'il y aurait des gens autour de nous. Autant en profiter pour assouvir ma curiosité plutôt que de le croiser dans une ruelle sombre.

— Ilsa, connaissez-vous Eugene Fitzsimmons ? Eugene, je vous présente Ilsa Blaine.

Je tiquai en remarquant qu'il avait utilisé le nom de famille de mon alias alors que je ne lui avais pas donné et que je n'apparaissais pas sur la liste des invités, puisque j'étais un plus un. Il avait dû aller se renseigner sur mon identité. Et le seul qui avait cette information, ici, c'était le fan de *Casablanca* qui l'avait choisi. À savoir mon imbécile de frère.

— Monsieur le maire, saluai-je ce dernier en lui tendant la main. C'est un honneur. Encore merci pour tout à l'heure.

— Je vous assure que c'était un plaisir, madame Blaine.

— Mademoiselle, le corrigeai-je.

Je ne manquai pas le sourire en coin de John. Il avait également remarqué que Fitzsimmons me faisait du charme, ce qui était une situation

relativement étrange. Oh, le maire était bel homme. Ses cheveux, – poivre et sel de près – lui donnaient du chien, sa mâchoire carrée une allure décidée qui avait tout pour plaire. En plus de ses faux airs de Redford, il ressemblait au premier de la classe, ce qu’il avait sans doute été.

— Alors, Ilsa, commença Fitzsimmons, que faites-vous dans la vie ?

— Je suis à la tête d’une société d’import-export, mentis-je.

— Si vous voulez bien m’excuser, fit John avant de disparaître aussitôt.

— De quoi, si ce n’est pas indiscret ? continua Fitzsimmons comme s’il n’avait même pas remarqué le départ de l’autre.

— De meubles, répondis-je en priant intérieurement pour que Harrison ramène ses fesses au plus vite.

— Intéressant, commenta Fitzsimmons en hochant la tête. Je cherche à remeubler mon bureau à la mairie.

Je retins un fou rire très inapproprié. Remeubler son bureau ? Était-ce la version moderne du dernier verre ? Je regardai discrètement à gauche et à droite, mal à l’aise, désespérant d’apercevoir Harrison. Flirter avec le maire était la dernière chose à laquelle je me serais attendue en me levant le matin même. Enfin, après causer un carambolage monstrueux.

Je souris à Fitzsimmons tout en cherchant un moyen de me tirer de cette situation. Dans n’importe quelle autre circonstance, j’aurais été flattée, mais il s’agissait du maire de la ville. Et par « n’importe quelle autre circonstance », j’entendais une situation où je n’aurais pas été une voleuse professionnelle présente pour commettre un larcin dont le butin se trouvait actuellement dans mon bustier. Et accessoirement ne pas avoir provoqué le fameux carambolage le matin même non plus. Ou volé son portable.

Oh, bon sang, j’espérais qu’il n’allait pas essayer de reluquer ma poitrine.

J’étais en train d’étudier discrètement mon décolleté pour m’assurer qu’on ne voyait absolument rien quand je sentis une vague d’énergie familière.

— Te voilà, dit mon frère, me sauvant fort à propos.

Il ne lui manquait qu’un cheval blanc.

— Donald ! m’écriai-je. Je te cherchais. Tu souhaites toujours t’en aller ?

— Chiara m’attend, répondit-il avec une petite moue triste.

Chiara était le nom qu'il avait donné à son ordinateur. Il estimait que les prénoms italiens étaient les plus sensuels. J'évitais toujours d'aborder le fait qu'il avait baptisé son ordinateur et le traitait comme son épouse, car il aurait ramené Jana sur le tapis pour me faire du chantage afin d'obtenir un rancard. Mon frère avait vraiment besoin de se trouver une copine.

— Avez-vous une carte de visite ? me demanda le maire.

Je fouillai dans ma pochette et attrapai discrètement son portable.

— Désolée, malheureusement pas dans ce sac. Je vous en ferai porter une à la mairie, proposai-je.

— Volontiers, répondit-il avant de se saisir de ma main pour y déposer un baiser.

Cette situation dépassait tous les niveaux de bizarre auxquels j'étais habituée. Et pourtant j'en avais couvert un large éventail au cours de mon existence. Mais, au moins, ça m'avait donné l'occasion de remettre le portable dans sa poche. Portable qui se mit presque aussitôt à vibrer. Finalement, la chance pointait le bout de son nez en ce lundi étrange.

— Excusez-moi, dit le maire en le sortant. Je dois répondre. À bientôt, j'espère.

— Moi de même.

Il partit s'isoler dans un coin de la pièce pour prendre l'appel, et je soupirai.

— Eh bien, c'était moins une, observa mon frère.

— Il faut croire que j'ai une bonne étoile.

— Demande-lui de te suivre quand tu te promènes dans la rue, ça pourrait être utile aux autres.

Je le fusillai du regard, non pas parce qu'il avait fait cette remarque méchamment, mais précisément parce que c'était censé être un trait d'humour. Je détestais quand il s'amusait de choses qui étaient tout sauf drôles.

— Va chercher nos manteaux, lui dis-je sèchement.

— À vos ordres, chef.

Il disparut en direction de l'entrée. Je restai seule quelques instants en l'attendant et m'occupais en détaillant la bibliothèque devant moi afin de trouver une idée de livre que je pourrais lire à Max. *Princess Bride* ne me paraissait plus une bonne option, maintenant que j'avais repensé à Danny.

Je fus frappée par l'énergie négative au moment où j'entendis la voix :

— « Était-ce une vision ? ou un rêve éveillé ? »

— Je vous demande pardon ? fis-je en me retournant.

John me souriait d'une manière qui se voulait chaleureuse, mais que son aura rendait étouffante. Mais au moins elle était présente. Mon pouvoir avait réellement fait des siennes tout à l'heure, et cette simple pensée suffit à me remettre du baume au cœur. Adieu les croque-mitaines et les cauchemars d'enfants : il ne restait que le malaise que provoquait son énergie en butant contre ma peau.

— Vous fixez un recueil de Keats depuis de nombreuses secondes, répondit-il avant de reprendre son récit. « Maintenant plus que jamais, mourir semble une fête, Cesser d'exister, sans douleur, à minuit, Au moment même, rossignol, où en pareille extase, tu donnes libre cours à ton âme ! »

Il sourit à la musique qu'avaient créée ses paroles et ferma les yeux comme s'il savourait un bon vin. Quand il les rouvrit, il était ravi.

— Je voue un amour profond à John Keats. *Ode à un rossignol* n'est pas ma pièce préférée, mais vous feriez un rossignol magnifique.

Harrison, suppliai-je mentalement. *Dépêche-toi.*

John pencha légèrement la tête lorsque je ne répondis pas et me dévisagea sans ciller.

— Mais Keats vous convient à merveille, continua-t-il. Vous êtes sombre, intense et incompréhensible pour le non-initié.

C'était officiel. Cet homme me filait une trouille d'enfer. J'étais sérieusement en train de songer à partir en courant, quelle que fût l'impression que ça donnerait. Mais il brisa le contact visuel et observa à son tour la bibliothèque. Puis il se pencha et attrapa l'ouvrage.

— Tenez, dit-il en me le tendant.

Je saisis machinalement le livre. Pour quelle raison, je l'ignorais. Je ne savais juste absolument pas quoi faire.

— Je ne peux pas prendre ce livre, lui dis-je vivement.

— Et pourquoi donc ?

Était-il sérieux ? À quoi jouait-il ? Je fis un pas en arrière, vainement, pour mettre un peu de distance entre nous.

— Vous n'avez eu aucun état d'âme au moment de dérober le portable du maire, continua-t-il en m'adressant un sourire de connivence.

Son sourire s'agrandit tant que je cessai totalement de respirer. Carnassier. Primal. Létal. Voilà ce qu'il était.

— Je ne vois pas du tout de quoi vous voulez parler, me défendis-je après quelques secondes de latence.

Il n'ajouta rien, hocha la tête et tourna les talons pour s'éloigner.

— « Adieu ! l'entendis-je encore réciter. Car malgré ce qu'on dit, les chimères ne peuvent tout à fait nous abuser. »

Puis il disparut dans la foule.

OceanofPDF.com

Chapitre 10

Je me précipitai vers la porte après avoir reposé le livre sur une table et tombai sur Harrison qui venait dans ma direction.

— Fichons le camp d'ici.

— Tout va bien ? demanda-t-il en me tendant mon manteau pour m'aider à l'enfiler.

— Je ne sais pas. Allons-nous-en.

Il n'ajouta rien et nous partîmes. Le trajet dans l'ascenseur fut une torture, et Harrison le remarqua bien, car il n'essaya pas de me parler, mais posa une main sur mon épaule. L'énergie bienfaisante de mon frère ne suffit pas à me calmer, cependant. J'avais besoin de m'éloigner de cet appartement, de ce John et de son aura carnivore. À quoi rimait l'échange que nous avions eu ? Avait-il également senti que j'étais différente ? *Imbécile*, songeai-je. S'il était ne serait-ce qu'un tout petit peu comme moi et que je l'avais ressenti si violemment, bien sûr qu'il l'avait remarqué. C'était la première fois que je croisais quelqu'un comme lui. Comme moi. Je ne savais pas trop. Différent. À part maman. Mais maman et moi avions des énergies complémentaires, puisqu'elle m'avait donné la vie, et qu'elle était en mesure de neutraliser mon pouvoir comme toutes les mères kao pouvaient le faire pour leurs enfants, raison pour laquelle elle s'était portée bénévole à la crèche, puis avait trouvé un travail comme femme d'entretien à la maternelle, puis à l'école, jusqu'à ce que je parvienne à maîtriser suffisamment mon héritage pour éviter les incidents. Celle de ce type était aussi opposée à la mienne que l'hiver l'était à l'été.

Il fallait que j'arrête de ressasser tout ça à chaud. Mon esprit s'enflammait, consumant mes nerfs et mon discernement. Je devais garder la tête froide. Repenser à l'enseignement de Milo. « *Reste calme. Quoi qu'il arrive, sois maîtresse de la situation. Tu auras toujours le temps de paniquer plus tard, mais, dans l'instant présent, la panique n'est qu'un frein qui peut te faire attraper.* » Bon, je ne risquais pas de me faire prendre ce soir, puisque nous étions déjà sortis de l'appartement, mais tout le reste

était valable. J'allais rentrer, me faire couler un bain, chasser de mon esprit les inconnus qui chamboulaient mon pouvoir et le carambolage, me coucher, et y repenser le lendemain. À tête reposée.

J'avais juste énormément de peine à mettre mon discours en pratique.

— Ab's, ça me stresse de te voir comme ça, dit Harrison pendant que nous attendions la voiture.

— Désolée, Harri. Un des invités avait une aura très néfaste. Ça m'a vraiment retournée. Elle ressemblait à un trou noir. Je n'ai jamais rien observé de tel.

Et, pire que tout, il m'avait vue prendre le portable du maire. Mais ça, je ne pouvais pas l'avouer à mon frère.

— Ça avait l'air de l'amuser, Harri, repris-je d'une petite voix. Comme s'il avait conscience que je le sentais.

— Abby...

Il s'arrêta à mon prénom.

— C'est vraiment pas ma journée, conclus-je afin de lui éviter de se torturer en cherchant quelque chose à ajouter.

Harrison soupira et posa de nouveau sa main sur mon épaule. Comme papa, il n'avait jamais vraiment su comment réagir face à mes pouvoirs. Ils étaient très pratiques pour le travail de terrain, mais, dans la sphère privée, c'était un gouffre qui nous séparait. La main qu'il avait posée sur moi agissait comme un pont et me disait ce que lui était incapable de formuler. Il ignorait comment m'aider, comment me soulager, mais il était là pour moi. Bon sang, qu'est-ce que j'aimais mon frère.

J'appuyai la tête contre lui, et quelques secondes défilèrent en silence tandis que nous attendions la voiture. Mes pensées divaguaient et mon regard était fixé sur la rue en face de nous, sur un homme immobile avec un chapeau melon, ce qui m'interpella juste assez pour me changer les idées. Plus personne ne portait de chapeau melon à notre époque, c'était une vraie faute de goût. Mais, dans les quartiers chics de Hallow, dans cette rue si tranquille, cela me fit l'effet d'un instant hors du temps qui, lui, m'aida quelque peu à reprendre mes esprits.

La voiture arriva, Harrison prit place au volant tandis que le voiturier m'ouvrait la portière, et nous fûmes bientôt partis. Plus nous nous éloignions, plus le rythme de l'agitation si familière de Hallow m'apaisait. J'avais beau détester cette ville, c'était la mienne.

Je sortis le pendentif et observai le diamant pour penser à autre chose.

— Sacré engin ! commenta mon frère.

Je ne répondis pas durant un long moment, trop occupée à le tourner dans tous les sens pour jouer avec les reflets que les lumières citadines projetaient sur la pierre.

— Je l’apporterai à papa demain matin.

— Bien. Je serai sur place. Le vieux m’a demandé de passer bêcher son potager.

— Cache ta joie.

— Je fais de mon mieux.

Harrison me déposa chez moi, et le calme de mon appartement me procura un bonheur indescriptible. Ici, pas de carambolage. Pas de flic qui me courait après. Pas d’inconnu à l’énergie si négative que mes cellules se retournaient sur elles-mêmes ni de maire charmeur. Rien que mes murs paisibles et leurs douces vibrations et mon lit, que je n’avais jamais autant eu envie de retrouver.

Je rangeai le collier dans mon propre coffre-fort avant d’aller ouvrir l’eau du bain, de me déshabiller et me démaquiller. Trop de choses sortant de l’ordinaire s’étaient produites aujourd’hui, et j’avais le terrible pressentiment que cela ne faisait que commencer.

Comme j’aurais aimé me tromper.

Chapitre 11

J'arrivai chez mon père le lendemain matin peu avant 9 heures. Je le trouvai dans le jardin en train de crier des ordres à Harrison, qui devait être là depuis le lever du jour si j'en jugeais à la quantité de terre qu'il avait déjà retournée et à sa peau luisante. Et s'il était parvenu à se pointer aussi tôt, ça ne pouvait signifier qu'une seule chose : il ne s'était pas couché. Il allait passer une longue journée.

— Un jour, ton fils te haïra, dis-je à mon père avant de déposer un baiser sur sa joue.

— Il me restera toujours ma fille, rétorqua ce dernier, peu impressionné. Plus fort, Junior ! Si j'avais envie de gratter la surface, je n'aurais qu'à rouler sur la parcelle !

Harrison se redressa et lui lança un regard noir, mais ne répondit rien, me salua, puis se remit au travail. Le pauvre était en train de suer à grosses gouttes. Il ne faisait même pas du mauvais boulot. Papa aimait simplement le malmenier. Ça faisait partie de leur dynamique. Par beaucoup d'aspects, leur relation me rappelait celle que j'entretenais avec Lupita. Une sorte d'amour vache, mais de l'amour.

Je pris place à la table à côté de mon père et fis glisser la pochette dans laquelle j'avais rangé le collier, puis resserrai ma veste autour de moi. Le fond de l'air était frais, l'hiver se rapprochait à grands pas.

— Pas de problème particulier ? demanda mon père.

Je me figeai une fraction de seconde en repensant à John, puis décidai de ne pas le mentionner et secouai la tête. J'avais eu tout loisir d'y réfléchir depuis mon réveil. Mes sens étaient à fleur de peau, mes pouvoirs avaient déjà fait des leurs le matin avant le carambolage, c'était un individu à l'énergie très néfaste, et, surtout, je n'aurais jamais à le revoir. Il était temps de passer à autre chose. J'avais eu beaucoup plus de peine à supporter toutes les images de l'accident, tous les articles et reportages qui tournaient en boucle. Il y avait des blessés. Pas de morts, mais des blessés.

— Tu as regardé les nouvelles, aujourd'hui ?

— Et fait un peu de lecture, répondit mon père en poussant une manchette de journal dans ma direction.

Mon regard fut aussitôt attiré par la photo qui faisait la une. C'était atroce à voir, même après avoir subi les images du carambolage pendant une heure ce matin. Je ne savais pas si je m'y habituerai un jour. Je parcourus l'article dans les grandes lignes et repoussai le journal avant de me masser l'arête du nez. Le fait que personne n'était mort relevait du miracle divin. Enfin, pour l'instant. Il y avait trois blessés graves, dont le conducteur du bus que j'avais arrêté, mais tous les autres étaient hors de danger. Je voyais encore si nettement son visage au moment de l'impact qu'il me sembla entendre de nouveau la tôle se froisser et le métal exploser contre le métal.

J'inspirai profondément. J'avais beau retourner le problème dans tous les sens, l'équation restait la même et la solution soumise à trop d'inconnues. J'avais provoqué ça. Reprendre du service en tant que l'Ombre pour me changer les idées n'arrangerait pas le fait que j'ignorais totalement si j'étais en train de me transformer en véritable danger public et pouvais réellement mettre en péril la vie de tiers.

De qui me moquais-je ? Il n'y avait qu'à voir la photo de l'accident.

— Je commence à me dire que c'était peut-être toi qui avais raison, avouai-je à mon père.

Un fin sourire satisfait releva les coins de sa bouche. Je n'avais même pas besoin de préciser le fond de ma pensée ; il savait très bien de quoi je parlais. Je ne possédais pas les réponses, mais d'autres si, probablement.

— Donc on met ton frère sur le coup ?

Je regardai le principal intéressé, qui était en train de s'éponger le front sur son épaule. Pour une fois qu'un de ses tee-shirts était utile.

— Laisse-le terminer. Et sois gentil avec lui, un peu.

Mon père grogna son assentiment, et je me levai.

— Quand tu auras fini, n'oublie pas d'aller ramasser les feuilles mortes ! hurla-t-il à mon frère.

Je secouai la tête, aussi amusée par le comportement de mon père que par la réaction de Harrison. Si les regards pouvaient tuer, je serais orpheline à l'heure qu'il était.

— Je dois y aller. Lupita ne me pardonnera pas d'être encore en retard.

— Tu sais qu’il suffirait que tu partes plus tôt ? lança mon père d’un ton pragmatique, comme s’il me demandait si j’avais vu que la météo annonçait de la pluie pour le lendemain.

— Il faut bien que j’aie quelques défauts.

Je déposai un nouveau baiser sur son front et pris congé. En effet, Lupita ne sembla pas apprécier que j’arrive dix minutes après l’ouverture, ce qu’elle me fit bien comprendre. Je passai outre ses remontrances mielleuses, lui fis remarquer que je n’avais « que » dix minutes de retard et me rendis dans mon bureau après lui avoir réclamé un café. Je n’en avais même pas vraiment envie, mais elle détestait quand je lui demandais de m’en préparer un. Peut-être qu’elle mettrait de nouveau du sel dedans.

Après avoir déposé mes affaires, je m’assis et cherchai le poème de Keats en ligne. J’aurais dû oublier l’homme de la veille, mais, pour une raison obscure, je continuai à parcourir les vers pour trouver la réponse à une question que personne n’avait jamais posée.

Je finis par refermer l’onglet après avoir lu *Ode à un rossignol* tellement de fois que mes yeux se croisaient. Le café que Lupita m’avait apporté était totalement froid et, pour une fois, je lui avais donné raison en n’en fichant vraiment pas une ce matin. Sauf que mon ventre commençait à crier famine. Il était l’heure d’aller rendre une petite visite à un certain détective Wallace. Avant de partir, j’attrapai mon téléphone pour le mettre sur silencieux et remarquai qu’il l’était déjà. J’avais un appel en absence ainsi qu’un message. J’ignorais si la vue du nom de la personne qui me l’avait envoyé me provoquait plus de plaisir ou de mélancolie.

« Salut ! Je suis en ville demain. On se boit un verre ? Jess. »

Jessica était la sœur de Danny, mon grand amour de jeunesse. Jess et moi nous étions toujours très bien entendues, mais, chaque fois que je la voyais, le passé revenait me hanter et je déprimais pendant plusieurs jours. Revoir des gens qui ont subi la même perte rouvre des blessures qu’on serait pourtant mieux équipés à soigner ensemble. Danny était mort à vingt-quatre ans. Jessica me rappelait cette période difficile, celle où toutes mes certitudes avaient volé en éclats et où les débris m’avaient laissée avec plus de cicatrices que de larmes à verser. Pourtant, je ne refusais jamais de la voir, ce qui s’apparentait sans doute à du masochisme.

Je lui répondis par l’affirmative, attrapai mon manteau et mon sac et partis de la boutique avec une étrange mélancolie. Juste avant de sortir,

Lupita me fit remarquer que je n'avais même pas passé deux heures sur mon lieu de travail. Elle avait parfaitement raison. J'étais impatiente qu'elle retrouve intact le café que je lui avais demandé.

Il ne me fallut que vingt minutes pour rejoindre la sandwicherie du centre-ville dans laquelle Wallace avait ses habitudes. J'avais choisi le plus gros bonnet que je possédais et l'avais enfoncé autant que possible sur ma tête sans que ça m'empêche de regarder où je marchais. Il tranchait avec le style de ma veste, mais, au moins, on ne voyait pas tout de suite mon visage. Une fois entrée, je remarquai avec plaisir qu'il y avait des places. Je commandai un sandwich au rosbif, m'assis, et attendis. Selon les tickets, Wallace payait toujours entre 13 heures et 14 heures quand il venait. Il était midi et demi. J'eus le temps de manger tranquillement – le sandwich était une tuerie – et de lire tous les articles concernant le carambolage dans les journaux qui traînaient dans le coin. Personne ne savait ce qui s'était passé, évidemment, mais plusieurs canards avançaient que la femme avait arrêté le bus à mains nues. Un seul d'entre eux parlait de superpouvoirs. C'était un de trop. Mes pouvoirs n'avaient rien de « super », mais ils restaient cependant ce que l'on appelle communément surnaturels, même si je n'étais pas exactement d'accord avec la terminologie. Ce n'étaient pas des capacités courantes, mais je n'avais rien d'un être surnaturel. J'étais on ne peut plus humaine, cent pour cent conforme à la norme, merci. Quoi qu'il en soit, c'était bien ma veine. Il ne me restait plus qu'à serrer les dents et attendre que l'attention publique se focalise sur une prochaine catastrophe.

Quelle pensée atroce. La seule chose que j'espérais, c'était que les trois blessés s'en sortiraient sans séquelles. Je ne pourrais pas vivre avec ça sur la conscience.

Je venais de jeter le journal sur la table au moment où je reconnus la voix de l'inspecteur. Il avait commandé un sandwich au rosbif lui aussi. Maintenant que je l'avais goûté, je comprenais qu'il prenne presque tous les jours la même chose. Lorsque l'employée lui tendit machinalement la borne pour payer par carte, il sortit un billet. C'est que ce pauvre M. Wallace ne l'avait pas. Je n'avais pas pu régler avec puisqu'il n'était pas assez bête pour garder son code caché dans son porte-monnaie, mais j'avais quand même fait tamponner sa carte de fidélité. J'espérais qu'il apprécierait ma petite attention.

Il ramassa sa commande et alla s'asseoir à une table libre, quelques mètres à ma gauche, entre un couple d'ados amoureux transis qui partageait un sandwich et des germes et un père et sa fillette aux cheveux roux flamboyant. Il ne m'avait même pas remarquée. Je sortis mon portable et me mis à pianoter pour faire semblant de faire quelque chose. J'avais reçu une réponse de Jess, qui me confirmait une heure et un lieu de rendez-vous. Je pris une ou deux photos discrètes de Wallace, alors plongé dans les articles que j'avais lus juste avant. Je me demandais s'il était rassuré de ne pas avoir été impliqué, et également si sa conscience de policier le tirait. Il était quand même présent sur la scène de l'accident. Pourtant, on ne faisait absolument pas mention de lui, seule personne à n'avoir subi aucune répercussion. S'était-il fait la malle juste après moi ? Se pouvait-il qu'il ait quelque chose à cacher ? Pourquoi, autrement, un flic fuirait-il le lieu d'un accident ? En tout cas, ça ne semblait pas beaucoup le travailler. Il paraissait d'excellente humeur. Moi, j'étais d'humeur joueuse.

Je me levai, m'approchai de sa table, et me penchai par-dessus son épaule.

— Étonnant qu'ils ne parlent pas de vous.

Il releva la tête comme si elle était montée sur ressort, regarda là où j'étais une fraction de seconde plus tôt, et sursauta quand je répandis son soda sur ses jambes par l'autre côté pour le distraire le temps de tâter rapidement ses poches de veste.

— Oups !

Je ne sentis rien, mais je n'avais eu qu'une fraction de seconde pour procéder. Je partis aussitôt vers la sortie de secours, que j'avais repérée en entrant, tandis qu'il se levait d'un bond et renversait une chaise. Je savais qu'il allait me suivre, aussi n'avais-je pas perdu de temps et déjà traversé la route lorsqu'il sortit enfin. Là, je le regardai pendant une seconde, lui envoyai un baiser, et disparus dans la foule.

Chapitre 12

Je passai quelques heures à filer Christopher Wallace et à prendre des photos de lui pendant qu'il interrogeait des gens, probablement des témoins dans une affaire qu'il traitait. C'était assez intéressant. Le pauvre bougre n'avait aucune preuve que j'étais là, mais il regardait très souvent par-dessus son épaule. Peut-être que, même s'il ne pouvait pas me sentir, il se doutait que j'étais dans les parages. Ou alors il avait définitivement des choses à cacher. Peut-être même les deux. En tout cas, il m'avait baladée dans une partie de la ville avant d'aller parler à ces personnes. Il pensait sûrement que j'aurais perdu sa trace, mais j'étais douée à ce jeu-là. Et j'étais invisible. On ne me surnommait pas l'Ombre pour rien.

Disparaître avait été très facile. Se fondre dans la masse, à Hallow, était aussi simple que respirer. C'était une chose qu'on apprenait dès qu'on savait marcher, question de survie, même si cette dernière était plutôt d'ordre moral que physique.

Wallace fut appelé en milieu d'après-midi sur la scène d'un vol dans l'est de la ville, ce qui me donna une petite idée d'activité extrascolaire. Voler était ce que je faisais le mieux, et je connaissais à présent le périmètre d'action de mon inspecteur préféré. Je n'avais pas été en mesure de m'approcher suffisamment pour vérifier s'il avait mon pendentif sur lui, mais, si je l'attirais sur un terrain que je maîtrisais, ça deviendrait possible sans me mettre en danger. J'avais donc un programme pour le lendemain après-midi. Et, si mon plan échouait, je pourrais toujours passer à la bibliothèque municipale et me débrouiller pour obtenir son adresse à l'aide de sa carte.

Je lâchai la surveillance de Wallace quand il repartit en direction du commissariat. Je n'apprendrais rien de plus en épiant un immeuble dans lequel je n'avais pas vue sur ce qu'il faisait, et j'avais assez de clichés le représentant à étudier plus tard au calme. J'étais en train de me diriger vers le métro afin de passer chez moi pour me changer avant d'aller garder Fran lorsque mon téléphone sonna. C'était papa.

— Mon cœur, c'est un faux.

Je me figeai en pleine rue et repassai mentalement la soirée de la veille dans mon esprit.

— Il n'y avait rien d'autre dans le coffre. Tu es sûr de ce que tu avances ?

— Pour qui me prends-tu ?

Dans la famille James, je demande le père. Aucun de nous n'aimait qu'on remette notre travail en question.

— Que va-t-il se passer, maintenant ?

C'était très mauvais signe. On nous avait engagés pour un bijou, en livrer une copie ne suffirait pas. Bien sûr, il était là où on nous l'avait indiqué et nous avons suivi les instructions à la lettre, mais je doutais fortement que l'acheteur paie parce qu'on s'était donné du mal pour voler un truc en toc, et ce même si le propriétaire initial ignorait qu'il s'agissait d'un faux. Il rétorquerait qu'on aurait dû se renseigner sur la présence d'autres coffres et cachettes dans le duplex. Je savais que Harrison avait fait toutes ces recherches, mais il se ferait quand même taper sur les doigts, et ça ne me disait rien qui vaille.

— Je poursuis la procédure comme prévu et j'expliquerai le problème. On ne sera simplement pas payés. Je voulais juste te mettre au courant.

Il semblait bien trop confiant pour que ce soit autre chose qu'une façade.

— Tout se passera bien, m'assura-t-il.

On pouvait toujours rêver. J'avais provoqué un carambolage sans que personne ne perde la vie. Je doutais que la chance continue à me sourire aussi insolemment plusieurs jours d'affilée. *Die kleines Fraülein* était une grosse bévue. Et le jour où je reprenais du service. Après tous les problèmes de la journée.

— Je n'aime pas ça, pap's.

— Moi non plus, mon cœur. Il y a quelque chose de pourri au royaume du Deutsche mark.

— Parfois, j'oublie que tu es né dans un autre millénaire. Merci de me le rappeler si souvent.

— Je te ferai remarquer que tu es aussi née dans un autre millénaire, ma puce. Et je n'ai toujours pas de petits-enfants.

— Je t'en volerai un à l'occaf'. Tiens-moi au courant.

Je raccrochai et descendis dans la bouche de métro, les pensées tournant à cent à l'heure et l'estomac noué. Trop de choses commençaient à devenir bizarres pour que tout soit une coïncidence.

OceanofPDF.com

Chapitre 13

Je fus très fière de moi en arrivant chez Jana à 20 heures tapantes. Elle commençait à travailler à 21 heures et il lui fallait une bonne demi-heure pour s'y rendre, raison pour laquelle elle était toujours de mauvais poil quand j'étais en retard. Elle avait essayé de me donner rendez-vous plus tôt, mais, dans la mesure où je connaissais ses horaires, ça n'avait jamais fonctionné. Tant pis pour elle ; elle n'avait qu'à se choisir une baby-sitter qui annulait moins souvent.

— Incroyable ! s'exclama-t-elle lorsque je passai le nez par la fenêtre de son salon. Je vais être à l'heure !

Elle semblait aussi surprise que moi.

— Oui, il va neiger, dis-je en entrant chez elle.

— Merde, la météo a annoncé ça ? Je n'ai rien vu. Ils parlent tous de toi ! Il n'y a jamais de neige à Hallow, ce serait chouette.

— Abby ! s'exclama Fran.

Elle se trouvait sur le tapis en face de la télé devant des cartoons et jouait avec Monsieur Patate, qui avait actuellement le nez à la place d'une oreille. Je la félicitai en levant un pouce dans sa direction quand elle me le montra fièrement.

— Tatate ! ajouta-t-elle.

— C'est une expression, repris-je en m'approchant de Jana. Quand il se passe quelque chose d'incroyable, on dit qu'il va neiger.

— Vous et vos expressions ! bougonna Jana tout en enfilant une botte.

Elle dodelinait des fesses, en équilibre précaire sur une jambe, et je fus tentée pendant une fraction de seconde de la pousser à la hanche pour la déséquilibrer un peu plus. C'était mal. Mais ça aurait amusé Fran.

— Elle a déjà mangé, continua Jana en se redressant. Il faut qu'elle soit couchée avant 21 heures. Je vous connais. Sinon elle est grognon toute la journée. Il y a un reste de pâtes dans le frigo si tu as faim. J'ai mon téléphone. Tout devrait bien se passer.

— Je ne vais pas abîmer ta fille, rétorquai-je, vexée que, après tout ce temps, elle agisse encore comme si c'était le cas.

— Ce n'est pas pour elle que je m'inquiète, répondit-elle en empoignant sa deuxième botte. Elle commence à jeter des trucs. Fais attention à ta tête.

Puis elle se releva d'un bond, comme ces diabolotins quand on ouvrait leurs boîtes, et attrapa sa veste.

— J'y vais. Maman t'aime, chérie ! lança-t-elle à Fran, qui l'ignora royalement au profit de Monsieur Patate. Merci encore, Abby.

— Toujours présente ! répondis-je. Amuse-toi bien.

— C'est le travail, pas un rancard.

— C'est pas amusant d'être stripteaseuse ?

— Si être considérée comme un bout de viande te plaît, si.

— Je t'ai déjà dit que tu pouvais venir travailler à la boutique.

Jana secoua la tête. Ça faisait des années que je le lui proposais et des années qu'elle refusait pour une raison qui m'échappait.

— Allez, je file. Passez une belle soirée !

Elle ouvrit la porte et se précipita dans le couloir.

— Jana ! l'appelai-je.

Le temps qu'elle fasse demi-tour, je lui tendais son portable, qu'elle avait oublié sur le meuble à côté de la porte.

— Merci, dit-elle en soupirant. Et souviens-toi de te méfier de Fran. Elle lance très fort pour son âge !

— File, lui ordonnai-je. Tout se passera bien, j'ai la tête dure.

Elle m'adressa un sourire forcé, jeta un dernier regard à la prune de ses yeux, puis fit volte-face et s'en alla. Je refermai la porte et m'approchai de Fran.

— Alors, terreur, quoi de neuf ? lui demandai-je en me laissant tomber sur le canapé à côté d'elle.

— Tatate ! répéta Fran en me montrant fièrement Monsieur Patate, qui avait à présent un œil dans la bouche.

Et dire qu'elle m'avait reconnue sur les images du carambolage.

— Tu sais que ce n'est pas vraiment là que vont les yeux ?

Ma remarque sembla la déconcerter au plus haut point. Elle fronça ses adorables petits sourcils blonds et pinça les lèvres tout en observant son travail. Puis elle retira la pièce et, l'instant suivant, cette dernière m'arrivait en plein front. Jana avait raison, elle lançait vraiment fort pour sa taille.

— Pas bien, Fran. On ne jette pas des choses sur les gens, fis-je en prenant une grosse voix.

La petite filoute eut un air si innocent qu'on lui aurait donné le bon Dieu sans confession. Elle ferait des ravages à l'école, dans tous les sens du terme. Ses futurs camarades ne perdaient rien pour attendre.

— Alors, qu'est-ce que tu veux faire ? lui demandai-je en attrapant distraitemment Monsieur Patate avant qu'elle ne décide de m'en envoyer d'autres parties au visage.

— Aho ! répondit-elle.

— De nouveau ? Je vais encore pleurer.

Cette idée sembla la ravir.

Fran ne parvenait pas à prononcer les « L », ce qui était absolument à croquer, et elle adorait le film *Là-haut*. Elle me l'avait fait regarder des dizaines de fois, au point que je le connaissais par cœur et que j'étais persuadée qu'elle appellerait sa première fille Kevin. En parlant de « L »...

— Hey, Franie, tu sais ce qu'il y a la semaine prochaine ? Halloween !

Elle écarquilla les yeux. Elle avait déjà bien associé le concept du déguisement avec les pubs qu'elle voyait à la télé. Et, pour être honnête, je n'arrêtais pas de lui en parler, parce que l'idée de la déguiser m'emplissait de joie. Je pensais à une petite pirate, ou un perroquet, et je ferais le pirate.

— Répète après moi : Halloween.

— Ah ouine !

— C'est bien, ma puce. On y est presque.

Elle s'était levée et était en train de me griffer amoureusement les genoux pour essayer de récupérer Monsieur Patate.

— Ça te dit de te déguiser en pirate ?

— Panda ! m'affirma-t-elle.

— Tu veux te déguiser en panda ?

Elle acquiesça. Bon. Tant pis.

— Ou parillon !

— C'est nul, les papillons, Fran. Ça se brûle stupidement les ailes à la première occasion.

Elle s'immobilisa aussitôt et, l'instant suivant, elle était en pleurs. Je mettais toujours les pieds dans le plat. Je la pris dans mes bras et l'installai sur mes jambes, ce dont elle profita pour récupérer Monsieur Patate plus vite que l'éclair. Est-ce que je rêvais, ou cette petite venait de me rouler ?

Elle ne semblait plus du tout triste, en tout cas. Bon sang, Jana n'allait jamais survivre à son adolescence.

— Ça te dirait que je demande à Lupita de te faire un costume de panda ? Ça l'occupera.

— Ouiiii, roucoula Fran.

Elle se réjouissait à l'idée du déguisement, pas à celle d'embêter Lupita. Mais, comme ça, nous serions toutes les deux gagnantes dans l'histoire.

J'assis Fran sur le canapé et allumai la télévision avant d'aller me chercher un verre d'eau. Lorsque je revins, Fran était perdue dans la contemplation d'un énième reportage sur le carambolage de la veille.

— Encore ? me plaignis-je. Ça devient fatigant, à force...

Les mêmes images, les mêmes remarques, pas une once de nouveauté. Il était temps de passer à autre chose.

— Abby ! fit Fran en désignant une photo de moi, floue, en arrière-plan d'un journaliste qui expliquait qu'une cinquantaine de véhicules avaient été impliqués dans l'accident et que les trois blessés graves étaient toujours dans un état stationnaire.

J'attrapai la télécommande pour chercher le canal du DVD. En zappant, je constatai que quasiment toutes les chaînes traitaient le même sujet. Normal, en fin de compte : il était l'heure des nouvelles. J'avais bien choisi mon moment pour allumer la télévision. J'allais appuyer une nouvelle fois sur le bouton lorsque je reconnus un visage familier.

— Tiens, tiens, bonsoir, monsieur Fitzsimmons.

— Fitzsimmons, répéta Fran.

— C'est bien, fis-je sans la regarder. Tu expliqueras à Harrison de qui il s'agit, d'accord ?

Elle répondit quelque chose que je ne compris pas. J'étais trop occupée à détailler le maire, qui s'exprimait sur les événements sans précédent de la veille et sur les mesures qu'il comptait prendre pour sécuriser ce dangereux carrefour.

— Tu vas voir qu'il voudra encore nous installer un rond-point, dis-je à Fran.

— Tatate, commenta-t-elle en me fichant à moitié ledit Monsieur Patate dans une oreille.

— C'est un bon qualificatif, et plus poli que ce à quoi je songeais.

— Tu regardes Aho, me rappela-t-elle.

J'allais changer de chaîne lorsque le sujet de la conversation évolua.

« ... beaucoup que l'inconnue se manifeste. Bien sûr, les événements sont tragiques, mais cette femme a sauvé la vie d'un homme. »

Il fut interrompu par une ribambelle de questions.

— « Un homme ». Ha ! Wallace... de quoi te caches-tu ?

« Que lui diriez-vous si elle vous regardait ? » cria un journaliste plus fort que les autres.

Fitzsimmons adressa un de ses sourires charmeurs à la caméra. C'était étrange, il avait réellement moins de charisme à l'écran. Normalement, c'était l'inverse.

« De ne pas avoir peur de se manifester, que son acte était héroïque, et que je souhaiterais la remercier en personne et lui remettre la médaille du mérite. »

Je faillis m'étouffer.

— Mon cul, oui, maugréai-je.

Ça puait le piège à plein nez. J'étais sûre que la récompense s'accompagnerait d'un séjour tous frais payés à l'ombre. Que ce soit celle de barreaux ou d'un labo.

— Mon cul, rebondit Fran.

J'écarquillai les yeux en la regardant. Oups. Et si je lui disais de ne pas répéter ces mots maintenant, elle ne ferait plus que ça.

— Tu jureras bientôt mieux que ta mère, lançai-je en me levant pour aller mettre le DVD.

Ça me ferait gagner quelques secondes pour écouter le maire. Malheureusement, les questions suivantes furent d'une inutilité désolante. Il pensait qu'il y avait une explication tout à fait rationnelle à l'arrêt du bus – merci –, qu'on ne devait pas s'enflammer – merci encore –, et qu'il fallait passer à autre chose. Je retins un rire nerveux quand il répéta encore une fois qu'il voulait me remettre la médaille du mérite.

« Si vous nous regardez, s'il vous plaît, manifestez-vous. »

— Je vous regarde, Eugene, lui répondis-je. Et vous rêvez.

J'allai me réinstaller sur le canapé et changeai définitivement de chaîne. Deux minutes après avoir lancé le film, j'entendis un bruit suspect vers l'entrée. Je soupirai. Ce devait être le voisin de Jana qui me faisait éviter le couloir, celui qui en pinçait pour elle et déposait des poèmes sur sa porte.

— On dirait que l'amoureux transi a encore frappé.

— Jack, me confirma Fran.

Jack n'était pas méchant, mais il était une des raisons pour lesquelles j'entrais toujours par la fenêtre. Il avait le béguin pour Jana depuis qu'elle avait emménagé ici, presque deux ans auparavant, et il lui laissait des mots doux plusieurs fois par semaine. Un jour, quelques mois plus tôt, j'étais tombée sur lui dans l'entrée. Il avait essayé de me convaincre de dire à Jana qu'il l'aimait. Il m'avait tenu la jambe pendant si longtemps que j'avais sérieusement songé à le vider de son énergie et à l'abandonner dans le couloir. Selon moi, ses poèmes étaient assez clairs, mais il ne semblait pas partager mon avis, puisque mon amie n'avait jamais donné suite. Les types en avaient tous après elle, ce qui n'était pas étonnant. Jana était de loin la plus belle femme que je connaissais. Je me sentais toujours terriblement quelconque à côté d'elle dans la rue. Mais lui... il était insistant et dérangent. Heureusement, il n'y avait rien de néfaste dans son aura. Sinon j'aurais déjà forcé Jana à déménager, au lieu de me contenter d'insister régulièrement.

Je me rendis jusqu'à la porte, que j'ouvris d'un coup sec, espérant prendre Jack sur le vif, mais il avait été plus rapide et avait regagné son appartement le temps que j'arrive. Je détachai le mot qu'il avait scotché sur la poignée et refermai.

— Voyons ce que le facteur a apporté aujourd'hui... « La solitude me pousse à être seul, moi je suis d'accord que tu veux être tranquille. Je viens, je pars comme la pluie, mais toi tu es le soleil et les nuages. Ne prend pas tout ça pour une lettre d'amour, non, c'est juste un pardon de moi. Les femmes ne m'accorde aucun répit, mais je vis comme pour le monde. C'est con la vie. » Eh bien... Ça ne s'est pas arrangé. Il faut vraiment que ta mère se décide à faire quelque chose pour ce garçon, Fran. Il doit se ruiner en papier.

— Aho ! me répondit Fran, que j'avais de toute évidence dérangée.

Elle préférait les maisons volantes aux histoires d'amour tragiques. Tant pis.

Je déposai la lettre de Jack sur le meuble à l'entrée, là où traînait tout un tas d'autres déclarations du pauvre bougre, et allai me réinstaller sur le canapé.

Une heure plus tard, Fran dormait à poings fermés, à moitié vautrée sur moi, je mangeais les pâtes réchauffées de Jana et j'avais envie de répéter

« Écureuil ! » à tout-va. Ce fut à ce moment que j’entendis un nouveau bruit en provenance du couloir. Je soupirai, presque décidée à dire à Jack que j’étais désolée, mais que Jana était mariée à un mafieux qui risquait de lui faire la peau s’il continuait. Je détestais mentir, mais ça devenait ridicule.

Je fus plutôt étonnée lorsque la sonnette retentit. Je ne l’avais jamais entendue. Personne ne s’en servait, pas quand j’étais là, tout du moins. Et c’était plutôt le genre d’immeuble où on frappait de manière répétée et énervée aux portes jusqu’à ce qu’elles s’ouvrent. Heureusement, Fran ne s’était pas réveillée.

Je me rendis jusqu’à l’entrée et lorgnai par le trou, puis j’étouffai un juron. Pas assez bien, visiblement, puisque l’homme dans le couloir parut relativement outré par mon vocabulaire. J’aurais volontiers maudit ces fichus murs en carton si je n’avais pas été aussi choquée par la présence de l’invité. J’avais vu ce type pas plus tard que la veille.

— Que voulez-vous ? demandai-je au majordome à travers la porte.

Au lieu de me répondre, il agita une enveloppe qu’il tenait dans une de ses mains gantées d’un air hautain. J’hésitai une fraction de seconde, mais la curiosité l’emporta et j’ouvris les trois verrous à la suite. Le majordome m’adressa un sourire contrit et agacé en me tendant la missive, puis il tourna les talons. Aussi vite que ça. Sans un mot.

— Attendez ! lui criai-je, mais il m’ignora.

Bon sang, ce type était rapide ! Et il n’était pas question que je lui coure après. Jamais je ne laisserais Fran toute seule ici.

Je refermai la porte et verrouillai sans quitter l’enveloppe des yeux, comme si elle était radioactive. Mon mauvais pressentiment était revenu en puissance. Parce qu’il n’y avait pas trente-six raisons qui pouvaient expliquer que le majordome de l’homme chez qui j’avais volé un bijou en toc la veille me rende visite dans un appartement qui n’était pas le mien pour me remettre une lettre. Il savait où me trouver, et cette simple pensée me terrorisa.

Je m’avançai jusqu’à la table du salon, les genoux tremblants. Là, je m’arrêtai, retournai l’enveloppe dans tous les sens, pris une profonde inspiration et l’ouvris. Mes pires cauchemars devinrent réalité lorsque je sortis une série de photos. Sur les premières, on me voyait à la boutique, dans le métro, chez moi. Les suivantes étaient bien plus inquiétantes. Elles avaient été prises chez mon père, une fois où mon frère et moi étions

présents. Les derniers clichés me donnèrent des sueurs froides. Je les passai tous en revue, rapidement, et me vis en train d'ouvrir le coffre, de voler le bijou, puis de le ranger dans mon corsage. Je déglutis difficilement en comprenant qu'une caméra d'appoint avait été placée dans la pièce. Ma couverture était grillée. J'avais été piégée.

Le plus inquiétant fut tout de même la dernière chose que je trouvai dans l'enveloppe. Il s'agissait d'une feuille cartonnée sur laquelle un message m'était adressé dans une écriture harmonieuse. Sur une face, il était écrit « Rendez-vous demain, 19 heures. Vous connaissez l'adresse », et rien d'autre. Lorsque je la retournai, le sol se mit à tanguer.

« Pas un mot à vos associés, Rossignol. »

OceanofPDF.com

Chapitre 14

J'étais dans tous mes états lorsque j'arrivai chez Harrison le lendemain matin et entrai sans frapper. J'étais résolue à jouer mon va-tout. Mais je m'arrêtai net à peine après avoir franchi le seuil. Quatre jeunes hommes étaient avachis sur les deux canapés de Harrison, qui, lui, n'était nulle part en vue. Des emballages de pizza vides étaient posés dans un équilibre précaire sur la table et ses amis dormaient à moitié.

— Salut, lançai-je à la ronde en m'avançant pour redresser les cartons.

S'ils tombaient, ça allait tacher son tapis en mohair blanc. Tapis qui grouillait actuellement de miettes.

— Vous êtes une bande de porcs, les gars. Vraiment.

— Salut, Abby ! s'exclama joyeusement CC, qui semblait n'avoir remarqué ma présence qu'après que je les avais insultés.

Les trois autres, qui comataient légèrement, ouvrirent les yeux et m'adressèrent des signes et salutations dignes de pirates un lendemain de cuite. Et, à en juger par les cadavres de bières éparpillés un peu partout comme autant d'ennemis tombés au combat, je ne devais pas être loin du compte.

— Nuit difficile ? demandai-je avant d'enchaîner aussi sec. Où est Harrison ?

— Il est parti couler un bronze il y a... Bah, je sais pas trop. Ça peut faire des heures, dit CC en haussant les épaules.

Craig « CC » Cook, le meilleur ami de mon frère, était un banquier bien sous tout rapport de 9 heures à 18 heures. En dehors de cette plage horaire, c'était le type qui avait la descente la plus impressionnante que j'avais jamais vue, le genre de voyou bégueule avec qui les mères n'ont pas envie que leurs filles fricotent.

— Merde, quelle heure est-il ? demanda Anton en se redressant d'un bond comme si on venait de lui mettre une baffe.

— L'heure d'être en retard au boulot, chantonna CC.

Anton se leva et courut en direction de la salle de bains. Il pesta lorsque la porte refusa de s'ouvrir.

— C'est occupé ! cria mon frère depuis l'intérieur de la pièce.

— Grouille-toi, je dois aller au travail !

— Debout, princesse ! fit CC en donnant un grand coup dans le ventre du blond qui était avachi à côté de lui. C'est l'heure de partir à l'école.

— Ta gueule, CC, répondit Evan.

— Toi, ta gueule, rétorqua Craig.

Ce dernier détestait qu'on l'appelle CC. Mais le sobriquet lui collait à la peau depuis la fois où il avait malencontreusement fait remarquer que ça ressemblait à un nom de caniche.

— Vous avez encore passé la nuit à jouer ? demandai-je.

Ils émirent quelques grognements en guise de réponse, et je soupirai.

— Comment vous pouvez faire ça en semaine ?

— Facile : il suffit de programmer ça entre lundi et jeudi.

Je levai les yeux au ciel et ignorai Craig pour aller m'asseoir dans le grand fauteuil en cuir inclinable de Harrison, qui semblait être le seul endroit à avoir été épargné par la graisse et les miettes.

Quelques minutes s'écoulèrent sans que personne ne prononce un mot. Anton tambourinait régulièrement à la porte des toilettes afin que Harrison se dépêche, ce qui, connaissant mon frère, provoquait à n'en pas douter l'effet inverse.

La chasse d'eau retentit finalement et Harrison sortit de la pièce. Il fut bousculé par Anton, trop pressé d'entrer, qui pesta aussitôt et se plaignit de l'odeur. Harrison ne s'en offusqua pas et avança vers nous dans sa grande robe de chambre brune qui rappelait celle d'un Jedi et dissimulait mal son caleçon Bob l'Éponge. Je ne serais jamais tante à moins d'un accident malheureux.

— *Hey Ab's*, me salua-t-il en se frottant un œil. Quelle heure est-il ?

— Presque 7 heures.

— Déjà ? s'étonna-t-il. Le temps file quand on s'amuse.

— Il faut que je te parle, dis-je en me relevant pour l'attraper par le bras et le traîner dans sa cuisine.

Les grimaces qu'il m'adressa me révélèrent que le voyage n'avait pas été de tout confort pour lui. Si je n'avais pas été totalement paniquée sous mon apparence calme et détachée, j'aurais fait exprès de parler fort.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu te souviens de la fois où tu m'as demandé de venir te chercher *Chez Lola* et de ne poser aucune question ?

Chez Lola était une maison de jeu clandestine, un bon vieux tripot comme on en voit dans les films de gangsters. Harrison m'avait appelée un soir pour me supplier de passer le récupérer. Je l'avais trouvé dans son habit de naissance, dissimulant son anatomie à l'aide d'un sac en plastique qu'il avait dû dénicher par terre dans la ruelle où il m'attendait caché derrière une benne à ordures.

À la moue qu'il fit, il s'en souvenait comme si c'était hier.

— Retour d'ascenseur, continuai-je lorsqu'il eut acquiescé.

— Qu'est-ce que tu as encore fait ?

— Teu-teu-teu, lui dis-je en levant un index. Pas de questions.

Harrison secoua la tête, ce qu'il sembla regretter aussitôt, et je me permis mon premier sourire de la journée.

— Il me faut un check-up complet sur Smith, commençai-je.

— Le type d'hier soir ? demanda Harrison, soudain suspicieux. Tu as toutes les infos dans le dossier que je t'ai passé.

— Non. Un check-up intégral. J'ai besoin de savoir ce qu'il mange le matin et combien de sous-vêtements il possède. Je veux un rapport détaillé de ses comptes en banque, de toutes les sales histoires auxquelles il a pu être mêlé, le nom de ses ex-femmes et de toutes les maîtresses qu'il a eues au cours de sa vie. La totale, Harri.

— Pourquoi ?

Je lui souris.

— *Lola*.

— D'accord, d'accord, capitula-t-il en levant les bras, ce qu'il sembla de nouveau regretter amèrement.

— Vous avez encore passé la nuit à jouer à la Wii ?

— C'est plus de mon âge, se lamenta-t-il.

— Tu es plus jeune que moi.

— Et plus beau. Ça ne change rien au problème.

Je secouai la tête. La migraine se chargerait de lui faire payer à ma place.

— Il me faut tout ça pour 17 heures, Harri. Dix-sept heures, répétais-je volontairement très fort, ce qui eut son petit effet.

— Ab's ! se plaignit-il. Tu sais combien de temps ça va me prendre ? J'ai besoin de dormir !

— C'est à ça que sert la nuit.

Il était sur le point d'ajouter quelque chose, mais je le coupai d'un seul mot :

— *Lola*.

— Très bien, tu as gagné. J'espère que tu l'auras sur la conscience.

— Certainement pas.

Il me tourna le dos pour faire face à ses amis.

— La fête est finie ! Tout le monde dehors, j'ai du travail !

Craig fut le premier à réagir. Du groupe, c'était celui qui semblait le plus frais, mais c'était sans aucun doute celui qui avait bu le plus. Les apparences étaient souvent trompeuses.

— *Hey Ab's*, tu viens avec nous vendredi ?

— Vendredi ? répétai-je en regardant les deux autres se lever à leur tour du canapé.

Aaron, qui était resté silencieux depuis mon arrivée, semblait vraiment mal en point, le pauvre. Tout comme Anton, dont le teint était livide au point de se marier au tapis crème du salon. J'ignorais comment ils allaient survivre à une journée de travail dans cet état. J'avais la nausée rien qu'à les observer.

— Salut, Abby, bredouilla Aaron.

Je lui souris en essayant de ne pas montrer que je m'inquiétais pour son centre de gravité.

— C'est soirée moitié prix au *Karma*, expliqua CC, guilleret.

— Me dites pas que vous traînez toujours là-bas ?

— Moitié prix, Ab's, insista Harrison.

Comme s'il en avait besoin.

— C'est le bar le plus pourri de Hallow, rétorquai-je.

— Moitié prix, répéta Craig en jouant des sourcils. Et ça nous ferait très plaisir, hein, Aaron.

Il mit un coup de coude à ce dernier qui, ne s'y attendant pas du tout, retomba sur le canapé comme une masse. Le pauvre.

— J'y réfléchirai.

— Super ! s'exclama Craig en se frottant les mains.

Puis il attrapa sa veste qui traînait sur un dossier et se dirigea vers la porte. Aaron venait de réussir à se relever au bout de la troisième tentative lorsque Anton le prit en pitié. Il s'approcha et supervisa sa progression jusqu'à la sortie.

— À vendredi !

Ils sortirent à leur tour, et Evan les suivit quelques instants plus tard après nous avoir salués également.

— Ils se rendent compte que je ne viendrai pas ?

— Bien sûr que tu viendras. Craig a décidé de te caser avec Aaron.

Je me tournai vers Harrison.

— Ne fais pas cette tête. Il t'aime bien.

— Qui ça, Craig ?

— Aaron, répondit-il comme si j'étais la dernière des arrières. Pour une fille qui partage mon héritage génétique, parfois, tu es vraiment lente à la détente.

Oh. Ah.

Harrison attrapa un verre et fit couler de l'eau.

— Il est trop jeune, tranchai-je après quelques secondes de réflexion.

— Et les autres sont trop vieux, trop blonds, trop bruns, trop petits ou trop grands. Aaron est vraiment un mec bien.

Je ne répondis rien et regardai par la fenêtre pour me changer les idées. Quelques secondes défilèrent, durant lesquelles j'observais les malheureuses gouttes qui atterrissaient contre les carreaux, comme si le ciel n'avait pas encore réellement décidé s'il souhaitait pleuvoir ou non. Harrison avait raison, j'en étais parfaitement consciente. Chaque fois que je rencontrais quelqu'un, un détail faisait qu'il ne m'intéressait pas. Et, comme il venait de le souligner, mes motifs de rejet n'étaient pas toujours très fondés.

— J'ai rendez-vous avec Jess cet après-midi, dis-je au bout d'un long moment, sans me retourner.

J'entendis le bruit des pas de mon frère, qui marcha jusqu'à moi avant d'observer silencieusement la pluie en ma compagnie tout en buvant son eau.

— Ça va aller ?

— Bien sûr que ça va aller, ça me fait toujours plaisir de la voir et...

— Ab's, me coupa-t-il d'un ton doux.

Je ne savais même pas pourquoi je m’embêtais à lui mentir alors qu’il était parfaitement au courant de ce que ça me faisait.

— Tu as le droit d’être heureuse, dit-il en passant un bras autour de mes épaules.

Je fermai les yeux et expirai doucement pour tenter de maîtriser ma voix.

— Ne pas tuer les gens me rend heureuse.

Raté.

— Tu n’as pas tué Danny.

— Tu peux le prouver ?

— Et toi, tu peux prouver que tu l’as fait ?

Le silence enfla entre nous au point de devenir une présence à part entière, le fantôme de mon premier amour. Ma vue se brouilla. Je n’aurais su dire si c’était dû aux larmes que je refusais de verser ou à la pluie qui grossissait contre la fenêtre, que j’étais incapable de quitter des yeux. Regarder Harrison aurait été trop dur en ce moment. J’aurais craqué. Il ne pouvait pas comprendre. Il ne pourrait jamais comprendre. Ne pas savoir si j’étais responsable de la mort de Danny était pire que d’avoir la certitude que c’était ma faute. Dans le deuxième cas, j’avais quelqu’un à blâmer, quelqu’un à détester, même si c’était moi. En vouloir au destin – à l’univers – était une tâche bien trop laborieuse. Il était trop grand, trop vaste, et moi bien trop insignifiante pour qu’il en ait quelque chose à faire.

Lorsque l’absence de bruits devint assourdissante, je me repris et secouai la tête.

— Pour 17 heures, s’il te plaît, Harri, dis-je avant de me racler la gorge.

Puis je fis un pas en arrière pour me dégager et hésitai un instant avant de déposer un baiser sur la joue de mon frère. Je n’avais pas envie qu’il pense que je lui en voulais.

Je me dirigeais vers la porte lorsqu’il me cria :

— Promets-moi que tout va bien.

— Je te dirai ça ce soir, lançai-je.

— Qu’est-ce que tu fais ce soir ?

J’avais la main sur la poignée, et je me retournai avec un sourire espiègle. La Abby sûre d’elle venait de faire son retour.

— Je vais montrer mes fesses *Chez Lola*.

Il me fit les gros yeux, ce qui n'eut malheureusement que peu de succès vu sa robe de chambre Jedi et son caleçon Bob l'Éponge.

OceanofPDF.com

Chapitre 15

Je me réveillai en sursaut lorsqu'un classeur fut lâché sur mon bureau. Il me fallut quelques secondes pour me souvenir que j'étais à la boutique, et quelques-unes supplémentaires pour relever le menton et remarquer que Lupita se tenait devant moi, une main sur la hanche, l'air réprobateur. Elle haussa un sourcil dès qu'elle obtint mon attention. Le fait qu'elle était si imposante malgré sa petite taille m'émerveillait toujours. Elle aurait deux ou trois trucs à m'apprendre, un jour.

— Je vous ai apporté le classeur de la prochaine collection, au cas où vous auriez envie de choisir les modèles que vous voulez en stock.

— J'étais en train de faire un budget, Lupi, dis-je en bâillant tout en lui désignant le tas de feuilles sur lequel j'avais légèrement bavé, à voir l'encre diluée à deux endroits.

Son regard répondit mieux qu'elle n'aurait pu le faire en paroles. Oh, me réveiller allait certainement être le point culminant de sa journée. J'aurais pourtant volontiers récupéré mon sommeil en retard pendant encore quelques heures. L'horloge murale indiquait onze heures et demie. J'avais donc dormi un peu plus de quatre heures, ce qui, ajouté à la petite heure durant laquelle j'avais réussi à fermer les yeux chez Jana, me faisait toujours une nuit bien trop courte à mon goût. En ce moment, j'avais les réflexes de Monsieur Tatate quand il avait un œil dans la bouche.

Pour faire plaisir à Lupita – enfin, surtout pour m'en débarrasser –, j'attrapai le classeur.

— Oh, Lupi, pendant que vous êtes là...

Je souris en remarquant la tension soudaine dans ses épaules et les notes d'agacement dans son aura. Elle s'attendait sans aucun doute à ce que j'exige un café.

— C'est bientôt Halloween, et Franie aimerait un déguisement de panda ou de papillon. Vous pourriez lui faire quelque chose ?

La mention de Fran suffit à la mettre de bonne humeur. Si j'avais demandé un costume pour moi, j'en aurais entendu parler jusqu'à mon

enterrement. Fran, en revanche, lui donnait toujours le sourire. Elle adorait cette gamine. D'un autre côté, qui n'adorait pas Fran ?

— Je peux lui faire un déguisement de panda, mais il me faudra ses mensurations. Pour le papillon, si vous voulez quelque chose de très joli, il y a cette boutique sur la 5^e Avenue qui propose des pièces magnifiques, dit-elle avant de renifler presque dédaigneusement comme si on venait de la vexer, alors qu'elle avait été la seule à suggérer que je m'y rende.

Cette femme était vraiment surprenante. Ou bizarre ? Ça faisait partie de son charme.

— Bien sûr, si je lui fais un costume, vous n'en aurez pas besoin.

Et c'était sans parler de sa modestie.

— Vous pourriez lui faire un masque, déjà ? Tout simple, tissu noir et blanc... Vous savez à quoi ressemble un panda ?

Quant à sa susceptibilité, c'était un délice.

— Je m'y mets sur-le-champ.

Génial. J'allais pouvoir dormir encore une petite heure.

Elle fusilla du regard le classeur sur lequel j'avais toujours une main posée comme si elle m'avait parfaitement entendue. Très bien. Message reçu. Pas de sieste au saut du lit. La vie était injuste.

— Merci, Lupi. Ce sera tout.

Elle respira bruyamment et disparut de mon bureau. Je ne comprendrais jamais pourquoi elle détestait tellement que je l'appelle comme ça. Enfin, l'essentiel était que ça fonctionnait.

Il me fallut cinq bonnes minutes afin de me réveiller suffisamment pour ouvrir le classeur devant moi, mais je ne l'étais pas assez pour discerner autre chose qu'une suite de taches blanches identiques. J'avais besoin de ma dose de caféine.

Lupita était déjà installée à sa machine, en train de coudre, lorsque je sortis du bureau, si bien que je me demandais s'il était possible que seulement cinq minutes se soient écoulées. Cette femme était un cyborg.

Pendant que mon café coulait, je réfléchis à la journée qui m'attendait et pesai le pour et le contre de mon planning originel, à savoir l'approche de l'inspecteur Wallace. Hier, ça me semblait la meilleure idée qui soit, surtout après avoir passé un trop long moment à observer les photos que j'avais prises de lui à son insu. Depuis que j'avais reçu le même genre de clichés où j'étais cette fois-ci le sujet d'examen, plus tellement. Pourtant, le petit

diable sur mon épaule continuait à me donner des coups de fourche répétés pour me pousser à le faire. Il avait envie de se divertir, et moi de l'écouter. J'étais tellement tendue qu'une distraction me ferait le plus grand bien. C'était ça, ou envisager des scénarios atroces jusqu'au soir même. Et rien que l'idée de taquiner Wallace me remettait d'aplomb. Que pourrait-il m'arriver de pire, après tout ? Me faire coffrer et rater un rendez-vous avec un type qui comptait me faire chanter pour une raison que j'ignorais en menaçant silencieusement de me dénoncer ? Je ricanai toute seule devant la machine à café, et Lupita releva la tête comme si je venais de déranger la messe.

Je repartis dans mon bureau avec ma tasse fumante et passai la demi-heure suivante à coller des Post-it dans le classeur, puis une autre à observer le mur en face de moi tout en réfléchissant. Attirer Wallace en commettant un vol dans son rayon d'action n'était peut-être pas la meilleure des idées, en fin de compte. Et, après tout, on ne change pas une équipe qui gagne. On réglerait ça au un contre un.

À 13 heures, j'étais prête à sortir pour aller titiller mon inspecteur préféré.

— Où allez-vous ? me demanda Lupita en plissant les yeux.

Personne ne s'attend à l'inquisition italienne.

Mince, Harrison me déteignait dessus.

— Chercher ce masque de papillon pour Fran.

Lupita leva les yeux au ciel en secouant théâtralement la tête, contourna le bureau d'accueil où elle se trouvait alors et m'apporta son œuvre. Elle était tellement douée que, pour une fois, aucune remarque désobligeante ne me traversa l'esprit. Ce masque était la chose la plus adorable que j'avais vue de la journée, et je fondais rien qu'en songeant à la frimousse de Fran qui se cacherait derrière.

— C'est magnifique, Lupita.

— Évidemment.

Vraiment, si modeste... Elle aurait aisément pu faire partie de la famille James.

— Vous n'avez pas besoin du papillon.

— Dans ce cas, je vais manger, répondis-je en haussant les épaules.

Elle me fit les petits yeux. Je ne l'imaginais que trop bien se mordre la langue pour ne pas faire une remarque de trop. Lupita aimait me malmener,

mais il y avait tout de même certaines limites qu'elle ne franchissait pas, comme me mettre une claque à l'arrière du crâne. Même si ce n'était pas l'envie qui lui manquait. C'était encore plus amusant.

— Vous êtes arrivée tôt, aujourd'hui.

Tiens, tiens. Elle optait pour un autre angle d'attaque. Intéressant.

— J'ai gardé Fran cette nuit.

Elle hocha la tête, comme si ceci expliquait cela. Ce qui était le cas. Jana revenait entre 5 et 6 heures et me réveillait. En général, je rentrais me doucher et me changer, mais, ce matin, j'avais utilisé les habits de rechange que j'avais à la boutique.

— J'ai cru que nous avions été cambriolées.

C'était donc ça. Je soupirai théâtralement à mon tour et lui adressai un sourire pincé.

— J'avais refermé derrière moi.

— Vous n'aviez pas remis l'alarme.

— Lupita, j'étais là, et c'est une boutique de mariage. Personne ne viendra jamais rien prendre ici.

Elle toucha aussitôt du bois et fit un signe de croix.

— Non, mais vous êtes sérieuse, Lupi ? Vous imaginez des cambrioleurs repartir avec toutes ces robes ? Ça demande une place incroyable, il faudrait prévoir un camion, une équipe de plusieurs hommes, et qui voudrait voler de fichues robes de mariée, sincèrement ? Ça ne se revend pas bien, il y a de meilleurs filons et la caisse est v...

J'arrêtai net ma tirade lorsque je remarquai l'air étrange avec lequel me dévisageait Lupita.

— Enfin, je suppose, conclus-je. À tout à l'heure, Lupi.

Lister à ma plus fidèle employée les raisons exactes pour lesquelles on ne se ferait jamais cambrioler n'était peut-être pas une idée de génie. La manière dont je lui avais répondu prouvait à quel point je manquais de sommeil. Voilà ce qui se passait quand elle m'empêchait de dormir. Un peu plus, et je me serais retrouvée à lui expliquer que, si quelqu'un venait un jour prendre quelque chose ici, il le regretterait amèrement et longtemps. Les voleurs n'aiment pas être volés. Question de fierté. J'aurais mieux fait de lui rappeler que nous n'avions pratiquement pas de liquidités sur place, contrairement à l'épicerie du coin de la rue qui s'était déjà fait braquer deux fois. Ce mois-ci.

Je sortis me fondre dans les rues de Hallow. L'air frais me fit un bien fou, me revigorant plus sûrement qu'aucun café ne pourrait jamais le faire et me donnant le coup de fouet final dont j'avais besoin pour me réveiller.

Il était un peu plus de 13 h 30 lorsque j'arrivai devant la sandwicherie de Wallace. Et il était là. Je souris en le regardant lire un journal, l'air de rien. Le jeu avait déjà commencé. J'aurais été prête à parier le pendentif qu'il m'avait volé qu'il m'attendait, et j'en fus étrangement flattée. Oh, il faisait du bon boulot. Il avait fini de manger et avait le regard rivé à son journal, mais il lançait régulièrement des petits coups d'œil sur les côtés de manière quasiment imperceptible. On n'aurait presque pas dit qu'il surveillait minutieusement les environs. Il était vraiment doué. D'un autre côté, je n'en attendais pas moins d'un type qui avait été capable de me prendre par surprise deux fois de suite.

Je souris bêtement. Le simple fait qu'il soit là me mettait d'incroyablement bonne humeur. Qu'avais-je dit à Fran, déjà ? Que les papillons se brûlaient les ailes de manière stupide ?

Je restai tapie dans l'angle mort, sur le trottoir, et l'observai un moment. J'avais quand même une longueur d'avance, pas de brûlage d'ailes aujourd'hui, merci bien. Je lui filerais le train lorsqu'il sortirait et je lui ferais les poches sans qu'il s'en aperçoive cette fois-ci.

Il se gratta le menton après avoir tourné une page. Bon sang, même à cette distance, il dégageait vraiment un truc. Comme j'étais concentrée sur son énergie, que je ne parvenais pas à ressentir de là où je me tenais, il me fallut plusieurs minutes pour me rendre compte qu'il s'agissait tout bêtement de charme. Il n'était pas beau à proprement parler. Il était évident que son nez avait été cassé et mal remis en place et sa barbe de trois jours obscurcissait le bas de son visage et durcissait ses traits. J'aimais les hommes bien rasés. Mais il fallait toujours une exception pour confirmer la règle. Et il avait du chien. Un sacré chien, même.

Un passant me rentra dedans, et je pestai en insultant silencieusement le type, qui ne m'avait même pas remarquée. Bon Dieu, qu'est-ce que ça pouvait m'énerver, pensai-je en me retournant pour guigner de nouveau dans la sandwicherie. Et j'étouffai un autre juron. Wallace avait disparu.

Je me mis aussitôt en marche au rythme de la foule en restant parfaitement calme, tous les sens en alerte. Il sortirait d'une seconde à l'autre et s'en irait dans une direction. Il fallait que je trouve un abri où je

pourrais soit attendre qu'il me dépasse soit rebrousser chemin après l'avoir repéré. Mais je ne fis pas trois mètres avant qu'une main se pose sur mon épaule.

— C'est moi que vous cherchez ?

Ce qui, au lieu de me faire sursauter, me provoqua un plaisir étrange. Stupide papillon.

Je me retournai. Wallace se tenait devant moi et, pendant une fraction de seconde, j'ignorai totalement ce que j'allais faire. Il était non seulement doué, mais également si séduisant avec son petit air bourru et ronchon que je soupirai. Ce type causerait ma perte.

— De toute évidence pas, puisque je partais, répondis-je d'un ton dégagé.

Il sourit de manière étrange, et le geste fut ponctué d'un « clic » que je reconnus parfaitement.

— Vous n'irez pas très loin, dit-il en resserrant d'un cran la menotte autour de mon poignet.

Chapitre 16

Dire que j'avais songé à cette éventualité comme scénario catastrophe et poussé le vice jusqu'à trouver ça drôle. En théorie, ça l'était. En pratique ? Pas vraiment. Mais ça avait un côté plutôt excitant, et c'était un euphémisme.

Trois fois, bon sang.

Trois fois qu'il me prenait par surprise.

Et j'en voulais encore.

— Vous êtes en état d'arrestation, commença Wallace tout en me tordant le bras pour accéder au second. Vous avez le droit de garder le silence, tout...

— Non, le coupai-je.

Il s'arrêta en plein mouvement et fronça les sourcils, mais un fantôme de sourire hantait ses lèvres. Cette scène avait d'étranges accents de déjà-vu.

— Non ? répéta-t-il sur un ton qui n'était de loin pas assez dur ou sérieux pour la situation.

— Toujours pas, confirmai-je en bougeant mon bras pour le remettre dans une position confortable.

Wallace ne laissa rien paraître de son amusement, mais ce n'était pas nécessaire. Si le fait qu'il ne m'avait pas encore passé la seconde menotte alors qu'il me tenait ne suffisait pas à me convaincre, son aura parlait pour lui. C'était l'unique confirmation que j'attendais. Je n'étais pas la seule à vouloir jouer. Il avait mon pendentif, j'avais son portefeuille. Quelque chose me disait que le gagnant serait le premier à posséder les deux objets. Du moins, c'était ma version. Peut-être que, pour lui, le gagnant serait le premier à récupérer ce qui lui appartenait et à mettre l'autre derrière les barreaux.

— Non, vous n'avez pas le droit de garder le silence ? s'étonna-t-il.

— Non, vous ne m'arrêtez pas, clarifiai-je avant d'enchaîner pour ne pas lui laisser le temps de me remettre à ma place. Vous n'avez aucune

envie de le faire, Wally. Et je ne parle même pas de l'intention.

Je profitai de son hésitation pour observer sa tenue. La même veste que les dernières fois, dont j'avais bien repéré les poches – merci – et un pantalon similaire. La façon dont son énergie titillait ma peau là où sa main tenait fermement mon poignet me distrayait légèrement. Mais je n'étais pas la seule à être troublée, donc le désavantage s'annulait. Et, surtout, on m'avait toujours appris à tirer parti des as dans ma manche.

— J'ai bien peur de ne pas vous suivre, reprit-il de manière bourrue avant de changer radicalement de ton. Mais qu'est-ce que vous faites, bon sang ?

Il avait pratiquement couiné, ce qui me fit ricaner comme une gosse. J'étais en train de tâter ses poches de ma main menottée à la recherche du pendentif de maman. Lorsque je m'aventurai sous sa ceinture pour vérifier celles de son pantalon, il sursauta et eut un mouvement de recul. J'éclatai de rire, ce coup-ci. C'était absolument craquant. Le haut de son corps n'avait pratiquement pas bougé, mais le bas ? Il avait bien reculé d'un demi-mètre, comme s'il était danseuse de cabaret. Bon sang, ce type me plaisait. Et, à en juger par la manière dont il réagissait, je ne devais pas le laisser indifférent non plus. J'étais persuadée que je l'intriguais, au moins. Sinon, pourquoi ne m'avait-il pas déjà arrêtée comme il avait dû le faire pour des dizaines de délinquants avant moi ? Pourquoi restait-il immobile en pleine rue, une main sur mon poignet, figé, les fesses en arrière, à m'observer tandis que j'essayais de le fouiller au lieu de me mettre un pain ? Après tout, la brutalité policière était chose courante, dans le coin.

— Je cherche mon pendentif, répondis-je en relevant le regard pour le planter dans le sien avant de battre plusieurs fois des cils.

Je n'avais vraiment pas ce qu'on appelle communément des yeux de biche, mais cela fonctionna quand même. Il m'observa et déglutit.

Distraction suffisante pour que je parvienne à plonger ma main menottée dans sa poche droite. Il étouffa un juron et attrapa mon second poignet. Il ne fallait jamais perdre de vue les doigts d'un pickpocket. Tous les dix.

— Pour un flic, vous vous laissez facilement déconcentrer, Wally, dis-je en sortant quelque chose de sa poche. Mince !

Voilà ce qui se passait quand on ne sondait pas ce qui s'y trouvait au préalable. Il s'agissait d'un paquet de chewing-gums.

Wallace fronça les sourcils pour me dévisager durement et, comme il me tenait toujours les poignets, j'envoyai le paquet sur le sol d'une pichenette.

— Oups ! dis-je en faisant la moue avant d'essayer de glisser les doigts de mon autre main dans sa deuxième poche.

— Arrêtez ça !

— Faites-moi arrêter ? proposai-je.

Dans la mesure où il me retenait si fermement qu'il m'était impossible d'atteindre sa deuxième poche, j'approchai mon visage à quelques centimètres du sien et me délectai de l'effet que cela produisit.

— Vous êtes flic, Wally. Je crois que c'est votre job.

Je sentis la gêne et l'hésitation dans son énergie tout comme je sentis son souffle caresser ma joue une fraction de seconde avant qu'il ne recule vivement. Seigneur, que m'arrivait-il ? Je n'avais jamais joué de mes charmes pour détourner l'attention, ce n'était pas mon style. Et je n'avais jamais flirté aussi ouvertement avec un homme. D'un autre côté, je n'en avais jamais rencontré un comme lui. Son aura était un régal, et elle réagissait à la mienne, venant s'y coller pour l'épouser totalement, de manière si intime que j'avais de la peine à rester concentrée. Tout en lui m'invitait au jeu, à la provocation, à...

— Que s'est-il passé, lundi ?

Son regard était si intense. Bon sang, je sentais le bout de mes ailes roussir.

— Que s'est-il passé, à votre avis ?

Retourner la question était plus facile dans l'immédiat. Je ne pouvais pas lui révéler la vérité. Déjà, il ne m'aurait pas crue. Ensuite, il m'aurait prise pour une folle. Mais je ne pouvais pas non plus exactement nier que quelque chose s'était produit. Il était aux premières loges quand c'était arrivé.

— Je n'en ai aucune idée, répondit-il.

Aveu qui sembla le déranger au plus haut point.

On était deux.

— Pourquoi vous êtes-vous enfui ?

Wallace tourna vivement la tête à droite, puis à gauche, comme s'il craignait que quelqu'un m'ait entendue. Qu'il était mignon. Personne n'en avait rien à faire. Les passants ne nous prêtaient pas la moindre attention

depuis plus de deux minutes alors qu'il essayait de me passer des menottes et moi de lui faire les poches. En pleine rue.

— Je ne me suis pas... Comment avez-vous fait ? demanda-t-il en changeant radicalement de ton.

Il semblait à la fois effrayé et émerveillé par le souvenir de l'accident. C'était un sentiment que je partageais, malgré la culpabilité qui y était mêlée.

— Comment avez-vous pu arrêter ce bus ? reprit-il. Pourquoi est-ce que tout le monde est tombé dans les pommes ?

Il pensait – non, il *savait*, et c'était ça qui l'inquiétait – que j'étais responsable. Mais la partie rationnelle en lui continuait à le tirer, probablement en le sermonnant parce que ce genre de chose était impossible. L'esprit humain espère toujours pouvoir ranger ce qui le dépasse dans des cases qu'il comprend et donc maîtrise. Le problème, c'était que je ne rentrais dans aucune de ses cases.

— Je n'en sais rien, Wally.

— Arrêtez de m'appeler Wally, me coupa-t-il.

— OK, Wally. Mais ça ne change rien, continuai-je en ignorant son soupir exaspéré.

— Pourquoi est-ce que ma peau me chatouille là où vous me touchez ?

Que... Quoi ?

Ce fut à mon tour de froncer les sourcils. Il le sentait ? Il pouvait effectivement le *sentir* ? Les gens ne ressentaient pas les énergies, pas de manière précise, à part en de rares cas, comme pour les objets habités, puisque c'était quelque chose qui sortait de l'ordinaire. Et certaines personnes étaient capables de lire les auras, de les apercevoir. Mais ça tenait plus d'impressions diffuses. En aucun cas de sensations physiques.

Qu'est-ce que j'étais censée répondre à ça, moi ? Je ne pouvais pas lui dire que c'était soit parce que mon don commençait à n'en faire qu'à sa tête, soit parce que, pour une raison obscure, il y semblait immunisé.

— Je dois vous faire de l'effet.

Je dégageai délicatement mon poignet. Il ne m'en empêcha pas. Pas plus qu'il n'essaya de reculer lorsque j'effleurai sa joue du bout des doigts. Et je remarquai à cet instant un détail qui m'avait échappé. Comment avais-je pu manquer un truc aussi énorme ? Quand deux personnes se touchent,

leurs auras se mélangent aux points de contact, créant une vibration unique. Mais celle de Wallace et la mienne se calaient l'une contre l'autre.

J'ouvris la bouche en grand. Qu'était-il en train de se passer, bon Dieu ? Je fis un pas en arrière, totalement déboussolée.

— Oh non, vous n'allez nulle part, me sermonna-t-il. Je vous rappelle que vous êtes en état d'arrestation.

— Je suis désolée, Wall...

— Ne m'appellez plus Wally, me coupa-t-il en essayant d'attraper mon poignet d'un geste brusque. Vous êtes en état d'arrest...

Je parvins à l'éviter en bougeant le bras tout aussi vite. J'avais de bons réflexes. Il en fallait, dans ma profession.

— Oh non, ça ne fait que commencer, lui dis-je avec un grand sourire en faisant un pas en arrière.

Je jetai un regard rapide sur la route, comme pour évaluer le trafic et décider si je pouvais m'élancer ou pas, et mon piège fonctionna. Lorsque je fis un geste brusque dans cette direction, Wallace bondit en avant. Je profitai de son erreur pour balancer mon poids du côté opposé et filer à toutes jambes.

Je n'avais pas gagné beaucoup de temps, mais c'était mieux que rien. Ça me permit de prendre une avance non négligeable dans ce qui allait devenir notre deuxième course-poursuite de la semaine et, alors que je slalomais entre les passants sur le trottoir, je ne pus empêcher mes pensées de se déchaîner. Wallace était différent. Tant que je ne saurais pas en quoi, il vaudrait mieux que je garde mes distances. Même si, soyons honnêtes, c'était tout le contraire de ce dont j'avais réellement envie.

J'avais tourné deux fois et venais de traverser une rue lorsque je sentis ses doigts se refermer sur mon manteau. Je trébuchai et m'étalai de tout mon long sur le trottoir, me griffant les mains à la réception. Wallace avait mal calculé son coup et tomba droit sur moi, m'écrasant à moitié et me coupant totalement la respiration. Il essaya aussitôt d'immobiliser mes poignets, mais je me tortillai afin de lui compliquer la tâche, ce qui fonctionna. À force de gigoter, je parvins à me retourner. Son souffle me fouetta le visage, brûlant dans l'air glacial et pollué de la ville. Il avait pris un des chewing-gums que j'avais trouvés dans sa poche après son sandwich.

— Je suis sûre que vous adoriez jouer au gendarme et au voleur quand vous étiez petit, fis-je d'un ton mutin en continuant à me débattre sous lui.

J'aurais menti en disant que sentir son corps plaqué sur le mien n'était pas une sensation des plus plaisantes. C'était vraiment étrange. Je n'avais jamais eu de fantasme de ce genre ni pensé que je pourrais un jour en développer, mais il fallait voir la vérité en face. Ça me plaisait parce que Wallace me plaisait. J'étais cuite.

— Moi aussi, repris-je sur un ton de confession en enroulant mes jambes autour de son bassin. Mais je ne jouais jamais les gendarmes.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il avant de commencer à se débattre à son tour.

— Ne me dites pas que vous n'appréciez pas, Wally, continuai-je tout en tendant le bras droit sur le côté pour prendre appui, la voix épaissie par l'effort. Vous n'avez pas l'air du genre de type qui sait mentir.

J'utilisai mon bras comme levier avant qu'il n'ait le loisir de répondre et tordis les hanches pour le retourner. Il se retrouva sous moi et, avant qu'il n'ait le temps de comprendre ce qui venait de se passer, je m'étais déjà relevée et remise en route. Il était sur mes talons, mais j'avais eu une idée. Une qui avait toutes les chances d'échouer, mais c'était mieux que rien. Et surtout, ça restait atrocement amusant.

Je m'engouffrai dans la bouche de métro suivante, puisque la ligne menait à l'arrêt que je visais, celui près de mon appartement. Sans ralentir, je sortis ma carte magnétique et passai le portique de sécurité. Wallace ne devait pas avoir d'abonnement ou souhaitait gagner du temps, car il sauta par-dessus la barrière.

Je remerciai les dieux en parvenant sur le quai. Un métro était là, le bruit de fermeture des portes retentissait. Je sprintai et entrai dans la deuxième voiture. Wallace arriva à cet instant, mais, pour pénétrer dans le métro à temps, il dut choisir le premier wagon. Il réussit à monter de justesse. Ma première occasion – fortuite – de le semer avait échoué. Tant pis.

Je n'attendis pas et traversai la rame, puis m'énervai sur la porte pour passer dans la suivante. Je continuai ainsi dans plusieurs voitures, pestant sur la basse fréquentation du métro à cette heure-ci. S'il avait grouillé de monde, j'aurais pu descendre n'importe où et tenter ma chance en me fondant dans la foule à un arrêt majeur. Mais non. Heureusement, celui que

je voulais n'était qu'à trois stations. Malheureusement, je fus la seule à sortir. Enfin, avec Wallace, qui me courait toujours comme un taureau décidé à emboutir la cape rouge que j'étais à ses yeux.

Je ne fis pas trois mètres avant d'être plaquée contre le mur, puis violemment retournée. Mais j'avais aperçu le visage que j'espérais voir en arrivant. Puce n'était pas loin.

— Votre voyage s'arrête ici, m'annonça Wallace.

— Où est mon pendentif ? demandai-je.

— À l'abri. Où est mon portefeuille ?

— À l'abri, répondis-je avec un grand sourire.

Wallace suivit le mouvement du regard, le coulant une fraction de seconde sur mes lèvres, et je sus. Je compris à cet instant précis que l'attirance que je ressentais n'était pas à sens unique. Oh, bon sang, Wally. Si seulement vous n'étiez pas flic...

— Nous verrons tout ça au poste, dit Wallace avec un sourire en coin.

Il pensait qu'il m'avait, et ça le mettait d'excellente humeur.

— J'aurais vraiment apprécié, répondis-je, mais je suis attendue.

Il fronça de nouveau les sourcils, geste définitivement craquant, et je n'attendis pas.

— Au secours ! À moi ! Ce type m'agresse !

Il leva brièvement les yeux au ciel avant de se tourner pour vérifier que le quai était désert. Il semblait satisfait lorsqu'il se retourna, ce qui ne manqua pas de m'agacer. Pourquoi les gens ne faisaient-ils jamais attention aux sans-abri ? Wallace allait apprendre la leçon.

Je souriais à pleines dents lorsque Puce le percuta, réalisant un plaquage digne des meilleurs matchs de football américain, le faisant rebondir contre le sol dans un bruit sourd.

— Merci, dis-je à Puce avant de poser le regard sur Wallace, qui gémissait doucement. À bientôt, beau blond.

Chapitre 17

J'étais à bout de souffle et je planais en pénétrant dans le *tea-room* où j'avais rendez-vous avec Jessica. L'adrénaline roulait dans mes veines comme une lame de fond. Je m'étais rarement sentie si grisée. C'était presque aussi bien que la première fois que j'avais volé un portefeuille. Mieux, même, car, lors de mon premier essai, je m'étais lamentablement fait prendre la main dans le sac et j'avais dû partir en courant. Chose qui ne m'était plus arrivée jusqu'à Wallace. Étrange que ce soit justement ces deux événements qui aient été les plus excitants de ma vie de voleuse. Peut-être que ce qui me faisait réellement prendre mon pied était de me faire attraper, au fond. Cette pensée m'arracha un sourire. Je ferais le pain bénit d'un psy.

Jessica se leva dès qu'elle me repéra, le visage rayonnant. Je l'avais rarement vue aussi radieuse.

— Wow, s'exclama-t-elle lorsque je la serrai dans mes bras, tu as vraiment l'air en forme !

— Je te retourne le compliment ! lançai-je en prenant place en face d'elle.

— Changement de poste, répondit-elle avec un sourire à la fois mutin et serein. Si tu savais à quel point troquer un patron pète-cul contre une patronne qui a fait le même job que toi avant sa promotion est bon pour le moral.

— Ça me fait vraiment plaisir, dis-je en lui serrant la main sur la table.

Le voile tomba à cet instant. Jessica et moi étions toujours très heureuses de nous voir, mais, immanquablement, le moment où l'on se souvenait qu'on s'était rencontrées par l'intermédiaire de Danny resurgissait. Cet atroce moment où sa disparition redevenait tangible. Quand je la regardais, je reconnaissais les cheveux noirs de son frère, les hautes pommettes qu'ils avaient héritées de leur père cherokee, le même menton décidé et, lorsqu'elle s'exprimait, le rythme de sa voix et sa diction me chantaient un air du passé qui me rendait atrocement mélancolique.

Je soupirai silencieusement et me forçai à sourire de la manière la plus douce qui soit.

— Raconte-moi tout ce que j’ai manqué ces derniers mois, lui ordonnai-je. Je veux tout savoir.

Nous commandâmes des chocolats chauds et elle me parla de la façon radicale dont son emploi à l’agence de publicité avait changé depuis que son ancien patron avait été viré et remplacé par une mère célibataire qui avait occupé son poste quelques années auparavant. Fini les heures sup tous les jours. Lorsqu’il y en avait, sa nouvelle patronne restait avec elle pour faire avancer les choses et, comme elle voulait passer le plus de temps possible avec ses enfants, elles se débrouillaient toujours pour que le travail soit fait en un temps record et correctement. Je n’aurais pas pu être plus heureuse de ces changements. Son ancien patron était un homme exécration.

— Oh, et tu ne connais pas la meilleure ? ajouta-t-elle sur un ton de confiance. Rogers a été viré parce qu’il volait des trucs au bureau.

— Des... trucs ? demandai-je, rougissant malgré moi.

— Des objets qui appartenaient aux gens de la boîte. Parfois des liquidités aussi, mais plutôt des bijoux, ce genre-là. On l’a appris la semaine dernière quand on a reçu un carton contenant tout un tas de choses qui avaient disparu. J’ai enfin récupéré le bracelet que papa m’avait fait. Dire que je m’en étais voulu pendant des mois parce que je croyais l’avoir égaré.

Elle agita son poignet, et je remarquai la tresse de cuir noir d’où pendait une plume en argent. Instinctivement, je remontai la manche de ma chemise pour montrer celui que je portais, comme s’ils étaient finalement réunis. M. Lightfoot en avait fait un pour ses trois enfants, Jessica, Danny et Blake, à leurs naissances. J’avais gardé celui de Danny, qui, lui, avait un petit loup. Je ne l’ôtai jamais. Le troisième, qui arborait un croissant de lune, c’était leur père qui l’avait conservé après le décès du plus jeune de ses fils à l’âge de six ans. Il s’était noyé en plein hiver alors qu’ils jouaient sur un lac gelé. Les larmes me brûlèrent l’arrière de la gorge lorsque je les ravalai.

— Comment va ton père ? demandai-je en ramenant mon bras pour faire tourner le bracelet autour de mon poignet.

Je faisais souvent ce geste lorsque j’étais stressée. Sentir le cuir frôler ma peau avait quelque chose de rassurant. D’aussi rassurant que quand Danny était encore là.

— Oh, tu sais, c'est papa. Quand j'étais petite, je pensais qu'il était invincible. Maintenant que je suis adulte, j'ai la preuve qu'il l'est. Rien ne lui fera courber l'échine.

Elle faisait allusion aux morts de Blake, de Danny et de son épouse. Jessica était la seule famille qui lui restait. M. Lightfoot était un roc. Il avait enterré sa femme et ses deux fils, mais il aimait toujours autant la vie. Peut-être qu'il avait trouvé un moyen de voir le bon dans ce que l'existence avait de plus atroce à offrir, ou peut-être que ses croyances étaient l'alternative acceptable au chagrin dans lequel Jessica et moi étions encore plongées huit ans plus tard. Il avait toujours répété que les esprits de ses aimés étaient à présent libres dans la forêt et couraient avec les loups. Comme j'aurais souhaité que ce soit vrai. J'ignorais ce qui arrivait après la mort, mais je craignais fort que ce soit bien moins poétique.

Je rabaissai prudemment ma manche pour ne pas faire cliqueter la menotte que j'avais à l'autre poignet, cachée sous le tissu. Je réprimai un sourire triste. J'en étais là. J'avais au poignet gauche le bracelet en cuir du seul homme que j'avais jamais aimé et au droit celui en métal d'un homme qui m'intriguait comme je ne l'avais jamais été. Et j'avais la sensation d'être enchaînée entre les deux.

— Ça lui ferait sûrement plaisir de te voir, ajouta Jessica. De savoir que tu vas bien. Il parle souvent de toi.

Je tournai la tête et regardai la danse des passants à travers la vitrine, ce mouvement perpétuel si rassurant. J'avais toujours énormément aimé M. Lightfoot. Il me l'avait rendu au centuple. J'avais été acceptée comme faisant partie intégrante de la famille de manière instinctive, comme un chiot perdu recueilli par une meute. Si Danny n'était pas mort, j'aurais peut-être arrêté le vol. Il était la seule source de bien-être dont j'avais besoin. Mais il nous avait quittés, et j'avais pris mes distances. Pas totalement. Pas définitivement. Je voyais régulièrement Jessica, une ou deux fois par an, mais je n'avais plus eu le courage d'aller trouver son père. Dès que je pensais à lui, la culpabilité de lui avoir fait perdre son deuxième fils me rongeaient comme le plus corrosif des acides. Pourtant, je savais qu'il ne m'en voulait pas. Pas à moi. Et c'était une partie du problème. Personne ne m'en voulait. Tout le monde répétait que c'était la faute à pas de chance. Mais « Pas de Chance » aurait été mon nom indien.

— Ça me ferait plaisir aussi, Jess, murmurai-je dans un souffle après un trop long silence.

— Mais ? demanda-t-elle. Je sens un « mais ».

Je ris doucement. Elle me connaissait trop bien. Notre proximité n'avait jamais changé, malgré la disparition de Danny, malgré la distance. J'avais été adoptée par toute la famille. À bien des égards, Jessica était la sœur que je n'avais jamais eue.

Ce fut à son tour d'attraper ma main, qui reposait alors sur mon genou. J'eus peur un instant qu'elle ne remarque la menotte, mais elle avait visé mes doigts, qu'elle serrait à présent.

— Abby, tu ne peux pas continuer à te sentir responsable après tout ce temps. Ça n'a aucun sens, comme ta culpabilité à cause d'*Abby's Song*. Papa sait que ce n'était pas ta faute. Je sais que ce n'était pas ta faute. Tout le monde le sait. La seule personne qui refuse de l'accepter, c'est toi. C'est la seule manière que tu trouves de rester dans le passé, mais tu dois avancer. Tu dois vivre. Tu as le droit d'être heureuse et l'obligation de t'autoriser à l'être.

Je relevai lentement le menton.

— Pourquoi j'ai l'impression que tu as répété ce discours plusieurs fois ?

— Parce que c'est le cas, pendant que je conduisais pour venir. J'y pense depuis hier matin quand je me suis réveillée.

Je tournai légèrement la tête et fronçai les sourcils.

— Tu as fait un rêve ? C'est pour ça que tu es là en pleine semaine alors que tu travailles ? demandai-je, incrédule. Ne me dis pas que tu as posé un congé exprès pour ça !

Elle haussa les épaules, et je soupirai.

— Je me fais du souci pour toi, Abby. Et mon rêve était clair.

Jessica faisait parfois des rêves auxquels elle accordait beaucoup d'importance. Elle appelait ça un truc de famille. Son père en faisait également. Danny rêvait souvent de choses très étranges, mais il n'était pas comme sa sœur et n'y voyait pas d'explications ou de messages codés. Je n'en avais jamais fait grand cas. Je ne croyais pas aux prémonitions, aux signes, et encore moins aux esprits qui couraient avec les loups dans la forêt. Ça faisait peut-être de moi une hypocrite, puisque j'avais hérité d'un

don qui n'avait rien de rationnel, mais tant pis. J'étais la plus cartésienne des êtres surnaturels.

— Vas-y, soupirai-je, vaincue.

De toute manière, je n'y couperais pas. Et si elle était venue rien que pour ça... Oh, bon sang. Elle était encore plus folle que moi.

Jessica sourit tendrement.

— Tu étais dans un temple d'or, tu tenais une clé, et il y avait une panthère noire à côté de toi qui te suivait comme ton ombre. En face de vous se trouvait un lion blanc, couché sur le flanc, blessé, en train de mourir. Oh, et, Abby, tu avais un papillon sur la joue, ajouta-t-elle comme si ça expliquait tout.

— Un papillon ? répétais-je en ricanant nerveusement.

De tous les animaux possibles ? Ce devait être une blague.

— Oui, un papillon bleu.

Je fis la moue. Tout semblait si évident quand Jessica parlait de ses rêves. Enfin, si on laissait de côté le fait que je n'y comprenais rien. Et elle y accordait tellement de crédit. Je n'avais jamais osé lui faire de remarque parce que ça aurait été déloyal de la part de quelqu'un capable de choses que la plupart des gens pensent impossibles. Qu'en savais-je, au juste ? Peut-être que ses rêves étaient un vrai truc. Je veux dire, je n'y croyais pas une seule seconde, mais peut-être.

— Et tu as fait plus de deux cents kilomètres pour ça, conclus-je en clignant des yeux de manière répétée.

— Le message est évident, Abby, et, si j'en ai rêvé, c'est que tu avais besoin de l'entendre. La panthère représente ta féminité refoulée. C'est elle qui a tué le lion blanc dans ce rêve. Ce lion, c'était Danny. Mais tu restais à côté d'elle sans comprendre qu'elle constitue le réel danger.

Ah. D'accord.

— Et le papillon ?

— Il signifie la transformation, le changement. Il était bleu, collé à ta joue comme une larme.

J'aimais Jessica. Sincèrement. Profondément. Éternellement.

Mais, parfois, elle me faisait un peu peur.

— Quand même, deux cents kilomètres pour ça, Jess ? demandais-je, estomaquée.

— Abby, quand tu nous as avoué que tu pouvais absorber l'énergie des gens, on ne t'a pas traitée de folle. Ça fait partie de toi. Ces rêves, ils font partie de ma famille.

Je m'en voulus aussitôt. Voilà pourquoi je n'avais jamais dit à Jessica ce que je pensais réellement. Je tenais à elle et je n'avais pas envie qu'elle se sente désavouée. Mais ma réaction avait dû être bien assez claire, et c'était précisément celle que je craignais que les gens aient envers moi. Bon sang, la première chose qui m'était passée par la tête était que, moi, j'aurais été capable de prouver mes dires, alors qu'eux avaient de la peine à prévoir la météo. J'étais la pire des amies qui existait.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, Jessica. Je ne souhaitais pas te vexer. Je suis sincèrement désolée.

Elle m'adressa un sourire triste.

— Je sais, répondit-elle avec douceur. Mais il est temps que tu laisses Danny partir et que tu reprennes ta vie, que tu rencontres des gens.

Je pinçai la bouche et réfléchis afin de choisir mes mots avec précaution.

— Tu as bien dit que c'était la panthère qui avait tué le lion ? demandai-je, et elle acquiesça. Et qu'elle représente ma féminité. Donc c'est bien moi qui l'ai tué, dans ton rêve.

Jessica soupira d'agacement et se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

— C'était un rêve, c'est métaphorique, il ne faut pas tout prendre au pied de la lettre. C'était ce que tu ressentais.

— Mais c'était le tien, pas le mien.

Elle détourna le visage. Je l'avais énervée. Jessica et moi ne nous étions jamais disputées et, si ce qui venait de se passer n'était pas à proprement parler une dispute, c'était ce qui y ressemblait le plus depuis qu'on s'était rencontrées, douze ans plus tôt.

— Peut-être que je me trompe, Abby, finit-elle par admettre. Peut-être que tu n'es pas le danger qui rôde autour de toi, mais ça reste valable. Danny est mort, tu ne pourras jamais rien y changer, et bon sang, s'il te voyait actuellement, il te botterait le cul !

Je fermai les yeux. Elle avait raison, tout comme Harrison ce matin. C'était presque étrange qu'ils m'en aient tous les deux parlé le même jour alors que c'était un sujet qu'on évitait en temps normal. Harrison ne

mentionnait généralement pas son nom parce qu'il savait les souvenirs que cela faisait remonter en moi. Quant à Jessica, nous discussions de tout sauf de lui, même s'il était toujours une présence invisible à notre table. Je commençais à haïr les coïncidences.

Je pris une profonde inspiration pour essayer de chasser les images qui s'imprimaient sur mes paupières closes comme la rediffusion d'un film d'horreur que j'avais regardé en boucle des nuits durant, mais rien ne les faisait disparaître. Je m'étais réveillée un matin, lovée contre Danny. J'avais froid. Je lui avais demandé s'il avait laissé la fenêtre ouverte et n'avais obtenu aucune réponse. Sa peau était fraîche également, et je me souviens que, sur le moment, j'avais souri en pensant que c'était un bon prétexte pour qu'on se réchauffe mutuellement. Mais, lorsque je l'avais poussé, il n'avait pas réagi. Il était mort durant la nuit, en plein sommeil.

Je serrai les yeux. Ce n'était pas comme ça que je voulais me rappeler de lui. Je voulais revoir son sourire. Entendre son rire. Tout, mais pas ça.

Je n'avais plus jamais partagé le lit de quiconque depuis ce jour-là. Les médecins avaient parlé d'une rupture d'anévrisme, mais trop de choses étaient étranges. On aurait dit que c'était leur conclusion faite de mieux. Or, quand je dormais, je n'avais pas forcément la maîtrise de mes pouvoirs. J'avais tout à fait pu le vider de son énergie sans m'en rendre compte. J'ignorais pourquoi ça se serait produit cette fois-là et pas les autres, mais c'était l'explication la plus plausible. Et je refusais de prendre de nouveau ce risque. Alors oui, j'avais eu d'autres histoires après Danny, mais ça n'avait jamais abouti, car le moment où j'aurais dû justifier le fait de ne jamais rester pour la nuit arrivait inmanquablement, et je n'en avais pas la force. Je ne l'aurais peut-être plus jamais. Et même si je me faisais assez confiance pour réessayer huit ans plus tard, ce qui s'était passé avec le garde du musée et l'accident de lundi me confortaient dans l'idée que c'était hors de question. Mais Jessica avait fait plus de deux cents kilomètres parce qu'elle s'inquiétait pour moi. Je ne voulais pas qu'elle parte sur une note défaitiste.

— J'ai peut-être rencontré quelqu'un, avouai-je.

— Peut-être ? répéta-t-elle avec un sourire espiègle.

Je compris que notre semblant d'altercation venait de prendre fin aussi rapidement que ça.

— Raconte-moi tout ! m'ordonna-t-elle.

— Il n’y a pas grand-chose à dire, répondis-je en souriant à mon tour. Je ne l’ai vu qu’à trois reprises. Il a mauvais caractère, mais un charme fou.

OceanofPDF.com

Chapitre 18

Ce ne fut qu'en passant la porte de chez Harrison que je me rendis compte que je n'étais pas retournée à la boutique. J'avais plusieurs appels en absence. Lupita m'avait probablement laissé une dizaine de messages vocaux à moitié en italien sur un ton de baron de la pègre. J'écouterais ça plus tard. Ou jamais.

— *Hey Ab's*, me salua un Harrison pratiquement endormi sur son canapé lorsque je m'approchai.

— T'as l'air en forme, commentai-je en m'asseyant dans le fauteuil le plus proche de lui.

— La faute à qui ? gémit-il en se frottant les yeux.

J'attendis qu'il me regarde pour lui faire comprendre que son manège ne fonctionnerait pas avec moi.

— À celui qui a décidé de rester debout toute la nuit.

— Ah, dans ce cas, c'est la faute de Craig.

— C'est toujours la faute de Craig, dis-je avant de changer brusquement de sujet. Tu as ce que je t'ai demandé ?

Ma question parut le réveiller d'un coup. Il avait encore l'air terriblement fatigué, mais il semblait soudain alerte sous le masque de cernes qui lui mangeaient le visage.

— Je ne suis pas sûr que tu vas aimer, répondit-il sombrement, ce qui me fit froncer les sourcils et accélérer le pouls. John Smith n'existe pas.

La surprise provoquée par sa révélation se teinta d'un étrange élan de rage pure. J'avais été piégée dans les règles de l'art. Et par le type qui avait essayé de me faire lui voler un recueil de Keats. Mais ce point ne me surprenait pas. Quelque part, je m'en doutais depuis la seconde où j'avais reçu les clichés, avant même de trouver le mot où il m'appelait Rossignol.

— Harrison, comment pourrait-il ne pas exister ?

J'avais contenu ma voix et muselé ma colère, cependant elle était bel et bien présente. Ce qui m'énervait n'était pas le fait que John Smith – de tous

les noms, sérieusement ! – n'existe pas, c'était que mon frère ne s'en rende compte que maintenant.

— Ab's, ne m'en veux pas, OK ? C'était vraiment du bon boulot.

Pas comme le tien, songeai-je amèrement, mais je me retins de faire la remarque à voix haute.

— Le travail de camouflage était exceptionnellement bien fait. Tu n'as pas idée du nombre de lois que j'ai dû enfreindre pour découvrir le pot aux roses.

— Et je n'ai pas envie de savoir. Ce qui m'intéresse, en revanche, c'est de comprendre pourquoi tu ne les as pas enfreintes avant... disons... qu'on accepte ce job et qu'on lui dérobe ce fichu bijou, qui est un faux, au cas où papa aurait oublié de te mettre au courant. On s'est précipités dans une arnaque, là, tu en as conscience ? explosai-je avant d'arrêter aussi net.

« *Pas un mot à vos associés, Rossignol.* » Oh, l'enfoiré. J'ignorais encore comment je m'y prendrais, mais je lui ferais payer. On ne volait pas un voleur, mais on ne le piégeait pas non plus. J'espérais pour lui qu'il était doué, parce qu'il allait sacrément le regretter si j'avais mon mot à dire.

— Qu'est-ce qui se passe, Ab's ? Qu'est-ce que tu me caches ? demanda mon frère en se redressant pour se pencher dans ma direction.

Je secouai la tête. Il fallait que je me calme. Tout de suite.

— Pas de question, c'était le deal. J'ai besoin que tu m'enlèves ça.

Je tendis le bras et agitai mon poignet devant son visage. À la deuxième secousse, la menotte sortit de ma manche et Harrison écarquilla les yeux. Puis il entrouvrit la bouche et sembla hésiter.

— C'est juste une menotte, Harri. Elle n'est pas radioactive. Inutile de faire une tête de trois kilomètres.

— Comment... ?

— Tu te souviens du type à qui j'ai pris son portefeuille lundi ? C'est un flic.

Je sentis le choc dans son énergie. Mais j'étais trop énervée pour en avoir quelque chose à faire.

— Oh, bon Dieu ! s'écria-t-il. Tu plaisantes ? Papa est au courant ? Il va te tuer, Abby !

— Non, précisément parce qu'il ne l'est pas et qu'il n'a pas besoin de l'être.

Harrison plissa les yeux et fit une moue étrange.

— Il t’a retrouvée, c’est ça ? Il a remonté ta piste, Ab’s ? insista-t-il lorsque je ne répondis rien.

Je commençai à avoir une crampe à force de tendre le bras dans sa direction. Je le rebaissai en soupirant.

— Pas exactement. C’est moi qui lui filais le train, avouai-je.

Mon frère se mit à secouer la tête et à gesticuler comme s’il était totalement perdu face à la montagne de choses qu’il souhaitait me reprocher à cet instant précis. Parfois, prendre une décision était très dur, aussi décidai-je de l’aider en me montrant totalement honnête. Harri et moi nous chamaillions constamment, mais les vraies engueulades étaient rares. Par contre, quand ça arrivait, c’était explosif. Alors, quitte à crever l’abcès, autant y aller franco. Il était plus judicieux de mettre Harrison au courant dès à présent, de toute manière. Parti comme c’était, j’aurais besoin de son aide sous peu.

— Il m’a pris le pendentif de maman.

Harrison leva les yeux au ciel avant de s’immobiliser soudainement. Comme escompté, c’était la goutte d’eau qui fit déborder le vase de son incompréhension me concernant.

— Et ça non plus, papa n’a pas besoin de le savoir, ajoutai-je avant qu’il ne pense à me faire du chantage à ce sujet.

— Il va falloir me payer très cher.

— Plus que quand tu fais un *background check* sur une cible et te plantes lamentablement ?

J’avais parlé sèchement, mais il le méritait. Il n’avait jamais merdé à ce point. Moi non plus, d’ailleurs. C’était juste dommage qu’on ait choisi de le faire de manière presque synchronisée.

— Comme je te l’ai dit, c’était du travail de génie. C’était presque indécélable.

— Ce qui serait une parfaite ligne de défense si tu n’avais pas découvert le truc en quelques heures depuis que je t’ai demandé plus d’infos, Harri. C’était avant qu’il aurait fallu le faire. Et non, le coupai-je dès qu’il ouvrit la bouche, je n’ai pas envie de savoir comment tu as fait, ni pourquoi ce n’était pas ta faute. Ça ne doit plus se reproduire, point. Je ne dirai rien à papa, tu ne lui parleras pas du pendentif de maman, et on sera quittes lorsque tu m’auras filé des informations sur l’inspecteur Christopher Wallace de l’HPD. Est-ce que c’est clair ?

Mon frère ressemblait à un petit chiot qu'on venait de prendre sur le fait alors qu'il relâchait sa vessie sur le beau tapis du salon. Je baissai machinalement les yeux et remarquai qu'il n'avait pas nettoyé les miettes. Elles allaient probablement rester là jusqu'à ce que sa femme de ménage passe. Je me demandais parfois s'il avait été élevé avec les loups plutôt qu'avec nous. Maman lui aurait tiré les oreilles.

Je culpabilisai de lui avoir parlé sur ce ton en relevant la tête. Bien sûr, il m'avait mise dans une situation extrêmement désagréable, mais elle risquait de lui retomber dessus également. Ce merdier, c'était le nôtre, et j'allais devoir arranger les choses. Et c'était mon petit frère. Qu'il ait merdé ou pas, reporter ma frustration sur lui n'était vraiment pas glorieux de ma part. D'autant plus que papa se chargerait de lui passer un savon dès qu'il l'apprendrait. Parce que ça finirait par se produire. Et le truc injuste, là-dedans, c'était que, si j'avais été à la place de Harrison, sa réaction n'aurait pas du tout été la même. Parfois, je me disais que c'était la faute de la génétique. Je ressemblais bien plus à maman que mon frère, et c'était sûrement une des raisons pour lesquelles papa ne se mettait jamais autant en colère contre moi. Je me demandais ce que Harrison pouvait ressentir dans ces moments-là. Même s'il m'avait élevée et que j'étais sa fille à deux cents pour cent, nous ne partagions pas le même ADN, alors que lui et Harrison, si.

— Excuse-moi, Harri, dis-je d'un ton doux. Je crois que je suis légèrement stressée.

Je n'avais pas du tout aimé le regard de reproche qu'il m'avait adressé à la mention du vol du pendentif de maman, mais ce n'était pas une raison suffisante. Au contraire, sa réaction était même totalement justifiée. C'était l'unique objet qu'elle avait emporté en quittant la Corée et elle ne l'avait jamais ôté de son vivant. Ce pendentif, c'était un peu le seul héritage maternel que nous avions.

— Et je vais tout arranger, lui promis-je. Mais d'abord, j'ai besoin que tu m'enlèves ça.

Harrison me sourit de manière machinale et partit chercher de quoi forcer la menotte dans un silence de plomb. Bon sang, je détestais me disputer avec mon frère. C'est pourquoi, dès qu'il revint, je me levai pour le prendre dans mes bras sans dire un mot. Il me serra en retour, et je compris que ça allait passer. Peut-être pas dans la minute qui suivait, mais tout irait

bien quand on se reverrait. J'avais été tellement obnubilée par ma propre colère que j'avais complètement négligé le fait que lui aussi devait s'en vouloir et que, comme c'était un James, se planter lamentablement n'était pas quelque chose de facile à vivre.

— Désolée, Duck-Young, lui dis-je en le relâchant.

— Oh, ta gueule !

Mais il sourit.

OceanofPDF.com

Chapitre 19

Je restai de nombreuses minutes au coin de la rue où habitait un homme qui n'existait pas, tapie dans l'angle d'un immeuble à l'abri de la lumière des lampadaires, mais pas de la pluie qui tombait toujours aussi régulièrement. L'appréhension me faisait hésiter, m'empêchant d'avancer en direction de mon rendez-vous, et la raison qui me retenait agitait les cendres de ma colère pour en raviver les braises. J'avais toujours eu une couverture. Personne ne savait que j'étais l'Ombre. Personne en dehors de gens en qui j'avais toute confiance et entre les mains de qui j'aurais mis ma vie. Or, cet homme avait réussi à nous piéger avec une facilité déconcertante. La manière dont le dénommé John Smith avait appris ma véritable identité restait un mystère absolu. Une erreur avait dû être commise à un moment donné. Mais laquelle ? Et quand ? Je n'avais pas opéré depuis des mois, pour l'amour de Dieu ! Et ce type me piégeait deux minutes chrono après avoir débarqué en ville ? Non, ce n'était pas de l'appréhension que je ressentais, c'était bel et bien de la peur. La peur qu'il ait connu mon secret depuis bien plus longtemps et attendu le bon moment pour s'en servir. Et, plus que tout, que ce ne soit pas le seul de mes secrets qu'il possédait.

Je pris plusieurs profondes inspirations pour calmer mes nerfs et m'avançai. Agir maintenant, paniquer plus tard.

Il était 18 h 55 lorsque je remontai le petit tapis rouge qui menait au portier. Je m'apprêtais à lui dire que j'avais rendez-vous, mais il me salua d'un geste de la tête et m'ouvrit la porte, ce qui ne fit rien pour me rassurer. Bien sûr, il m'avait vue deux jours plus tôt, mais je portais une belle robe de soirée, j'étais maquillée et coiffée élégamment. À l'heure actuelle, j'étais vêtue de noir de la tête aux pieds, mes cheveux étaient ramenés en chignon bas, et je ne ressemblais plus du tout à Ilsa Blaine. J'avais choisi de revêtir les habits de l'Ombre, puisque c'était elle qui avait été convoquée. Et, pour une raison obscure, je m'étais toujours sentie plus à l'aise dans ces vêtements, comme s'ils me donnaient une excuse pour ne plus être la

gentille Abby de tous les jours, mais une voleuse implacable qui ne se laisserait pas marcher sur les pieds. C'était précisément ce dont j'avais besoin ce soir.

Je saluai le portier à mon tour et entrai, puis me dirigeai d'un pas décidé vers l'ascenseur, la tête haute. Je ne doutais pas un instant qu'on était en train d'observer ma progression par le biais des caméras de surveillance que j'avais repérées du coin de l'œil. Je voulais envoyer dès le départ un message clair et net : j'étais sûre de moi, je ne craignais rien, et il ne me faisait pas peur. Bien sûr, j'aurais préféré ressentir ces émotions et ne pas devoir contenir le faible tremblement de mes mains. Parce que, au moment d'entrer dans l'ascenseur, je me demandais clairement si je n'aurais pas mieux fait de me laisser coffrer par Wallace.

Une musique aussi légère que stressante accompagna mon ascension jusqu'au dernier étage de l'immeuble. Le trajet me sembla durer une éternité. Pourtant, il était 18 h 59 lorsque les portes s'ouvrirent sur le majordome, qui m'attendait de toute évidence de pied ferme avec son petit air pincé.

Dire que j'ai voulu le même à la maison, songai-je en l'étudiant dédaigneusement.

— Mademoiselle James, me salua-t-il.

Je tiquai en entendant mon nom. Je n'aurais pas dû être surprise, vu les clichés que j'avais reçus. Malgré cela, être confrontée à la réalité, au fait accompli, était pour le moins déconcertant. C'était comme si on venait de braquer des projecteurs sur moi. La lumière désintègre les ombres.

— Bonsoir, répondis-je sèchement, plus par besoin de combler un silence qui risquait de me mettre mal à l'aise que par politesse.

Il m'invita à le suivre d'un geste de la tête, et je m'exécutai d'un pas bien plus décidé que je ne l'étais.

Même vide, l'endroit était impressionnant. Peut-être même plus, car il semblait nettement plus grand et les richesses étalées bien plus nombreuses. Pour un homme qui n'existait pas, Smith avait un compte en banque bien réel. Tableaux de maîtres – je n'avais pas vu un seul faux –, un œuf de Fabergé de mauvais goût – je n'avais jamais compris l'intérêt esthétique de ces choses... Ils étaient rares et coûteux, mais encore plus immondes – et plusieurs statues qui, elles, auraient clairement eu leur place dans un musée. Et j'étais persuadée que toutes ces œuvres avaient été légalement acquises.

S'il s'était procuré certains éléments de manière illicite, ils devaient être à l'abri dans une pièce où le maire n'avait pas eu accès. J'aurais aimé avoir été convoquée pour l'aider à augmenter sa collection, mais une petite voix me soufflait que ma présence ici servait un tout autre but.

Le majordome me conduisit au salon, non loin de la bibliothèque où le maître des lieux m'avait tendu le recueil de Keats. Espace qui se trouvait au moins à dix mètres de l'entrée. J'aurais pu faire ce chemin sans chaperon.

— Pile à l'heure.

Je sursautai en tournant la tête. John Smith était assis sur le canapé de cuir sombre, tout de noir vêtu. Avec ses cheveux de jais, son camouflage était presque parfait. Je ne l'avais même pas remarqué avant qu'il parle. Seule sa peau tranchait avec les ténèbres qui l'entouraient. Il ressemblait au reflet du *Narcisse* du Caravage, si immobile qu'il aurait pu n'être que l'image résiduelle d'un homme qui se serait un jour trouvé à sa place, une ombre parmi les vivants.

Il me laissa l'observer durant plusieurs secondes, comme s'il se prêtait au jeu, et ne bougea pas d'un millimètre tandis que je passais en revue le moindre détail de son visage pour les confronter avec mes souvenirs. Il n'avait pratiquement pas de rides, ce qui était étrange, un peu comme si le temps coulait sans le toucher. Je lui aurais donné plus de trente ans sans hésiter, mais ça tenait plus à sa prestance et à sa stature qu'à ses traits. Il rayonnait d'une confiance qu'on met des années à acquérir, quand on y arrive.

Smith esquaissa finalement un sourire mécanique qui releva un coin de sa bouche tandis que l'autre restait statique et, sans me quitter des yeux, s'adressa au majordome :

— Merci, Nigel, ce sera tout.

Ce dernier hocha la tête et disparut tout aussi vite. J'ignorais où. J'étais incapable de décrocher le regard de Smith, comme si j'avais peur qu'il s'évapore à son tour si je me risquais à le faire.

— Bonsoir, Rossignol, me salua-t-il alors. Prenez place, je vous en prie.

Il me désigna du menton un siège en face de lui. Il n'avait pas cligné une seule fois des yeux depuis que j'étais arrivée. Ce détail me fit frissonner.

— Pourquoi suis-je ici ? demandai-je sans bouger d'un iota.

— Parce que je vous ai priée de venir.

« *Priée.* » Je refrénaï mon envie de soupirer d'agacement. Il cherchait probablement à me déstabiliser. Il ne tenait qu'à moi de ne pas le laisser y parvenir.

— Pourquoi m'avez-vous priée de venir ? réessayai-je d'un ton aussi calme que détaché.

Il sourit, de bon cœur cette fois-ci, mais c'était encore plus effrayant. Il y avait quelque chose de factice en lui. Rien n'était sincère. Et il n'émettait aucune énergie. Pourtant, le souvenir de son aura néfaste me faisait trembler comme si c'était le cas. J'avais toujours autant envie de partir en courant.

— Je dois assister à un vernissage, répondit-il, ce qui me fit froncer les sourcils, aussi clarifia-t-il. Je ne souhaite pas m'y rendre seul.

Je tournai légèrement la tête. À quoi jouait-il ? Il devait plaisanter.

— Quelque chose vous contrarie, Rossignol ?

Je fus tentée de lui livrer clairement et vertement le fond de ma pensée à l'aide d'un vocabulaire largement plus coloré que son aura. Sauf que ce type me faisait chanter – même s'il ne l'avait pas encore officiellement annoncé – et je n'étais pas la seule qui risquait quelque chose. Si tel avait été le cas, je ne me serais pas retenue. Mais papa et Harri étaient mêlés à mes activités. Je ne pouvais pas.

— Je n'aime pas spécialement ces jeux, répondis-je avec précaution, mais d'un ton froid. Vous m'avez piégée, félicitations. Vous attendez quelque chose de moi et, dans la mesure où je fonctionne très mal au chantage, je vous suggère de m'expliquer ce dont il s'agit dès maintenant si vous souhaitez l'obtenir.

J'avais parlé de manière très posée. Je n'étais pas peu fière de moi. Mentalement, j'avais remplacé toutes les virgules par une insulte.

Smith haussa les sourcils. Il semblait presque surpris. *Semblait.* Ce geste était tout aussi faux que le reste de sa personne.

— Je vous l'ai dit, j'aimerais que vous m'accompagniez à un vernissage, mademoiselle James. Je serai heureux de me montrer plus clair sur place. Je ne suis pas à la recherche d'une simple escorte, ajouta-t-il avant que je n'aie le temps de rétorquer quelque chose. Il sera plus facile de vous révéler ce que vous devez savoir une fois que nous y serons.

Sa dernière phrase ne me plut pas du tout. J'aimais tout savoir avant de débarquer dans un traquenard. Ce que ce vernissage puait à plein nez. Cependant, ce n'était pas comme si j'avais réellement le choix. Il possédait

des photos compromettantes de moi et connaissait ma véritable identité. Il avait probablement orchestré le vol de la Petite Demoiselle chez lui pour que j'en commette un plus dangereux, et la pièce qu'il convoitait se trouvait au vernissage où il voulait que je l'accompagne. J'étais pieds et poings liés. Et le pire, dans tout ça, c'était que, s'il faisait appel à moi, la mission devait être plus que corsée. Le genre que n'importe quel cambrioleur sain d'esprit aurait refusé tout de go, d'où le chantage. Ou alors il s'agissait d'un test, et ça ne me plaisait pas plus.

— Très bien, finis-je par dire. Quand ?

Il me gratifia d'un nouveau sourire factice avant de consulter sa montre.

— Nous partons dans vingt minutes.

Je clignai plusieurs fois des yeux, espérant avoir mal compris. Malheureusement, ça ne semblait pas être le cas. Il resta impassible, attendant de toute évidence que je réagisse verbalement. Je n'avais aucune affaire avec moi. Ni habits ni équipement. Ça n'allait pas être possible.

Comme s'il avait lu mes pensées sur mon visage, il se leva d'un geste gracieux et s'éloigna en direction de l'escalier.

— Suivez-moi.

Il me fallut quelques secondes pour obtempérer, tant l'incompréhension avait figé le moindre de mes muscles. Il avait presque fini de gravir les marches qui menaient à l'étage lorsque je le rattrapai. Je me gardai de trop l'approcher, cependant, et laissai une distance de sécurité entre nous.

Il parcourut la moitié du couloir, ouvrit une porte et s'engouffra dans une pièce. Selon le plan que j'avais mémorisé, il s'agissait d'une des trois chambres d'hôtes que l'appartement comptait. Je lui emboîtai le pas. Tout ce que je vis alors fut la robe somptueuse qui était étendue sur le lit en face de l'entrée.

— Bon sang ! m'étranglai-je en approchant avec précaution.

Je m'arrêtai à quelques centimètres, le souffle coupé. Elle devait valoir plusieurs milliers de dollars, et certainement plus du double de la plus chère de mes propres acquisitions.

— Le blanc vous allait à ravir, dit Smith, quelque part derrière moi.

Je me retournai et l'observai. Il se tenait près du mur, à l'entrée, et m'étudiait en retour, une drôle de lueur au fond du regard.

— Mais le bleu est votre couleur. J'espère qu'elle vous plaît.

Je ne sus que répondre. Bien sûr, la robe me plaisait. C'était un rêve de tissu de la plus belle facture et je n'avais jamais vu son égale. Ce qui ne me plaisait pas, en revanche, était que Smith veuille que je la porte pour l'accompagner à un vernissage dont je ne savais rien. Où allions-nous pour justifier pareille robe ? Je me tournai vers cette dernière et tendis une main hésitante pour caresser l'étoffe, presque gênée. Elle était plus douce que les nuages, et je laissai mes doigts courir plus longtemps que de raison sur ce petit bout de paradis.

— Je vous attends en bas dans quinze minutes.

Je sursautai en entendant la voix de Smith si proche dans mon dos. Je me retournai avec un temps de décalage et me figeai comme une antilope devant un prédateur. Il se tenait à moins d'un mètre de moi, me dominant de sa taille, sombre et dangereux, et l'air s'enfuit de mes poumons. Même s'il parvenait à masquer son aura, je pouvais ressentir son manque comme un trou noir qui faisait se dresser jusqu'au dernier poil sur ma peau, étouffant mes sens et faisant hurler mon esprit.

— Qu'êtes-vous ? demandai-je dans un souffle.

Le sourire qui se dessina alors sur son visage était le plus vrai qu'il m'ait adressé depuis que j'avais croisé sa route. Presque attendri, comme s'il avait pitié de sa proie au dernier instant.

— Et vous, qu'êtes-vous, Rossignol ?

J'ouvris la bouche, mais la réponse que je ne possédais pas mourut sur mes lèvres. Celui qui se faisait appeler John Smith tourna les talons sans attendre que je retrouve mes esprits. Juste avant de passer la porte, il me lança :

— Quatorze minutes.

Puis il disparut, me laissant seule devant une robe qui valait quelques milliers de dollars, dans son appartement à plusieurs millions, avec un nombre de questions encore plus important.

Chapitre 20

La robe m'allait comme un gant. Ça ne me surprit pas le moins du monde. Pas venant d'un individu comme Smith. Il connaissait même ma pointure, puisque les chaussures qui attendaient au pied du lit étaient à la bonne taille, et je préférais ne pas songer actuellement à toutes les autres choses qu'il savait sur moi. Le malaise remonta le long de mon dos en même temps que les derniers centimètres de la fermeture Éclair. Le tissu me moulait à la perfection. Il n'y avait pas un endroit trop lâche ou trop serré. La robe épousait chaque courbe de mon corps comme une seconde peau, elle était étouffante. Et, au lieu de me procurer le plaisir que je ressentais toujours en enfilant une belle pièce, elle me donna l'impression d'être une prison mobile qui me suivrait toute la soirée, comme si Smith m'avait passé des menottes dont je ne pouvais me défaire. Jamais je n'aurais pensé que porter quelque chose d'aussi magnifique pourrait me faire me sentir si mal.

Des quatorze minutes que Smith m'avait laissé, il ne m'en avait fallu que deux pour fouiller la chambre sans rien trouver d'intéressant, trois pour me changer, une pour me coiffer plus ou moins convenablement et une autre pour redescendre dans le hall. J'attendis donc près de sept minutes debout près de la porte, sous le regard scrutateur de Nigel, qui avait probablement peur que, sans surveillance, mes mains baladeuses ne s'emparent de quelques objets. Il restait pourtant relativement discret, ne me regardant jamais de manière frontale, toujours du coin de l'œil tout en prétendant être occupé à dénicher des grains de poussière invisibles sur une bibliothèque immaculée à l'aide d'un plumeau aussi blanc que touffu.

— Je n'ai pas de poches.

— Je vous demande pardon ? fit-il en tournant vers moi son visage éternellement pincé.

J'écartai les bras pour lui montrer ma robe avant d'exécuter un tour sur moi-même.

— Je n'ai pas de poches, répétais-je d'un ton rassurant avec un sourire plus faux que le bijou que j'avais dérobé deux jours plus tôt. Pas besoin de

vous faire de mouron.

Il retroussa le nez de manière dédaigneuse. Il avait de toute évidence assisté à mon vol dans le bureau de son patron, en direct ou en différé, car il lança un regard furtif à mon décolleté.

— Vous êtes ravissante.

Je sursautai une fois de plus en entendant la voix de Smith, que je n'avais ni senti ni vu approcher. C'était encore plus déroutant que d'être fouettée par son énergie négative, et ô combien plus dérangeant. Je le regardai s'avancer, vêtu d'un costume trois-pièces si bien coupé qu'il mettait sa stature en valeur et lui conférait une prestance folle. Ses cheveux noirs étaient ramenés en catogan à la base de sa nuque, comme la première fois que je l'avais rencontré. Il était beau, à sa manière dangereuse, mais c'était une beauté qui n'avait rien d'attirant. Comme un animal féroce qu'aucun grillage ne sépare de sa proie. Tout ce que je pouvais espérer était que son dernier repas était relativement récent et que je ne constituais pas une nourriture de choix. Parce que cet homme allait m'utiliser pour dérober une chose qu'il convoitait. Je ne souhaitais pas y laisser plus de quelques plumes.

Smith sourit en arrivant à ma hauteur et tendit le bras dans ma direction. J'eus un mouvement de recul aussi instinctif qu'immédiat, ce qui lui fit pincer les lèvres, et il me montra sa paume pour révéler ce qu'il tenait. Je pouffai dédaigneusement.

— C'est une blague ?

— Je vous fais confiance pour la restituer à notre retour, répondit-il en me contournant pour me passer *die kleines Fraülein* autour du cou.

Après les menottes que représentait la robe, la Petite Demoiselle était le parfait boulet du prisonnier.

— Est-ce que c'est la vraie, cette fois-ci ? demandai-je, extrêmement mal à l'aise à cause de sa présence dans mon dos.

Ne pas pouvoir le voir était pire que l'inverse.

— Je l'avais sur moi toute la soirée, lundi, dit-il avec un semblant d'amusement dans la voix tout en refermant l'attache. C'est à moi que vous auriez dû faire les poches.

Rien que l'idée de le toucher me donna la nausée.

Comme si l'univers voulait me punir de cette pensée, Smith se plaça à côté de moi et, après que j'eus enfilé le manteau que Nigel venait de

m'apporter, me tendit le bras, m'invitant à m'en saisir. Je ne tentai même pas de masquer le dégoût que cette proposition me provoqua. Smith ne s'en formalisa pas et s'avança jusqu'à l'ascenseur.

— Mademoiselle James ? m'appela-t-il tranquillement.

Je soupirai de dépit et le rejoignis.

— Bonne soirée, monsieur.

— Merci, Nigel.

Je pénétrai dans l'ascenseur et me retournai au moment où Smith entrait à son tour.

— Nigel, saluai-je le majordome avec un grand sourire.

Puis je plongeai discrètement la main dans mon décolleté tandis que Smith appuyait sur le bouton du rez-de-chaussée et, au moment où les portes commencèrent à se fermer, j'agitai un étui métallique. J'eus le plaisir de le voir écarquiller les yeux, mais les portes se refermèrent avant que je puisse réellement en profiter.

— Tenez, dis-je en tendant l'objet à Smith sans le regarder. Vous rendrez ça à votre gorille d'appartement.

Il s'en saisit délicatement, et je tournai alors la tête pour vérifier qu'il ne me frôle pas au cours de l'opération. Je n'avais aucune envie que nos peaux se touchent. J'étais persuadée qu'un contact physique serait très désagréable.

Smith parut quelque peu intrigué.

— Il me surveille depuis que je suis arrivée de peur que je chipe quelque chose dans votre appartement, répondis-je en haussant les épaules.

Le fantôme d'un sourire apparut sur ses lèvres et il fit disparaître l'étui à cigarettes dans une de ses poches. Je détournai aussitôt la tête, résolue à garder les yeux fixés sur les portes de l'ascenseur jusqu'à ce qu'elles se rouvrent. Le trajet en sa compagnie dans un espace clos serait déjà bien assez désagréable comme ça.

— Je sens que nous allons bien nous entendre, mademoiselle James.

— J'ai bien peur que vous ne fassiez erreur, monsieur Smith, ou quel que soit votre vrai nom. Je n'ai jamais aimé les maîtres chanteurs.

— J'ai dit que nous allions bien nous entendre, observa-t-il posément. Vous n'aurez pas besoin de m'aimer, rassurez-vous.

Je ne pus m'empêcher de le dévisager. Quel goujat ! Son visage était l'impassibilité même. Cet homme était bien trop calme et trop contenu pour

être honnête. Et j'avais beau ne pas discerner son aura, il ne m'en paraissait pas moins entouré d'ombres mouvantes, comme s'il en était constitué et que son enveloppe charnelle n'était qu'un subterfuge pour les yeux humains.

Je reportai mon attention sur les portes et ne les quittai plus jusqu'à destination. Elles s'ouvrirent sans un bruit, et je restai en retrait pour le suivre à l'extérieur. Le portier ne sembla même pas remarquer mon changement de tenue. Il nous salua poliment et nous accompagna jusqu'à la limousine qui attendait en nous abritant sous un parapluie. Je m'assis en silence et Smith m'imita, prenant place en face de moi.

— Où allons-nous ? demandai-je lorsque la voiture eut démarré.

— À un vernissage.

Cette fois-ci, je ne pus me retenir de lever les yeux au ciel. J'y ajoutai un profond soupir pour être sûre de faire passer le message.

— Où ?

— Au musée Blumberg.

Je me figeai aussitôt. Smith paraissait si détendu que je compris sans l'ombre d'un doute qu'il était parfaitement au courant.

— Vous plaisantez ?

— Je ne suis pas assez familier avec l'humour pour tenter la plaisanterie, mademoiselle James. La destination vous pose-t-elle un problème ?

— Non, répondis-je, les mâchoires serrées.

Ce qui était un mensonge éhonté, et nous le savions tous les deux. C'était au musée Blumberg que j'étais tombée sur Max lorsqu'il faisait sa ronde, là qu'avait eu lieu l'accident qui l'avait laissé dans le coma. Je m'étais juré de ne plus jamais y remettre les pieds.

Plusieurs kilomètres défilèrent dans un silence absolu. Je me contentais d'étudier Smith, à moitié perdue dans mes pensées. Sa peau sans ride mais qui ne paraissait pas si jeune, ses yeux si sombres et pourtant bleus, l'angle de sa mâchoire qui semblait aussi tranchant que la plus affûtée des lames.

— En général, les gens observent de façon discrète, dit-il au bout de quelques minutes.

— En général, les gens ne prennent pas autant de plaisir à être observés.

Il m'adressa un sourire qui avait de nouveau légèrement l'air sincère, ce qui me mit encore plus sur mes gardes.

— Qui êtes-vous ?

Je n'avais pas posé la question de manière brusque. Mais affirmer que j'avais besoin de la réponse aurait été un euphémisme. Je n'avais jamais rencontré son semblable et il me terrifiait au-delà des mots. Tout ce que je captais de lui était mort et destruction, quand je captais quelque chose. Mettre un nom sur ce qu'il était aiderait peut-être à m'apaiser quelque peu.

— John Smith, répondit-il.

— Quel est votre vrai nom ?

Un autre sourire.

— Les noms ont un trop grand pouvoir pour être révélés aussi facilement... Abby.

Je sentis mon visage se refermer totalement. À la manière dont il avait prononcé mon prénom, nul doute qu'il connaissait également le véritable.

— Vous pensez que, parce que vous avez bien fait vos recherches et avez découvert le mien, vous avez du pouvoir sur moi ? demandai-je sèchement.

Il m'observa quelques instants avec une expression neutre, comme s'il essayait de jauger mon état d'esprit. Je ne pris conscience que j'avais croisé les bras que lorsqu'il baissa les yeux sur ceux-ci. Mais, plutôt que de les décroiser, je soutins son regard sans ciller et les serrai un peu plus, ce qui fit légèrement ressortir ma poitrine dans le bustier. Détail qui me gêna atrocement et qu'il ne sembla même pas remarquer.

— Je connais votre nom, admit-il. Ce que j'ignore, en revanche, et qui m'intéresse bien plus, est de savoir pourquoi on vous l'a donné.

Un lourd silence s'ensuivit, durant lequel nous ne nous quittâmes pas des yeux. C'était au premier de nous deux qui perdrait le combat visuel. Les lumières de la ville défilaient sur son visage comme un film muet, me racontant une histoire à laquelle je ne comprenais rien.

— Ma mère était coréenne, mais je ne vous apprends rien, dis-je au bout d'un long moment. C'est le premier mot qu'elle a prononcé en anglais. Mon père le répétait sans arrêt.

J'ignorais totalement ce qui m'avait poussée à lui révéler ça. Je n'en parlais à personne. Papa et Harrison le savaient, évidemment, mais c'étaient les seuls en dehors des gens avec qui j'étais allée à l'école, puisque mon prénom figurait sur mes papiers officiels. Même Jana, qui était pourtant ma meilleure amie, n'était pas au courant. Ce n'était pas un sujet que j'aimais

particulièrement aborder. Comme maman avait débarqué sans connaître un traître mot d'anglais et que papa avait ce fichu tic de langage, « absolument » était la première chose qu'elle était parvenue à prononcer. Elle avait décidé d'en faire mon prénom, et on m'avait surnommée Abby depuis ma naissance. Mais, à la différence de Harrison, et même si je n'avais pas coupé à toutes les plaisanteries possibles en grandissant, je ne l'avais jamais fait changer légalement. C'était celui que maman m'avait choisi. Peut-être que personne ne m'appelait jamais comme ça, mais c'était le premier cadeau qu'elle m'avait fait. Je ne m'en séparerai pour rien au monde.

— Merci, dit Smith, me sortant de ma rêverie passagère.

Les plongeurs dans le passé n'étaient pas toujours une bonne idée. Surtout en présence d'un homme tel que lui.

— Pourquoi ? demandai-je, prise de court.

— Votre honnêteté.

Je décroisai les bras et me redressai légèrement sur la banquette sans le quitter des yeux une seule seconde. Et plus je le dévisageais, plus je me penchais imperceptiblement dans sa direction. Malgré ça, je gardai une distance de sécurité entre nous. Une partie de moi était sur le qui-vive, comme si j'étais inconsciemment préparée à ce qu'il me saute à la gorge à l'instant où je m'y attendrais le moins.

— Pourquoi me faire chanter ? Pourquoi ne pas simplement m'engager ?

Il se pencha légèrement à son tour, sans trop se rapprocher non plus, mais suffisamment pour que j'entende ce qu'il s'apprêtait à me dire. Et, pendant une fraction de seconde, je crus réellement qu'il allait répondre à ma question.

— Qu'avez-vous fait avec le téléphone du maire, Rossignol ?

J'avais oublié ce détail.

— Je vous le dirai quand vous aurez répondu à ma question.

Il se redressa.

— Alors vous me le direz à l'intérieur. Nous sommes arrivés.

La limousine s'arrêta avec un timing parfait à l'instant où il terminait sa phrase, au point qu'on aurait pu croire que le numéro avait été répété au préalable. Je me redressai à mon tour, résistant à l'envie de croiser de nouveau les bras juste pour avoir quelque chose à en faire. Ce type me

mettait terriblement mal à l'aise, pourtant, je lui avais confié quelque chose dont je ne parlais généralement pas. Peut-être que je l'avais fait pour qu'il comprenne que ce qu'il avait et savait sur moi ne m'inquiétait pas, qu'il pouvait essayer de me faire chanter, mais ne me ferait jamais peur, même s'il me terrorisait. Ou alors j'étais complètement stupide. C'était une éventualité qui me paraissait de plus en plus probable au vu des événements de ces derniers jours.

Le chauffeur vint rapidement ouvrir la porte, et je sortis après Smith, qui resta planté devant la limousine en me tendant le bras. Mon regard passa de ce dernier au musée Blumberg, dont la façade illuminée était décorée de tentures qui annonçaient une exposition de pièces d'antiquités nouvellement retrouvées. J'en avais entendu parler, bien sûr. La découverte d'un site en Crète avait fait trembler le monde archéologique quelques mois plus tôt. C'était la première fois que les pièces allaient être présentées au public. Le mystère quant à ce qu'il voulait que je dérobe s'éclaircissait légèrement.

— Mademoiselle James ?

Je reportai mon attention sur lui, puis sur le bras qu'il m'offrait. J'ignorais ce qui me mettait le plus mal à l'aise entre le musée et lui. Le musée était synonyme de problèmes passés, lui de futurs.

— Je vous promets que ce ne sera pas douloureux.

Je plissai les yeux pour tenter de percer le masque d'ombres qu'était cet homme. Peine perdue. J'étais de plus en plus persuadée que mes pouvoirs n'avaient aucun mystère pour lui. Parce qu'il était pareil. Différent et pourtant trop semblable. Je n'avais jamais rencontré de Kao en dehors de maman, mais mon intuition me disait qu'il n'en était pas un. Pire, elle me soufflait qu'il était le prédateur naturel de notre espèce et que c'était à cause de ses semblables que nous nous étions peu à peu éteints. La tension devait jouer avec mes nerfs et ma raison. Maman m'avait bien assez répété que nous avions commencé à disparaître après les dieux puisque nous n'avions plus aucune utilité et que nos pouvoirs s'étaient lentement dilués. Il ne restait que peu de familles au sang pur, une notion qui avait tendance à me faire grincer des dents, mais qui était pourtant nécessaire pour que le don soit transmis aux héritiers. Je possédais ces pouvoirs parce que mes deux parents les possédaient. Mon frère, dont le père biologique était un humain, n'en avait pas hérité.

John Smith agita le bras pour se rappeler à mon bon souvenir, sans toutefois montrer la moindre once d'agacement. Je pris une profonde inspiration aussi discrètement que possible et posai la main sur sa manche, ce qui lui arracha un sourire. Le tissu valait mieux que sa peau. Et cela fonctionna. Je ne ressentis rien.

— Vous voyez ?

Il semblait toujours amusé, comme si mes précautions étaient une délicieuse distraction.

— Allons-y, lui dis-je. Finissons-en.

— Avec plaisir.

Nous nous avançâmes en direction de l'entrée du musée Blumberg, et les frissons qui remontaient mes bras n'avaient aucun rapport avec la fraîcheur de la nuit.

Chapitre 21

J'eus l'impression que mes poumons restèrent scotchés sur le seuil. Smith était en train de donner nos noms à l'entrée, mais je ne remarquai qu'à peine qu'il utilisait mon alias tant j'étais pétrifiée par ce qui se passait à l'intérieur. Par l'énergie qui tourbillonnait, invisible, grondante et menaçante, dans le hall immense du musée précis où je ne voulais plus jamais remettre les pieds, comme si, chaque fois qu'elle touchait un mur, elle s'amplifiait en rebondissant.

— Abby, calmez-vous.

Je me rendis compte à cet instant que mes ongles étaient totalement enfoncés dans le bras de Smith, qui nous faisait avancer, l'air de rien.

— Que se passe-t-il ici, bon sang ? demandai-je en relâchant la pression que j'exerçais, sans toutefois le lâcher lui.

Parce que ce n'était pas mon appréhension à me retrouver en ce lieu qui me mettait dans un tel état. Je ressentais distinctement une vibration basse, persistante et dérangeante qui polluait le flux énergétique des convives. Et la tête me tournait tellement que j'avais peur de m'évanouir. Je n'avais aucune confiance en Smith, mais, tant qu'il aurait besoin de moi, il serait de mon côté. Du moins, je l'espérais. Aussi me raccrochai-je à lui comme à une bouée en pleine tempête.

— Il y a un invité indésirable, répondit-il sur un ton dégagé où pointaient malgré tout quelques notes de contrariété.

Lorsque je tournai la tête pour le regarder, il paraissait pourtant détendu et m'adressa même un sourire automatique. Puis, tout s'arrêta d'un coup brusque. La vibration disparut, l'énergie cessa de tourbillonner et, si j'avais pu l'observer au lieu de simplement la sentir, je suis persuadée que je l'aurais vue se briser au sol comme un miroir.

— Mais tout se passera bien, ajouta-t-il. C'est déjà terminé.

Le fait qu'il essayait de me rassurer me mit encore plus sur mes gardes. Quoi qu'il fût, il était parfaitement au courant de ce que j'étais, moi. Le doute n'était plus permis. Il savait que j'avais pu sentir l'énergie. Un

scénario plus noir et bien plus inquiétant se dessinait lentement. S’il me faisait chanter, ce n’était pas pour obtenir mes services de voleuse. Pas de voleuse d’objets, en tout cas. Et pourquoi tout s’était-il arrêté ? Était-il en mesure de dissimuler plus que sa propre aura ?

— Venez, conclut-il en m’entraînant vers le centre du hall, où des serveurs distribuaient des coupes de champagne en se déplaçant entre les invités.

J’avais été tellement aveuglée par l’énergie que je n’avais pas du tout fait attention à ce qui se déroulait à l’intérieur. Une centaine de convives étaient dispersés aux quatre coins de la pièce, en train de boire et de rire tout en grignotant des petits-fours, comme si de rien n’était. Bien sûr, pour eux, c’était le cas. J’étais la seule personne extrêmement mal à l’aise ici.

Nous fîmes le tour, saluant hommes d’affaires, politiciens et autres amateurs fortunés. Les riches et les puissants, les nouveaux dieux. Sourire n’avait jamais été une telle torture. Me concentrer également. Je me demandais à quoi pouvait bien rimer tout ce cirque, et j’étais bien décidée à le découvrir.

J’attendis, droite et souriante comme la belle décoration de bras que j’étais en ce moment, que Smith termine de s’entretenir avec un banquier bedonnant dont la couperose se mariait à la perfection au vin qu’il buvait. Lorsqu’il eut fini et qu’il fit mine d’approcher un autre homme, je tirai sur sa manche et l’entraînai à l’écart, entre une plante touffue, un des escaliers qui menait au premier étage et un coin de la table de banquet, endroit relativement vide d’oreilles indiscrètes.

— Que faisons-nous ici ? Et ne me répondez pas que nous sommes venus pour le vernissage, le coupai-je lorsqu’il ouvrit la bouche.

Une lueur d’amusement dansa dans son regard, mais le reste de son visage resta impassible comme à l’accoutumée. Cette dichotomie commençait à me rendre dingue.

— Nous sommes bien venus pour le vernissage et, plus exactement, pour l’une des pièces.

— Laquelle ?

— Surprise.

— Vous plaisantez ?

— Je vous ai déjà dit que je n’étais pas très familier avec l’humour.

— En effet, grommelai-je. Ça vous prend souvent, de faire du shopping à l'arrache dans les musées ?

— Et à vous ? demanda-t-il d'une voix grave en plongeant son regard perçant et bien trop calme dans le mien. Ne vous inquiétez pas, nous reconnâtrons la pièce quand nous la verrons.

Je fronçai les sourcils. Venait-il de plus ou moins admettre qu'il pouvait sentir l'énergie, ou me faisais-je des idées ?

— Vous êtes comme moi ?

Il éclata de rire de manière aussi soudaine que sincère, presque candidement, comme si la question était on ne peut plus amusante. Et son rire était si mélodieux qu'il n'aurait pas dû appartenir à un homme comme lui. Les ombres n'étaient pas mélodieuses, et encore moins belles.

— Non, répondit-il simplement lorsqu'il se fut calmé.

— Qu'êtes-vous, dans ce cas ?

— Cela a-t-il vraiment de l'importance ?

La réponse évidente était oui. Pourtant, j'avais cruellement conscience que, parfois, il valait mieux ignorer certaines choses pour vivre heureux. Ou vivre tout court.

— Vous êtes une femme intelligente, Rossignol, conclut-il en voyant que je ne disais rien.

— Arrêtez de m'appeler comme ça, rétorquai-je du tac au tac avant de changer radicalement de ton. Pourquoi voulez-vous cet objet ?

— Pour éviter que quelqu'un d'autre mette la main dessus.

— Qui ?

— Quelqu'un de plus dangereux que moi.

Je ricanai doucement, réaction devant laquelle il resta imperturbable. Magnifique. J'étais en plein nid de guêpes.

— Pourquoi cette personne le veut-elle ?

Je m'attendais presque à ce qu'il élude ma question, puisque ça semblait être le thème de la soirée, mais il n'en fit rien.

— Pour éviter que je mette la main dessus.

Je croisai les bras, plus énervée par la situation à laquelle je ne comprenais rien que par son aveu. Parce que cette situation, comme tout le reste, m'échappait depuis lundi. Je n'avais jamais eu l'impression d'avoir si peu d'emprise sur ce qui m'entourait, et c'était une sensation que je haïssais par-dessus tout.

— Qu'est-ce que je viens faire au milieu de tout ça ? demandai-je au bout de quelques secondes.

— Vous allez faire en sorte que tout le monde s'évanouisse afin que nous récupérions l'objet.

J'éclatai de rire, puis m'arrêtai aussitôt en comprenant qu'il était sérieux.

— Vous êtes complètement cinglé ! m'étranglai-je. C'est impossible, et c'est hors de question.

Se douter de quelque chose de grave et en avoir la confirmation étaient deux choses bien différentes. Mon pouls venait de grimper en flèche. J'étais faite comme un rat. Ce type savait tout sur moi, tout. Il n'y avait pas que la prison qui me pendait au nez.

Ma réponse ne le fit pas du tout réagir. Il continua à observer les invités comme s'il cherchait quelqu'un en particulier, ne me prêtant pratiquement aucune attention. Je n'étais qu'un détail périphérique légèrement bruyant, mais facile à ignorer.

— Vous l'avez déjà fait. Et je crains fort que vous ne soyez pas en position de refuser.

— Vous êtes un bel enfoiré.

— Merci.

L'envie d'en rajouter me fit trembler de rage, mais il ne me regardait toujours pas et se fichait de toute évidence de ma colère. À quoi bon ? J'aurais pu m'en aller sur-le-champ. Sauf que j'étais persuadée que, ça, il le remarquerait immédiatement. Et qu'il mentionnerait papa et Harrison et que je serais encore plus énervée au final. Aussi tentai-je un autre angle d'attaque.

— Vous avez conscience que ce musée possède ces petites choses en forme de caméras de surveillance qui enregistrent l'image des gens qui s'y trouvent ? Ça va avec ce qu'on appelle communément un système de sécurité. Que tout le monde tombe dans les pommes ou non ne change rien au fait que vous n'êtes pas invisible.

Lorsque Smith se tourna enfin dans ma direction, il affichait un air ravi.

— Fort heureusement, vous n'êtes pas mon seul atout.

Que diable voulait-il dire par là ?

Je fis instinctivement un pas en arrière et rentrai dans la plante.

— Quelqu'un a malencontreusement oublié d'enclencher le bouton d'enregistrement aujourd'hui, expliqua-t-il. Il y a un garde chargé de surveiller, mais, si vous absorbez également son énergie, il ne pourra rien voir.

— Vous êtes malade ! m'écriai-je un peu plus fort que je ne l'aurais souhaité avant de corriger le tir. Ce n'est pas une science exacte ! Je ne peux pas décider de pomper un périmètre donné !

— Bien sûr que si, répondit-il comme s'il s'agissait là d'une évidence. Vous l'avez prouvé lundi.

— Quand bien même, rétorquai-je, de plus en plus sur la défensive. Sans contact physique, je ne peux pas choisir de qui j'absorbe l'énergie ou non, et vous vous retrouverez dans le lot.

Je m'attendais à ce qu'il me réponde que, ça aussi, je pouvais le faire. Ou que c'était égal dans la mesure où je n'allais pas le doubler, puisqu'il avait des preuves qui incriminaient ma famille. Mais, comme à de trop nombreuses reprises depuis que la soirée avait commencé, sa réponse me glaça d'effroi.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, Rossignol.

Je sentis ma bouche s'ouvrir de nouveau sous le poids de ce que cela impliquait. Il n'était pas en train de m'expliquer qu'il se fichait de tomber dans les pommes. Il venait de laisser sous-entendre que ce ne serait pas le cas, et ma stupidité me frappa. Les gens s'évanouissaient quand je prenais leur énergie. Mais John Smith ne se contentait pas de dissimuler la sienne, il n'en possédait pas. Pas au même titre que nous. Je n'avais aucun risque de m'emparer de ce qui n'existait pas.

— Allons, allons, ne tirez pas de conclusions hâtives, mademoiselle James. Vous êtes une femme intelligente, répéta-t-il en posant une main dans le creux de mes reins pour me presser à avancer vers le centre du hall.

Ce geste me fit trembler, et je me mis à marcher comme un automate, ne remarquant qu'à peine ce qui se passait autour de nous, uniquement concentrée sur ce contact.

Sur les frissons qui remontaient le long de mon dos.

— Rien n'existe sans énergie.

Sur son aura qui enveloppait soudain sa main comme un gant aussi sombre qu'invisible.

— Qu'êtes-vous ?

— Un allié, répondit-il en saluant quelqu'un de son bras libre.

Puis la sensation disparut, aussi rapidement qu'elle était venue. Avait-il cherché à me rassurer en me terrifiant ? Par bien des aspects, il me rappelait ces plantes carnivores aux couleurs flamboyantes, magnifiques et attirantes dans lesquelles les insectes volaient à leur perte. Je n'étais rien de plus que ça, à ses yeux. Un vulgaire moucheron.

— Ce n'est pas de moi que vous devez vous méfier.

Je me dégageai aussitôt, bien décidée à ne plus jamais le laisser me toucher.

— Dénoncez-moi si ça vous chante. Je préfère encore aller en prison pour le reste de ma vie que de vous aider à faire quoi que ce soit, dis-je en m'arrêtant.

Il fit un pas de plus que moi avant de se retourner et de pencher légèrement la tête sur le côté.

— Et votre père ? Votre frère ?

Je lui lançai un regard noir. C'était fait. Il les avait cités. C'était le moment de non-retour. Celui où je décidais de mon sort et de celui de ma famille. Je bouillonnais intérieurement. Parce que c'était clair. Même si ma fierté me hurlait de l'envoyer sur les roses, je ne pouvais pas faire ça à papa et Harri.

— Ce soir, cédaï-je les dents serrées. Uniquement ce soir. Et je veux votre promesse.

Une ombre passa dans son regard et, lorsqu'il ouvrit la bouche pour me répondre, un cri dans mon dos le prit de vitesse.

— Mademoiselle Blaine !

J'inspirai profondément pour chasser l'exaspération que venait de me causer cette interruption et plaquai un sourire factice sur mon visage avant de me retourner.

— Monsieur le maire, quelle agréable surprise ! mentis-je avec entrain.

Dire que je n'allais même pas être payée pour tous mes efforts.

— Je vous en prie, appelez-moi Eugene.

Je hochai la tête tandis qu'il s'emparait de ma main d'un geste gracieux pour y déposer un baiser. Son énergie positive caressa ma peau comme du velours, apaisant quelque peu mes nerfs à vif, et je me surpris à être finalement reconnaissante de sa présence.

— J’ai attendu votre carte en vain, se lamenta-t-il avec un de ses sourires si charmants. Mon bureau a toujours triste mine.

— Oh ! répondis-je en me souvenant soudain que j’avais promis de lui en faire porter une.

D’un autre côté, je ne pensais pas du tout le recroiser un jour, surtout pas aussi rapidement. Et je n’avais même pas de fausses cartes de visite. Il faudrait que je mette Harrison sur le coup. Quoique, ce n’était pas forcément une bonne idée. Le maire risquait de réellement m’engager, et je serais obligée de me confectionner un faux book.

— Je suis sincèrement désolée, j’ai été très occupée ces deux derniers jours. J’y remédierai au plus tôt. Je vous en aurais volontiers donné une maintenant, mais j’ai oublié ma pochette dans la voiture en venant.

Pour être exacte, le peu que j’avais en allant chez Smith, à savoir mon téléphone et un paquet de chewing-gums, était resté dans l’appartement de mon maître chanteur. Je m’étais séparée à contrecœur de mon portable, songeant que, si les choses tournaient mal, mieux valait que je ne l’aie pas sur moi pour différentes raisons. Je l’avais laissé dans la poche de mon pantalon après avoir retiré la batterie et la carte SIM et les avoir chacune cachées à un endroit où ce bon vieux Nigel ne les trouverait pas. Et j’avais fait tout ça lumières éteintes, au cas où la pièce était sous vidéosurveillance.

— Que faites-vous ici ?

— J’accompagne M. Smith, dis-je en pivotant pour désigner l’intéressé. Qui n’était nulle part en vue.

— Sacré John, s’exclama le maire. Il s’entoure toujours des femmes les plus charmantes !

— Pour mieux les abandonner ensuite, répondis-je sur un faux ton de plaisanterie.

— Nous laisser profiter de votre compagnie est tout à son honneur.

La situation allait rapidement devenir embarrassante, au point que j’en arrivais même à regretter la disparition de Smith. C’était un comble.

— Vous le connaissez depuis longtemps ? demandai-je pour dévier la conversation sur un sujet qui me mettrait moins mal à l’aise.

La première fois que j’avais rencontré Fitzsimmons, j’avais eu l’impression qu’il me draguait légèrement. Là, j’étais persuadée qu’il me faisait du charme. Ce n’était pas qu’il n’était pas bel homme, que je ne m’en sentais pas flattée ou même qu’il avait presque l’âge d’être mon père.

Enfin, plutôt mon jeune oncle. Seulement, il pensait que j'étais une riche décoratrice d'intérieur et, bon sang, il s'agissait du maire. Je lui avais volé son portable deux jours plus tôt.

Tiens, je me demandais s'il avait eu mes messages.

— Quelques mois, répondit-il, évasif. Et vous ?

— Deux jours.

— Sacré John, répéta-t-il. Il n'a pas perdu de temps !

Était-ce une pointe de déception que je sentais grésiller dans l'air ? Malgré le risque de donner de faux espoirs à Fitzsimmons, je ne pus m'empêcher de clarifier. Peut-être parce que j'avais soudainement l'impression d'être un bout de viande très facile à mâcher.

— Oh, non, pas du tout ! Ce n'est pas ce que vous croyez. Figurez-vous qu'il m'a fait du chantage pour que je l'accompagne.

Le maire se mit à rire. Au moins un qui trouvait ça drôle. À sa décharge, il pensait que je plaisantais. Les gens pensaient toujours que je plaisantais quand j'étais sérieuse.

L'air se figea autour de nous, et je n'entendis pas la réponse de Fitzsimmons. L'impression n'était pas aussi prégnante que lorsque nous étions arrivés, mais la sensation était la même. Je me sentis étouffer et commençai à tourner la tête à droite et à gauche en frissonnant.

— Ilsa ? Tout va bien ?

Je ne ressentais plus rien. Rien d'autre que l'énergie du maire et celles des personnes qui nous entouraient, plus lointaines. Pourtant, je tremblais comme si on venait de me plonger dans une baignoire remplie de glace.

— Vous ne sentez pas un courant d'air ? demandai-je d'un ton bien plus dégagé que je ne l'étais.

Il secoua la tête, et je le repérai à cet instant. Un homme aux cheveux d'un blanc éclatant, de taille moyenne et de très belle carrure pour l'âge qu'il semblait avoir, s'approchait de nous. Ses traits étaient aussi glacials que la vague de froid qui venait de me paralyser.

— Sénateur ! s'exclama le maire, ravi, en le remarquant.

Il s'arrêta à notre hauteur et tendit la main à Fitzsimmons, le visage totalement fermé. Si voir ce dernier lui procurait le moindre plaisir, il n'en montrait rien. Lorsqu'il promena le regard sur moi, toujours sans une once d'expression, j'eus la certitude que c'était de lui que parlait Smith tout à l'heure, qu'il était l'invité indésirable. Celui dont je devais me méfier.

— Monsieur le maire.

Sa voix, comme le reste de sa personne, était plate et glaciale.

— Ilsa, je vous présente le sénateur McCutcheon. Sénateur, voici Ilsa Blaine.

Même si tous mes sens étaient en alerte, je tendis la main en direction du sénateur tandis que celui-ci continuait à m’observer sans ciller. Il ne bougea pas durant de trop longues secondes, puis baissa le regard sur ma main tendue et la regarda sans afficher la moindre émotion. Il cligna une fois des yeux et releva la tête.

— Madame Blaine.

L’aura de cet homme était semblable à l’air hivernal que le froid rend trop sec et qui devient abrasif pour les poumons. En fait, tout en lui évoquait la saison de la mort, de ses cheveux blancs immaculés à ses iris d’un bleu trop clair et bien trop perçants.

— Sénateur, enchantée, répondis-je en baissant discrètement la main.

Je n’allais pas me plaindre qu’il ne veuille pas me toucher. J’aurais pu en apprendre plus sur lui, mais quelque chose me disait que je ne perdais rien.

— Que faites-vous ici ? continua-t-il sur la même lancée.

Je clignai deux fois des yeux, pas sûre d’avoir bien compris. Ce n’était pas une approche très protocolaire.

— Je vous demande pardon ?

— Ce soir. Pourquoi êtes-vous là ?

À côté de moi, même le maire semblait mal à l’aise.

Ce type était comme Smith. Il ressentait aussi clairement que moi ce que l’autre était. J’avais juste le désavantage d’ignorer ce qu’eux étaient.

— Eh bien, je suis venue pour le vernissage, répondis-je.

— Je vois.

Je ne voyais pas du tout.

Un silence étrange s’ensuivit, qui fut cependant rapidement brisé par l’arrivée de Smith. Je le sentis avant qu’il n’apparaisse, cette fois-ci. L’énergie malsaine qui l’entourait me frappa en plein dos et je me figeai comme si on m’avait posé un couteau sur la gorge. Il la diffusait à plein régime, comme s’il tentait d’écraser McCutcheon de son aura nocive, et l’autre lui répondait à égale mesure. Je me retrouvai prise entre deux feux, la sécheresse glaciale du sénateur et l’humidité étouffante de Smith.

— Sénateur, salua ce dernier.

McCutcheon plissa les yeux de manière presque imperceptible, mais il n'était pas le moins du monde décontenancé.

— À qui ai-je l'honneur ?

Au ton qu'il avait utilisé, le mot « honneur » ne devait pas avoir la même signification dans son vocabulaire.

— John Smith, répondit simplement celui dont ce n'était pas le nom.

McCutcheon ne cacha même pas l'amusement que cet alias lui provoqua, et aucun des deux hommes n'esquissa le moindre geste pour se serrer la main. J'aurais mis la mienne à couper qu'ils se connaissaient. Et très bien.

— Si vous voulez bien m'excuser, lança McCutcheon de but en blanc.

Il hocha une fois la tête et disparut. J'entendis plus que je ne vis le maire déglutir, douché par sa visite étrange.

— Je suis désolé, mademoiselle Blaine. Le sénateur est un homme relativement... froid. Mais il ne semblait pas en très grande forme ce soir. Smith, ajouta-t-il en tendant la main en direction de celui qui se trouvait toujours en retrait derrière moi.

Et dont l'énergie venait de disparaître brusquement avec le départ du McCutcheon.

— Monsieur le maire, répondit Smith en lui serrant chaleureusement la main. Mlle Blaine ne se formalisera pas.

— Je ne crois pas que Mlle Blaine ait envie qu'on pense pour elle, dis-je dans ma barbe en attrapant une flûte sur le plateau d'un des serveurs qui passait à proximité, tout en secouant la tête.

Il ne me semblait pas avoir parlé si fort que ça, mais les deux hommes me dévisagèrent.

Je trempai les lèvres dans le champagne comme si de rien n'était sans pourtant en boire une seule goutte. C'était plus un prétexte pour avoir quelque chose à faire. Vu tous les problèmes que j'avais eus depuis le début de la semaine, l'alcool était la pire idée qui soit. Je l'évitais en temps normal pour ne pas perdre le contrôle et, même si je rêvais de me détendre avec une coupe, ça attendrait que je sois chez moi, là où je ne risquais d'absorber l'énergie de personne par mégarde.

— Je ne m'en formalise pas. Je sais que les politiciens sont des êtres étranges, sauf votre respect, monsieur le maire, ajoutai-je avant de changer

de ton. Si vous voulez bien m'excuser, je vais me repoudrer le nez avant que la visite ne commence.

Les deux hommes hochèrent la tête et je les quittai au moment où le curateur se mettait en retrait en haut de l'escalier avec un micro pour le discours de bienvenue. J'avais le chic pour disparaître aux toilettes dès que quelqu'un prenait la parole. Mais, ce coup-ci au moins, il n'y aurait pas de mauvaise surprise. Je connaissais le curateur. Ou, plutôt, je l'avais déjà vu plusieurs fois, notamment après l'incident avec Max ici même. Que des mauvais souvenirs. Et, de toute manière, je n'allais rien manquer. Il cirerait les pompes des riches donateurs présents ce soir et parlerait ensuite de l'exposition. Rien que je n'avais lu dans les journaux au préalable.

Je traversai le hall en direction des toilettes et, une fois enfermée dans la cabine, appuyai les deux mains contre la porte et me penchai pour expirer tout l'air que contenaient mes poumons. Je restai dans cette position quelques instants, à respirer pleinement et sereinement afin de me détendre. Entre le retour dans ce musée précis et les deux hommes nocifs qui y évoluaient, mes nerfs étaient mis à rude épreuve. Et ce n'était malheureusement que le commencement, puisque Smith voulait que j'utilise mes pouvoirs pour faire tomber tout le monde dans les pommes. Bon sang, je n'étais même pas sûre d'en être capable volontairement.

Je finis par me redresser, pas vraiment calmée, mais prête à affronter la suite de la soirée, quelle qu'elle puisse être. Du moins, j'essayai de m'en persuader.

Je ressortis de la cabine la tête haute et allai me savonner les mains en écoutant distraitemment la voix du curateur qui me parvenait malgré la porte fermée. Il avait terminé le cirage de pompes et expliquait qu'une importante collection de pièces de la civilisation mycénienne avait été retrouvée un peu moins d'un an auparavant et était présentée au public pour la première fois ce soir. Comme je le pensais, il n'y avait absolument rien de neuf dans son discours et je cessai aussitôt d'y prêter attention. Les reliques n'étaient vraiment pas mon truc. Chaque voleur avait ses objets de prédilection. Pour moi, c'était les tableaux impressionnistes, dont les touches colorées me donnaient l'impression que quelqu'un avait mis en image ce que je ressentais vis-à-vis de l'énergie. Pour Milo, l'homme qui m'avait appris les ficelles du métier, c'était l'art et les armes japonaises.

J'étais en train de me rincer les mains lorsque l'alarme retentit, assourdissante. Je ne m'attendais tellement pas à un tel son après le discours monotone du curateur que mon cœur implosa dans ma poitrine avant de se calmer aussitôt, réflexe pavlovien développé grâce à mon expérience professionnelle. Quand une alarme se déclenche, la dernière chose à faire est de paniquer. C'est le meilleur moyen pour se faire attraper dans les minutes qui suivent. Sauf que, ce coup-ci, je n'avais absolument rien à voir là-dedans.

Je sortis en vitesse sans me sécher les mains, ce qui me força à m'y prendre à deux fois pour ouvrir la porte, car la poignée me glissa entre les doigts. Dans le hall, des lumières rouges clignotaient, imposantes, baignant les invités de leur lueur sanguine. Tout le monde se regardait sans comprendre en se couvrant les oreilles pour se protéger du bruit étourdissant qui faisait trembler jusqu'au sol. Des gardes et des policiers en uniforme étaient en train de courir en haut du double escalier. Ils dépassèrent le curateur, qui leur aboya des ordres hors du micro. Seul Smith ne semblait pas gagné par la panique environnante. Il se tenait droit, au centre de la pièce, les bras le long du corps, poings légèrement serrés.

Il tourna la tête quand j'arrivai à sa hauteur et pinça la bouche.

— Pendant un instant, j'ai espéré qu'il s'agissait de vous, se contenta-t-il de dire.

J'avais dû retirer les mains que j'avais également plaquées à mes oreilles pour l'entendre. Heureusement, aucune des personnes qui nous entouraient n'eut le même réflexe. L'alarme était si puissante qu'elle allait finir par nous crever les tympans.

— Désolée. Je crois, ajoutai-je.

Mais Smith ne m'écoutait pas. Il avait le regard fixé sur le premier étage, là où le curateur fulminait et hurlait après tous ceux qui se trouvaient près de lui. J'éprouvai soudainement de la peine pour lui. C'était le deuxième vol en moins d'un an dans le musée dont il était responsable.

— Que se passe-t-il ? demandai-je sans quitter le curateur des yeux.

— Il est passé à l'action, répondit évasivement Smith, mais je ne doutais pas une seconde qu'il faisait référence à McCutcheon. Ce qu'il ignore, c'est que nous avons une longueur d'avance sur lui.

— Vous me parlez chinois, là, Smith.

Les alarmes s'éteignirent à cet instant, et mon « Smith » résonna dans le nouveau silence comme un lutin farceur. Plusieurs têtes se tournèrent dans notre direction.

— Il faut qu'on s'en aille, murmurai-je. Je ne peux pas rester ici et risquer de devoir répondre aux questions de la police.

Au regard presque amusé que Smith m'adressa, la situation devait lui sembler plutôt cocasse. C'était loin d'être mon cas. Si Wallace était dépêché sur l'affaire ou s'il me reconnaissait sur les photos des invités par erreur en passant près du bureau d'un de ses collègues, je serais encore plus dans la mouise que je ne l'étais déjà.

— Suivez-moi, dit Smith en m'attrapant la main.

Le geste fut si rapide que je n'eus que le temps de protester. Mais rien ne se produisit. Et, passé la surprise, je me rendis compte qu'il était presque agréable de toucher quelqu'un sans rien sentir pour une fois. Je me demandais bien ce qu'on pouvait éprouver en étant normal.

Smith me fit slalomer entre les invités en direction de la sortie, où il s'entretint à mi-voix avec un vigile avant qu'ils ne se serrent la main, puis nous sortîmes. Je n'eus l'impression d'être à l'abri qu'une fois dans la limousine. Dire que nous n'avions même pas passé une heure sur place. J'étais aussi épuisée que si j'avais couru un marathon, les crampes en moins.

— Est-ce que vous avez déjà cambriolé une banque ? me demanda Smith de but en blanc une fois que la voiture eut redémarré.

Je manquai de m'étrangler.

— C'est une blague ?

— Nous avons déjà établi que je ne plaisantais jamais, mademoiselle James.

Je ris amèrement.

— Vous connaissez mes antécédents, Smith, répondis-je, tranchante.

— Ce sera donc une première pour vous.

Je réprimai l'envie de rétorquer qu'il n'était pas question que je dévalise une banque. À quoi bon ? Il me rappellerait que mon pauvre frère ne pourrait pas jouer en ligne derrière des barreaux et que les conditions n'étaient pas idéales en prison pour les personnes en fauteuil roulant. Aussi décidai-je de serrer les mâchoires et de garder le silence en observant le paysage citadin défiler par la fenêtre.

— Au fait, savez-vous désamorcer une bombe ?

OceanofPDF.com

Chapitre 22

Je me calmai légèrement après avoir retrouvé mes propres vêtements. En temps normal, la caresse des tissus ayant un effet apaisant des plus efficaces sur moi, porter de beaux habits me mettait dans de bonnes dispositions et me détendait mieux qu'un bain chaud n'aurait pu le faire. La magnifique robe que Smith m'avait prêtée avait produit l'inverse, et la soirée – bien que courte – avait été un calvaire. Je n'avais qu'une envie, rentrer chez moi au plus vite et tout oublier. Sauf que c'était impossible. Un homme m'attendait à l'étage inférieur pour me faire part du plan insensé auquel il allait me forcer à participer. Et pas n'importe lequel : cambrioler la première banque privée de la ville. La semaine empirait à chaque jour qui passait.

Je jetai un ultime regard à la robe, que j'avais étendue sur le lit dans la position exacte où je l'avais trouvée. Ça risquait fort d'être une des dernières fois que je voyais une si belle étoffe. Car, si je consentais à exécuter le plan de Smith, je mettrais ma liberté en jeu. Et si je refusais, il me dénoncerait. De deux maux, il faut choisir le moindre, paraît-il. Le cambriolage de la banque était le seul qui me laissait une chance de m'en sortir, si infime fût-elle. Mais j'avais besoin de certaines garanties avant d'accepter. Si ses intentions étaient de me faire chanter jusqu'à la fin de mon existence, autant aller en prison tout de suite.

La mélodie me parvint dès que j'ouvris la porte, à contretemps avec le bruit de la pluie qui martelait les carreaux. Je descendis l'escalier au rythme de doux accords mélancoliques afin de rejoindre le hall, d'où je repérai rapidement Smith. Il me tournait le dos, assis au piano qui faisait face à la grande baie vitrée contre laquelle les gouttes venaient s'échouer. J'avais d'abord pensé qu'il ne les entendait pas et que c'était la raison pour laquelle il était en décalage, mais l'orage s'imposait dans le salon aussi bien que dans la rue. Smith agissait de manière délibérée, comme s'il défiait le ciel en se moquant de son courroux.

— Aimez-vous Chopin, mademoiselle James ?

Sa voix grave vibra comme un accord mineur. J'étais persuadée de n'avoir fait aucun bruit et, si tel avait été le cas, il aurait été étouffé par le piano et la pluie. Je ne fus cependant pas surprise qu'il sache que j'étais là. Quelle que fût la nature de ses pouvoirs, ils dépassaient amplement les miens.

— Je dois avouer que je ne le connais que très peu.

— Voilà qui est fort dommage, répondit-il avant d'entamer le mouvement suivant, une succession de notes aériennes d'une beauté sans nom.

Je n'osai pratiquement pas respirer alors qu'il continuait à jouer. Même si Smith ne m'inspirait que des sentiments négatifs, les sons qui naissaient sous ses doigts habiles produisaient l'effet inverse. On aurait dit qu'il arrachait l'âme de son piano, qu'il le faisait pleurer d'un plaisir douloureux en le caressant. Il y avait une sensualité incroyable dans la tristesse qui s'élevait et tourbillonnait avec les notes du nocturne. C'était la plus belle chose que j'avais jamais entendue.

Le morceau ralentit, Smith se pencha un peu plus sur les touches, et le combat changea d'âme.

— La musique est la plus belle invention humaine, continua-t-il comme si plus d'une minute ne venait pas de s'écouler. Elle ferait pleurer même les dieux.

Je fis deux pas dans sa direction et m'arrêtai net lorsqu'il frappa une succession d'accords brusques. Tout de suite après, la douceur reprit le dessus.

— Êtes-vous un dieu ?

Ma voix n'avait été qu'un murmure entre la mélodie et la pluie, pourtant il m'entendit. Son rire s'éleva, cristallin, se mariant de manière si parfaite au morceau qu'il interprétait qu'on aurait juré que le nocturne n'avait été composé que pour l'accompagner.

— Ne m'insultez pas.

Comment pouvait-on être si dangereux et avoir un si beau rire ?

Smith avait répondu très calmement et continuait à jouer comme si de rien n'était. Je ne voyais pas ce que ma question avait d'insultant ni même de drôle. Bien sûr, j'avais conscience en la posant qu'elle était stupide. Les dieux avaient disparu depuis des millénaires, sans quoi le monde aurait été bien différent aujourd'hui. Et pourtant... Pourtant je n'avais pu m'empêcher

de la poser, car je ne pouvais ignorer la piquêre du doute, même si tout allait contre cette idée. À commencer par le fait que, s'il en avait été un, j'aurais pu absorber son énergie.

Quelques notes s'envolèrent en douceur, puis la pluie fut le seul son à baigner l'atmosphère.

Smith se redressa, rabattit le couvercle du piano, se leva, lissa son pantalon dans un geste fluide et se retourna avec la précision d'un métronome.

— Je vous en prie, dit-il en me désignant les canapés. Que désirez-vous boire ?

— Rien, merci.

J'allai m'asseoir tandis qu'il faisait signe à Nigel, qui était apparu comme par magie. Ce dernier avait évité de me dévisager avec trop d'insistance, mais il était clair qu'il n'avait pas apprécié que je lui dérobe son étui à cigarettes. Étui qu'il avait depuis lors récupéré et rangé dans sa poche intérieure. Pourquoi les gens croyaient-ils toujours que leurs objets y étaient plus en sécurité qu'ailleurs ?

Smith vint prendre place en face de moi et, quelques secondes plus tard, Nigel revint avec un plateau sur lequel se trouvait un verre rempli d'un liquide ambré. Ce majordome était plus silencieux et plus rapide que moi, il faudrait que je m'en méfie également. Encore un.

Smith prit le verre, but une gorgée, et m'adressa un sourire carnassier étincelant. C'était le moment où j'allais être mangée toute crue par le sombre prédateur qui sommeillait en lui. Je déglutis aussi discrètement que possible et détournai les yeux, comme un animal soumis, ce qui me fit instantanément bouillonner de rage. On ne m'avait pas appris à courber l'échine et à me taire. Maman aurait été horrifiée si elle m'avait vue en cet instant.

Je relevai un regard brûlant et le plantai dans celui de Smith, qui le soutint sans émotion. S'il n'était pas habitué à ce qu'on lui tienne tête, il n'y accordait aucune importance.

— McCutcheon a récupéré ce qu'il était venu chercher, commença Smith en faisant tourner son verre tout en observant le liquide. C'est plutôt fâcheux.

Je me raidis sur le canapé. Ça n'aurait pas été fâcheux pour moi si je n'avais pas été entraînée de force dans quelque chose qui me dépassait.

— Toutefois, je sais où l'objet sera temporairement entreposé. Vous n'avez rien de prévu demain, j'imagine ?

Je sentis le rouge me monter aux joues.

— Si vous pensez que je vais dévaliser une banque dans quelques heures sans être préparée, vous vous fourrez le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

— Allons, allons, me tempéra-t-il, ce qui eut l'effet inverse. Je ne vous demande pas d'entrer armée jusqu'aux dents. McCutcheon a déposé l'objet dans un coffre de la banque Rosenfeld. Or, il se trouve que vous possédez le casier adjacent.

— Je vous demande pardon ? Il a volé ce truc il y a cinq minutes et demie, ajoutai-je, puisqu'il ne me répondait que par un sourire mécanique. Comment diable pourriez-vous savoir où il l'a entreposé ? Vous ne savez même pas ce qu'il a pris ! Et comment pourrais-je avoir un casier voisin ?

— Je sais exactement ce qu'il a pris, m'assura-t-il calmement, ce qui me fit froncer les sourcils. Quant au reste, comme je vous l'ai dit, il s'agit de toujours avoir une longueur d'avance. Je vous en ai fait ouvrir un.

Tellement d'idées défilaient dans mon esprit que mon cerveau allait finir par faire une surcharge. Comment aurait-il pu me faire ouvrir un casier entre le moment où McCutcheon avait débarqué au vernissage et celui où nous étions rentrés ? Pendant que je me changeais ? Bon sang, même Harrison n'était pas aussi rapide. Et j'ignorais totalement si on pouvait en ouvrir un sans se rendre sur place. Qui était cet homme ? Et surtout, s'il était capable de faire ce genre de chose, pour quoi avait-il encore besoin de moi ?

— Cessez de vous tourmenter, mademoiselle James. Contrairement à ce que l'on vous dira, il n'y a que peu de limites à ce que l'argent peut procurer.

— Dans ce cas, pourquoi me faire chanter et ne pas m'avoir engagée ? demandai-je pour la deuxième fois de la soirée.

— Auriez-vous accepté de cambrioler une banque ?

— Bien sûr que non !

Il haussa les épaules, comme si c'était là l'unique raison. Plus ce type était poli, hautain et insupportable, moins j'avais peur de lui.

Smith but une gorgée, soit pour temporiser mon énervement, soit pour s'assurer que je n'avais rien d'autre à ajouter. Si sa réaction doucha ma

colère, il n'en resta pas moins une rage froide à le voir réagir comme face à un enfant qui faisait un caprice. Et, lorsqu'il reprit la parole, son ton était aussi sévère que celui d'un parent excédé.

— L'expérience vous apprendra une chose, mademoiselle James : lorsque vous envisagez toutes les possibilités, aucune ne peut vous prendre de court.

Il soutint mon regard quelques instants, puis observa le fond de son verre avant de le finir d'un trait.

— Parlons de demain, Rossignol, dit-il en le posant sur la table.

Je secouai la tête, totalement dépourvue quant à la façon de répondre à cette gigantesque farce.

— Vous pensez sincèrement qu'il suffit de me faire chanter pour me plier à vos moindres désirs ? demandai-je sèchement en me penchant en avant. Vous savez où se trouve l'objet, vous n'avez qu'à le récupérer vous-même.

Je ponctuai ma phrase d'un mouvement provocateur du menton auquel il ne réagit absolument pas. Chose qui m'énerva au plus haut point.

— Et ensuite vous pourrez aller acheter des oranges que vous m'apporterez en prison, dis-je en me relevant. Je ne vous aiderai pas.

Il me dévisagea impassiblement de nombreuses secondes durant lesquelles je fus incapable de bouger. Pourtant, j'avais déjà fait le plus dur. J'étais debout, la porte n'était pas loin. Qu'est-ce qui me retenait, bon sang ?

— Vous avez terminé ?

J'inspirai profondément. C'était ça ou lui lancer quelque chose au visage. Et il n'y avait rien à portée de main. Jamais quelqu'un ne m'avait mise dans un état de rage aussi physique. En général, quand quelqu'un m'énervait, je prenais simplement mes distances en attendant que ça passe. Là, j'étais clouée au sol avec une furieuse envie d'en découdre, verbalement pour commencer. Mais il était impossible de tirer la moindre émotion de ce type.

— Je suis une professionnelle, monsieur Smith, pas le larbin d'un mégalomane en manque d'adrénaline.

Je n'obtins pas plus de réaction que précédemment, et ma frustration grimpa d'un cran. Je secouai de nouveau la tête et me tournai pour me

diriger vers la porte. J'avais parcouru la moitié du chemin lorsque la voix de Smith s'éleva dans le silence pluvieux.

— J'ai bien peur qu'il ne soit à présent dans votre intérêt de m'aider, mademoiselle James.

Je me retournai aussitôt. Smith n'avait pas bougé d'un millimètre.

— Je vous demande pardon ?

— McCutcheon vous a vue, répondit-il. Comme moi, il n'a eu aucune peine à déceler votre potentiel.

Il s'arrêta là. Comme si sa phrase ne demandait pas d'éclaircissements. Comme si c'était une explication rationnelle et logique. Ou peut-être comme si j'étais stupide et n'irais pas chercher plus loin qu'une raison donnée sur un ton assuré.

— Et ?

— Et il essaiera de vous éliminer.

Je me passai les deux mains sur le visage. Malheureusement, lorsque je les retirai, Smith se trouvait toujours en face de moi. Rien de tout ça n'était un rêve.

— Je ne lui ai rien fait.

— Ce n'est pas tant ce que vous avez pu ou pourriez faire, Rossignol, mais plutôt ce que vous êtes.

Mon cœur manqua un battement.

— Est-ce que c'est un dieu ?

Ma question lui arracha un sourire. À sa décharge, je devais paraître aussi obsessionnelle que simple d'esprit.

— Pas exactement, répondit-il d'un ton énigmatique avant d'enchaîner. Vous avez conscience que les dieux ont disparu, n'est-ce pas ? Votre mère a bien dû vous l'expliquer.

— Évidemment, rétorquai-je en rougissant.

— Vous semblez plutôt obstinée pour quelqu'un qui le sait, fit-il remarquer.

Si seulement je pouvais lui faire ravalier son air suffisant, il y réfléchirait à deux fois avant d'infantiliser les autres.

— Qu'êtes-vous, tous les deux ?

— Ennemis. Quant à la réponse que vous cherchez, oubliez-la. Il y a des choses qu'il vaut mieux ignorer. Tout ce que vous avez besoin de savoir est que McCutcheon tentera de vous éliminer et que, moi, je souhaite

l'éliminer, dit-il avant de lever la main pour couper court à la protestation que je m'apprêtais à lui adresser. L'un de nous deux est appelé à disparaître quoi qu'il arrive. Je ne saurais que trop vous conseiller de choisir le camp qui ne désire pas vous faire subir le même sort que le perdant.

Était-il sérieusement en train de solliciter mon aide pour liquider quelqu'un ?

La soirée pouvait-elle encore empirer ? La semaine ? Ma vie ?

— Pourquoi voulez-vous le faire disparaître ?

— Parce qu'il veut me faire disparaître.

— Je me demande bien pourquoi.

Smith ricana. Il était honnête en affirmant ne pas être familier avec l'humour.

— Admettons que je vous croie et qu'il compte réellement m'éliminer pour une raison aussi obscure qu'insensée. Qu'est-ce qui me prouve que ce n'est pas également votre intention ?

— Pour commencer, j'ai besoin de vous, Rossignol.

— Et quand ce ne sera plus le cas ?

— Ne vous inquiétez pas : j'aurai besoin de vous encore longtemps, répondit-il d'un ton mystérieux avant de laisser flotter quelques secondes durant lesquelles je ruminai ma rage. Nigel vous remettra un dossier comportant toutes les informations qui vous seront nécessaires demain.

Il n'avait pas douté un seul instant que j'accepterais de travailler pour lui. Et le fait qu'il ait eu raison me mettait plus en colère que le chantage lui-même.

— Que ce soit bien clair, Smith : j'irai chercher ce truc pour vous, mais je ne vous aiderai jamais à tuer un homme. Jamais.

— Que ce soit bien clair, James, rétorqua-t-il aussi vivement que froidement, McCutcheon n'a d'homme que l'apparence. Comment croyez-vous qu'il a récupéré l'objet ?

Le ton qu'il avait utilisé me fit rétrécir sur place. Dangereux ou pas, il s'était montré léger tout au long de la soirée. Sa réaction venait de me passer toute envie de le voir un jour en colère.

— Que pensez-vous qu'il soit arrivé à celui qui surveillait les caméras ? continua-t-il. McCutcheon ne l'a pas assommé pour s'emparer de l'objet. Ce garde ne se relèvera jamais, et n'allez pas imaginer qu'il a subi le même sort que Maximilien Gervais. Cet homme est mort. Définitivement mort.

Je commençai à secouer la tête. Nous étions partis dès que l'alarme s'était arrêtée. Personne n'avait parlé d'une attaque sur le vigile qui surveillait les caméras. Une partie de moi voulait se persuader que Smith me mentait de façon éhontée pour m'attirer dans ses filets, qu'il ne s'agissait que d'une ruse pour faire paraître son ennemi encore plus dangereux que lui. L'autre... Je ne me souvenais que trop bien de l'effet que McCutcheon m'avait fait. Et il avait pris congé de manière si précipitée...

Smith secoua la tête, comme si ma réaction le décevait, puis se leva.

— Vérifiez par vous-même si cela vous chante, mademoiselle James. Quand vous aurez la preuve que je vous ai dit la vérité, vous irez chercher ce que je vous demande. Nous nous reverrons demain soir.

Il s'éloigna sans jeter un regard en arrière et avait déjà parcouru la moitié de l'escalier qui menait au premier lorsque je lui criai :

— McCutcheon ignore qui je suis !

Smith s'arrêta, sans toutefois se retourner.

— Je vous ai trouvée avec une facilité déconcertante, Rossignol. Combien de temps croyez-vous qu'il lui faudra ?

Il reprit son ascension et, avant de disparaître de ma vue, ajouta :

— Mes salutations à votre père.

Je serrai les poings. Heureusement, l'arrivée de Nigel m'empêcha de fulminer trop longtemps. Je pourrais recommencer aussitôt à la maison.

Je suivis le majordome en direction de la porte.

— Souhaitez-vous que notre voiture vous raccompagne, mademoiselle James ? demanda-t-il poliment en appuyant sur le bouton de l'ascenseur.

— C'est très gentil à vous de proposer, Nigel, mais je me sentirais insultée si on me payait le taxi après m'avoir baisée.

Nigel ne parut pas le moins du monde choqué.

— Fort bien. Bonne soirée, mademoiselle James.

Il me tendit la jaquette blanc opaque qu'il tenait entre les mains.

— Aucune chance qu'elle le soit, grommelai-je en la lui arrachant.

Je vis le léger sourire de Nigel du coin de l'œil, et l'ascenseur arriva. Le majordome ne perdait rien pour attendre.

Deux minutes plus tard, je sortis dans la nuit et me fondis entre les gouttes. Après avoir longé deux pâtés de maisons, je trouvai un abri, attrapai mon téléphone, remis la batterie et la carte SIM et appelai Harrison.

Il décrocha à la deuxième sonnerie, ce qui signifiait qu'il n'était pas en train de jouer.

— Je passe t'apporter un truc.

— Quoi ?

— Quelque chose qui ne va pas te plaire.

— Qu'est-ce que tu as encore fait ? se lamenta-t-il.

— *Lola*, répondis-je du tac au tac.

— Le coup de *Lola*, ça fonctionne une fois, Ab's. Il va falloir trouver mieux.

— Très bien, concédai-je en sortant l'objet que j'avais dans ma poche en faisant bien attention de le tenir par les coins. Alors dis-toi que je t'apporte un challenge comme tu les aimes.

— Tu m'as acheté un nouveau jeu ?

— Pas exactement, répondis-je en observant l'étui à cigarettes de Nigel, sur lequel plusieurs empreintes digitales étaient visibles. Je serai là dans quinze minutes. Enfile un pantalon.

Chapitre 23

J'entrai sans frapper en arrivant chez Harrison. Il était avachi sur son canapé, en train de regarder une émission scientifique.

— Tu es tellement ponctuelle quand on ne t'attend pas, lança-t-il en guise de salutations sans se retourner.

— Je ne reste pas, répondis-je en m'approchant. Je suis juste passée t'apporter ton prochain défi.

Il se saisit de la télécommande, mit le programme sur pause, et se tourna pour me dévisager d'un air réprobateur.

— Je te connais assez pour savoir que ce que tu as à me demander ne va pas me plaire.

Je pinçai la bouche, peu impressionnée par ses talents de détective malgré les efforts qu'il faisait en regardant la chaîne des documentaires.

— Je t'ai averti au téléphone que tu n'aimerais pas.

Il haussa les épaules et se leva pour me rejoindre. Pendant les quelques secondes qu'il lui fallut pour parcourir la distance qui nous séparait, j'hésitai à tout lui débiller. Smith, l'énergie négative qui jouait à cache-cache, le chantage. Mais mon mystérieux et dangereux maître chanteur m'avait ordonné de n'en parler à personne et, si j'avais besoin de me confier, je ne voulais pas mettre mon frère inutilement en danger. Je gardai donc le silence, même si ça me tuait, et cette décision me pesa plus que je ne l'aurais pensé. Je ne mentais jamais à Harri. Pas pour les choses importantes, tout du moins. J'avais l'impression que mon omission était la pire des trahisons.

— Tiens, dis-je après avoir sorti l'étui à cigarettes en le tenant toujours précautionneusement par les angles. Ne pose pas les doigts dessus.

Le regard que me lança alors Harrison était à mi-chemin entre l'exaspération et la colère. Il me rappelait follement maman, ainsi. C'était dingue comme elle me manquait encore, même huit ans plus tard. J'aurais pu tout lui raconter. Elle aurait compris, m'aurait conseillée et réconfortée.

— Abby ! se plaignit mon frère, qui savait parfaitement ce que je lui demandais. As-tu la moindre idée du nombre de lois que je devrais enfreindre pour ça ?

— Plus que d'habitude ?

— Tu marques un point, mais quand même.

Il fronçait tellement les sourcils lorsqu'il attrapa l'objet avec délicatesse qu'on aurait dit qu'il n'en avait plus qu'un. C'était marrant. Il avait de faux airs de Monsieur Patate, comme ça. Harrison n'avait pas du tout une tête à faire des grimaces.

— Il y a les empreintes de deux hommes, normalement. J'aimerais savoir si on peut trouver des informations sur eux par ce biais.

Harrison était déjà à la cuisine pour y attraper une pochette alimentaire en plastique où il rangea rapidement l'étui.

— Pourquoi ai-je le sentiment que l'un d'eux est Smith ?

Je ne confirmai ni n'infirmi rien. Après tout, qui ne dit mot consent, non ?

— Tu penses qu'il a essayé de nous rouler, Ab's ? Dans quel but ?

Répondre à cette question n'engageait à rien. Ça ne me forcerait pas à révéler une chose qu'il ne fallait pas. Mais c'était faire un pas dans cette direction malgré tout.

— Je l'ignore.

Je me rassurai en me disant qu'il ne s'agissait là que d'un demi-mensonge.

— Je déteste que tu me demandes ça, ajouta mon frère.

— Crois bien que je n'éprouve aucun plaisir à le faire.

Il se retourna et me dévisagea comme quelqu'un à qui on ne la faisait pas. Pour une fois, il avait tort. J'adorais l'embêter, en général, mais, sur ce coup-là, j'aurais préféré ne pas l'impliquer. Sauf qu'il était la seule personne en mesure de m'aider à l'heure actuelle. Ce n'était pas comme si je pouvais consulter les registres de la police à mon bon vouloir.

— Combien de temps ça te prendra, tu penses ? lui demandai-je en le rejoignant à la cuisine.

Harrison gardait le regard fixé sur l'étui comme s'il risquait d'exploser d'un instant à l'autre. La migraine semblait poindre chez lui aussi.

— Entre quelques heures et quelques jours, répondit-il. Je pourrai être plus précis demain. Mais à moins que tu me dises que ta vie en dépend, je

vais me coucher, là. Figure-toi que je n'ai pas beaucoup dormi depuis hier.

— La faute à qui ? demandai-je avec un grand sourire.

— À Craig.

Si nous avions eu vingt ans de moins, il m'aurait tiré la langue. Le Harrison adulte – physiquement, tout du moins – se contenta de me faire une de ces grimaces qui lui allaient si mal au teint.

— File te coucher, dis-je en m'approchant pour lui ébouriffer les cheveux. Et merci.

— Tu me remercieras si je trouve quelque chose en échappant à la prison fédérale, répondit-il en se dégageant.

— Tu ne te feras jamais prendre, lui assurai-je.

Ce qui, en général, était le genre de réplique qu'il me servait lui. Il devait réellement être crevé.

— Y a plutôt intérêt. Parce que, si c'est le cas, je te promets que je m'arrangerai pour que tu aies la cellule à côté de la mienne.

— Les prisons ne sont pas mixtes, Harri, lui fis-je remarquer.

Il soupira.

— Raison de plus pour ne pas avoir envie d'y aller.

— Tiens-moi au jus, lui lançai-je en m'approchant de la porte. Et pas de folies !

— Tu me connais.

— Justement. Bonne nuit, Harri.

Je sortis retrouver la fraîcheur des rues. La pluie avait cessé, mais elle avait chassé les odeurs de pollution pour quelques heures. C'était probablement pour ça que c'était mon temps préféré. Elle nettoyait la ville d'une partie de ses péchés. Dommage qu'elle soit si gênante quand je travaillais.

Je me dirigeai vers la bouche de métro la plus proche en évitant les lampadaires. J'aimais me fondre dans les ombres pour revêtir le manteau de la nuit. C'était un des moments où je me sentais le plus à l'aise. Personne ne pouvait me voir à moins de me chercher, et c'était la sensation qui se rapprochait le plus de ce que je ressentais en pénétrant par effraction dans un musée. Mais le plaisir fut de courte durée.

Une des choses marrantes, quand on est pris en filature, c'est que l'énergie de la personne qui nous suit la précède, à notre recherche, et vient palper notre dos. Les gens normaux ne la sentent pas, puisqu'ils sont

insensibles aux courants spéciaux qui me font vivre, mais, pour moi, c'est une arme de défense très pratique, surtout en pleine nuit dans les rues de Hallow. C'est une des raisons pour lesquelles je n'ai jamais peur en me promenant seule à des heures indues. Il en fallait beaucoup pour me surprendre. Et si l'individu qui me filait se croyait discret, il n'en était rien.

Je me faufilai dans une ruelle étroite à un pâté de maisons du métro et me tapis contre le mur. Être suivie ne m'étonnait guère. En temps normal, j'aurais directement pensé à un voleur potentiel ou un agresseur en puissance. Après les quelques jours que je venais de vivre, l'idée ne me traversa même pas l'esprit. Smith devait me faire surveiller depuis un bail pour avoir récolté autant d'informations sur moi. Mais celui ou ceux qu'il avait mis sur le coup savaient de quoi j'étais capable et se tenaient à distance. Je ne les avais jamais remarqués. Quelque chose me disait qu'il ne s'agissait donc pas d'eux, et mon pouls s'accéléra. Si Smith m'avait raconté la vérité et que McCutcheon voulait réellement m'éliminer, j'étais dans la merde jusqu'au cou. Se pouvait-il qu'il ait déjà retrouvé ma trace ?

Non. C'était beaucoup trop tôt. C'était plus que probablement quelqu'un qui me filait pour Smith, et ce dernier avait sans doute décidé de me mettre la pression pour me faire savoir qu'il n'abandonnait pas, malgré le faux choix qu'il m'avait laissé jusqu'au lendemain. Au bout de quelques secondes, cependant, je finis par sérieusement me demander si mes nerfs n'avaient pas été tellement mis à rude épreuve que mes sens me jouaient à présent des tours. Non seulement personne n'était passé, mais l'énergie avait disparu.

J'étais sur le point de sortir de ma cachette pour jeter un coup d'œil lorsque la voix s'éleva à l'autre bout de la ruelle. J'aurais pourtant juré qu'il s'agissait d'un cul-de-sac.

— Vous avez des fréquentations peu recommandables, mademoiselle James.

La voix m'était inconnue. Son propriétaire, en revanche, savait parfaitement qui j'étais et avait un accent français à couper au couteau. Je ne connaissais aucun Français.

— Au moins, elles évitent de me prendre en filature et d'essayer de me coincer dans des ruelles.

Ce qui était totalement faux, étant donné que Smith me faisait suivre et que Wallace m'avait bloquée à un endroit très similaire deux jours plus tôt.

— Vous avez bifurqué de votre propre chef, répondit l'homme de manière sympathique. Je ne vous ai forcée à rien et ne cherchais en aucun cas à vous coincer.

Je sondai sans succès les ténèbres à la recherche de l'inconnu. Lui aussi aimait se fondre dans les ombres. Cependant, je ressentais de nouveau son énergie, distante, mais bien présente. Elle n'avait absolument rien de néfaste et ne laissait pas présager qu'il me souhaitait du mal. Ce qui ne signifiait pas que j'allais baisser ma garde pour autant. Certains individus sont très doués lorsqu'il s'agit de camoufler leurs intentions ou restent très calmes en commettant les actes les plus atroces. L'énergie n'est pas un indicateur cent pour cent fiable, surtout à cette distance. Mais, au moins, j'étais rassurée de voir que mes pouvoirs n'en faisaient pas une fois encore qu'à leur tête : l'homme se tenait juste suffisamment éloigné. Je commençais à avoir l'impression de devenir parano ces derniers temps. D'un autre côté, il y avait de quoi.

— Que voulez-vous, dans ce cas ?

Une ombre se dessina lentement à mesure que l'inconnu avançait dans la lumière de la rue principale. Il était petit, légèrement plus que moi à vue de nez, portait un costume en tweed, un chapeau melon et s'appuyait sur une canne. Je faillis rire. C'était tellement incongru qu'il devait s'agir d'une blague, ce n'était pas possible autrement. L'envie me passa dès que je me souvins que j'avais aperçu quelqu'un qui correspondait à sa description deux jours plus tôt en sortant de chez Smith avec Harrison.

— Vous devriez garder vos distances, me conseilla-t-il.

— Ne vous inquiétez pas, je ne comptais pas vous approcher.

Ma réponse était désinvolte, pourtant la sienne m'avait alarmée. S'il ne travaillait pas pour Smith, qui était-il ? S'agissait-il d'un homme de main de McCutcheon ? Avait-il placé l'appartement de Smith sous surveillance ? Il avait dû me suivre depuis là, puisque je sortais de son immeuble lorsque j'étais partie chez Harrison.

— Celui qui se fait actuellement appeler John Smith est quelqu'un de très dangereux.

Quand je pense que j'aurais pu passer à côté de ce détail. Heureusement qu'il restait des barjos en tweed et chapeau melon pour vous mettre en garde à minuit dans une ruelle sombre.

— J'avais remarqué, merci !

- Vous ne devriez pas travailler pour lui.
- Je ne travaille pas pour lui ! me défendis-je.
- Avec lui, si vous préférez, corrigea-t-il.
- Je ne tr... Laissez tomber. Que voulez-vous ?

Il fit un nouveau pas dans ma direction, et la lumière toucha son visage lorsqu'il s'immobilisa en posant sa seconde main sur la canne devant lui. S'il n'y avait pas eu l'accent français, on aurait pu le croire tout droit échappé de l'Angleterre des années 1940. Avec sa moustache droite et sombre, ses petites lunettes rondes et son accoutrement, il se situait à mi-chemin entre Hercule Poirot et John Steed. Un type comme lui attirait à coup sûr les regards et les sourires en plein jour. Mais, en pleine nuit ? Il était carrément flippant.

- Vous proposer de travailler avec nous.

Est-ce que cette semaine pouvait sérieusement devenir plus bizarre ? Je commençais à en avoir assez que des inconnus tentent de me recruter par des moyens douteux. Surtout dans la mesure où j'ignorais totalement qui ils étaient quand la réciprocité n'était pas vraie.

- C'est qui, nous ? lançai-je, sur la défensive.

— Nous œuvrons afin d'éliminer les individus tels que M. Smith, répondit-il en évitant bien de me préciser qui était ce « nous » dont il parlait.

Pourquoi les gens ne comprenaient-ils pas que, s'ils voulaient mon aide, se montrer clair était la meilleure manière de s'y prendre, juste après le fait de m'engager ? Je n'étais pas un larbin. Je ne l'avais jamais été et ne le serais jamais. Ils pouvaient tous aller se faire voir.

- Et c'est quoi, des individus comme lui ?

- Il y a des choses qu'il vaut mieux ignorer, mademoiselle James.

Le contraire m'aurait étonnée.

— À entendre votre discours, vous lui ressemblez pas mal, vous savez ? Mais vous faites tous les deux erreur en pensant que je vais aider qui que ce soit à éliminer qui que ce soit. Je n'ai jamais assassiné personne et je ne compte pas commencer, ni demain ni jamais. Peu importe le degré de menaces ou la somme offerte. Alors passez votre chemin.

L'homme médita ma réponse quelques instants, durant lesquels il resta parfaitement immobile sous le lampadaire. Son énergie rayonnait de manière calme, pourtant il était toujours aussi flippant.

— Le chauffeur est mort.

— Je vous demande pardon ?

Il n'eut pas besoin de répondre. J'avais été tellement absorbée par les événements que j'en avais totalement oublié le carambolage le temps d'une soirée. Mais tout me revint avec la puissance d'un semi-remorque à cette simple phrase et, pendant une fraction de seconde, je fus frappée comme si le bus ne s'était pas arrêté, que je ne l'avais pas miraculeusement stoppé et qu'il m'avait percutée à pleine vitesse. Disait-il la vérité ? Si tel était le cas, un homme était mort par ma faute. Bien sûr, j'en avais sauvé un autre, mais ce n'était pas le genre d'équation où le positif annule le négatif. C'était tout l'inverse. Ça me donnait envie de me rouler en boule pour pleurer. Il n'y aurait plus de retour en arrière. Max Gervais n'était peut-être pas réellement mort, mais il n'était plus réellement vivant non plus. Avec Danny, c'était le troisième homme qui perdait la vie par ma faute. J'étais un danger public.

— C'était un accident, répondis-je, la voix enrouée par la tristesse et la culpabilité. Je ne suis pas une meurtrière.

— Personne ne vous demande de tuer Smith de vos mains. Nous avons simplement besoin de votre aide.

— « Simplement » ? répétais-je en ricanant nerveusement. Quelle différence ?

L'homme haussa les épaules sans pour autant décoller sa canne du sol, puis sa posture changea et je compris qu'il était sur le départ.

— Réfléchissez-y. D'ici là, considérez ceci comme votre premier avertissement.

Ils s'étaient définitivement tous donné le mot. En l'espace d'une soirée, c'était la deuxième proposition qu'il était hors de question que j'accepte et qui se terminait sur un semblant de chantage saupoudré du conseil paternaliste d'y réfléchir afin de prendre la bonne décision.

Oh, j'allais suivre leurs recommandations et méditer sur la situation. Qui sait, au petit matin, je déciderais peut-être de rendre visite à Wallace directement au commissariat, poignets en avant.

— Combien j'en aurai ? demandai-je à l'homme, qui s'éloignait en direction de la rue.

— Espérons que vous n'aurez pas à le découvrir.

Je détestais les menaces. Je détestais les inconnus. Je détestais ma vie, en ce moment. Ma fierté me dictait de tout envoyer valser, mais, comme

Smith l'avait si bien fait remarquer à plusieurs reprises, il n'y avait pas que moi dans cette fichue équation.

— Comment je peux vous recontacter ? le hélai-je.

— Je ne serai pas loin. Bonne soirée, mademoiselle James.

Il disparut à cet instant.

Je restai totalement immobile quelques secondes, les pensées se bousculant si vite dans mon esprit qu'elles y créaient un vacarme assourdissant. Puis je m'élançai sur les traces de l'inconnu, bien décidée à lui filer le train. Mais, lorsque je parvins dans la rue, il n'y avait aucune trace de lui. Je pestai silencieusement. Il n'était parti que depuis quelques secondes, bon sang !

Avant de me remettre en route, je revins sur mes pas et continuai jusqu'au bout de l'allée pour vérifier quelque chose. Il s'agissait bien d'un cul-de-sac. Je fouillai les environs pendant cinq bonnes minutes, à la recherche de l'endroit par lequel il était apparu, sans succès. C'était impossible. Tout était impossible. Je devais nager en plein cauchemar. Un homme – ou quoi que ce fut – extrêmement puissant et fait d'énergie négative me faisait chanter pour que je l'aide à se débarrasser d'un concurrent qui n'était pas tout à fait comme lui, mais pas vraiment différent non plus. C'était déjà bien assez sans y rajouter un vestige des belles années anglaises à l'accent français à couper au couteau qui semblait appartenir à une tierce partie dont le but était d'éliminer les deux premières. Et tout avait commencé lundi après ma rencontre avec Wallace et le carambolage. Les coïncidences n'existaient pas. Pas celles de ce genre-ci.

Mon esprit bouillonnait toujours lorsque j'arrivai chez moi. Une longue douche chaude m'aida à peine à me détendre. Je n'avais croisé personne qui possédait les mêmes dons que moi en trente ans hormis maman. Et, sans elle, j'étais aveugle. Peut-être que faire la lumière sur certains aspects des pouvoirs dont j'avais hérité me permettrait de mieux voir dans quel traquenard on voulait me forcer à mettre les pieds. Peut-être que je pourrais identifier les hommes qui tentaient de me faire chanter et découvrir pourquoi. Maman m'avait toujours dit qu'on avait été créés pour absorber et réguler l'énergie des dieux. Dans la mesure où ils avaient disparu et que Smith prétendait que lui et McCutcheon n'en étaient pas, il y avait forcément des choses très importantes que j'ignorais sur la nature de mes pouvoirs. Mais je ne pourrais pas faire face à la suite des événements dans

cet état. Je ne m'étais jamais sentie si seule qu'en ce moment, aussi perdue, même après la mort de Danny. À cet instant, la douleur étouffait tout. La colère que je ressentais ce soir, elle, ne parvenait pas à dissimuler les problèmes. Elle ne faisait que me faire perdre ce que je ne perdais jamais : le contrôle. Et, sans lui, l'Ombre ne valait pas mieux qu'un voleur à la tire dans le métro. J'avais besoin d'aide et de soutien.

J'allumai mon ordinateur et composai un numéro de téléphone depuis mon portable de secours. Il était tard, mais Ernie décrocha aussitôt.

— C'est moi. Je suis désolée de te demander ça, mais j'ai besoin que tu passes.

Les quelques secondes de silence qui suivirent me parurent infinies.

— J'arrive, répondit-il de sa voix profonde et vibrante, et je soupirai de soulagement.

— Je suis sous surveillance. Ne te laisse pas voir.

— Je serai là dans moins d'une demi-heure, dit-il avant de raccrocher.

Smith m'avait ordonné de ne rien révéler à mes associés. Il n'avait rien mentionné au sujet de mes amis. Ernie était le fils de Milo, l'homme qui m'avait tout appris, et c'était accessoirement le meilleur arnaqueur que je connaissais. C'était un professionnel à l'esprit retors qui trouvait toujours une solution pour tout et aurait pu convaincre un bouddhiste d'investir dans l'immobilier au Vatican. Il avait de qui tenir. Que m'avait expliqué Smith ? Qu'il fallait toujours avoir une longueur d'avance ? On verrait à quel point il appréciait que ses conseils soient retournés contre lui. Parce que j'irais cambrioler sa banque le lendemain, mais il était hors de question que j'y aille non préparée ou seule. Et encore moins que je me laisse marcher dessus sans riposter. Comme disait Harrison, « quand la situation empire, contre-attaque ».

Je retournai à mon ordinateur après avoir fermé les rideaux et éteint toutes les lumières sauf celle de mon bureau, sur lequel je déposai la jaquette blanche que Nigel m'avait remise. Puis je lançai une recherche sur le carambolage, la culpabilité me rongant les sangs, mais, malgré une fouille poussée, je ne trouvai rien. Le chauffeur était toujours en vie. Dans un état critique, mais bel et bien en vie. Le type en tweed m'avait menti. Je n'avais même plus la force d'être énervée à ce stade. Par contre, Smith avait dit la vérité. Les journaux indiquaient un mort dans l'équipe de sécurité du musée Blumberg au cours du vol qui avait été commis pendant le

vernissage. Mais aucun site ne divulguait d'information intéressante. Pas de cause du décès. Pas de description de l'objet volé. Rien. Toute cette histoire était un vrai casse-tête.

Il était près de 1 heure lorsque j'entendis gratter à ma porte d'entrée. Je me précipitai pour ouvrir et faillis pleurer de soulagement en voyant le sourire éternellement espiègle d'Ernie dans le couloir. Il n'avait absolument pas changé.

— Salut, gamine, me salua-t-il.

Je lui sautai dans les bras pour toute réponse, et il me serra en retour. Le revoir était tellement agréable. Et si rassurant. Rien ne me rattachait à lui et, à moins de m'avoir fait surveiller depuis la naissance, Smith ignorait jusqu'à son existence. Je ne l'avais pas vu depuis près de trois ans, quand Milo avait été arrêté.

— Entre, dis-je en le relâchant et en lui faisant signe de me suivre avant de refermer la porte. Comment va le vieux ?

OceanofPDF.com

Chapitre 24

J'avais tout déballé à Ernie. Smith, le piège de la Petite Demoiselle, le chantage, McCutcheon et le type au chapeau melon. Je n'avais omis que tout ce qui avait trait à mes pouvoirs et arrangé un peu la sauce pour présenter les différents intervenants. Ernie ignorait tout de mon héritage maternel. Je le connaissais depuis près de quinze ans, mais c'était un secret que j'avais féroce­ment protégé. J'avais adopté la même ligne de conduite avec son père. Cependant, Milo n'était pas le genre d'homme à qui on cachait facilement des choses. Il m'avait dit un jour que les secrets n'existaient pas. Ce n'étaient que des informations qu'un certain nombre de personnes possédaient et, qu'en tant que telles, ils étaient tous disponibles si on les cherchait au bon endroit. Il était incroyablement intelligent et perspicace. Il n'avait jamais abordé le sujet, mais j'étais persuadée qu'il savait. Il ignorait quoi, comment et pourquoi, mais il avait compris que j'étais différente, bien que je me sois montrée extrêmement prudente en sa présence. Je m'étais toujours demandé comment je réagirais s'il me posait la question de manière frontale, n'ayant pas la moindre idée de quelle serait ma réponse, mais il ne l'avait jamais fait. C'était une des nombreuses raisons pour lesquelles je l'aimais.

Milo avait tout du type roublard dont on sait à première vue qu'il faut se méfier comme de la peste et qui parvient à nous entourloup­er malgré toute notre vigilance. Ernie, au contraire, donnait l'impression d'être la bonté et la joie de vivre incarnées. Et c'était le cas. Mais, le temps qu'on se rende compte qu'il nous avait arnaqués, il ne nous restait que nos yeux pour pleurer. C'était comme ça que j'avais fait sa connaissance, d'ailleurs. Milo m'avait déjà prise sous son aile depuis près d'un an lorsqu'il avait mis Ernie sur mon chemin pour m'apprendre une leçon. À l'époque, j'ignorais même qu'il avait un fils. Et comment aurais-je pu me douter une seule seconde de leur lien de parenté quand cet énorme gaillard à la peau sombre et au sourire éclatant m'avait abordée en prétextant être perdu ? Milo était un petit Italien aussi frêle que chétif à l'allure timide et réservée. Ernie était

grand, large d'épaules, avait la peau aussi noire que la génétique le permet en ayant un parent caucasien – c'est-à-dire étrangement beaucoup – et n'avait pas son pareil pour imiter les accents de différentes parties d'Afrique alors qu'il n'y avait jamais mis les pieds. À l'époque, j'étais une jeune tête brûlée qui se shootait à l'adrénaline et j'étais persuadée que rien ne pourrait jamais m'arriver grâce à mes pouvoirs. Malgré les nombreuses mises en garde de Milo, j'avais tendance à foncer tête baissée dans tout ce qui pourrait me procurer ma dose. Quand Ernie avait commencé à me faire la conversation en prétendant être fraîchement débarqué et connaître un filon pour voler facilement des objets dans la maison où il avait été engagé comme homme à tout faire, j'avais accepté sans presque poser de questions et en suivant ses instructions à la lettre. Ses patrons et lui s'absentant pour la soirée, il m'avait expliqué comment entrer et quelles pièces dérober, et le partage des gains était très intéressant, même si ça n'avait pas été l'élément décisif pour moi. Quelle n'avait pas été ma surprise en découvrant Milo dans le salon, assis dans un fauteuil si grand qu'il le faisait paraître minuscule. Il m'avait pourtant terrassée de son air réprobateur. Lorsqu'il m'avait annoncé que la police était prévenue et en chemin, j'avais refusé de le croire. Pourtant, quelques secondes plus tard, des phares illuminaient le hall à travers les fenêtres et une sirène retentissait dans la cour. Le temps que je me retourne, Milo avait disparu. Je n'avais jamais eu aussi peur de ma vie. Quand la porte d'entrée s'était ouverte, je n'avais pas réfléchi une seconde et absorbé l'énergie du flic qui venait de pénétrer dans la maison. Milo était revenu à cet instant, hilare, persuadé que j'avais assommé Ernie. Je n'avais pas remarqué qu'il s'agissait du type qui m'avait mise sur le coup. Ces imbéciles avaient « emprunté » la voiture et l'uniforme d'un patrouilleur, comme s'ils faisaient ça en famille tous les dimanches au lieu d'aller jouer au bowling, et Ernie s'était déguisé. J'avais tellement paniqué sur le moment que je n'avais même pas fait attention à son visage. Pas plus que je n'avais relevé en entrant que la maison était pratiquement vide tant j'avais été surprise de tomber sur Milo. Il s'agissait d'une résidence secondaire qui n'était habitée que durant l'été. Ils m'avaient bien roulée, et Milo m'avait appris une leçon importante ce jour-là. Ce n'était que la première d'une longue série.

Malheureusement, Milo avait été arrêté trois ans plus tôt, et nous avions totalement coupé les ponts pour éviter les problèmes. Ça avait signifié faire

de même avec Ernie, puisqu'il avait été mis sous étroite surveillance après l'incarcération de son père. C'était plus sûr pour tout le monde. Mais pas un jour ne passait sans que je m'attende à tomber sur Milo au coin d'une rue, ou à entendre un « Salut, gamine » en rentrant chez moi, comme si on s'était vus la veille. Parce qu'aucune cellule ne pourrait retenir Milo Potenza très longtemps. Il s'était évadé à deux reprises au cours de sa carrière. Malheureusement, il avait été arrêté trois fois.

Alors, même si je n'avais presque pas fermé l'œil et que ma vie semblait sur la pente descendante, j'étais vraiment contente et rassurée de savoir qu'Ernie serait à mon côté tout à l'heure.

Lupita m'empêcha de justesse de piquer du nez en frappant à la porte. Je m'étais enfermée dans mon bureau à peine arrivée à la boutique le matin même, profitant du fait qu'elle était occupée à sa machine, et je tentais depuis de me concentrer autant que possible sur la suite de la journée, mais le sommeil réclamait son dû.

— Entrez !

Comme si elle avait attendu pour le faire. Elle tenait une boîte en carton blanche et rectangulaire qu'un gros ruban rouge entourait et s'approcha de mon bureau. Mais, avant d'esquisser le moindre geste, elle me dévisagea en plissant les yeux.

— Vous avez une sale mine.

— Merci, Lupita, vous aussi.

Elle me lança un des regards noirs que j'affectionnais tant et me tendit l'emballage.

— On vient de déposer ça pour vous.

Lupita resta plantée devant moi après que je l'eus pris. La discrétion n'était de toute évidence pas sa qualité la plus flagrante.

— Ce sera tout, Lupi, merci.

Elle me souffla son dédain au nez et tourna les talons. J'attendis d'entendre que la porte se soit bien refermée pour défaire le ruban. Une magnifique rose rouge vif occupait l'emballage et, tout en bas, se trouvait un plus petit carton, blanc également. Je m'en saisis, l'ouvris, et en sortis un téléphone portable. J'eus tout juste le temps de pincer la bouche en me demandant à quoi tout cela rimait avant qu'il se mette à sonner, me faisant sursauter aussitôt. J'avais failli le lâcher. Heureusement que j'avais d'excellents réflexes.

L'écran affichait « JS ».

— Monsieur Smith, saluai-je froidement en prenant l'appel. Vous me surveillez ?

— Voyons, il n'y a pas de fenêtres dans votre bureau, mademoiselle James.

Je perdis instantanément le faux sourire que j'avais adopté en décrochant, me redressai sur ma chaise et fouillai stupidement la pièce à la recherche d'une caméra. Comme si j'aurais pu en remarquer une sans inspection poussée. Je fis tout de même un doigt d'honneur dans le vide, par acquit de conscience.

— Avez-vous pu faire les vérifications nécessaires ?

Le fait de savoir si j'étais d'accord ne l'intéressait pas. Pourquoi se serait-il ennuyé avec des détails si insignifiants ?

— Oui, et j'ai vu ce que vous désiriez. Maintenant, enchaînai-je sans lui laisser le temps d'en placer une, je vais faire ce que vous exigez de moi, mais, je le répète, uniquement cette fois-ci. Ensuite, je ne veux plus entendre parler de vous.

— Je suis heureux que vous ayez retrouvé la raison.

— Je ne l'ai jamais perdue. C'est d'ailleurs pour ça que je me demande toujours pourquoi vous voulez que je m'en charge, Smith. J'ai lu vos instructions, un gamin de trois ans pourrait le faire. Ce serait donc le job parfait pour votre majordome.

Le dossier que m'avait remis Nigel m'avait d'abord semblé une vaste fumisterie. Si Ernie n'avait pas été en face de moi au moment où je l'avais parcouru, j'en aurais ri aux larmes. En suivant les instructions, je n'aurais même pas besoin d'utiliser mes pouvoirs. Il me suffirait d'entrer dans le coffre en prétextant vouloir accéder à mon casier, puis, une fois seule, d'ouvrir celui qui se trouvait à côté. L'unique difficulté – et encore – résidait dans le fait de dérober le passe du directeur. C'était l'affaire de dix minutes, et n'importe qui du métier aurait pu s'en charger.

— Pourquoi nous embêterions-nous quand vous pouvez le faire ?

— Si c'est une question rhéto...

— Passez chez moi ce soir, me coupa-t-il. Bonne journée, mademoiselle James.

Il raccrocha sans autre forme de procès. Je reposai le téléphone et lui adressai le regard hargneux que j'aurais réservé à celui qui me l'avait offert

si seulement il s'était trouvé en face de moi.

Une heure plus tard, je sortais de mon bureau avec un petit sac à main contenant mon minikit portable indécélable aux détecteurs de métaux. J'étais bien résolue à passer tout droit devant Lupita pour éviter ses sempiternelles questions, mais elle se mit volontairement sur mon passage et me tendit un sac en papier.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je d'un ton suspicieux.

— Le masque de Fran, répondit-elle en me fourrant l'objet dans les mains. Vous l'aviez oublié, hier. Où allez-vous encore ?

Je savais qu'il s'agissait d'une ruse. Il faudrait sérieusement que j'envisage de faire ajouter une clause à son contrat stipulant qu'elle n'était pas ma mère.

— Chercher un masque pour Fran.

— Mais le...

— Un papillon, la coupai-je en y prenant un malin plaisir.

— Je croyais que vous aviez fait ça hier ? demanda-t-elle, suspicieuse.

Elle avait raison. Mais je n'allais pas lui dire que je l'avais acheté après ma filature de Wallace et qu'il se trouvait actuellement dans mon sac.

— Je vous ai menti de manière éhontée et absolument délibérée, Lupi, répondis-je avec un grand sourire. À plus tard.

Je sortis sans attendre sa réaction et m'enfilai dans les rues trop fréquentées de Hallow. À n'importe quelle heure du jour, les trottoirs grouillaient comme une fourmilière, à croire que personne ne travaillait jamais. Bien sûr, si tout le monde faisait comme moi, ceci expliquait cela.

J'étais en train de descendre dans la bouche de métro lorsque je le vis. Le gros titre du journal que tenait un type qui montait l'escalier que je dévalais. Je m'arrêtai et attrapai le quotidien au vol, ignorant les protestations de son propriétaire, qui me traita de tous les noms d'oiseaux en un temps record. Je l'ouvris en page deux sans prêter la moindre attention à ses gesticulations. « Carambolage mortel : le chauffeur succombe à ses blessures ».

— C'est quoi votre problème ? demanda le type en m'arrachant finalement son journal des mains. On ne vous a pas appris que c'est mal de voler ?

Et cet homme vivait à Hallow. Incroyable. Il devait porter des œillères.

— Mes parents ont essayé, mais je n'écoutais pas.

Je le laissai continuer à m'insulter en terminant de descendre les marches, la boule au ventre. Non seulement le chauffeur était bien mort, mais, en plus, l'heure que donnait l'article était impossible. Il fallait que je vérifie. J'avais vu le type au chapeau melon aux alentours de 23 h 30. C'était l'heure de décès annoncée par la presse.

OceanofPDF.com

Chapitre 25

Ce ne fut qu'en sortant de la rame près de la banque Rosenfeld que je ressentis le contrecoup. J'avais tenu bon lors du trajet. Peut-être était-ce parce que mes pensées tournaient à cent à l'heure et que cela m'avait sauvée. Ou alors il m'avait fallu ce temps pour réaliser. En posant le pied sur le quai, cependant, je remarquai que l'homme devant moi tenait le même journal que j'avais volé quelques minutes plus tôt, et mes genoux se mirent à trembler. Je m'immobilisai net, et une ado pressée me rentra dedans avant d'insulter les vieux. En temps normal, je me serais retournée pour lui dire de bien profiter des quelques années qu'il lui restait avant de lui souhaiter une très longue vie, mais, là, rien ne vint. Mon esprit était sur pause, ma gorge sèche. Les tremblements étaient tout ce que je ressentais et d'autres personnes commencèrent à me bousculer pour sortir de la rame. Ma seule réaction fut de m'accrocher à mon sac à main. Les réflexes avaient la vie dure. Eux.

L'énergie des gens qui m'entouraient était piquante, abrasive, elle m'étouffait. C'est ce que je me répétais pour ne pas réfléchir à ce qui me tétanisait réellement. J'étais parfaitement en mesure d'ignorer les énergies pour ne pas être dépassée. Mais, en ce moment, je me laissai submerger. Le chauffeur du bus était mort. À cause de moi. J'étais responsable de la mort d'un homme.

Je finis par réussir à me traîner jusqu'à un mur, contre lequel je me laissai glisser, me fichant éperdument qu'il soit sale et recouvert de microbes et autres germes. La boule qui s'était formée dans mon ventre était en train de remonter le long de mon œsophage, m'empêchant totalement de respirer, et des larmes acides me brûlaient les yeux. J'aurais voulu que le sol s'ouvre pour m'avaler afin d'étouffer la culpabilité qui me marquait le cœur et les tripes au fer rouge. Afin de ne plus rien ressentir. Je n'avais pas été dans cet état depuis Danny. Et là, contre le mur d'un quai sordide du métro de Hallow, j'eus la soudaine envie de voir mon père, d'être de nouveau une petite fille l'espace d'un instant pour aller me

réfugier dans ses bras, persuadée qu'il pourrait tout arranger, comme les fois où je m'étais fait prendre, enfant. Il avait toujours tout arrangé. Toujours. Mais il ne pourrait rien pour moi. Ce n'était pas une chose sur laquelle on pouvait se mettre d'accord avec un responsable de magasin. Il était impossible de rendre la vie comme on restituait un objet volé en promettant qu'on ne recommencerait plus.

— Ça va, m'dame ?

Je relevai les yeux, prête à partir en courant s'il le fallait, mais l'adolescent qui s'était agenouillé devant moi n'avait pas l'air dangereux. Son énergie était d'une tranquillité reconfortante au milieu du chaos qui m'enveloppait et sa gentillesse brilla comme un phare dans la nuit, me forçant à sortir la tête de l'eau pour regagner le rivage. Il portait un pantalon trop grand pour lui, un pull à l'effigie d'un rappeur qui devait être connu et une casquette vissée bas sur son front. Il la retira dès qu'il remarqua que je le dévisageais, me laissant observer son beau visage à la peau mate et aux yeux bronze. Ce devait être l'équivalent de montrer patte blanche. J'oubliais souvent que tout le monde n'était pas pourri, à Hallow, et que les apparences étaient la plupart du temps trompeuses.

— Oui, répondis-je d'une voix encore trop enrouée. Tout va bien. Merci.

Il porta la main à sa poche et en sortit un paquet de mouchoirs.

— Quand tout va bien, en général, je souris, dit-il en me le tendant.

Je pouffai entre mes larmes et acceptai son cadeau, puis m'essuyai les joues. J'étais en train de me faire baby-sitter par un gosse, et je trouvais ça étrangement touchant.

— C'est parce que tu n'es pas une femme, rétorquai-je en riant à moitié.

Il perdit aussitôt son sourire et me dévisagea, se demandant probablement si j'étais sérieuse ou s'il s'agissait d'humour.

— Je plaisante, répondis-je en me redressant. Ne va pas colporter ce genre de clichés, ça a tendance à nous mettre de mauvaise humeur. Au moins une fois par mois.

Il me sourit de nouveau, mais de manière crispée. Il devait penser que j'étais folle, à présent. Je ne savais jamais quoi dire aux ados, c'était horrible. Je préférais nettement les enfants de l'âge de Fran. Ils se fichaient du degré de stupidité de ce qu'on racontait et, surtout, ne comprenaient pas

encore assez pour se rendre compte qu'on n'était plus du tout cool ni dans le coup depuis une dizaine d'années.

— Merci, dis-je en désignant le mouchoir.

— Pas de quoi, m'dame, répondit-il en se levant avant de tendre le bras dans ma direction. Est-ce que vous voudriez boire quelque chose ? Je peux aller vous chercher un truc au distributeur.

J'attrapai sa main pour me relever, et le contact de sa peau me confirma ce que je sentais déjà de son énergie. C'était vraiment un bon gamin. Sa façon de parler ne cadrait pas du tout avec son code vestimentaire. On aurait plutôt dit qu'il avait été élevé dans une petite ville avant de débarquer à Hallow, et tant sa manière de s'exprimer tantôt avec un faux accent du coin que ses habits qui ne lui allaient pas du tout criaient qu'il essayait de se fondre dans la masse. Se déguiser pour survivre, c'était triste et émouvant à la fois. C'était une sorte de superhéros en costume qui faisait le bien à coups de mouchoirs.

— C'est vraiment très gentil à toi, mais ça va. Merci encore.

Il m'adressa un salut de la tête en touchant la visière de sa casquette et s'éloigna, regardant à deux reprises en arrière pour s'assurer que je ne lui avais pas menti. J'époussetai mon pantalon et ma veste, lui fis un petit signe de la main la seconde fois qu'il se retourna, et attrapai le désinfectant de mon sac pour me débarrasser au moins des germes que j'avais sur les doigts. Puis je sortis le miroir de mon kit pour vérifier l'état de mes joues. Il n'aurait plus manqué que je ressemble à un panda sans porter le masque de Fran pour me rendre à la banque. Après quelques coups de mouchoir, j'étais de nouveau présentable.

Je soupirai et rangeai le tout à sa place. Grâce à un jeune homme dont je ne saurais jamais le nom, mon envie d'appeler mon père s'était tue. Heureusement, car entendre sa voix m'aurait certainement fait recommencer à pleurer. Et j'avais des choses bien plus urgentes sur le feu.

Quelques minutes plus tard, j'arrivai devant la banque Rosenfeld, un des rares édifices anciens qui avait survécu à la refonte de Hallow et détonnait au milieu des immeubles récents, criant mieux que n'importe quelle publicité qu'il s'agissait d'une vieille banque privée et huppée. Je pris une profonde inspiration et passai les portes battantes.

L'intérieur était encore plus impressionnant que la façade. Entièrement rénovée dans son style initial, la banque était sublime. Un hall au plafond

infiniment haut, des vitraux qui servaient de puits de lumière, des enluminures aux murs et du mobilier entièrement en acajou verni. On aurait dit un établissement des années 1930 qui se serait mystérieusement égaré au ^{XXI}^e siècle par un caprice du destin. Une pure merveille. Et quelle atmosphère, bon sang ! L'énergie qui régnait ici avait l'assurance tranquille que la stabilité apporte. C'était un petit havre de paix.

Je m'approchai du guichet avec la plus petite file. Il n'y avait qu'un homme avant moi dans celle-ci, et je remerciai silencieusement le fait que ce soit une banque privée. Déjà, le système de sécurité était plus accessible et humain que dans une multinationale – ce qui laissait plus de marge pour les erreurs –, mais, en plus, les clients étaient moins nombreux – et ô combien plus riches. Du genre à garder des objets hors de prix dans leurs magnifiques appartements des beaux quartiers. Si je pouvais mettre la main sur la liste des détenteurs de comptes, j'aurais de quoi m'amuser jusqu'à la fin de mes jours.

Malheureusement, je n'étais pas ici pour me divertir et, même si mon esprit semblait utiliser n'importe quel prétexte pour tenter de me faire oublier qu'un homme avait perdu la vie par ma faute, l'information était toujours là, tapie dans ma poitrine et féroce ment étranglée par ma culpabilité.

Le client qui me précédait finit ce qu'il était venu faire, et je m'approchai d'une Afro-Américaine d'une cinquantaine d'années dont le sourire de travail était une œuvre d'art à la hauteur de l'édifice dans lequel elle travaillait.

— Bonjour, madame.

— Bonjour, répondis-je. Je souhaiterais accéder à mon coffre.

Elle fronça légèrement les sourcils. Elle devait être employée ici depuis suffisamment longtemps pour être persuadée de connaître tous les clients de la banque.

— Votre nom, je vous prie.

Je sortis directement ma carte d'identité et la fis glisser sur le comptoir. Enfin, celle que Smith m'avait fournie, avec une photo de passeport récente. Je n'avais même pas bronché en me demandant comment il se l'était procurée, et ce fait s'était ajouté à la longue liste des choses auxquelles je préférais ne pas réfléchir à l'heure actuelle.

La guichetière étudia ma pièce d'identité, entra mon nom dans son ordinateur, puis m'adressa un immense sourire. Ceux qu'elle réservait probablement aux clients les plus fortunés. Je dus me retenir de me pencher pour regarder combien de zéros s'affichaient sur son écran.

— Veuillez patienter, madame Vision. Je vais appeler le directeur.

Smith, en bon mélomane qu'il était, m'avait fourni l'alias Joy Diana Vision. Il m'avait fallu quelques minutes pour comprendre. Joy D. Vision. Son sens de l'humour n'était pas aussi inexistant qu'il se plaisait à le répéter, et ses goûts étaient éclectiques. Ou alors il avait l'âge de mon père et la chirurgie esthétique faisait des merveilles.

La femme me désigna des fauteuils dans la zone d'attente qui paraissaient vraiment très confortables malgré l'âge qu'ils semblaient avoir. Je lui souris et allai prendre place, puis tuai le temps en examinant distraitemment les enluminures du bâtiment. Avec une ponctualité à toute épreuve, Ernie pénétra dans la banque quelques minutes plus tard, vêtu d'un boubou vert et orange affreusement criard. Je dus retenir un sourire et m'empêcher de le dévisager. Où diable avait-il dégotté un truc pareil ?

— Bonjour, le salua-t-elle en le regardant bizarrement. Je peux vous aider ?

— Boniou, mada, siv'plé, ji ouvir compte.

— Je vous demande pardon ? fit-elle en clignant plusieurs fois des yeux.

Je ne pus contenir un ricanement, et je vis qu'Ernie m'avait remarquée du coin de l'œil. Il n'en montra rien et répéta.

— Ji ouvir compte, mada.

Comme elle ne comprit pas plus à la deuxième tentative, il sortit de ses poches une montagne impressionnante de petites coupures et de pièces. Il y avait probablement des centaines de dollars. Ce type était fou.

— Mada, ji pij oubri compte ? insista-t-il en hochant la tête sans perdre sa bonhomie.

Ernie était incorrigible, et si doué qu'il aurait dû faire du cinéma. Il prenait un malin plaisir à torturer cette pauvre femme, et le fait qu'elle était elle-même afro-américaine devait l'amuser au plus haut point, surtout après la manière dont elle l'avait regardé quand il était arrivé. Et le plus drôle – ou triste – là-dedans, c'était qu'Ernie avait vraiment un don pour tous les accents. Vraiment. Pas que les africains. Bon sang, ce type imitait mieux le

coréen que moi, et pourtant j'avais grandi avec une mère que beaucoup de gens avaient de la peine à comprendre.

J'observai Ernie donner du fil à retordre à la guichetière pendant quelques minutes, jusqu'à ce qu'un homme d'une soixantaine d'années et d'une très grande prestance qui était à n'en pas douter le directeur s'approche de moi après avoir jeté un regard intrigué en direction d'Ernie. Il avait semblé passablement amusé. D'où me venait l'idée qu'Ernie n'était pas le seul à trouver la situation divertissante ? Ce type me plaisait déjà, et la pauvre employée réfléchirait peut-être à deux fois avant de se montrer austère envers les autres en se fondant uniquement sur leur apparence.

— Madame Vision, c'est un plaisir, me salua le directeur avec un grand sourire en me tendant la main.

Je me relevai et la lui serrai, ce qui confirma ma première impression sur lui.

— Veuillez me suivre, je vous prie.

Je lui emboîtai le pas, et nous longeâmes le comptoir d'accueil en direction d'une zone se situant dans le fond de la banque, où peu de gens avaient accès. Ernie était toujours en train de s'entretenir avec la caissière, et son accent s'épaississait à chaque nouvelle phrase. Nous étions sur le point de bifurquer dans un couloir lorsque mon regard fut attiré par une ombre. Non. La raison pour laquelle je venais de tourner la tête, c'était que j'avais senti quelque chose. Comme une impression diffuse la dernière fois que j'avais jeté un coup d'œil à Ernie qui avait mis un moment à remonter jusqu'à mon cerveau. Une énergie que j'aurais reconnue entre toutes flottait discrètement dans l'air. Christopher Wallace se trouvait dans la banque.

— Madame Vision ?

Je tournai rapidement la tête vers le directeur, qui s'était arrêté pour m'attendre.

— Excusez-moi, j'ai cru entendre mon nom.

Il me sourit, prêt à reprendre son chemin. Seigneur ! Wallace était dans la file d'un guichet, juste à côté d'Ernie, à moins d'un mètre de là où j'étais assise quelques instants plus tôt. Il venait probablement d'entrer et ne m'avait pas vue. Pas encore. Comment diable m'avait-il retrouvée ?

Je tentai de faire taire mon instinct, qui me hurlait de prendre mes jambes à mon cou. Je ne pouvais pas partir, j'aurais été obligée de passer à côté de lui, bon sang. S'il était encore là quand je ressortais... Oh, misère.

Une mission facile, tu parles.

Ce qui se produisit l'instant suivant, cependant, m'empêcha de perdre trop de temps à réfléchir à la manière de m'en aller une fois que j'aurais récupéré l'objet.

Parce que, de toute évidence, ce n'était définitivement pas ma semaine.

— Tout le monde à terre ! C'est un hold-up !

OceanofPDF.com

Chapitre 26

Ça ne pouvait pas être en train de se produire. C'était une blague. Quelles étaient les probabilités qu'il y ait un hold-up dans la banque que je venais dévaliser ? Mais hors de question d'abandonner ma mission. Pas avec ce qui était en jeu. Avec un peu de chance, ils étaient venus vider les caisses et allaient repartir aussi vite.

Je poussai le directeur dans le couloir sans réfléchir et lui fis aussitôt signe de se taire. J'étais collée à lui, contre le mur. La position aurait été totalement incongrue si des braqueurs armés n'avaient pas fait irruption dans la banque, le visage dissimulé par des masques. Après tout, je ne l'avais rencontré que quelques minutes auparavant. Ce n'était pas le genre de comportement qu'on adoptait avant le deuxième rendez-vous. Mais cela me permit de lui subtiliser son passe rapidement et sans qu'il s'en aperçoive. Il était bien trop terrorisé par ce qui se passait dans le hall. Le pauvre tremblait comme une feuille.

— Tout le monde à terre ! répéta l'un des braqueurs. Les mains en évidence sur la tête. Obéissez, et il ne devrait rien vous arriver.

— Ne dites rien, chuchotai-je à l'attention du directeur. Ils ne savent pas qu'on est ici.

Je reculai, laissant Abernathy pantelant contre le mur, rangeai discrètement son passe dans ma poche et attrapai le portable que Smith m'avait donné. J'étais bien décidée à profiter du fait que les braqueurs ne nous avaient pas vus pour lui passer un savon mémorable – et murmuré – pendant que j'étais encore en mesure de le faire. Pourquoi, ô pourquoi, des braqueurs débarquaient-ils précisément dans la banque où j'étais censée voler quelque chose ? Et, bon sang, qu'est-ce que Wallace fichait là ? Je croyais aux coïncidences, mais j'avais mes limites. Rien de tout ça ne tenait du hasard.

Je m'allongeai sur le ventre tandis que le téléphone sonnait, rampai avec prudence afin de sortir juste suffisamment la tête du couloir et jaugeai la situation dans le hall.

— Merde ! sifflai-je entre mes dents.

J'apercevais dix braqueurs, mais il se pouvait qu'il y en ait davantage. Ils portaient tous des masques de Speedy Gonzales et des armes qui auraient fait passer Rambo pour un amateur. Ça sentait le roussi à plein nez. On ne mobilisait pas autant d'hommes si on ne comptait pas repartir avec un sacré pactole.

Au bout de la douzième sonnerie, je dus me rendre à l'évidence : Smith ne décrocherait pas. Je me relevai précautionneusement en pestant en silence, me plaquai contre le mur en face du directeur qui n'avait pas bougé d'un pouce et était blanc comme un linge, et envoyai un SMS éloquent à l'abruti qui m'avait forcée à venir ici : « Braquage banque R. WTF ».

— Ils ne savent pas que nous sommes là, répétai-je aussi discrètement que possible au directeur en m'accompagnant de gestes afin de me faire comprendre. Pas de souci à se faire. Ils vont prendre l'argent et partir.

Je n'y croyais pas une seconde vu ma chance, mais lui avait le droit d'espérer et de se détendre un peu. À ce rythme, il était bon pour faire une crise cardiaque dans les minutes à venir. Et je n'arriverais plus à museler ma propre angoisse bien longtemps en étant ainsi fouettée par la sienne.

— Monsieur Abernathy ! cria celui qui devait être le chef des braqueurs. Vous êtes demandé dans le hall !

Le directeur pâlit au point que je n'aurais jamais pu avoir le moindre doute quant à son nom si je l'avais ignoré jusque-là.

Je secouai la tête pour lui intimer de rester exactement où il se trouvait et de ne pas jouer les héros. Ou les petits toutous dociles.

— Ne m'obligez pas à venir vous chercher ! menaça l'homme avant de changer radicalement de ton et d'interlocuteur. Vous, remplissez ce sac d'argent, et que ça saute !

Abernathy me regarda, regarda le hall, me regarda de nouveau, puis le hall, moi encore. Il allait finir par me donner le tournis. Je secouai encore une fois la tête.

— Ils ne savent pas où on est ! plaidai-je à mi-voix.

— Vont fouiller ! objecta-t-il tout aussi doucement, les yeux tellement écarquillés qu'on aurait dit un poisson hors de l'eau.

Il n'avait pas tort. Dans moins d'une minute, les braqueurs feraient le tour de la banque et nous débusqueraient. Ce n'était pas comme si nous avions un endroit où nous cacher dans ce couloir. Si seulement Milo avait

été là. C'était lui le spécialiste des hold-up. Même si, en son temps, il préférait agir seul ou en tandem. Nous étions faits comme des rats, sans nulle part où aller. Il n'y avait que le coffre qui...

Oh, mais ça ferait parfaitement l'affaire.

Je fis signe à Abernathy, mais il secoua la tête en comprenant mon idée. Je ne saurais jamais ce qu'il était sur le point de répondre, car il fut coupé par le chef des braqueurs.

— Dans trente secondes, je tuerai quelqu'un. Il y a assez d'otages pour tenir plusieurs minutes, si vous avez réellement envie de prendre votre temps.

Bon sang, je détestais les gens qui faisaient du chantage. J'espérais de tout cœur qu'ils auraient un cercle privatif en enfer avec jacuzzi de lave.

— Quinze secondes !

— Plus vite que ça, s'énerva un autre braqueur, probablement contre la personne chargée de mettre l'argent dans un sac.

— Dix secondes ! tonna l'homme de sa voix profonde.

— Je suis là !

Je fis les gros yeux à Abernathy, qui avait déjà levé les mains pour s'avancer dans le hall. Bon sang !

— Ah, monsieur Abernathy, se félicita le chef. Bien le bonjour.

Je restai collée contre le mur, à court d'idées. J'étais dans une belle merde, et ce n'était pas rien de le dire. Ce n'était même pas la première fois que je pensais ça de la semaine et nous n'étions que mercredi. Ça ne présageait rien de bon.

Mes options étaient maigres. Si les braqueurs voulaient Abernathy, c'était sans aucun doute pour accéder au coffre-fort, qui se situait au fond du couloir où je me trouvais, après la salle des casiers. Et ils auraient besoin du passe que je lui avais subtilisé. Ma journée devenait plus intéressante à mesure que les secondes défilaient.

Je jetai un regard rapide dans le hall. Les braqueurs, en arc de cercle, surveillaient clients comme employés. Le chef portait un pull ou un foulard rouge qui ressortait légèrement sous sa veste sombre et était aisément reconnaissable. Sa posture criait l'autorité tandis qu'il accueillait le pauvre Abernathy, bras levés et tremblants, auprès des autres otages. Je ne voyais pas Wallace, puisque tout le monde était agglutiné, face contre terre et mains sur la tête, mais il était impossible de manquer Ernie grâce à son

boubou criard. Il ne pourrait pas m'aider à l'heure actuelle. Bon sang, je n'aurais jamais dû lui demander son aide. S'il lui arrivait quelque chose par ma faute, jamais je ne me le pardonnerais.

Non, me repris-je. Paniquer plus tard.

En face du couloir où je me situais se trouvait une plante assez touffue pour s'y cacher et servir de relais en direction de l'escalier au fond de la pièce, sous lequel je pouvais soit me mettre à couvert, soit m'abriter en cherchant une meilleure planque. Mais, pour parvenir jusqu'à elle, puis aux marches, je devrais courir ventre à terre – littéralement – et attendre que personne ne regarde dans ma direction, ce qui risquait fortement de ne jamais se produire puisque je me tenais à l'endroit exact où ils voulaient se rendre. Il me fallait une diversion. Mais je n'irais pas très loin avec... rien du tout à disposition, à part un sac contenant deux téléphones, un rouge à lèvres corail, un kit de poche pour ouvrir un coffre-fort et deux masques en forme de tête d'animaux qui ne couvraient que les yeux. Même MacGyver aurait déclaré forfait. Et je ne pouvais pas absorber l'énergie des braqueurs à cette distance. Ce n'était pas comme si je pouvais demander à mes pouvoirs de déconner quand j'en avais besoin. Quelle plaie.

Je me passai les mains sur le visage après m'être de nouveau plaquée contre le mur. Dans le hall, la conversation entre Abernathy et le chef se poursuivait, mais, maintenant que ce dernier ne criait plus, je n'avais aucune idée de ce qu'ils se racontaient.

Mon don pouvait s'avérer très utile en certaines situations et totalement inutile en d'autres – comme, disons, les braquages de banque. Il ne me restait que la plante. Ou attendre qu'ils s'approchent pour leur subtiliser leur énergie. Étrangement, ma peau n'étant pas résistante aux balles, la première option me plaisait beaucoup plus.

Je sursautai en entendant un coup de feu.

— Où ? cria le chef.

Sa voix rauque, comme si elle était toujours à la limite de se casser, était facilement reconnaissable.

— Puisque je vous dis que je ne l'ai pas ! répondit Abernathy. Je ne sais pas où il est ! Non, arrêtez !

Un autre coup de feu.

— Je l'avais tout à l'heure, mais je ne l'ai plus ! Je ne sais pas ! Je ne sais pas où il est passé !

Le braqueur lui demandait le passe que j'avais en ma possession. Il était temps de filer à l'anglaise avant qu'ils ne déshabillent entièrement Abernathy ou ne viennent vérifier s'il ne l'avait pas perdu en chemin. Ce qui aurait été inconcevable. On ne devenait pas directeur de ce genre d'établissement en égarant des clés ouvrant des coffres qui renferment plusieurs millions de dollars. Mais ce n'était pas plus improbable que l'idée que quelqu'un le lui avait dérobé quelques minutes plus tôt pour commettre un vol dans la banque qu'ils voulaient braquer. Ma bonne étoile venait vraisemblablement de se transformer en trou noir.

Je jetai un coup d'œil rapide dans la salle, pile au moment où le chef frappa Abernathy au visage. Ce dernier s'écroula au sol, et mon cœur plongea dans ma poitrine.

Je me tournai en direction de la plante, décidée à m'y cacher le temps de les laisser approcher après avoir abandonné le passe par terre derrière moi et me figeai. Quelqu'un avait volé ma planque. Quelqu'un qui me dévisageait avec des yeux ronds comme des soucoupes.

— Je n'ai rien à voir là-dedans ! m'écriai-je silencieusement à l'attention de l'inspecteur Wallace en pointant le hall du pouce.

Étrangement, il ne sembla pas le moins du monde convaincu.

Chapitre 27

Pourquoi n'était-il pas intervenu, s'il était libre ? Et comment diable avait-il pu venir jusqu'ici sans que ni les braqueurs ni moi ne le remarquions ? Il n'était pas doué, c'était un prodige.

Je n'eus pas le temps d'y songer bien longtemps. Après m'avoir fait les gros yeux, jeté un regard rapide en direction du hall et estimé la distance qui le séparait du couloir, Wallace s'élança dans ma direction, ventre à terre. Mon cœur s'arrêta tandis que je m'assurais qu'on ne le voie pas. Par un miracle divin, personne ne le remarqua. Malheureusement, c'était parce que le chef des braqueurs était occupé à frapper Abernathy. Mon sang ne fit qu'un tour.

— Vous êtes complètement fou ! chuchotai-je à Wallace de manière aussi énervée qu'il était discrètement possible de le faire.

Il s'était relevé et plaqué contre le mur à côté de moi.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il au même volume.

— À votre avis ? Je suis venue prendre le thé dans une banque.

Je n'aimais pas du tout ses sous-entendus. Bien sûr, j'avais essayé de lui piquer son portefeuille, puis fini par le faire, mais je n'avais rien à voir dans le braquage. J'étais simplement là pour voler un objet, bon sang !

Wallace me regarda de la tête aux pieds, me jugeant d'un air froidement professionnel.

— Quoi ? demandais-je, sur la défensive.

— Je dois vous arrêter, dit-il lorsque les braqueurs eurent recommencé à discuter.

Ce type n'était pas croyable. Il n'avait rien fait contre les brutes qui violentaient Abernathy, mais, moi, il voulait me coffrer ?

— Vous pensez vraiment que c'est le moment ?

— Non, mais, dès que ce sera fini ici, je vous lirai vos droits.

— Grand bien vous fasse, rétorquai-je en lançant un regard discret dans le hall. On verra si vous allez jusqu'au bout ce coup-ci.

Ils étaient occupés à fouiller Abernathy pour la deuxième fois.

— Vous feriez mieux de vous charger d’eux, continuai-je en me retournant vers Wallace.

Il me dévisagea de manière si dure et pourtant si vibrante que je m’arrêtai au milieu de ce que je comptais dire. Ce type avait vraiment un truc. Et ce n’était pas physique. Enfin, il n’était de loin pas vilain à regarder, mais c’était ce qui se dégageait de lui, son énergie, qui me fouettait comme si elle aussi me mettait à la fouille, comme Abernathy dans le hall. Je me demandais s’il avait seulement conscience de la façon dont il me regardait.

— En plus, je n’ai vraiment rien à voir là-dedans, conclus-je avec un décalage.

— Seul, ce serait du suicide. Ils sont douze et lourdement armés. J’ai contacté mes collègues, ils s’en chargeront dès qu’ils seront là. Et vous avez volé mon porte-monnaie.

J’ouvris la bouche en grand, outrée, et me retins de justesse de me défendre aussitôt. C’était vraiment le pire moment pour avoir une conversation, en particulier celle-ci. J’attendis une fois de plus que les braqueurs se remettent à parler pour chuchoter vertement.

— Je vous l’ai laissé ! C’est vous qui m’avez couru après.

— Vous avez fini par le prendre, non ?

— Parce que vous me coursiez ! Et vous avez volé mon pendentif ! ajoutai-je.

Il sourit, geste qui me déstabilisa totalement. Là, quelque part derrière son apparence taciturne et si bien contrôlée, se trouvait un homme qui avait apprécié autant que moi le petit jeu qui nous avait liés. J’en étais persuadée. Et j’aurais menti en affirmant que ça ne me faisait pas terriblement plaisir.

— Rien, lança un braqueur, coupant totalement le moment.

C’était celui qui avait fouillé Abernathy.

— Monsieur le directeur, commença le chef, vous me mettez dans une position plutôt fâcheuse. J’ai de quoi faire sauter la porte du coffre, mais ce serait incroyablement plus compliqué et plus salissant. Je vous le demande une dernière fois : où se trouve votre passe ?

— Vous n’auriez jamais dû venir, dis-je à Wallace. C’est ici qu’ils veulent se rendre. J’allais traverser quand j’ai vu que vous aviez volé ma planque. À deux, on n’a aucune chance d’y arriver.

Dans le hall, Abernathy se défendait toujours, et le braqueur sortit la carte que j’attendais avec effroi qu’il joue de nouveau.

— Je vous laisse encore trois minutes, monsieur Abernathy. Toutes les trente secondes, j'abattraï un des otages.

La colère de Wallace râpa ma peau en explosant.

— Relèves-en six, lança le chef avant de marquer une courte pause. Vous serez le dernier, monsieur le directeur. Mais j'espère que nous n'en arriverons pas là. Je déteste tuer des innocents. Ça me met de très mauvais poil, surtout si tôt dans la journée.

— Pourquoi ne la lui donne-t-il pas ? s'énerva Wallace.

— Parce qu'il ne l'a pas.

Son énergie se figea d'un coup. Je sentis de la surprise, mais, aussitôt après, une nouvelle sorte de colère. Plus douce, plus agacée, moins négative.

— Vous plaisantez ?

Je me tournai vers lui, blasée, et le dévisageai platement.

— J'en ai l'air ?

Wallace secoua la tête, l'irritation s'échappant de lui par vagues acides. Il allait ajouter quelque chose, mais le chef reprit la parole à cet instant.

— Le compte à rebours commence. Vous avez trente secondes avant que... Karen ne meure. Vous travaillez ici depuis longtemps, Karen ?

Je jetai un regard furtif. C'était la femme de mon guichet. Comme elle ne répondait pas, le braqueur qui la tenait lui mit un coup de crosse dans les reins, ce qui me coupa la respiration comme si j'avais moi-même été frappée. Si seulement mon pouvoir était actif et non passif, ce type aurait perdu quelques dents sur-le-champ.

— Trente... trente-deux ans, bégaya-t-elle en sanglotant.

— Trente-deux ans, monsieur le directeur ! Vous n'allez pas lui faire ça, n'est-ce pas ? Vous avez des enfants, Karen ?

Elle hocha vivement la tête, pensant peut-être que ça l'attendrirait.

— Deux. Nicolas et Em...

— Vingt-neuf secondes, lança le chef en consultant la montre qu'il avait au poignet.

Même de loin, elle avait l'air de valoir très cher. Ils n'en étaient sûrement pas à leur coup d'essai.

— On ne peut pas le laisser faire, dis-je à Wallace, la voix tremblant de rage.

— Si je tire, on se fera canarder et on n'aura aucun endroit où se replier. On est obligés d'attendre.

— Obligés ? répétais-je en secouant la tête. Incroyable. Je peux tenter quelque chose. Soyez prêt à agir s'il atteint le zéro.

— Tenter quoi ? demanda-t-il sur un ton méfiant.

Je ne répondis pas et le vis du coin de l'œil dégainer son arme tandis que je me baissai et fixai le regard sur les braqueurs. Je n'avais jamais essayé de voler l'énergie de quelqu'un à une si grande distance. Je l'avais fait accidentellement, mais c'était tout le problème avec les choses accidentelles : elles n'étaient pas maîtrisées. Au moins, je n'avais pas trop à m'inquiéter pour Wallace puisque, pour une obscure raison, mon pouvoir ne semblait pas avoir le même effet sur lui. Dans le pire des cas, je prendrais son arme et tirerais en face de moi en essayant de viser tout ce qui avait une tête de Speedy Gonzales le temps de m'approcher suffisamment pour faire en sorte que tout le monde tombe dans les pommes. C'était un plan totalement dément, mais il était hors de question que je les laisse tuer une seule des personnes qui se trouvaient dans la banque.

Avant d'en arriver là, cependant, j'allais jouer mon va-tout.

Je me concentrai sur le chef et tentai de visualiser son énergie, de projeter les mains invisibles de mon pouvoir jusqu'à elle, jusqu'à lui, et de plonger le poing dans sa poitrine.

— Cinq secondes, dit-il.

Ça ne fonctionnait pas.

— Wallace, murmurai-je.

Un bruit sourd résonna à cet instant. Quelqu'un venait de s'écrouler. Mais ce n'était pas le chef des braqueurs. C'était Karen. Elle avait dû avoir peur au point d'en perdre connaissance. C'était bien ma veine. Je me concentrai de plus belle.

— Patron ? commença le Speedy qui la tenait en joue jusque-là.

Le chef ignore son homme et se mit à secouer la tête de manière perplexe en regardant Karen.

— Monsieur Abernathy, vous n'allez pas gâcher ma journée à ce point ?

Il pouvait toujours parler !

— Je détesterais tuer quelqu'un d'incons...

Sa phrase resta en suspens, car le deuxième braqueur tomba dans les pommes. Enfin !

— Qu'est-ce que c'est que ces...

Il n'acheva pas la suivante non plus. Je sentis l'énergie de Wallace s'activer, me chercher, au moment où Abernathy s'élançait dans notre direction. Tout sembla se dérouler au ralenti. Abernathy courait et, à côté de moi, Wallace tentait si violemment de comprendre ce qui se passait que j'en tremblais. Mais il couvrit le directeur. Tout le monde commença à crier lors de l'échange de coups de feu.

Wallace m'attrapa par l'épaule, probablement pour me mettre à l'abri pendant qu'il protégeait Abernathy. Je me vis me retourner, comme si je n'étais plus dans mon propre corps. Wallace planta le regard droit dans le mien à l'instant où sa main aux doigts brûlants écorchait ma clavicule. Quelque chose explosa alors entre nous et, tandis qu'Abernathy s'écroulait à quelques mètres, touché par une balle, les braqueurs qui le suivaient furent expulsés à l'autre bout de la banque après un immense vol plané.

L'air se bloqua dans ma poitrine, pourtant je me sentis déborder d'énergie comme jamais.

Je relevai les yeux vers Wallace, qui me fixait de nouveau. Lui non plus ne comprenait pas ce qui venait de se produire. Mais il devait également se douter que, de quoi qu'il puisse s'agir, c'était nous qui en étions responsables.

Chapitre 28

De la même manière qu'il avait ralenti, le temps se remit au diapason en un flash.

Je secouai la tête, et Wallace leva son arme. Nous n'avions même pas eu besoin de parler pour savoir ce que nous allions faire. Je venais d'extraire le passe du directeur de ma poche et de le fourrer dans celle de Wallace au cas où je me ferais attraper, et je m'élançai en direction d'Abernathy. J'entendis deux détonations derrière moi. Les balles atteignirent le chef des braqueurs en pleine poitrine. Il s'écroula, pourtant il n'était pas mort. Son énergie avait hurlé, mais elle s'agrippait autour de lui, le drapant d'une aura trouble. Il ne s'agissait que de douleur. Il portait probablement un gilet pare-balles.

En arrivant vers le directeur, je constatai qu'il était inconscient, soit à cause de sa blessure, soit, comme les braqueurs qui avaient giclé, assommé parce que j'avais pris son énergie. Du moins, c'était ce que je croyais en me précipitant vers lui. Pourtant, maintenant que j'étais plus près, je remarquai que certains braqueurs gémissaient au sol, bel et bien éveillés. Il n'y en avait que trois qui semblaient réellement dans les pommes, les plus proches du couloir où nous nous trouvions. Que se passait-il, bon sang ?

Je n'avais pas le temps de me poser de questions en ce moment. J'attrapai Abernathy par les poignets et commençai à le tirer en arrière pour retourner dans le couloir. Déplacer un corps humain était bien plus difficile que je l'aurais imaginé. Heureusement, il n'avait de poids mort que le nom. Il était vivant. Ce qui lui restait d'énergie me chatouillait la peau, comme s'il essayait instinctivement d'établir un contact avec la mienne pour recharger ses batteries. L'en empêcher fut presque plus dur que de le tracter jusqu'au couloir, mais j'y parvins. Wallace tira un coup juste au moment où on le rejoignait, et je hurlai de surprise lorsque mon tympan me parut implorer.

Wallace récupéra Abernathy, et j'en profitai pour reprendre le passe dans sa poche pour aller ouvrir la salle des casiers. Wallace me talonnait, portant le directeur tandis que les braqueurs criaient dans le hall. Ils

n'étaient définitivement pas dans les pommes, ce qui dépassait totalement mon entendement. Et ils se rapprochaient. J'eus tous juste le temps d'entrer après avoir fait passer Wallace et de refermer avant que le premier homme ne déboule dans le couloir et, si les gonds ne produisirent pas le moindre bruit en couissant, la rafale de balles qui suivit, si.

Ce ne fut qu'une fois en sécurité que je pus me laisser tétaniser par le choc. Ces types étaient en pleine forme. Et que s'était-il passé, bon sang ? Ce que j'avais vu n'avait aucun sens. Si je n'avais pas connu mon pouvoir, j'aurais juré qu'ils avaient été propulsés. Je pris une douloureuse inspiration. Rien ne se déroulait comme prévu. Et Ernie était toujours dans le hall. Seigneur, il fallait qu'on trouve une solution pour s'en tirer, et rapidement. Attendre la police ne me disait étonnamment rien qui vaille.

Je me retournai pour demander à Wallace s'il avait la moindre idée de ce qui venait de se produire, mais je m'arrêtai net, ouvris la bouche et écarquillai les yeux, pas sûre de réellement assister aux images que mon cerveau enregistrerait.

— Qu'est-ce que vous faites ? m'exclamai-je en regardant Wallace se déshabiller.

— Il perd beaucoup de sang, répondit-il avec un calme olympien en finissant d'enlever sa chemise.

Il portait fort heureusement un marcel blanc en dessous.

Je commençai à cligner des yeux lorsqu'il le retira à son tour, dévoilant deux cicatrices rondes près de son cœur.

— Vous pensez que le soigner en petite tenue va lui donner de meilleures chances de survie ?

Il m'ignora et continua ce qu'il était en train de faire avec une maîtrise absolue. C'était louable, vu la situation. Je détestais la vue du sang, et j'évitai de poser les yeux sur la jambe du directeur. Wallace, lui, y semblait insensible. Ce n'était certainement pas son tour d'essai. Il agrandit le trou que la balle avait fait dans le pantalon d'Abernathy afin de vérifier la blessure, puis il tâta l'autre côté de la cuisse.

— Elle a traversé, l'artère n'a pas été touchée, dit-il tout en tordant légèrement son marcel. Mais il faut endiguer le saignement.

Il donnait l'impression de se parler à lui-même. Peut-être que son calme n'était qu'une façade, qu'annoncer les choses à voix haute lui conférait de l'emprise sur ses sentiments et qu'il était si doué pour se maîtriser qu'il

parvenait à garder son énergie sous contrôle. Ça aurait expliqué que, moi, je n'aie pas vraiment d'emprise dessus. De qui me moquais-je ? Ça n'expliquait rien du tout. Ça n'expliquait pas ce qui s'était produit, ce à quoi j'avais assisté, ce à quoi j'avais participé. Rien ne le pouvait. D'une manière ou d'une autre, nos énergies avaient fusionné et j'avais réutilisé celle que j'avais absorbée à Abernathy et à quelques braqueurs pour propulser les autres contre les murs. Ce type était différent.

— Attendez, fis-je en fouillant mon sac alors qu'il s'apprêtait à ficeler la jambe du directeur.

Je m'approchai et lui tendis mon flacon de désinfectant, qu'il regarda d'un air intrigué avant de s'en saisir. Il aspergea gaiement la blessure, puis posa son garrot en un tour de main. On aurait dit qu'il avait fait ça toute sa vie. Après l'avoir solidement noué, il prit le pouls d'Abernathy et secoua la tête, soulagé.

Il releva le visage à cet instant, et son regard se voila rapidement au point d'en devenir brûlant. Nous restâmes ainsi à nous dévisager quelques secondes durant lesquelles je respirai à peine, jusqu'à ce qu'il y mette un terme en attrapant sa chemise pour se rhabiller.

Je déglutis à grand-peine et reculai de quelques pas.

— Et maintenant ? demandai-je dans un souffle.

Wallace se redressa et s'appuya contre un pied de la table au centre de la pièce, et je fis attention à ce qui nous entourait pour la première fois depuis que nous étions entrés. Nous nous trouvions dans la salle des coffres. Les murs en étaient tapissés, petits rectangles réguliers, chacun muni d'une serrure et d'un cadran. Une double précaution bien pauvre, puisque le modèle était relativement ancien et que la double sécurité qu'était censée apporter le passe du directeur était facile à contourner si on pouvait faire les poches dudit directeur juste avant.

— On attend que mes collègues arrivent, répondit Wallace tandis que je cherchais le casier qui m'intéressait. Et ensuite, je vous arrête.

— Vous n'avez pas encore fini avec ça ? Combien de temps allez-vous me reprocher une erreur de jeunesse ?

Il me dévisagea en haussant un sourcil, pas du tout impressionné.

— Je vous le rendrai, votre fichu porte-monnaie. Vous, vous me rendrez mon collier, on sera quittes, et on en rira bien.

— Quel est votre nom ?

Le changement de sujet me prit tellement au dépourvu que je butai sur un obstacle inexistant et pestai dans ma barbe.

— Malheureusement, je n'en ai pas, Wally.

— Arrêtez de m'appeler Wally.

— OK, Wally.

Il serra les mâchoires mais n'ajouta rien. Me comporter de manière puérile ne mènerait nulle part, mais c'était plus facile que de soutenir son regard ardent sans me décomposer.

— Je ne pense pas que vous êtes ici par hasard, fit-il au bout de quelques instants.

— C'est marrant, je ne pense pas non plus que vous êtes ici par hasard, contrai-je. Dites-moi plutôt comment vous m'avez retrouvée, Wally.

Le surnom l'exaspérait de moins en moins. Son énergie ne tressaillait pratiquement plus quand je l'utilisais. Dommage.

— Je suis venu pour une tout autre raison. Je ne vous cherchais pas.

— Ah.

— Ah ?

— Je ne crois pas vraiment aux coïncidences, inspecteur. Donc, quand je me rends dans une banque, que vous arrivez et que des braqueurs débarquent droit derrière, j'ai tendance à me méfier. Ça ne ressemble pas vraiment à ce que j'appellerais un mercredi typique.

— Vous préférez propulser les gens dans les airs le jeudi ? demanda-t-il impassiblement.

J'ouvris la bouche en grand, le fantôme d'une réponse sur le bout de la langue.

— Vous êtes différente, continua-t-il.

— Vous êtes différent, rétorquai-je.

Il fronça les sourcils. Était-ce de l'amusement qui teintait à présent son aura ? Je ne voyais pas ce qu'il y avait de drôle là-dedans.

— Je suis l'homme le plus banal que vous pouvez croiser.

... dit le seul flic intègre de Hallow. Elle était bien bonne.

— Vous faites totalement déconner mon pouvoir.

— Votre pouvoir ?

— Je peux absorber l'énergie des gens.

J'ignorais totalement pourquoi je lui avais répondu du tac au tac. Je n'avais jamais révélé ça de manière aussi franche et directe à quiconque. Un

type normal m'aurait ri au nez. Bon sang, si les rôles avaient été inversés, je me serais probablement fendu une côte. Mais il m'avait vue. Et il l'avait dit lui-même : sa peau le chatouillait quand je le touchais. Lui se contenta de m'observer, impassible, se repassant certainement tous les événements de lundi en mémoire.

— C'est pour ça que les braqueurs se sont évanouis.

Je ne pus qu'acquiescer, ignorant sur quel pied danser.

— Pourquoi ne pas m'avoir fait subir le même sort quand je vous ai prise en filature ?

— Je vous l'ai dit, Wally, mon pouvoir déconne totalement en votre présence. J'ai essayé, je n'y suis pas parvenue. C'était la première fois.

Un silence pesant s'installa entre nous, renforcé par l'angoisse de savoir que les braqueurs étaient toujours à l'extérieur et ne faisaient pas le moindre bruit.

J'étais sur le point d'ajouter quelque chose, n'importe quoi, afin de détendre l'atmosphère lorsque mon téléphone vibra dans ma poche. Je sortis l'appareil et vérifiai machinalement qui m'appelait, même s'il ne pouvait s'agir que de Smith.

— Bonjour, chéri, répondis-je de manière joviale en décrochant. Je suis à la banque, je risque d'avoir un peu de retard pour le dîner.

Wallace me dévisagea en plissant les yeux. Peut-être que je surjouais un tantinet ?

— Mademoiselle James, me salua nonchalamment Smith. J'en déduis que vous êtes toujours vivante et en bonne santé.

— Exactement. Mais j'ai bien peur d'être retenue un peu plus longtemps que prévu.

En face de moi, Wallace sortit son propre téléphone et s'énerva, car il n'avait de toute évidence pas de réseau dans le coffre. Ah, le choix des opérateurs et les joies du blindage...

— Vous avez pu récupérer l'objet ? demanda Smith pendant que Wallace me faisait signe de couper la communication afin d'utiliser mon portable pour contacter ses collègues.

Je fis une grimace à Wallace qui signifiait, *grosso modo*, qu'il pouvait toujours compter là-dessus, et répondis à Smith :

— Malheureusement pas.

— Est-ce que les braqueurs s'en sont emparés ?

— Ils sont venus pour ça ? m'exclamai-je en arrêtant aussitôt de jouer la comédie.

— Vous croyez aux coïncidences ?

Ah, lui non plus.

— Je suis dans le coffre. Mais je ne pourrai pas ressortir. La police sera bientôt là.

Wallace recommença à froncer les sourcils. Ça ne lui allait pas du tout. Oh, quel vilain mensonge. Il était absolument charmant, ainsi.

— Et je suis coincée avec un imbécile de flic, ajoutai-je, plus pour ce dernier que pour Smith.

— Voilà qui est fort embêtant. Récupérez l'objet, sortez, et utilisez votre petit tour de passe-passe.

— Venez le faire vous-même, si vous pensez que c'est si facile que ça.

— Il y a un centre commercial avec un parking souterrain à deux blocs de là où vous vous trouvez, répondit-il comme si je n'avais rien dit du tout. Je suppose que vous voyez duquel je parle. Ma voiture vous y attendra au niveau moins deux.

Il en avait de bonnes.

— Vous êtes un marrant, vous savez ? Comment voulez-vous que je sorte de la banque et traverse une partie de la ville sans me faire arrêter ?

Wallace écarquilla les yeux. Pourquoi trouvais-je la moindre de ses expressions aussi craquante ?

— Vous êtes une femme pleine de ressources, Rossignol. C'est pour ça que je vous ai engagée. Les journalistes seront déjà dehors, ajouta-t-il. Évitez qu'on voie votre visage.

Puis il raccrocha sans autre forme de procès avant que j'aie le temps de lui faire remarquer que, primo, il ne m'avait pas engagée et que, deuzio, le flic en face de moi avait très bien vu mon visage.

— Des problèmes à la maison ? demanda Wallace sur un ton ironique en s'agenouillant pour vérifier de nouveau le pouls d'Abernathy.

Je ne répondis pas, trop occupée à chercher un moyen de m'en tirer, et il se releva pour passer derrière moi. En me retournant, quelques instants plus tard, je constatai qu'il avait ouvert un petit meuble dans lequel se trouvaient deux écrans, dont un montrait le couloir et l'autre le hall d'entrée. L'image du deuxième changeait toutes les dix secondes pour afficher un angle différent. Tous les braqueurs étaient sur pied, ce qui voulait dire que ceux

qui s'étaient évanouis étaient déjà revenus à eux. Mais ça ne faisait de loin pas une demi-heure que nous étions enfermés ici. Quelques minutes avaient dû s'écouler, tout au plus. Soit c'étaient tous des surhommes, soit je ne leur avais pas pompé beaucoup d'énergie. Voire pas du tout. Trop de questions, pas assez de tranquillité pour y songer. Par contre, le chef n'était nulle part en vue.

— Merde ! lâcha Wallace.

Je compris en m'approchant. Le chef se trouvait dans le couloir avec deux autres hommes. Ils observaient la porte. Il avait dit à Abernathy qu'ils avaient de quoi la faire sauter. J'avais pensé qu'il parlait de celle du coffre-fort sur le moment, mais quelle différence ? J'étais du mauvais côté.

— Que foutent vos collègues, bon sang ? demandai-je à Wallace sur un ton de reproche.

— Ils ont probablement envahi le périmètre à l'heure qu'il est et le négociateur doit être entré en jeu. Laissez-moi utiliser votre téléphone et nous le saurons.

Je n'allais jamais réussir à quitter la banque sans menottes. Et ça, c'était si j'en sortais vivante.

— Vous me prenez pour une amatrice, Wally ?

— Je vous prends pour tout sauf une amatrice, répondit-il sans me regarder.

Quelque chose dans son ton me fit frissonner. Peut-être parce que c'était le premier compliment qu'il me faisait.

— Il faut qu'on se tire d'ici, ajouta-t-il en continuant à fixer l'écran.

— On n'a qu'à utiliser la porte de secours, proposai-je.

Il ne dut pas apprécier ma blague, car il ne réagit pas. Encore un qui n'était pas familier avec l'humour ?

— Je les ferai tomber dans les pommes, repris-je plus sérieusement.

Wallace se tourna, cette fois-ci, et me dévisagea avec un mélange d'appréhension et d'intérêt. Une part de lui semblait ne pas croire que j'en étais capable. Mais l'autre se souvenait probablement en détail du carambolage, ainsi que du vol plané qui avait eu lieu quelques minutes plus tôt.

— Vous pouvez le faire à travers la porte ?

— Je l'ignore, admis-je, étrangement rassurée par sa réaction.

Il ne m'avait pas traitée de folle, d'abomination de la nature et était totalement calme, tant physiquement qu'énergétiquement. C'était plutôt bon signe, non ?

— Mais ça ne coûte rien d'essayer, conclus-je.

— Après vous, dit-il en me désignant la porte blindée.

J'expirai pour tenter de me donner de la contenance et m'approchai. Puis je fermai les paupières et me concentrai après avoir posé la main contre le métal, mais le blindage ne laissait passer aucune énergie. Je ne ressentais que celle de Wallace dans mon dos et, plus ténue, celle d'Abernathy qui rechargeait peu à peu ses batteries. Je rouvris les yeux en entendant un bruit strident, bien qu'atténué, et découvris avec horreur en regardant les écrans de surveillance que les braqueurs avaient sorti ce qui ressemblait à un mélange de perceuse et de marteau-piqueur pour s'attaquer à la porte.

Ça n'allait pas m'aider à me concentrer. Il fallait que je récupère l'objet et que je file. Mais Wallace ne me laisserait certainement pas faire. Pas plus que les hommes dans le couloir.

Je coulai un regard discret vers l'inspecteur, qui surveillait également l'écran, et me demandai si je parviendrais à le faire tomber dans les pommes cette fois-ci, mais chassai tout aussi vite cette idée. Que se passerait-il si je réussissais ? Il se retrouverait vulnérable, au sol, après avoir tiré sur le chef des braqueurs, et je ne serais pas plus avancée pour sortir d'ici.

— Je ne sais pas si je deviens totalement fou, commença-t-il.

Je n'eus que le temps de me retourner avant qu'il n'attrape ma main. Son énergie provoqua de violents frissons en remontant le long de mon bras. Wallace soutint mon regard pendant de lourdes secondes avant de terminer sa phrase d'une voix rauque.

— Mais si je fais déconner votre pouvoir, vu qu'il ne semble pas fonctionner, c'est peut-être le moment d'essayer quelque chose de totalement fou.

Je lui souris, étrangement gênée. Cet homme était une énigme. Je sentais à son énergie et voyais sur ses traits qu'une partie de lui n'y croyait pas, et que cette partie était aux prises avec celle qui avait assisté à tout. Pourtant, là où la plupart des gens auraient écouté la voix rationnelle en

eux, celle qui leur susurrerait des choses rassurantes, Wallace faisait un grand pas dans le vide.

Je fermai les yeux et essayai de me concentrer de nouveau pour atteindre les braqueurs dans le couloir, sans succès. Je soupirai, excédée, et lâchai Wallace avant de reculer en direction de la table où j'avais laissé mon sac.

— Il faudra ouvrir la porte, dis-je d'un ton que je voulais professionnel en fouillant dans mes affaires. Le métal m'empêche totalement de les sentir.

La vérité, c'était que je commençais à avoir peur. Je pris une profonde inspiration en mettant la main sur mon trousseau de voyage, comme je l'appelais, espérant calmer mes nerfs qui jouaient aux montagnes russes.

— Que faites-vous ? demanda Wallace alors que je m'avançais vers le coffre 223.

Je ne m'arrêtai pas.

— Vous vous souvenez quand vous m'avez dit que vous ne croyiez pas que j'étais ici par hasard ? Votre flair de flic est au top.

— Vous n'êtes pas croyable ! s'écria-t-il comme si je l'avais roulé.

— Les braqueurs ne sont pas là par hasard non plus, Wally.

Je sentis qu'on me tirait en arrière et fus presque aussitôt plaquée contre le mur de coffres. Wallace était rapide. Et fort. Les cadrans me rentrèrent dans le dos, ce qui se révéla plutôt douloureux. L'énergie de Wallace qui effleurait la mienne, en revanche, était incroyablement délicieuse.

— Si vous pensez que je vais vous laisser voler quelque chose sous ma supervision, vous avez perdu la raison, dit-il d'un ton aussi calme que ferme.

— Ou alors je ne l'ai jamais eue, fis-je en haussant les épaules, ce qui n'était pas très agréable, vu ma position. Réfléchissez deux secondes, Wally. Si je ne le prends pas, ils s'en chargeront.

Il recula légèrement la tête, comme si je venais de proférer une aberration.

— De deux voleurs, préfère le moindre, c'est ce que vous êtes en train de me dire ?

— Ne m'insultez pas, inspecteur Wallace, répondis-je sur un ton irrité. Choisissez plutôt celle qui a le plus beau sourire.

Je lui en fis aussitôt une démonstration qui ne lui arracha aucune réaction. Il resta totalement impassible, comme figé, mais son énergie

continuait à caresser la mienne, si bien que la pause dans notre dialogue commença à me mettre vraiment mal à l'aise. Il gardait le regard fixé sur moi. Je faisais de même. Et, pendant tout ce temps, nos auras étaient perdues dans une danse des plus sensuelles qui ne cadrerait pas du tout avec nos échanges. Je comprenais ce qu'il voulait dire lorsqu'il m'avait demandé pourquoi sa peau le chatouillait quand je le touchais. Sauf que la sensation ne me donnait pas envie de rire.

Wallace baissa les yeux sur mes lèvres. Une fraction de seconde uniquement, pourtant ce fut suffisant pour que je sache que je n'étais pas la seule à le ressentir. Le temps qu'il les relève, je souriais comme une imbécile. C'était purement physique et encore plus incompréhensible, mais c'était bel et bien là.

— Je vais ouvrir ce casier, inspecteur Wallace, l'avertis-je d'un ton posé lorsque le bruit des perceuses nous parvint de nouveau de manière feutrée.

— Il faudra me passer sur le corps.

— Ne me tentez pas.

Ma réponse le déconcerta juste assez longtemps pour que je réussisse à lui échapper, et je le contournai pour m'approcher du coffre. Il se contenta de me suivre du regard. Je sentais son énergie ardente s'échapper de lui par vagues. Il n'était pas content, mais il me laisserait faire.

— Dès que vous avez ouvert ce casier, je récupère l'objet.

Dans tes rêves, Wally.

— Bien sûr, inspecteur. Rendez-vous utile et surveillez ce qu'ils font dans le couloir, ajoutai-je en sortant mes affaires de la trousse.

Je l'entendis soupirer bruyamment.

— Vous faites ça depuis longtemps ? demanda-t-il en se retournant vers les écrans de surveillance.

— Je n'ai pas encore commencé, répondis-je d'un ton détaché tout en insérant le passe du directeur dans la serrure.

— Vous m'avez parfaitement compris, fit-il, agacé.

— En effet, confirmai-je.

J'ouvris le premier verrou. Celui qui était facile. J'enfilai alors un écouteur et posai le pad contre le coffre, puis entrepris de tourner la molette. Le mécanisme se réveilla lentement derrière la paroi. Il ne me fallut que quelques secondes pour tomber sur le premier chiffre, un coup de chance.

Le deuxième fut plus long. Je venais de le trouver lorsque le bruit de perceuse s'arrêta. Mon pouls accéléra.

— Que se passe-t-il ? demandai-je à l'instant précis où Wallace jura.

— Vous ne voulez pas savoir.

— Oh si, croyez-moi.

— Ils changent de tactique.

Je fermai les yeux et expirai lentement. Garder mon calme devenait de plus en plus difficile. S'ils en avaient terminé avec la première étape, il ne restait que la seconde : les explosifs. Le fait que Wallace venait de reculer semblait corroborer cette hypothèse.

— Ils ont posé du C4 sur la porte ?

— Pas encore, répondit Wallace. Je pense qu'ils sont partis le chercher.

— Vos collègues sont lents.

— Vous aussi.

— Merci, ça va m'aider à me concentrer, grommelai-je.

— Pardon, dit-il aussitôt, étrangement sincère.

C'était presque mignon.

Je tentai de canaliser mes pensées, mais savoir qu'il ne me restait plus longtemps avant que les braqueurs ne fassent tout sauter était un sacré frein. J'avais envie de me retourner, de surveiller, et mes oreilles bourdonnaient. M'intéresser à un verrou quand ma vie était en jeu se révélait incroyablement difficile. Allez comprendre.

— Racontez-moi un truc sur vous, ordonnai-je à Wallace.

— Je vous demande pardon ?

— Pas forcément quelque chose de très personnel. Juste quelque chose sur vous. J'ai besoin de penser à autre chose, Wally.

Je le sentis se rapprocher et, lorsque je tournai la tête dans sa direction, je remarquai qu'il marchait vers moi à reculons. Il ne voulait pas lâcher l'écran des yeux, même à distance. Le silence qui se prolongeait faisait grimper mon stress à mesure que les secondes s'écoulaient. Heureusement, Wallace finit par le briser.

— Quand j'étais petit, j'étais persuadé que je m'appelais Kip.

Sa voix me calma suffisamment pour que j'entende de nouveau les clics du mécanisme. Je recommençai à tourner le cadran à la recherche du troisième chiffre. Je pensais que Wallace allait s'arrêter là, mais il reprit.

— C'est comme ça que mes parents m'ont toujours surnommé. Quand je suis arrivé à l'école, poursuivit-il avec un sourire dans la voix, ils ont procédé à l'appel, et je n'ai pas répondu lorsqu'ils ont demandé Christopher Wallace. Je ne savais pas qu'il s'agissait de moi. J'ai cru qu'un autre gosse avait le même nom de famille.

Je souris à mon tour.

— Merci, fis-je à l'instant où je trouvais le troisième chiffre.

— Pourquoi ?

— Pour votre honnêteté. Mais ça ne m'empêchera pas de continuer à vous appeler Wally si on s'en sort vivants, ajoutai-je après une courte pause.

Wallace soupira, et je me remis à sourire. Je venais de comprendre pourquoi Smith m'avait dit ça la veille.

— Je suppose que vous ne voulez toujours pas me donner votre nom ?

— Absolument, répondis-je, heureuse qu'on se tourne le dos.

Il ne pouvait ainsi pas voir le grand sourire qui me mangeait sans doute la moitié du visage.

— Pas grave, je finirai bien par le découvrir.

— Absolument.

Un jour, si tel était le cas, il repenserait à cet instant. J'en étais persuadée.

Le quatrième chiffre se mit en place, et j'étouffai un cri de joie.

— Lorsque je vous coffrerai, conclut-il.

— Si vous le dites, répondis-je en sortant la cassette pour la poser sur la table.

C'était le moment de vérité. J'allais enfin savoir ce que j'étais venue chercher. Ce après quoi tout le monde courait.

— Merde ! s'écria Wallace.

Un coup d'œil sur l'écran me révéla que les braqueurs étaient en train de placer les charges. Mon cœur se mit à tambouriner contre mes côtes comme s'il essayait de s'échapper de ma poitrine.

— Ouvrez la porte, ordonnai-je à Wallace.

J'entendis le déclic avant de voir l'arme.

— Pas question, dit-il en pointant son flingue dans ma direction. Vous ouvrez ce casier, et vous me donnez ce qu'il y a dedans.

— Réfléchissez deux secondes, Wally. Vous avez besoin de moi pour sortir d'ici.

— Si je vous tire dans la jambe, vous serez toujours en mesure de vous occuper d’eux.

— Et vous devrez me porter. Autant que je garde ce qu’il contient. Ça vous fera toujours ça de moins à trimballer.

— Dans le bras, dans ce cas, rétorqua-t-il, imperturbable.

— Vous n’êtes vraiment pas drôle.

— Ouvrez ce coffre.

— Ouvrez la porte, répondis-je en faisant ce qu’il me demandait.

Récupérer l’objet après coup ne serait pas très difficile, de toute manière.

Wallace attendit cependant que je lui obéisse. Je retins mon souffle en retirant le couvercle.

— Bon Dieu, dit-il en regardant à l’intérieur. Qu’est-ce que c’est ?

Je clignai plusieurs fois des yeux.

— Je n’en ai pas la moindre idée.

Chapitre 29

L'objet s'apparentait à une sorte de pendentif en argent, mais recouvert d'une couche de... Je n'avais aucune idée de ce que ça pouvait bien être. On aurait dit un dépôt calcaire assez épais, mais translucide, ce qui permettait d'apercevoir le médaillon qui se trouvait en dessous et sur lequel étaient gravées des inscriptions indéchiffrables. Ça ressemblait vaguement à un moustique fossilisé dans de l'ambre, mais sans moustique et sans ambre. La matière qui l'enrobait était d'un gris sale. De loin, ça évoquait un caillou comme il y en avait des milliards dans la nature. Mais le truc vraiment étrange, c'était l'énergie que dégageait cet objet. C'était la première fois que je voyais de l'énergie sans la ressentir, et c'était pour le moins déroutant.

Wallace porta la main dans la cassette et étouffa très mal un juron lorsqu'elle entra en contact avec la pierre. Intéressant.

— C'est quoi, ce bordel ?

— Monsieur l'inspecteur, surveillez votre langage, le sermonnai-je gentiment en essayant à mon tour, sur mes gardes.

Elle était froide. Juste froide. Je ressentais toujours quelque chose en touchant des objets, une légère vibration électrostatique qui provenait du fait qu'il réverbérait l'énergie qui l'entourait. Même dans un lieu qui en aurait été totalement dépourvu, il aurait au moins dû me renvoyer la mienne. Mais non. Il n'y avait rien, au point que j'eus l'impression d'être amputée d'un sens. Pour reprendre les paroles de mon flic préféré : c'était quoi, ce bordel ?

— Ouvrez la porte, dis-je à Wallace tandis que je rangeais l'objet dans mon sac entre les masques.

Il me lança un regard noir, peu satisfait que je me sois emparée du médaillon, mais il me laissa faire. Lui aussi devait croire qu'il serait facile à récupérer plus tard. Il était mignon.

— Avant qu'ils ne la fassent exploser, le pressai-je.

Ce n'était pas vraiment le genre de choses que je pensais devoir rappeler, mais la découverte de la relique étrange avait coupé la hâte du moment.

— Dès que ce sera ouvert, vous les ferez tomber dans les pommes ?

— Ouaip, acquiesçai-je en calant bien mon sac sous mon bras.

Je surveillai l'écran tandis qu'il s'occupait de la porte. Dès l'instant où les braqueurs entendirent le bruit des gonds, le type qui posait les charges fut arrêté par le chef.

— C'est bon, rassurai-je Wallace.

Ou peut-être que c'était moi que je tentais de rassurer ? Je n'aurais vraiment pas aimé me trouver dans le coffre si l'entrée sautait.

Wallace se retourna, hocha une fois la tête, et entrebâilla la porte tout en se cachant derrière pour crier :

— Nous allons sortir, ne tirez pas !

— Combien êtes-vous ? demanda l'un d'eux.

— Trois, répondit Wallace. Dont un homme inconscient.

Il me regarda une dernière fois et ouvrit en grand lorsque les braqueurs lui dirent de le faire.

Trois d'entre eux nous attendaient dans le couloir, leurs masques de Speedy Gonzales tranchant totalement avec le noir de leurs vêtements. Le chef était là, imperturbable, d'un calme et d'une prestance que les autres ne possédaient pas. Tout dans sa posture criait le mâle alpha.

— Avancez les mains en l'air, ordonna l'un des Speedy.

J'obéis et regardai Wallace m'imiter tout en me demandant ce qu'il éprouvait en ce moment. En général, c'était lui qui sommait les gens d'exécuter ce mouvement. Si ça le dérangeait, il n'en montra rien. Son énergie était toujours totalement impassible, posée, froide et presque réfléchie, à son image. Comment faisait-il ? Même si j'avais l'assurance de pouvoir les mettre hors d'état de nuire d'ici quelques secondes, j'étais tendue comme un élastique prêt à rompre et mes membres tremblaient.

— Plus vite, ordonna l'autre braqueur avant de s'adresser à son collègue. Fouille-les.

— Je ne vous remercie pas pour ce contretemps, dit le chef sur un ton pourtant jovial. Sortir d'ici va être un véritable calvaire grâce à vous. Tiens, tiens, tiens.

Il attrapa l'arme de Wallace que lui remettait son sbire, puis la fit tourner dans tous les sens entre ses mains gantées. Ensuite, il la pointa sur le front de l'inspecteur. Mon cœur se figea et je me préparai aussitôt à agir.

— Que vient faire un flic dans le coin ?

— J'étais passé retirer de l'argent.

— Bien sûr, et je suis Speedy Gonzales.

— Laissez ça ! ordonnai-je au braqueur qui essayait de me prendre mon sac.

Wallace me regarda, je regardai le chef, celui-ci me regarda. Il écarquilla les yeux lorsque son homme tomba dans les pommes. Je haussai les épaules à l'instant où le deuxième s'évanouissait lui aussi. À proximité, c'était comme une seconde nature. Même pas besoin de se concentrer.

— Jamais deux sans trois, dis-je sur un ton fataliste.

Le chef eut tout juste le temps de faire un pas en arrière avant de s'affaler à son tour.

— Il faudra que vous m'expliquiez comment vous faites, chuchota Wallace.

— Le talent.

Il se baissa aussitôt pour récupérer son arme pendant que je me rendais au bout du couloir afin de jeter un coup d'œil dans le hall. Les autres braqueurs surveillaient les otages. Tout le monde était réveillé et avait repris sa position initiale. Je soupirai de soulagement. Ernie était toujours là. Il allait bien.

— Il faut qu'on...

— Je dois vous arrêter.

— Vous plaisantez, Wally ? demandai-je encore une fois en me retournant.

Je tombai nez à nez avec le canon d'un flingue. Oh. Il était sérieux, ce coup-ci.

Même si mon cœur s'emballa à la vue du revolver – et surtout de sa proximité –, je fis de mon mieux pour ne pas perdre une once de mon flegme.

— On formait une bonne équipe, jusque-là.

— C'était provisoire.

Je ris silencieusement.

— Vous n’êtes pas du genre à vous engager ? le provoquai-je. Tant pis. J’ai juste une question à vous poser.

Il fronça les sourcils. On aurait dit un petit garçon qui ne comprenait pas ce qu’on lui expliquait. Adorable.

— Qui vous préférez ? Eux, ou moi ?

Il cligna deux fois des yeux, et je n’attendis pas. Je me précipitai en direction du hall sans perdre une seconde, avant qu’il puisse ne serait-ce que penser à me tirer dessus si ça avait été dans ses intentions. Je pouvais m’occuper des braqueurs. Lui, il aurait plus de mal. Enfin, il lui faudrait plus de temps.

— À moi ! criai-je.

Je voulais juste attirer leur attention le plus vite possible. J’avais dit la première chose qui m’avait traversé l’esprit, ce qui ne se révéla pas forcément le truc le plus intelligent, avec le recul. Mais cela fonctionna. Tout le monde tourna la tête dans ma direction à cet instant, et ils durent apercevoir une femme qui s’enfuyait devant un homme armé qu’ils n’avaient pas encore vu. Ce qui, en plein braquage, n’était probablement pas courant.

Un premier coup de feu fut tiré, pas assez loin de moi à mon goût. Wallace riposta et atteignit un des braqueurs en pleine poitrine. Quelle gâchette ! Ça n’arrêterait pas l’homme très longtemps s’il portait également un gilet pare-balles. Toutefois, lorsque tous les autres levèrent leur arme en même temps, je ne réfléchis pas. Braqueurs comme otages perdirent connaissance. Tant pis pour Ernie. Et tant mieux pour mon pouvoir, qui fonctionnait parfaitement. Enfin !

Je n’avais jamais volontairement pris l’énergie d’autant de gens. Sans compter le carambolage – dont je mettais les effets sur le compte de Wallace –, la seule fois où j’avais fait quelque chose de similaire à plus de deux ou trois personnes était à mon anniversaire qui avait mal tourné, quand j’étais petite. Mais, là, ils s’écroulèrent tous de manière si synchronisée que c’en était presque artistique.

Malheureusement, en protégeant mes fesses et celles de Wallace, j’avais également donné un avantage à ce dernier. Je me sentis tomber quand il me sauta sur le dos et m’entraîna dans une série de roulés-boulés. Je pensai juste à abriter mon sac, dans lequel se trouvait le médaillon. Lorsque nous

nous immobilisâmes, je me retrouvai une fois de plus sous lui. La situation avait des accents de déjà-vu très excitants.

— Je vais vous arrêter, à présent, m'avertit-il.

Son air satisfait m'arracha un sourire.

S'il en avait réellement eu envie, il se serait contenté de le faire. Peut-être, comme moi, sentait-il nos énergies se chercher, se titiller, jouer ensemble comme deux adolescents sans supervision parentale, et cela le déstabilisait assez pour le faire hésiter.

— Non, Wally, vous n'allez rien en faire.

Pourquoi ma voix était-elle aussi rauque ?

Les chatouilles remontaient le long de mes bras, qu'il retenait fermement, et je ne remarquai qu'à cet instant que son arme était enfoncée dans un de mes poignets. Mais la position était si plaisante que mon cerveau n'enregistrait même pas la douleur. Ce n'était vraiment pas le moment. Et pourtant. C'était tellement suave, déroutant, déstabilisant. Je n'avais jamais rien expérimenté de tel. L'attraction que j'avais eue pour Danny était fondée sur l'amour, la confiance, l'amitié aussi. Celle que j'éprouvais pour Wallace n'avait rien à voir. On ne se connaissait pas, je n'avais pas la moindre confiance en lui et réciproquement et, même si j'aimais le taquiner, nous n'étions pas le moins du monde amis. C'était tout en sensualité, en chaleur. Comme si un besoin immense naissait entre nous, nous dépassant tous les deux : celui de se rapprocher, de se coller l'un à l'autre, de mélanger nos auras, de fusionner. Et, de mon côté en tout cas, cette envie allait au-delà d'un niveau uniquement énergétique, surtout quand il était plaqué contre moi et me maintenait au sol de tout son poids en retenant mes poignets par-dessus ma tête.

J'enroulai les jambes autour de son bassin, mais, aussitôt, il immobilisa ma hanche d'une main. La tension grimpa d'un cran.

Non. Elle explosa littéralement.

— Je ne me laisserai pas avoir une seconde fois, m'avertit-il d'un feulement.

Il avait de la peine à articuler, ce qui m'empêcha presque de comprendre qu'il faisait allusion à notre dernière rencontre, quand nous nous étions trouvés dans cette position et que j'avais utilisé la même astuce pour le retourner. Il me connaissait déjà si bien.

— Je ne me laisserai pas avoir tout court, répondis-je avec un sourire félin.

Son regard était plongé dans le mien, sa main sur ma hanche, l'autre sur mon poignet. Je n'avais jamais autant eu besoin d'un contact. Ça en devenait insoutenable. Je ramenai le bras qu'il ne tenait plus et posai des doigts presque hésitants sur sa joue. Les yeux de Wallace s'embrasèrent. Les flammes qui dansaient dans l'ambres de ses iris me consumèrent, et tout l'air s'échappa de mes poumons lorsque sa main passa de ma hanche à mes fesses, m'attirant plus près de lui. Je gémissais malgré moi. J'avais faim de lui, une faim dévorante qui chassait mon esprit aux confins de ma raison et m'empêchait totalement de me contrôler. Nos têtes se rapprochèrent, et il ferma les paupières. Quelque chose le retenait, pourtant je sentais qu'il en avait autant envie que moi. Tout aussi besoin. J'exerçai une légère pression sur sa joue, pour tenter de l'attirer, et il ouvrit les yeux. Le temps se figea.

— Je...

Un bruit de verre brisé retentit dans la pièce, et nous tournâmes la tête de concert. Un des vitraux était en morceaux. Les policiers à l'extérieur venaient de lancer un fumigène.

Wallace me regarda, regarda le fumigène, moi de nouveau, puis mes lèvres, et secoua la tête en revenant à lui. L'instant était passé.

— Désolée, Kip.

Je lui mis aussitôt un coup de sac aussi fort que possible sur le coin du visage et profitai de sa surprise pour me libérer et partir à toutes jambes.

Chapitre 30

Mes pensées étaient aussi vaporeuses que la brume qui s'élevait dans la banque tandis que je me précipitais vers la sortie. J'étais aveugle, et l'angoisse sournoise que les braqueurs se relèvent malgré tout alors que j'étais dans l'incapacité de les repérer me tenaillait. Les yeux me piquaient et ma respiration se faisait laborieuse. Je devais sortir d'ici au plus vite et ignorer ma panique soudaine. Je ne ressentais aucune énergie. La seule sensation que mon corps enregistrait, à cet instant précis, était le sang qui battait trop fort à mes tempes et faisait se contracter et se dilater la route que j'essayais de suivre, comme si quelqu'un s'amusait à zoomer et dézoomer sans arrêt les images que m'envoyait mon cerveau.

Selon le plan qu'Ernie et moi avions mis au point, je devais lui laisser l'objet en partant afin qu'il en réalise une copie. Mais, dans ce labyrinthe de fumée, le trouver aurait été impossible même si j'avais voulu prendre le pari que les otages ne seraient pas fouillés. Ce dont je doutais fortement. Il fallait donc que je continue tout droit si je comptais gagner la sortie, sans quoi je ne retrouverais jamais mon chemin. Je n'étais même pas sûre d'y parvenir. Mes poumons étaient saturés de gaz toxiques. Bon sang, combien de grenades avaient-ils envoyées ?

Je ne me rendis compte que j'avais atteint les portes qu'au moment où je butai contre elles. Smith m'avait dit de cacher mon visage et, si je n'aimais pas recevoir d'ordres, particulièrement venant de lui, c'en était un que je me ferais un plaisir de suivre. Il m'avait assuré que les caméras de la banque n'enregistraient aucune image. Cependant, à l'extérieur, la police et la presse ne seraient que trop heureuses de me tirer le portrait.

Si mes pensées n'avaient pas été sens dessus dessous, je n'aurais peut-être pas été si surprise de découvrir un escadron entier de policiers devant les marches du bâtiment et, droit derrière, une épaisse bordure de journalistes. Je me figeai avant même qu'un flic ne m'en donne l'ordre en pointant son arme dans ma direction et levai aussitôt les bras.

Oh misère, comment allais-je leur échapper ?

— Les braqueurs sont à l'intérieur ! criai-je. Ils sont tous évanouis !

L'officier le plus proche de moi, celui qui me visait, fronça les sourcils en m'observant. Un garçon, derrière la barrière de policiers, près des journalistes, tira sur la manche de sa mère.

— Maman, pourquoi elle a un masque de papillon, la dame ?

Parce que le panda était trop petit, fus-je tentée de répondre pour combler le silence surnaturel qui semblait s'être installé après la question du gamin. Tout le monde me dévisageait. Comment aurait-il pu en être autrement ? Je venais de sortir en courant d'une banque où un braquage avait lieu et je portais un masque. Et encore heureux, car il y avait fort à parier que certaines chaînes diffusaient les images en direct. Me défendre en prétendant que les méchants, eux, étaient aux couleurs de Speedy Gonzales ne m'aurait pas aidée. Pas quand le seul objet réellement dérobé dans le bâtiment se trouvait dans mon sac à main. En résumé, j'étais dans la pire des situations.

Je tournai la tête sur la droite, en direction du haut de l'avenue et du parking que Smith m'avait indiqué.

— Plus un geste ! cria un flic, arme braquée dans ma direction.

Je ne pouvais pas utiliser mes pouvoirs au vu et au su de tous, papa m'aurait tuée. D'un autre côté, il me serait impossible de fuir sans m'en servir, et je ne pouvais pas me laisser coffrer. J'étais faite comme un rat.

— Pourquoi portez-vous un masque, madame ?

Une myriade de réponses me traversa l'esprit. Aucune n'aurait été judicieuse. J'avais une décision à prendre, et une difficile. Jusqu'à quel point étais-je prête à me mouiller ? Si on m'arrêtait, mon lien avec l'Ombre pourrait être établi. Encore une fois, je risquais de mettre papa et Harri en danger. Mes tripes bouillonnèrent de toute la haine que je vouais à Smith. J'ignorais encore comment, mais je lui ferais payer.

Je fermai les yeux et expulsai lentement l'air de mes poumons pour tenter de maîtriser mes nerfs. De toute manière, des images du carambolage existaient déjà. Je savais ce que j'avais à faire. Passer à l'action n'était juste pas aussi facile que je l'aurais souhaité.

— Je suis désolée, murmurai-je, plus pour moi-même que pour n'importe qui d'autre.

Le premier flic, le plus proche de moi qui m'avait ordonné de m'arrêter dès que j'étais sortie, s'effondra sur le sol.

— Jones ? cria quelqu'un.

Ce même quelqu'un se précipita vers lui tandis que les autres le couvraient, me tenant toujours dans leurs lignes de mire, calmes et immobiles. Le second s'écroula à peine eut-il rejoint le dénommé Jones.

— Qu'est-ce que...

Un troisième s'évanouit avant que son collègue ait le temps de terminer sa phrase. Puis un quatrième. Ils tombaient comme des dominos. Bon sang, je détestais faire ça. Pendant tout ce temps, les caméras étaient braquées sur moi. Mais je me rassurai en me disant que j'étais immobile et qu'il était impossible qu'ils sachent que c'était moi qui venais de les assommer.

J'entendais distinctement le murmure angoissé de la foule, comme un bruit de fond terrifiant qui gagnait en puissance tandis que l'énergie dans mes veines grondait de pouvoir. Je haïssais cette sensation enivrante alors que j'étais forcée d'agir contre ma volonté. Encore plus dans la mesure où j'avais toujours opéré dans l'ombre et, que là, en plein jour, je ne m'étais jamais sentie aussi bien. À tel point que j'étais incapable de réprimer un sourire qui, j'en avais conscience, ne me donnait pas du tout l'air innocent. Au contraire.

— Les mains sur la tête, m'ordonna une femme en esquissant un geste de son pistolet. Ensuite, allongez-vous sur le sol.

Elle trouva ledit sol avant moi. C'était le moment où tout allait partir en sucette. Plus qu'avant, disons. Et ce fut celui que Wallace choisit pour sortir en trombe de la banque.

Je le sentis aussitôt et me retournai vivement. Il se précipitait dans ma direction, badge brandi à l'attention de ses collègues tandis qu'il criait son nom et son grade afin qu'on ne le prenne pas pour un braqueur. Sainte Marie, mère de toutes les atrocités.

Je m'élançai et entendis un premier coup de feu. Mon instinct me hurlait de m'arrêter, ma raison de continuer. Je décidai d'écouter la seconde, persuadée qu'une cible mouvante serait plus difficile à atteindre et que, même s'ils ne me tuaient pas, au vu de ce qui venait de se produire, ils allaient au moins tenter de m'immobiliser. Je tenais trop à mes membres pour les laisser faire.

La deuxième balle vola si près de mon corps qu'elle me frôla. L'instant suivant, l'air pollué de Hallow mordait mes chairs. Je n'étais pas touchée, juste égratignée. Je continuai comme si je n'avais rien senti tout en essayant

d'absorber à l'aveuglette autant d'énergie que je le pouvais. J'entendais des gens crier. Même sans me retourner, j'étais persuadée qu'ils couraient dans tous les sens. Pourquoi les choses ne pouvaient-elles jamais se dérouler comme prévu ?

Et, comme me l'avaient déjà enseigné les événements de ces derniers jours, elles peuvent toujours empirer.

Wallace attrapa mon avant-bras d'une poigne de fer. Je savais que c'était lui, je l'avais senti arriver. Je fis aussitôt volte-face, mais, entre son élan et le mien, l'équilibre choisit son camp. L'inspecteur chuta et atterrit lourdement sur mon flanc une microseconde après que j'avais percuté le bitume de plein fouet, bras blessé en premier. Je criai sous le coup de la douleur, sans cesser d'absorber de l'énergie pour autant. À l'aveuglette, ce n'était pas chose aisée, mais j'entendais assez de cris pour savoir que cela fonctionnait malgré tout, même si mon pouvoir ne semblait pas avoir envie de réitérer ses exploits de lundi matin. Peut-être cela aurait-il été préférable. Peut-être que, si tel avait été le cas, rien de ce qui suivit ne se serait produit.

J'explosai. Littéralement. Comme si toute l'énergie que j'avais accumulée avait créé un trop-plein instable. Je sentis la déflagration détonner à l'intérieur de ma poitrine et observai, impuissante, l'onde de choc se répandre à toute allure, en rond autour de moi. Wallace ne m'avait pas lâchée, même s'il avait roulé sur le côté. Je paniquai, purement et simplement, en voyant toutes les personnes présentes ainsi que les véhicules être propulsés de la même manière que les braqueurs l'avaient été, et la nausée me vrilla les intestins. Le gamin. Il y avait un gamin dans la foule.

Pendant un infime instant, le seul son qui me parvint fut celui d'un hurlement qui me déchira les tripes, et il me fallut quelques secondes pour me rendre compte qu'il provenait de ma propre gorge.

Je tentai aussitôt de me relever, mais Wallace m'immobilisait.

— Il y a un gosse là-bas ! hurlai-je d'un ton de reproche dans lequel filtrait toute la détresse que je ressentais face à des événements qui me dépassaient.

Pourquoi me retenait-il ? Je devais m'assurer que le gamin allait bien. Je me fichais éperdument que ma couverture soit grillée. Prendre la vie d'un homme était intolérable. Faire du mal à un enfant, impardonnable. Chaque seconde qui s'écoulait me sembla durer une éternité de torture.

Je cessai de respirer en remarquant que Wallace saignait du nez. Je savais que ce n'était pas dû à un coup qu'il avait reçu. C'était mon pouvoir qui lui avait fait ça. Pour une raison qui m'échappait totalement, j'étais incapable de l'étourdir. Cependant, le débordement qui venait d'avoir lieu l'avait atteint d'une manière différente.

Il tourna la tête dans la direction que j'avais indiquée. Personne ne paraissait avoir perdu connaissance cette fois-ci. Seuls gisaient au sol ceux dont j'avais déjà subtilisé l'énergie auparavant. Mais les quelques voitures présentes avaient bougé à la suite de l'explosion dont j'étais responsable. Elles ne semblaient pas avoir fait de dégâts ou de blessés, car plus personne ne criait. Tout le monde était sonné.

Lorsque je regardai de nouveau Wallace, le temps reprit son cours normal, et je compris qu'à peine une seconde avait dû s'écouler depuis que j'avais hurlé. Il hocha la tête et se précipita vers ses collègues, les reporters et les spectateurs, essayant de m'entraîner avec lui. Je n'avais même pas remarqué à quel moment nous nous étions relevés. Mais je pilai afin de l'en empêcher.

— Attendez-moi là, m'intima-t-il.

S'il n'avait rien dit, je serais peut-être restée plantée à l'endroit où je me trouvais tellement j'étais sous le choc. Mais quelque chose dans son ton, dans son regard, me fit revenir à la raison. C'était comme s'il m'ordonnait de fuir alors que ses mots exprimaient le contraire. Non, qu'il me suppliait de le faire. Je filai à toutes jambes dès qu'il se fut éloigné de deux mètres et ne m'arrêtai pas. Je courus et courus encore, mes poumons me brûlant aussi sûrement que si j'avais toujours été en train de respirer les fumigènes de la banque, des larmes bouillantes m'aveuglant. J'étais un monstre. S'il était arrivé quoi que ce soit à ce gosse...

Je traçai sans ralentir jusqu'à la seconde bouche de métro, refusant de prendre la première puisque la plus évidente, la poitrine agitée de spasmes incontrôlables. Aucun policier n'avait pu me suivre, ils étaient trop sonnés, et Wallace n'aurait pas le temps de me rattraper cette fois-ci, mais je ne voulais pas tenter le diable. J'attendis d'être au milieu d'une foule compacte dans les sous-sols pour retirer mon masque, profitant d'un endroit où une ampoule avait sauté, ce qui plongeait une portion de couloir dans une semi-obscurité qui aurait été inquiétante si ce n'avait pas été une telle aubaine. Je me débarrassai également de ma chemise et la rangeai dans mon sac afin de

ne pas laisser de preuve ADN derrière moi. Heureusement que je portais un petit top en dessous. Le froid serait une bien piètre punition. Je détachai ensuite mes cheveux pour qu'ils encadrent mon visage et en camouflent les angles, puis marchai la tête juste assez baissée pour avoir l'air d'être en train de pianoter sur mon téléphone, mais pas assez pour paraître suspecte sur des caméras de surveillance. Car les bandes seraient probablement observées à un moment ou à un autre par la clique de Wallace.

Je continuai mon chemin, d'un pas rapide mais pas trop, à la même allure que les autres usagers, en faisant une partie d'un jeu stupide sur mon portable pour donner le change. Au portique, je payai en liquide pour éviter qu'ils relèvent mon identité par mon abonnement. Lorsque j'arrivai sur le quai et montai dans le métro dont les portes étaient sur le point de se fermer, j'avais regagné un calme olympien. J'étais douée dans ce que je faisais. Je pouvais me fondre dans la masse. Mes réflexes de survie étaient bien huilés, et ça avait un côté incroyablement rassurant. Tout pouvait partir en vrille, mais il me restait ça. Le pilote automatique d'Abby pouvait me sortir de presque n'importe quel pétrin, même si mes nerfs lâchaient.

Une fois collée contre une vitre en raison du métro trop plein de midi, je changeai de portable et pris celui que Smith m'avait donné afin de lui envoyer un SMS. « Changement de programme. Passerai livrer ce soir 21 heures. » J'en envoyai également un à Ernie pour m'excuser d'avoir oublié notre rendez-vous la veille et lui proposer de remettre ça la semaine prochaine. Il comprendrait. Puis je continuai mon jeu jusqu'à ce que j'arrive à la boutique, après trois changements de ligne.

Mais, à peine avais-je fait un pas à l'intérieur que Lupita, qui regardait les nouvelles sur le petit poste de télévision qu'on avait derrière le comptoir d'accueil, me lança un regard qui, pour une fois, n'avait rien de noir.

— Je n'ai pas trouvé ce que je cherchais, annonçai-je d'un ton dégagé en me dirigeant vers mon bureau. Et cet écran sert à la sécurité, Lupita, pas à perdre votre temps devant des soap-opéras pendant que je vous paie pour travailler.

La traiter comme d'habitude me semblait le meilleur angle d'attaque, même si le cœur n'y était pas. Et pour cause : son énergie était piquante et fuyante. Elle se méfiait de moi. Je lui avais dit que je partais acheter un masque papillon. Le compte-rendu du journaliste, qui devait passer en boucle depuis trente minutes et que j'entendais parfaitement de là où je me

trouvais, mentionnait la même chose toutes les deux phrases. « La femme au masque papillon. »

Lupita savait.

OceanofPDF.com

Chapitre 31

Ce ne fut qu'une fois dans mon bureau, après avoir appelé mon frère pour lui demander de venir, que je subis le réel contrecoup de tout ce qui s'était passé. Je ne comprenais plus rien. Aux événements. À moi. Tout ce dont j'avais conscience, c'était que ça s'était produit une nouvelle fois. En touchant Wallace, j'avais pu me servir de l'énergie que j'avais absorbée. C'était de là que provenait l'onde de choc qui avait déplacé voitures et êtres humains. Il n'y avait pas d'autre explication, et cette pensée était terrifiante.

Alors je restai immobile sur ma chaise, le regard fixé sur le mur devant moi dans un état second. Je n'avais pas envie de pleurer. Je ne ressentais rien. Un vide gigantesque occupait l'espace où se nichaient d'habitude mes émotions. J'étais en train de devenir ce vide.

La vie me mit un coup de pied aux fesses quand la porte s'ouvrit sans que personne n'y ait frappé et qu'un Harrison pas spécialement content portant un sac en bandoulière fit irruption dans mon bureau. Il n'était déjà pas de bonne humeur lorsque je l'avais appelé. Comme je l'avais craint, les reporters avaient diffusé leurs images en direct. Je n'avais pas osé les regarder de peur d'apprendre qu'un enfant avait été blessé. Ça aurait été le coup fatal, celui qui m'aurait poussée au bas du précipice. Tout était largement assez sombre comme ça. J'étais passée à la télé pour la deuxième fois en trois jours à la suite d'événements inexplicables. Ce n'était pas vraiment le genre de passage dont sa famille était fière.

— Abby ?

La colère avait déserté son visage et sa voix était étrangement hésitante. Si les rôles avaient été inversés, j'aurais été énervée en apprenant ce qui s'était produit, mais je n'aurais pas pu en vouloir à mon frère. Pourtant, je n'avais pas envie de sa compassion. De sa tendresse. J'avais besoin qu'il fasse ce dont j'étais incapable.

Je ne bougeai pas lorsqu'il s'approcha de moi et me prit dans ses bras. Je restai campée sur ma chaise qui avait légèrement pivoté quand il m'avait attrapée, stoïque. Vide.

— Tout ira bien, Ab's. On va découvrir ce qui se passe. On trouvera un moyen d...

— De quoi ? le coupai-je d'une voix étonnamment vive alors que j'étais toujours amorphe. Il y avait un gamin, Harri. J'ai peut-être blessé un gosse ! Ou pire !

Il posa sa paume sur ma tête pour me forcer à m'appuyer contre son torse et commença à me caresser les cheveux pour me calmer. Ce n'était pas ce dont j'avais besoin. Je n'avais pas envie de câlins, de réconfort. Je voulais hurler. Je l'aurais d'ailleurs probablement fait s'il n'avait pas repris la parole.

— Il n'y a eu aucun blessé, Ab's. Aucun. Il n'est rien arrivé à cet enfant.

Jamais je n'aurais cru que le soulagement pouvait être si douloureux. Ma poitrine me sembla imploser en mille morceaux qui se répandirent dans mes veines et griffèrent le moindre de mes nerfs en disparaissant. Le petit garçon n'avait rien. Même si ça n'effaçait malheureusement pas ma responsabilité pour le chauffeur de bus.

Je me reculai légèrement afin d'échapper à l'étreinte de Harrison, et il profita que je m'essuie les yeux pour s'asseoir sur mon bureau. Un autre jour, je lui aurais mis une claque à l'arrière du crâne en lui rappelant qu'il n'était pas chez lui.

Il allait ajouter quelque chose, mais je l'en empêchai en plaçant l'index sur ma bouche et désignai la pièce d'un coup de tête circulaire. Il acquiesça et sortit son matériel. Je ne serais pas tranquille tant que je ne saurais pas si Smith avait fait poser des micros ou caméras dans mon bureau, et c'était une des raisons pour lesquelles j'avais appelé Harri.

Dans un état second, l'esprit s'agitant dans tous les sens et pourtant si vide, je le regardai inspecter les alentours pendant plusieurs minutes. J'avais l'impression d'errer dans les limbes de ma santé mentale. Pas vraiment folle, pas vraiment normale. Juste dangereusement vivante.

— Vas-y, l'enjoignis-je lorsqu'il m'eut confirmé du regard qu'il n'avait rien trouvé. Tu peux commencer.

Il fit la moue en me dévisageant comme une gamine incorrigible. C'était la meilleure. Je ris entre les larmes qui finissaient de sécher sur mes joues.

— Je ne saurais même pas quoi te dire. Je ne suis pas papa.

— Comme si tu n'avais pas répété ton discours dans le taxi.

— J'avais d'autres choses en tête, Ab's. J'avais peur de te retrouver avec une balle dans le bras.

Pas à un seul instant je n'avais songé qu'il aurait pu s'inquiéter. J'avais raccroché pratiquement tout de suite par peur de craquer au téléphone.

Je regardai mon épaule pour voir là où j'avais été touchée.

— C'est une égratignure, dis-je en observant le sang séché.

Je n'avais même pas désinfecté la blessure en arrivant à la boutique. J'avais vraiment l'esprit ailleurs.

— Une égratignure ? s'exclama Harrison. Ton bras est coupé !

Je plissai les yeux.

— C'est encore un de tes films stupides ?

Il secoua théâtralement la tête.

— Parfois, je me demande comment tu peux être ma sœur, se lamenta-t-il avant de changer radicalement de ton. Tu veux me raconter ?

Je soupirai et me passai les mains sur le visage.

— Tout est tellement flou, soufflai-je en me laissant aller contre le dossier de ma chaise. Je me suis retrouvée au mauvais endroit au mauvais moment. Des braqueurs ont débarqué, Wallace était là et m'a reconnue. Des choses bizarres se sont produites.

Harrison grimaçait de plus en plus à mesure que je parlais.

— Qu'est-ce que tu fichais à Rosenfeld ?

Je fermai les yeux. Il savait que j'y étais et, pour lui, je n'avais aucune raison valable.

— Abby ! continua-t-il sur un ton atterré.

Comme s'il avait tout compris. Mais il ignorait tout de la situation. Heureusement, car celle dans laquelle il pensait que nous étions était déjà bien assez angoissante comme ça.

— S'il te plaît, Harrison, non.

— Non quoi ? demanda-t-il, retenant difficilement la colère dans sa voix. Qu'es-tu allée faire à Rosenfeld ?

Je relevai la tête et croisai son regard. Lui mentir était pire que tout. Je détestais ça. Pendant un court instant, je songeai à lui dire que c'était en rapport avec Milo. Après tout, Ernie était à la banque lui aussi, c'était plausible, mais... mais ça aurait été un mensonge bien plus réel que l'omission. Il m'enleva le poids du choix en reprenant sèchement la parole.

— C'est bon. Je ne veux pas savoir.

— Harri...

Il m'en voulait. Et je n'y pouvais rien. Il avait toutes les raisons d'être blessé, je le comprenais totalement. Pourtant, sa réaction provoqua de nouvelles larmes, que je ne pus contenir. Je ne recommençai pas à pleurer, mais elles se remirent à couler sans mon consentement.

— Bon sang, Abby ! Dans quoi tu t'es fourrée ?

Je détournai le regard. Il s'était exprimé de manière plus douce, cette fois-ci. Je le connaissais assez pour savoir qu'il n'était pas dupe.

— Ça a un rapport avec Smith et le faux bijou ?

— Harri, s'il te plaît, arrête, commençai-je, sur mes gardes. Changeons de sujet.

— De quoi tu veux parler ? Des images de toi que diffuse une chaîne nationale ?

Nationale ? Oh, misère, j'avais pris du galon.

— Celles où on te voit te servir de tes pouvoirs et faire voler des voitures ? Et c'était quoi, ce masque ?

— Je n'avais rien d'autre sous la main.

Harri se pinça l'arête du nez et soupira. Je savais que sa colère n'était pas entièrement dirigée contre moi ou provoquée par moi, même si elle l'était en grande partie. Les événements des derniers jours n'étaient pas ce qu'on peut appeler communs et auraient de quoi crisper les nerfs des plus zen d'entre nous.

— Tu m'as dit que cet inspecteur Wallace t'avait reconnue ? Tu portais le masque dans la banque ? ajouta-t-il une fois que j'eus acquiescé.

— Non, je l'ai mis juste avant de sortir.

— Tu en es sûre ?

— Oui, pourquoi ? demandai-je, la suspicion pointant le bout de son nez dans ma voix.

— Parce qu'il prétend le contraire.

Je me figeai.

— Comment ça ?

— Il a répondu à des questions à l'antenne, tout à l'heure, quand j'étais dans le taxi. Il a affirmé que tu portais le masque dans la banque.

Une objection mourut sur mes lèvres. Pourquoi irait-il faire ça ? Pourquoi diable me couvrirait-il ? Ça n'avait aucun sens. Il crevait d'envie de me coffrer.

Mais il m'avait aussi laissée partir.

Oh, monsieur l'inspecteur, à quoi jouez-vous ?

— Il doit avoir un sacré faible pour toi, commenta Harrison d'un ton narquois.

— Harri, l'avertis-je.

Il leva les bras en un geste défensif.

— Hé, tout ce que je dis c'est qu'il préférerait peut-être te tomber dessus dans une ruelle sombre.

Ça, ça ressemblait davantage à mon frère dans son état normal. Sauf qu'il soulevait malgré lui un point important. On s'était déjà retrouvés dans une ruelle, et il avait déjà tenté de m'arrêter plus d'une fois, la dernière remontant à moins de deux heures.

Je pris une profonde inspiration.

— Il fait déconner mes pouvoirs, avouai-je à Harrison, qui écarquilla les yeux. J'ignore pourquoi. Mais, quand il est dans les parages, j'arrive à me servir de l'énergie que j'absorbe, et il est complètement insensible à mon pouvoir. J'ai essayé de le mettre KO à plusieurs reprises, en vain... Et il sait, Harri. Il était là lors du carambolage et à la banque. Chaque fois que j'ai fait un truc spectaculaire, je le touchais.

Harrison resta immobile pendant quelques secondes, réfléchissant à toute allure, à tel point que je pensais qu'il allait me faire part d'une réflexion pertinente. Grande fut ma déception.

— Mieux vaudrait éviter la ruelle sombre, dans ce cas.

— Tu peux être sérieux deux minutes ?

— Je n'ai fait que ça depuis que je suis arrivé. Qu'est-ce que ça signifie, du coup ? ajouta-t-il, plus sérieusement cette fois-ci.

— Que je dois avoir une vraie discussion avec lui. Tu as pu trouver son adresse ?

Mon frère secoua la tête.

— Chou blanc. Il n'apparaît sur aucun registre, il faudrait que je pousse les recherches.

— Eh bien, pousse-les. Et, en attendant, prends ça, dis-je en fouillant dans mon sac pour en sortir le médaillon. Quelqu'un passera le chercher chez toi.

Harrison fronça les sourcils. Nous étions de nouveau en terrain glissant. Il savait que, s'il me posait la moindre question, la tension allait remonter

puisque je refuserais de lui répondre. Et il savait également que je ne le faisais pas de gaieté de cœur.

Je gardai la médaille pendant plusieurs secondes, les doigts refermés autour, tentant de percer la substance grise qui la recouvrait pour atteindre son énergie, en vain. Et, pendant ce temps, mon frère essayait de voir ce que je cachais. C'était presque marrant.

Je levai la main dans sa direction et hésitai une seconde. Wallace avait été brûlé en le touchant. Harri n'avait aucun don d'aucune sorte, j'étais la seule à en avoir hérité. J'allais savoir sous peu si le médaillon faisait cet effet à tous les gens qui n'avaient pas de pouvoir, ou uniquement ceux qui s'appelaient Christopher Wallace. Mais j'ignorais quelle réponse me rassurerait le plus. Parce que, quelle qu'elle soit, elle soulèverait aussitôt d'autres questions.

— Ab's ?

Je tendis l'objet à mon frère, qui s'en saisit et commença à le retourner pour l'examiner sous tous les angles.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda-t-il en continuant son inspection.

La pierre n'avait aucun effet sur lui.

Wallace était différent. Elle n'avait pas plus brûlé Harri que moi. J'étais une Kao, Harri un simple humain. Donc la question à un million de dollars devenait : qu'était Wallace ?

— Ça va, Ab's ?

Je secouai la tête en revenant à moi.

— Oui, répondis-je de manière toutefois distraite. La personne qui viendra chercher ce machin en fera une copie. Apporte-la-moi dès qu'elle sera prête, s'il te plaît.

— Tu sais que je ne suis pas ton garçon de courses ?

— Non, tu es mon petit frère, fis-je d'un ton mielleux avant de lui pincer la joue. Ça veut dire que tu travailles gratuitement.

Il se libéra à grand renfort de gestes tout en se plaignant et se dirigea vers la porte en ronchonnant.

— Harri ? l'appelai-je avant qu'il ne disparaisse. Merci. De tout cœur. Je te promets que je t'expliquerai tout dès que je le pourrai. D'ici là, fais-moi confiance, OK ?

— Je te fais toujours confiance, Ab's, répondit-il. C'est pour ça que j'ai autant d'ennuis.

OceanofPDF.com

Chapitre 32

Je me présentai chez Smith à 21 heures tapantes.

Nigel m'accueillit avec l'équivalent domestique d'un regard noir, me considérant d'un air hautain en haussant les sourcils de façon très snob, ce qui accentua son côté pincé. Lupita et lui devaient avoir des ancêtres communs.

— Nige', le saluai-je.

— Mademoiselle James, répondit-il courtoisement.

Mais de manière forcée. J'attardai volontairement les yeux sur la poche où il rangeait auparavant son étui à cigarettes et souris en lui montrant toutes mes dents. Elle semblait vide, à présent. Il prenait des précautions. Tant mieux. J'aimais les challenges.

— Oh, pas de « mademoiselle James » entre nous, Nige', lançai-je en le dépassant. Vous pouvez m'appeler mademoiselle.

Je n'attendis pas de réponse et continuai. Adopter une attitude à l'extrême limite de l'arrogance et afficher une confiance que je ne possédais plus depuis quelques jours m'aidait à garder la tête hors de l'eau malgré les poids qui lestaient mes chevilles. Je parcourus la distance qui me séparait du maître des lieux – confortablement installé sur le canapé au centre de son immense salon en train de pianoter sur une tablette – avec l'audace d'un jeune Danny Zuko. *Grease* était un des films préférés de maman. Elle adorait en chanter les chansons à tue-tête pendant qu'elle cuisinait, et elle se lâchait parfois à exécuter quelques pas de danse. Harrison se joignait souvent à elle. Il se débrouillait pas mal, pour un petit asticot. Danny avait toujours été mon modèle de *bad boy* en grandissant et, même après en avoir rencontré de vrais, il gardait une place spéciale dans mon cœur. C'était mon deuxième Danny, un autre amour de jeunesse.

Je ne laissai pas le souvenir de mon Danny entacher mon rôle et m'assis sur le canapé en face de Smith avec la grâce d'un roublard tout en me demandant ce qu'un psy penserait de ma manière de gérer le stress. Enfin, ce ne serait certainement pas ce qui l'inquiéterait le plus.

— Smith.

— Mademoiselle James, répondit-il en relevant ses yeux bleu nuit pour les planter dans les miens.

Ce qui me coupa toute envie de lui proposer également de laisser tomber mon nom de famille. Même quand son aura ne me submergeait pas, ce type était étouffant. Il y avait quelque chose de si sombre en lui, de si noir et de si dérangeant qu'il était difficile de soutenir son regard sans rétrécir sur place. Toute personne saine d'esprit serait partie en courant en le voyant et, si j'avais agi sans réfléchir plusieurs fois ces derniers jours, j'avais encore toute ma tête. Rester immobile me demanda une intense concentration.

— Je vous avais dit que le bleu était votre couleur.

Il me fallut quelques secondes pour comprendre à quoi il faisait allusion. À vrai dire, il dut tourner sa tablette pour me montrer une photo de moi, portant le masque que Fran ne recevrait jamais, devant la banque, mains en l'air. Ça ferait fureur comme décoration sur ma cheminée juste à côté du cliché signalétique que prendraient les flics en m'arrêtant.

Je serrai les mâchoires. J'avais déjà vu cette image au cours de l'après-midi, ainsi que beaucoup d'autres prises sur les lieux. Heureusement que, même s'il était fait pour enfants, le papillon était large sur les côtés grâce aux ailes et que les trous pour les yeux ne laissaient pas deviner la forme des miens.

— Ils vous ont affublée d'un surnom.

— Je sais, grognai-je, perdant aussitôt la connexion avec Danny Zuko.

Les tabloïds n'avaient rien trouvé de mieux que de me renommer « la Force ». C'était le nom le plus pourri qu'ils auraient pu imaginer. Même les tueurs en série en avaient de meilleurs. Et je me demandais comment ils étaient parvenus à la conclusion que c'était moi qui avais provoqué tout ça. De loin, l'énergie étant invisible, on ne voyait que les gens s'évanouir et les voitures bouger. Sûrement qu'ils ne croyaient pas non plus aux coïncidences. Et quoi de mieux que de laisser entendre qu'un individu hors normes hantait les rues de Hallow pour vendre leurs torchons ? Mais, quand même, la Force...

Smith posa sa tablette à côté de lui sur le canapé en cuir et se redressa pour m'observer attentivement. Ce qui était largement plus désagréable que ce surnom stupide et me le fit oublier aussitôt.

— C'était une démonstration plutôt... intéressante que vous avez faite là, continua-t-il en scrutant la moindre de mes réactions. Je me félicite de vous avoir engagée.

Je lui ris fort peu sympathiquement au nez.

— Vous êtes bien le seul. Et m'engager ? C'est comme ça que vous appelez le chantage ?

— Je vous fournis du travail pour lequel vous êtes dédommée, comment voudriez-vous le qualifier autrement ?

Je me redressai à mon tour pour mieux lui signifier visuellement ce que je pensais de lui.

— Si, par dédommagement, vous entendez le fait de ne pas me dénoncer, on n'a clairement pas la même définition du mot « engagement ».

Un sourire surnois glissa sur son visage. On aurait dit un cobra prêt à frapper.

— Allez vérifier votre compte en banque.

Je fronçai les sourcils et n'esquissai pas le moindre geste, aussi m'encouragea-t-il d'un mouvement gracieux du menton. Je sortis donc mon téléphone, ouvris l'application pour accéder au compte de l'Ombre, et manquai de m'étouffer.

— Il ne s'agit que de la moitié de la somme. Vous recevrez le reste après m'avoir remis l'objet.

Il y avait un zéro de plus qu'au salaire qu'il nous avait versé pour le faux vol.

— Satisfait ?

Je rangeai prestement mon portable dans ma poche, regrettant que la technologie des écrans tactiles ne me permette pas de le claquer. Parce que j'avais définitivement envie de claquer quelque chose. Ou quelqu'un.

— Je le serai quand vous me remettrez les clichés que vous avez pris de moi à mon insu et quitterez la ville.

— C'est une bien étrange manière de dire merci, fit-il remarquer de sa voix mélodieuse.

— Je crois qu'on ne s'est pas bien compris, Smith, rétorquai-je sur un ton sec. Je n'ai ni besoin ni envie d'argent. Ce métier, je le fais par passion. Ce que vous m'avez forcée à faire n'y ressemble ni de près ni de loin. J'ai failli être arrêtée, mes photos sont affichées aux quatre coins de la ville, v...

— Vous pourrez prendre votre retraite plus tôt que prévu.

Il était également au courant de mes plans à plus ou moins long terme. Bien. Sauf que, du coup, il aurait dû savoir précisément la somme qui se trouvait sur ce compte et donc que je ne gardais que très peu des bénéfices et en déduire que son paiement ne me pousserait pas à l'aider. Il s'en fichait, de toute évidence.

Je fis claquer ma langue contre mon palais avant d'expirer pour me calmer. Je n'avais pas envie de lui donner la satisfaction de m'énervé. Pas si facilement.

— Comme je viens de vous l'expliquer, je fais ce métier parce que je l'aime : je ne compte pas prendre ma retraite de sitôt.

— Vous êtes un drôle d'oiseau, Rossignol, dit-il en s'appuyant contre le dossier du canapé sombre, comme pour mieux se fondre dans le décor.

Puis il m'adressa un sourire aussi faux que la réplique que j'avais dans ma poche. C'est-à-dire qu'il était très convaincant, mais que, en grattant un peu la couche supérieure, on se rendait vite compte qu'il n'avait rien d'authentique.

— Ça tombe bien, parce que j'aurai encore des choses à vous faire faire, ajouta-t-il en reprenant sa tablette.

Puis il se mit à pianoter comme s'il était seul dans la pièce.

— Est-ce que je parle dans le vide ? demandai-je en levant la tête au plafond pour y chercher un interlocuteur divin. Est-ce que quelqu'un m'entend ?

Je n'obtins aucune réponse. Par contre, en baissant le regard, je croisai celui de Nigel, qui se tenait en retrait derrière son maître. Il ne paraissait pas du tout impressionné par mes talents de comédienne.

— Je vous entends parfaitement, répondit calmement Smith sans quitter sa tablette des yeux. Vous confondez compréhension et intérêt.

En de rares occasions, je me demandais sincèrement pourquoi le meurtre était puni par la loi.

— Je comprends parfaitement que vous n'avez pas envie de travailler ni pour ni avec moi, continua-t-il après avoir reposé sa tablette pour m'accorder son attention. Mais, dans la mesure où vous n'avez pas le choix, il s'agit d'un détail qui ne m'intéresse pas. Je préfère me concentrer sur d'autres choses, comme ce que vous êtes allée récupérer aujourd'hui, puis la manière de se débarrasser de McCutcheon avant qu'il n'abîme ce

gracieux visage que vous tordez en grimaçant. C'est une mauvaise idée, Abby. Vous aurez des rides avant l'heure.

Mon foie se mit à bouillonner en observant cet homme si nonchalant dont le calme me donnait envie de hurler et de jeter des objets. Il me traitait comme une fourmi ouvrière sur laquelle il n'aurait qu'à marcher quand il n'en aurait plus besoin.

— J'espère que vous brûlerez en enfer.

— Intéressant, commenta-t-il, et il me sembla déceler une trace de réel amusement dans son ton. Croyez-vous à l'enfer ?

Je clignai des yeux à plusieurs reprises.

— Pardon ?

— Votre pouvoir a été créé afin de neutraliser ceux des dieux, vous tenez donc leur existence pour vraie, bien que révolue. Vous me souhaitez de brûler en enfer. Ma question est simple : y croyez-vous ?

C'était une expression, bon sang ! Je n'y avais jamais réfléchi. Mon don était tellement... obsolète. Et la société dans laquelle j'avais grandi était de type judéo-chrétienne, bien que personne dans la famille ne soit pratiquant, ou même croyant. L'image que je m'en faisais, cependant, l'était, alors que les dieux que mes ancêtres avaient servis n'étaient en rien semblables à celui dont parlait la Bible. J'ignorais totalement ce qui se passait après la mort, même si j'y avais longuement songé après les décès de Danny et de maman. Je m'étais toujours bercée de l'illusion que l'énergie subsistait et se répartissait dans la nature. De cette manière, M. Lightfoot pouvait avoir raison : Danny pourrait courir avec les loups.

— Vous allez me dire qu'il n'y a pas de feu en enfer ?

— Je ne dis rien, je vous pose une question.

— Vous êtes un démon ?

Son éclat de rire, bref et acéré, me fit sursauter.

— Je ne suis pas le monstre que vous croyez, mademoiselle James.

— Vous ne niez pas pour autant en être un.

Ma remarque était sortie toute seule. Elle sembla l'amuser, mais il ne rit pas, cette fois-ci. Il se contenta d'un sourire carnassier, penchant légèrement la tête sur le côté, comme un fauve qui se demande par quelle partie du corps commencer à dévorer sa proie. Cet homme était la noirceur, le vide, l'oubli et, en le regardant, je compris que les humains avaient une bonne raison d'avoir peur du noir depuis la nuit des temps. C'était une ombre en

pleine lumière qui se fichait éperdument des lois physiques et en avalait chaque photon.

— Vous avez l’objet ?

J’acquiesçai à la manière d’un automate, incapable de le quitter des yeux, et portai la main à mon autre poche, là où la réplique qu’Ernie avait confectionnée attendait dans un petit écrin de tissu. Il s’était vraiment surpassé au vu du peu de temps qu’il avait eu à disposition. Il n’avait pu identifier la matière qui recouvrait le médaillon, mais il s’était débrouillé pour recréer quelque chose de très ressemblant. De si ressemblant que seule l’énergie des deux objets me permettait de les distinguer. Des années de pratique dans les faux et usages de faux avaient fait de lui un des meilleurs de la profession, et sa réputation n’était pas surfaite. J’espérais que ça suffirait à donner le change pendant quelques heures, le temps que j’étudie le vrai sous toutes les coutures.

Je jetai le petit sac à Smith sans le lâcher des yeux, et il le réceptionna également sans détourner le regard. Ses réflexes étaient impressionnants. Effrayants. Au moment où il sortit l’objet, je fus balayée par son énergie néfaste de manière si violente que ma respiration se bloqua. Lorsqu’elle revint à la normale, la nausée me submergea. Je repris toutefois le dessus relativement vite, comme si je commençais à m’habituer au noir qui émanait de lui. Comme si je m’immunisais à un poison, petit à petit, à force d’y être exposée.

— Très intéressant, commenta Smith en observant la médaille.

— Vous savez ce que c’est ?

— Un faux.

Je sentis mon poulx accélérer sensiblement et marteler mes tempes, et je déglutis de manière aussi discrète que possible. J’avais conscience en venant qu’il s’en rendrait compte tout de suite. Pourquoi étais-je soudainement si tendue ?

— Un excellent faux, continua-t-il en le retournant dans tous les sens.

— Comment pouvez-vous être sûr qu’il s’agit d’un faux ? demandai-je pour temporiser.

Un coin de sa bouche se releva légèrement et il me répondit sans me regarder.

— Parce qu’un vulgaire caillou n’intéresserait pas McCutcheon, mademoiselle James, déclara-t-il avant de me renvoyer la pierre d’un geste

rapide.

Je la rattrapai au vol. Moi aussi, j'avais de bons réflexes.

— Vous ne me faites pas confiance, et je le regrette sincèrement, conclut-il.

— Vous me dites que c'est un faux, je vous crois.

Son regard me brûla à cet instant autant que son énergie néfaste, et la lueur que je vis au fond de ses yeux mit tous mes sens en alerte. J'étais aussi tendue parce que j'espérais qu'il penserait que le faux venait de McCutcheon.

— J'admets vous avoir forcé la main, mademoiselle James, et je conçois tout à fait que ce soit une expérience plutôt déplaisante. J'aimerais néanmoins que notre future relation soit fondée sur une confiance mutuelle ainsi que l'assurance que nous œuvrons dans le même but et que vous n'avez de fait rien à craindre de moi.

Mais il savait. Il savait depuis le début.

— Nous sommes dans le même camp, Rossignol.

— Je ne suis dans aucun camp.

— Vous êtes dans celui qui veut survivre.

Cette réponse suffit à apaiser mes craintes. Il était amusant de constater que l'agacement trompait si facilement la peur.

— Je doute fortement que McCutcheon ait des tendances suicidaires, monsieur Smith. Ce qui, si je suis votre logique, me place également dans le sien.

Un nouveau sourire étouffant.

— Alors considérez-vous dans celui qui veut survivre à McCutcheon.

— Et si je n'ai pas envie de vous voir survivre ?

Il devait savoir précisément l'effet qu'il produisait sur moi, car il laissa s'écouler de lourdes secondes avant de répondre.

— Dans ce cas, je crains fort que vous ne viviez pas assez longtemps pour assister à ma chute, Rossignol.

Il marqua une autre pause dans le simple dessein – j'en étais persuadée – d'accroître mon malaise au point que j'en devienne totalement malléable, puis il ajouta :

— Je vous saurai gré de m'apporter l'original demain soir.

— Vous l'aurez quand vous aurez détruit toutes les preuves qui m'incriminent, moi ou ma famille.

Je pensais que la copie me ferait gagner plus de temps, mais Smith n'était pas né de la dernière pluie et mes quelques heures n'avaient duré que les deux secondes qu'il lui avait fallu pour me saluer. Moi qui croyais avoir mis ses principes en pratique et avoir une longueur d'avance sur lui, je tombais de haut.

— Cela faisait partie du paiement. Nigel !

Ce dernier se matérialisa pratiquement à côté de lui, portant un plateau en argent sur lequel reposait une clé USB, qu'il vint m'apporter. Le plateau était-il réellement nécessaire ? me demandai-je en me saisissant de l'objet avant de dévisager le majordome. Ce type était aussi effrayant que son maître. Je n'avais même pas remarqué son départ, alors qu'il se trouvait derrière Smith quelques minutes plus tôt.

— Toutes les photos sont sur cette clé. Je n'en ai gardé aucune copie, ajouta-t-il, coupant court à la question que je voulais poser.

— Comment pouvez-vous penser ne serait-ce qu'une seconde que je vais vous croire ?

— Je vous l'ai dit, je souhaite que notre relation soit fondée sur la confiance. Je vous rends votre liberté, Rossignol. Le bon sens vous ramènera au bercail.

Je regardai la clé USB comme si elle était radioactive. Pouvait-il être sincère ? Mon expérience en matière de pourritures me criait que non, mes tripes que oui. Et je n'aimais pas cette sensation. Si mauvaise que soit son énergie, je sentais qu'il s'agissait de la vérité. Pourtant, je n'avais aucune envie de revenir dans sa cage, si dorée soit-elle. Surtout dans la mesure où il connaissait mes secrets. Rien ne l'empêchait de se procurer de nouvelles preuves en me prenant en filature lors de mon prochain larcin. Sa sincérité était artificielle et sa liberté n'en avait que le nom.

— Je vous attendrai demain soir pour dîner, dit-il en se levant d'un mouvement fluide. Cela nous permettra de faire plus ample connaissance sur de meilleures bases.

J'avais encore le regard fixé sur la clé en me posant un millier de questions lorsqu'il ajouta quelque chose qui me fit aussitôt relever la tête.

— S'il vous plaît.

Je me retins d'ouvrir la bouche. C'était une formule qu'il ne devait pas utiliser souvent.

J'acquiesçai, dans un état second, puis il tourna les talons en direction de l'étage. Je restai sur le canapé jusqu'à ce qu'un raclement de gorge discret me rappelle que je n'étais pas seule et qu'on était pressé de me voir partir.

— Ne vous dérangez pas, je connais le chemin, dis-je au majordome en me relevant.

Ce dernier hocha la tête, et je me dirigeai vers la porte après avoir rangé la clé dans une de mes poches.

— Monsieur vous attendra à 20 heures, ajouta-t-il dans mon dos.

— Merci, Nige'. Bonne soirée, saluai-je en lui faisant signe sans me retourner.

— Bonne soirée, mademoiselle.

Oh. Il venait de m'appeler par mon prénom.

OceanofPDF.com

Chapitre 33

Il s'avéra rapidement que ma nouvelle maxime selon laquelle les choses pouvaient toujours empirer était bien fondée.

J'étais dans le métro lorsque je reçus un texto de Harrison m'indiquant qu'il avait trouvé l'adresse de Wallace. Ce dernier habitait dans un des beaux quartiers de l'East Side. C'était un coin plutôt sympa, pour un inspecteur. Bosser pour la police ne devait pas payer si mal que ça.

Ma décision fut rapidement prise. En changeant deux fois de ligne, il me faudrait un peu moins de trente minutes pour me rendre sur place. Et, de là, je pourrais faire un crochet par Central Station, où j'avais dû me résoudre à laisser l'original du médaillon dans un casier en allant chez Smith, faute de meilleure option. Ce n'était pas l'endroit le plus sûr, mais, vu que la gare était toujours très fréquentée, personne n'essaierait de le forcer. En théorie, parce que, vu ma chance depuis le début de la semaine, la gare risquait d'avoir explosé d'ici que j'y retourne. Récupérer le médaillon avant minuit étant de toute manière dans mes plans, faire un détour chez Wallace était donc presque pratique.

Je me demandais ce que j'allais bien pouvoir lui dire, et les pensées se mirent à défiler dans mon esprit comme les reflets dans la vitre que je regardais fixement, bercée par le bruit de la rame et les énergies qui me parvenaient de partout autour. En général, je tâchais de ne pas y prêter attention, de me créer une petite bulle afin de garder les essences de personnalités à distance. Ce soir, cependant, elles étaient une distraction bienvenue qui m'aidait à me concentrer sur l'essentiel en permettant à mes propres sentiments mixtes de se noyer dans la masse de ceux des gens qui m'entouraient. La tristesse, la colère et l'impuissance étouffaient sous les problèmes de mes voisins, et ne restaient que les questions dont les réponses me feraient avancer.

Après avoir manqué de justesse mes deux correspondances – ce n'était vraiment pas ma journée –, j'arrivai dans le quartier de Wallace au bout de quarante-cinq minutes au lieu des trente escomptées. Il m'en fallut cinq de

plus pour me rendre devant l'immeuble dans lequel il habitait, et à peine le même laps de temps pour trouver par où grimper sur l'échelle à incendie après avoir regardé le numéro de l'appartement, ce qui me permit de le repérer relativement facilement depuis l'extérieur. Je m'arrêtai devant une fenêtre entrouverte sur une pièce illuminée uniquement par la lumière du corridor. Il devait être chez lui.

Je patientai quelques minutes en me demandant si je devrais entrer ou pas, frapper, attendre toute la nuit qu'il me remarque ou rentrer chez moi. Toutes les idées les plus folles me passèrent par la tête, scénarios et dialogues improbables à la clé. Je songeai même à débarquer avec le dîner et deux bières que j'aurais pu acheter au chinois du coin de la rue, comme si de rien n'était, comme si nous étions deux amis de longue date et non le policier et la voleuse qu'il voulait coffrer, mais avait pourtant mystérieusement couverte le matin même. Nous avons tant de choses à nous dire, et je restais bloquée sur la manière dont j'allais le saluer. Sur l'instant, c'était ce qui me paraissait le plus difficile.

Mon flot de pensées s'arrêta net lorsque la voix de Wallace résonna à quelques mètres de moi, et mon cœur se brisa en mille morceaux en comprenant à quel point j'avais été stupide.

— Tu as pu passer au pressing ?

Il entra dans mon champ de vision et s'immobilisa dans l'embrasement de la porte, en survêtements, comme s'il rentrait d'un jogging. Pendant un instant, une infime et ridicule seconde, j'espérai avoir mal entendu. Avoir tiré la mauvaise conclusion. Mais j'avais dû être une personne abjecte dans une vie antérieure.

— Oui, tes chemises sont déjà dans la penderie ! répondit une voix féminine, plus loin dans l'appartement.

Le sol tangua sous mes pieds, mais je n'eus pas le loisir de me laisser abattre. Wallace se tourna aussitôt dans ma direction, et je me plaquai contre le mur, espérant de tout cœur qu'il n'avait pas eu le temps de m'apercevoir dans le noir.

— Merci, cria-t-il avec un délai.

C'était mauvais signe. Je me glissai aussi discrètement que possible à l'étage supérieur lorsque je sentis son énergie se rapprocher. Mes années de gymnastique avaient définitivement du bon.

Wallace sortit la tête par la fenêtre après l'avoir délicatement ouverte, posa les deux mains sur le rebord et examina les environs. Il ne vit rien. J'étais vêtue de noir de la tête aux pieds et plaquée au mur, col roulé remonté au maximum jusqu'au menton. J'étais l'Ombre parmi les ombres.

— Ton thé est prêt ! annonça, étouffée, la voix de la femme au loin.

Mais il avait remarqué quelque chose, et son instinct l'incitait à le pourchasser. Si tel n'avait pas été le cas, il n'aurait pas ouvert la fenêtre.

— J'arrive, répondit-il après avoir lancé un dernier regard alentour.

Puis il referma, et j'entendis le loquet.

Je poussai un immense soupir et me fustigeai aussitôt, terriblement en colère contre moi. Bien sûr que Wallace avait quelqu'un. Et il était flic, bon sang ! Comment avais-je pu même envisager quoi que ce soit une seule seconde ? J'étais la femme la plus stupide de tout l'État, au bas mot. Au moins, je saurais où venir fouiller pour retrouver mon pendentif. Et où déposer son portefeuille, que je n'avais pas avec moi. Mais j'avais autre chose à lui laisser. Si je parvenais à avaler les larmes de colère qui me brûlaient les yeux.

Je redescendis à l'étage inférieur quelques secondes plus tard et, après avoir lancé un regard rapide pour m'assurer que Wallace n'attendait pas, tapi dans la pièce pour piéger l'intrus, je pendis la copie du médaillon en attachant les ficelles du sac à l'extérieur de la fenêtre. Il le remarquerait dès qu'il allumerait.

Je repartis comme une voleuse, le cœur incroyablement lourd pour une raison que je ne parvenais pas réellement à m'expliquer. Ce n'était pas comme s'il s'était passé quelque chose entre nous. Rien n'aurait jamais pu arriver de toute manière. Rien. Et je l'avais toujours su, au plus profond de moi.

Alors pourquoi me sentais-je aussi mal ?

En allant récupérer le vrai médaillon, je téléphonai à Jana pour voir si je pouvais faire un saut chez elle. Elle avait généralement le jeudi libre, et ça me permettrait de noyer mon chagrin dans de la glace en ayant l'impression d'être à moitié moins pathétique, puisque pas seule. Je débarquai donc à son appartement une grosse demi-heure plus tard et nous passâmes le reste de la soirée à nous goinfrer en parlant de tout et de rien. Je lui racontai à mi-mots la raison qui me poussait à manger mon poids en Ben & Jerry's, en omettant

quelques petits détails, comme le fait qu'on s'était rencontrés quand je lui avais volé son portefeuille et qu'il voulait me coffrer parce qu'il était flic.

— Il est marié, grognai-je, en m'affalant un peu plus sur le canapé dans une position que mes muscles me feraient rapidement regretter si je ne bougeais pas.

Mais je n'avais plus aucune envie de bouger.

— Comment tu le sais ?

Je ne pouvais pas vraiment le lui expliquer, aussi optai-je pour une réponse vague.

— Il n'habite pas seul.

— Voyons, Abby, ça ne veut rien dire. Ça peut être sa sœur, sa cousine, sa femme de ménage à domicile...

— Non, il est marié, tranchai-je.

J'avais appelé Harrison avant d'arriver chez Jana, et il avait fini d'enfoncer le couteau en me confirmant que Wallace avait une épouse et que cette dernière travaillait à la bibliothèque dont j'avais trouvé une carte en fouillant son portefeuille. Il n'était pas simplement en couple : il était totalement et irrémédiablement marié.

— Alors ce n'était pas le bon, me dit-elle d'un ton très philosophique.

Celui qu'adoptent en général les gens qui essaient de vous remonter le moral avec une platitude parce qu'ils tiennent à vous et tentent de vous faire miroiter que la vie continue. Ce qui constitue une belle preuve d'amitié, mais est totalement inutile quand on est celui qui déprime.

— Parfois, on ne regarde pas au bon endroit.

Autant ne regarder nulle part, comme je le faisais jusqu'à présent.

— On sort la semaine prochaine, d'accord ? Pour que tu penses à autre chose. Je ferai garder Fran et on ira faire la fête.

— Si tu veux, soupirai-je, pas du tout emballée par la perspective, mais consciente qu'il était impossible de faire changer Jana d'idée une fois qu'elle en avait une en tête.

— D'ailleurs, à propos de Fran...

Quand elle commençait comme ça, avec sa voix douce et mielleuse et son adorable petit nez retroussé, ça ne pouvait signifier qu'une chose.

— Il faut vraiment que tu cherches une nouvelle baby-sitter, Jana. Et demain, je ne peux pas.

— Je sais, je sais, approuva-t-elle. Mais c'est difficile de trouver quelqu'un, surtout vu mes horaires... Et génial, parce que c'est pour samedi après-midi et nuit ! OK ?

Je plongeai ma cuillère dans le bac et la regardai avec des yeux morts.

— Il va falloir que tu rachètes de la glace dans ce cas.

OceanofPDF.com

Chapitre 34

Je me réveillai morose le lendemain matin. Pas vraiment de mauvaise humeur, encore moins de bonne. Juste morose. Je n'avais pas le moral, et j'avais conscience que j'allais devoir donner le change aujourd'hui. Je devais me rendre à la boutique et y rester, histoire que Lupita ne se pose pas davantage de questions. Cela signifiait qu'il faudrait que je travaille, mais pas trop, sans quoi elle saurait réellement que quelque chose clochait. Elle n'avait rien laissé paraître jusque-là et s'était comportée comme si tout était normal, sauf que je n'étais pas plus dupe qu'elle. Elle m'avait à l'œil.

Et j'avais rendez-vous avec Smith. Dire que je ne me réjouissais pas aurait été légèrement plus qu'un euphémisme. J'aurais aimé que la soirée s'arrête là, malheureusement, Harrison m'avait envoyé un SMS en pleine nuit – probablement entre deux parties – pour me rappeler que je ne couperais pas à la sortie avec ses potes. De toute manière, le temps que j'en aie fini avec Smith et que je débarque au *Karma*, ils seraient assez éméchés pour ne pas le remarquer si je ne restais que cinq minutes. Et puis ça me changerait les idées après le tête-à-tête avec mon maître chanteur et m'empêcherait de penser à un certain inspecteur. La glace n'avait pas suffi.

Je partis de chez moi en emportant le portefeuille de Wallace dans l'idée de le lui rendre aujourd'hui – même si j'ignorais quand et comment au juste – et le médaillon pour Smith. Malgré plusieurs tentatives, je n'étais toujours pas parvenue à franchir la matière qui le recouvrait, au point que j'étais plus que persuadée qu'elle était là pour une bonne raison et qu'il valait mieux ne pas la retirer. Au début, j'avais pensé qu'elle préservait la médaille. À présent, je me demandais si ce n'était pas plutôt le reste du monde qu'elle protégeait.

Je reçus un appel de mon père en route – que j'ignorais comme les précédents avec un sentiment de culpabilité grandissant – ainsi qu'un message de Jessica, qui espérait que j'allais bien et m'annonçait qu'elle avait fait un nouveau rêve, très semblable au dernier, et mentionnait de nouveau la panthère noire. Cette fois-ci, l'allusion me fit aussitôt penser à

Smith. Un prédateur constitué de ténèbres mouvantes. Peut-être que les rêves de Jess étaient plus prophétiques que je le croyais.

Je passai la journée au bureau à travailler par intermittence. Préparer un devis ne m'avait jamais paru aussi difficile, et il me fallut près d'une heure pour vérifier que j'avais les numéros de téléphone de tous les prestataires de services d'un mariage qui aurait lieu dix jours plus tard parce que mon esprit vagabondait à la première occasion, empruntant des chemins sinueux que j'aurais préféré ignorer. Je pensais sans arrêt aux journaux et à ce qu'ils racontaient sur moi, quand je ne restais pas une dizaine de minutes à regarder fixement un bout de mur, de moquette ou de n'importe quoi en songeant à Wallace, ou à observer son portefeuille comme s'il était vivant. Et à sortir sa carte de bibliothèque, entendant malgré moi mon frère me répéter qu'il était marié, encore et encore, comme une boucle infinie. Une partie stupide de mon cerveau trouva le moyen de me persuader que la seule façon de faire taire Harri était de me rendre à la bibliothèque, juste pour voir à quoi ressemblait sa femme. Je savais que c'était une idée insensée. Que c'était absurde. Que ça ne mènerait qu'à me faire plus de mal. Ça ne changeait rien à mon envie et, à 15 heures, j'avais décidé de le faire. Décidé de restituer le portefeuille à Mme Wallace, la femme du flic taciturne qui, pour une raison qui me dépassait totalement, me plaisait à un degré plus que dérangeant. Ça me permettrait de mettre un terme à cette histoire de manière concrète. Si je n'avais pas tout imaginé et qu'il avait ressenti la même tension que moi, il saurait que je savais. Alors, oui, cette idée était aussi folle que stupide, mais ce serait ma façon de lui dire adieu. Parce que, même si j'en mourais d'envie, je ne voulais plus jamais le revoir.

Les horaires en ligne m'apprirent que, le vendredi, la bibliothèque était ouverte jusqu'à 20 heures. C'était l'heure à laquelle j'étais attendue chez Smith. De toute manière, nous fermerions à 17 heures. Ça me laissait amplement le temps d'aller déposer le portefeuille avant de me rendre à mon dîner.

À 17 h 30, nous avions tout rangé et étions prêtes à quitter la boutique. Lupita me regardait étrangement depuis le matin, mais je n'avais pas vraiment l'impression qu'elle se méfiait de moi. On aurait plutôt dit qu'elle me surveillait. Enfin, elle passait ses journées à le faire, mais là, c'était différent.

— Est-ce que tout va bien, madame James ?

Depuis quand m'appelait-elle « madame » ? Même son ton était étrange. Pas de reproche, de sous-entendu, d'attaque frontale, et pas l'ombre d'un regard noir ou sarcastique pour ponctuer sa question.

— Bien sûr que ça va, pourquoi ?

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette.

— Tout va bien, Lupi, merci de vous en inquiéter.

Elle émit un petit « hum » songeur.

— Tant mieux, alors. J'ai cru pendant un instant que travailler vous faisait déprimer.

Ha ! Les choses n'allaient pas si mal que ça. Elle avait ses suspicions, mais elle restait fidèle à elle-même.

— Bonne soirée, Lupi.

Elle me salua de la tête avant de sortir, me laissant fermer derrière moi en partant. Quelques minutes plus tard, je sautai dans un métro en direction de la bibliothèque, le cœur au bord des lèvres, persuadée de commettre une énorme erreur et incapable de m'en empêcher pour autant.

L'immeuble du XIX^e qui l'abritait était d'une beauté à couper le souffle et, de manière fort pratique pour Mme Wallace, situé relativement près de son domicile. Ce qui devait être le rêve de toute personne habitant Hallow.

Je fus soufflée par la hauteur sous plafond en entrant. Les vieux bâtiments en jetaient vraiment, et celui-ci avait de plus l'avantage de posséder des murs et des murs remplis de bouquins du sol au plafond, un deuxième étage circulaire et des échelles pour accéder à tous les ouvrages se trouvant à plus de deux mètres de hauteur. C'était le genre d'endroit dans lequel j'aurais adoré perdre des heures, même pas forcément pour lire, mais pour me repaître de l'énergie qui s'en dégageait. Les livres retiennent très bien les émotions que les personnes ressentent au cours de leur lecture et gardent un résidu de plaisir, de crainte ou parfois d'ennui. Les lieux, tout comme les objets, absorbent également de l'énergie à moindre dose. Dans un endroit comme celui-ci, où les gens étaient plutôt zen, curieux et avides de connaissances, d'évasion et de détente, l'atmosphère ressemblait à un paradis de calme et de douceur.

Mais je n'étais malheureusement pas venue pour ça. Je me dirigeai vers le guichet central, où se trouvait une petite brune à lunettes. Je sortis le portefeuille de Wallace pour me donner de la contenance en approchant.

Pourtant je flanchai dès qu'elle releva les yeux dans ma direction et me salua. J'ignorais totalement à quoi ressemblait Mme Wallace.

— Je... Bonjour, commençai-je maladroitement, le cœur battant à un rythme affolant dans ma poitrine. J'ai trouvé un porte-monnaie dans la rue, et son propriétaire a une carte d'adhérent à votre bibliothèque. J'ai cherché dans les pages jaunes, mais il y a tellement de personnes du même nom que... bref... je suis venue ici.

J'avais récupéré mon entrée en matière pourrie pour mieux me vautrer sur la fin de mon explication. J'étais beaucoup trop nerveuse. À ce rythme, j'allais partir en courant dans moins d'une minute en laissant le portefeuille derrière moi.

— C'est vraiment gentil à vous, fit-elle avec un grand sourire. Pourquoi ne l'avez-vous pas apporté à la police ?

— Je n'aime pas la police.

Oh, misère ! C'était la chose la plus stupide que j'aurais pu répondre. *Bravo, Abby. Bravo. Mais bravo.*

— Je veux dire, corrigeai-je lorsqu'elle fit une drôle de tête, c'était plus près que le poste.

Il y en avait aux quatre coins de la ville. J'aggravais mon cas. Je ferais mieux de me taire.

— Le plus proche, ajoutai-je précipitamment.

— Quel est son nom ?

— Christopher Wallace, répondis-je en tendant la carte que j'avais sortie pendant que j'étais en train de me ridiculiser.

— Incroyable ! s'écria-t-elle en se mettant à rire.

Je me figeai. Est-ce que j'étais tombée sur la bonne du premier coup ? Il devait y avoir des dizaines d'employés au bas mot. C'était trop rapide, songeai-je alors que mes genoux commençaient à trembler un peu plus que de raison et que je l'observais.

— Vous savez qu'il est flic ? Et que sa femme travaille ici ?

— Je... euh...

Je devais ressembler à une carpe hors de l'eau. Mais ce n'était pas Mme Wallace. Mon cœur se remit à battre presque correctement.

— Je l'ignorais, répondis-je au moment où la petite brune se retournait pour héler quelqu'un.

Et replongea aussitôt dans mes intestins.

— Annie ! Viens ici ! Quelqu'un a rapporté le portefeuille de Chris !

Chris. C'était si étrange de l'entendre appeler ainsi. Wallace semblait trop strict pour avoir un surnom, en dehors de celui que j'utilisais pour l'énervier.

Une femme aux cheveux blonds ondulés se tourna, à quelques mètres du guichet, et l'appréhension m'envahit. La scène me parut se dérouler au ralenti, comme si je souhaitais si fort qu'elle ne se retourne pas que le temps avait décidé d'exaucer mon souhait et me laissait une fenêtre pour partir en courant. Mais mes pieds étaient collés au sol. Pourquoi étais-je passée ? Depuis quand étais-je masochiste ? Parce que c'était ce que j'étais venue me faire ici, du mal. J'avais beau m'être raconté de doux mensonges pour déguiser la vérité, je voulais voir la femme qui partageait sa vie. Quelle qu'ait pu être l'apparence de Mme Christopher Wallace, le contrecoup aurait été le même. Mais il se trouvait que, en plus, elle était absolument tout sauf vilaine.

— C'est vrai ? demanda-t-elle d'une voix ravissante tout en s'approchant. Incroyable ! Ça va vraiment lui faire plaisir ! Merci infiniment de l'avoir rapporté !

Elle tendit une main dans ma direction, et j'hésitai une fraction de seconde à la serrer. Mais elle me sourit, d'un sourire d'une gentillesse déconcertante qui plissa ses yeux bleu pâle brillants et illumina tout son visage. Leur couleur me fit penser aux myosotis en été qu'une légère brise agite et, lorsque j'acceptai sa poignée de main, l'énergie qui se dégageait d'elle se révéla aussi vibrante que vivante et chaleureuse. Et elle était heureuse, vraiment heureuse. Quelque chose se brisa en moi. Il n'y avait rien de mauvais en elle, pas une once de malice.

J'aurais tellement voulu la haïr. Elle était tout ce que je n'étais pas et ne serais jamais.

Je relâchai sa main, et les quelques secondes que j'avais perdues à la détailler me rattrapèrent. Elle m'avait indiqué son prénom – Annette – et m'avait demandé où j'avais trouvé le portefeuille.

— Dans le métro, au croisement de Weston et de la 5^e.

— Oh, mon mari va être ravi.

— Il n'y a plus d'argent dedans.

J'ignorais totalement pourquoi je venais de dire ça. J'avais retiré tout le cash que contenait le porte-monnaie et l'avait refilé à Puce en chemin,

histoire que ça semble plus réaliste. Personne n'abandonnait un portefeuille plein. Sauf que je n'avais pas besoin de le préciser, elle s'en serait vite rendu compte toute seule. Je devais avoir l'air plus que louche.

— Ils le prennent toujours, dit-elle d'un ton fataliste en haussant les épaules. C'est déjà bien que vous l'ayez retrouvé. Chris voulait attendre encore quelques jours avant de faire refaire ses cartes, ce que je trouvais totalement stupide, puisqu'en général on ne revoit même pas les objets volés sans valeur...

Chris. Wallace, pour moi. Chris pour elle.

— Laissez-moi vous offrir un café pour vous remercier, continua-t-elle avant de consulter sa montre. Je finis dans dix minutes.

Il n'y avait vraiment que du bon chez cette femme. J'avais le triste sentiment que, si les circonstances avaient été différentes, c'était le genre de personne avec qui j'aurais aimé être amie. Les gens comme elle étaient rares, et si plaisants à fréquenter.

Tu te fais du mal, Abby.

— D'accord, m'entendis-je lui répondre.

Mon masochisme récemment découvert n'avait de toute évidence aucune limite. Tout comme ma stupidité, car sa réponse me glaça le sang et me donna envie de partir ventre à terre.

— Génial ! Chris rentrera peut-être du travail à temps pour vous remercier en personne.

Chapitre 35

Pour une raison qui dépassait totalement mon entendement, je ne partis pas en courant et attendis qu'Annette – ou Annie, comme elle m'avait priée de l'appeler – finisse de travailler, puis je la suivis à pied jusque chez elle avec l'impression bizarre d'être en transe. Mon corps se mouvait de sa propre volonté et n'écoutait pas les protestations de mon pauvre cerveau. Pour la deuxième fois de la semaine, le papillon que j'étais réellement devenue depuis la veille était incapable de fuir la lumière d'une flamme trop vive et allait se brûler les ailes. Je le savais. Tout au fond, j'en étais parfaitement consciente. Et, pourtant, je n'étais pas fichue de faire machine arrière. Je me rassurais en me disant que je ne le faisais que pour récupérer mon médaillon, qu'il serait facile de mettre Annie KO et de fouiller ensuite leur appartement et que, si Wallace rentrait avant que j'en aie l'occasion, il n'oserait pas m'arrêter devant sa femme. Pas s'il n'avait pas donné ma description à ses collègues. Pas s'il souhaitait également avoir une discussion avec moi.

Mais j'avais eu tort sur tellement de points ces derniers jours que j'étais folle de faire encore confiance à mon instinct. Il avait tout plaqué en début de semaine, décidant que c'était le lundi de trop et qu'il voulait filer des jours tranquilles au bord de la mer ou à n'importe quel endroit où je ne le retrouverais jamais.

— Entrez, je vous en prie, me dit Annie.

Elle venait d'ouvrir la porte de son appartement – de *leur* appartement – et me faisait signe d'avancer. Je fis un pas dans l'antre des Wallace. Ce qui se dégageait doucement des murs avait la même vibration que la bibliothèque. C'était un lieu heureux. Bon sang, il sentait même super bon. Une vague odeur de pain grillé flottait dans l'air, ainsi qu'un parfum de fleur discret et presque fruité.

— Je suis incroyablement malpolie, dit Annie en refermant derrière moi. Je ne vous ai pas demandé votre prénom.

— Ab... Abigail, me repris-je.

Même si elle le répétait à son mari, il n'irait pas bien loin avec ça.

— Mais vous pouvez m'appeler Abby.

Annie me sourit.

— Abby, Annie, on rime ! Pardon, fit-elle en secouant la tête. Vous devez penser que je suis folle à lier, à ramener une étrangère chez moi et à comparer nos noms pour nous trouver des points communs comme s'il s'agissait de vernis à ongles. Mon mari n'hésiterait pas deux secondes à le dire. Mais il est tellement ronchon depuis qu'il a perdu son portefeuille que je sais que ça va le mettre de bonne humeur, donc ça me met aussi de bonne humeur. Et je ne sais pas pourquoi, vous m'avez été sympathique dès que je vous ai vue. C'est quelque chose dans vos yeux. Vous avez une vieille âme.

Elle se mit à rire et secoua la tête.

— Je vous demande pardon, répéta-t-elle, amusée. Je vous promets que je ne suis ni folle ni une illuminée ! Suivez-moi.

Je me forçai à lui offrir mon sourire le plus amical, ce qui n'était qu'un demi-effort. Parce que, le problème, c'était que je ne la pensais pas du tout folle. Je comprenais exactement ce dont elle voulait parler puisque je ressentais la même chose à son égard. Je l'avais senti à la seconde où elle s'était retournée et, même si ça me brisait le cœur de l'admettre, je détestais la trouver aussi charmante et sympathique. Il était tout bonnement impossible de ne pas apprécier Annie Wallace.

Je lui emboîtai le pas en essayant d'ignorer l'amertume qui me brûlait le fond de la gorge et la suivis jusqu'à leur cuisine, passant en chemin devant la pièce où j'avais vu Wallace la veille. Ne pas m'arrêter pour jeter un coup d'œil fut très dur. J'avais envie de fouiller tous les recoins à la recherche du pendentif de maman, de retourner chaque objet, chaque coussin, de tirer tous les livres jusqu'à ce que je mette la main dessus. Et ça aurait été une bonne occasion d'en apprendre plus sur Wallace. C'était ce que je comptais faire avant d'entrer. Pourquoi étais-je incapable de passer à l'acte ?

Je secouai la tête. Il fallait que j'arrête. Je ne pouvais pas aimer la femme et le mari. À vrai dire, je ne pouvais aimer aucun des deux. Je n'aurais jamais dû venir et j'étais déjà restée bien trop longtemps dans leur nid douillet. Je devais agir maintenant, avant qu'il ne soit trop tard.

Mais il était déjà trop tard.

— Je savais bien que j'avais senti une odeur de croque-monsieur ! s'exclama Annie en entrant dans la cuisine. Qu'est-ce que je t'ai dit sur le

fait de manger entre les repas ?

Mon cœur manqua un battement, qu'il rattrapa assez vite pour se briser un peu plus en découvrant le garçon assis à la table haute dans un coin et qui venait de mordre à pleines dents dans son casse-croûte.

— Je suis en pleine croissance, m'man, se justifia-t-il, la bouche à moitié pleine. J'ai besoin d'énergie pour grandir.

— Avale avant de parler, le sermonna-t-elle en lui donnant une claque affectueuse sur l'arrière du crâne. Mange des fruits entre les repas si tu as faim, sinon tu vas ressembler à ton oncle Rich avant d'avoir eu le temps de dire double cheeseburger.

Il me remarqua à cet instant, dans l'embrasure de la porte, là où je m'étais arrêtée, n'osant plus avancer. Je ne savais pas si ce Rich était le frère de Wallace ou d'Annie, mais lui était le portrait craché de son père. Les mêmes yeux ambrés en amande, la même mâchoire presque trop carrée pour un garçon de son âge. Il devait avoir douze ans, peut-être treize. Je n'avais jamais été douée pour estimer l'âge des adolescents, à vrai dire. J'adorais les enfants, ceux de la taille de Fran. Les ados étaient si... bruyants et rebelles.

— Abby, je vous présente Austin, mon fils qui a intérêt à avoir fini ses devoirs. Austin, c'est Abby, elle a retrouvé le portefeuille de ton père.

— Super, commenta-t-il, peut-être qu'il décochera un sourire avant la fin de la semaine, en fin de compte.

— Austin, l'avertit-elle gentiment.

— Pardon. Salut, me lança-t-il, avant de continuer à l'intention de sa mère. Et on est vendredi, m'man. J'ai tout le week-end pour faire mes devoirs.

— On en a déjà parlé : ce qui est fait n'est plus à faire. File dans ta chambre et termine-les avant ce soir.

— Mais, m'man, il est presque 19 heures !

— J'ai dit : « File dans ta chambre. » Et lave-toi les mains, ajouta-t-elle après qu'il eut avalé le reste de son croque-monsieur en une bouchée.

Il lui sourit à pleine bouche et articula à grand-peine un « À vos ordres, caporal ». Puis il sortit de la cuisine, et Annie soupira bruyamment.

— Je vous jure... Les enfants grandissent si vite, fit-elle sur un ton résigné. Un jour, vous ramenez un nourrisson à la maison et, en un claquement de doigts, vous retrouvez un adolescent qui n'écoute rien de ce

qu'on lui dit en train de manger des beignets trempés dans de la mayonnaise à 2 heures du matin.

Je souris. Austin ne me semblait pas si terrible pour un ado, justement. Il avait certainement plein des travers de son âge, mais il apparaissait comme un jeune homme plutôt intelligent et calme. D'un autre côté, moi aussi j'avais l'air sage quand je chipais des trucs à treize ans.

— Vous avez des enfants ? me demanda Annie, le dos tourné, tandis qu'elle sortait deux tasses d'un placard.

— Pas encore, répondis-je en m'approchant du comptoir où se trouvait Austin quelques instants plus tôt.

— Vous verrez, ce n'est que du bonheur. Quand ils dorment, ajouta-t-elle en posant les tasses devant moi. Thé ou café ?

— Café, dis-je en riant silencieusement.

— Que faites-vous dans la vie, Abby ? continua-t-elle en se retournant pour allumer la machine dernier cri sur l'établi derrière elle. Pardon, je vous bombarde de questions. Je parle beaucoup trop et je suis bien trop curieuse.

— Il n'y a pas de mal, la rassurai-je, ce qui me laissa un instant de plus pour réfléchir à ma réponse. Je suis couturière.

C'était le métier qu'exerçait ma mère, et ce n'était pas trop éloigné de ma profession, puisque j'avais repris sa boutique, même si j'avais dû multiplier les services offerts puisque j'étais une calamité avec une épingle, deux éléments qui avaient horrifié Lupita quand elle les avait découverts. Je ne voulais pas donner d'information à Annie qui pourrait être utile à son mari, cependant, je n'avais pas non plus envie de lui mentir.

— Oh, ce doit être intéressant !

Elle marqua ensuite une pause le temps de faire couler les cafés sur sa magnifique machine qui pouvait servir deux tasses à la fois. Si j'avais eu besoin de me faire deux tasses le matin, j'aurais presque été jalouse. Mais c'était encore un rappel du fait que j'étais seule. Peut-être que mon frère et Jana avaient raison, je devais m'autoriser à rencontrer quelqu'un, et je ne regardais pas au bon endroit. Ce quelqu'un ne devait être ni flic ni marié.

J'avais étrangement envie de glace en ce moment. Il fallait que je boive ce café et que je m'en aille en vitesse. J'avais déjà compris – même si je ne me l'étais pas avoué – que je ne pourrais pas me résoudre à prendre l'énergie d'Annie. Pas parce qu'Austin était dans les parages, bien que ça aurait été une excuse toute faite, mais parce que je ne pouvais pas. Cette

situation était atroce. Pourquoi ne pouvais-je pas la trouver antipathique sans raison, comme toutes les femmes des hommes séduisants ?

Annie me tendit une tasse d'où s'élevaient des effluves à tomber à la renverse. Leur machine dernier cri n'était pas seulement tape-à-l'œil, elle faisait visiblement de l'excellent café. Je pris une première gorgée aussitôt, au risque de me brûler les lèvres et la langue, incapable de me retenir. Il était aussi bon que son arôme le laissait présager. Peut-être même davantage.

— C'est une tuerie ! m'exclamai-je en reposant ma tasse.

— N'est-ce pas ? fit Annie avec un sourire de connivence. J'ai dû insister des mois pour faire passer cette machine dans le budget. Chris trouvait que le café filtré allait très bien.

Je ne pus m'empêcher de grimacer.

— Oui, hein ? Il préfère le thé. En matière de café, tant que c'est noir et amer, il ne fait pas la différence. Parfois, je me dis que cet homme n'a aucun goût.

« *Ton thé est prêt !* »

Ma respiration se bloqua pendant la seconde qu'il me fallut pour chasser le souvenir.

— Il vous a épousée, répondis-je avec un sourire timide.

Qu'elle me rendit aussitôt, rougissant légèrement. Je n'aurais pas dû être contente de savoir que Wallace avait une femme en or, pourtant, au-delà de la tristesse et du gouffre qui ne cessait de s'approfondir dans ma poitrine, ça avait quelque chose de tristement rassurant. Il n'y avait aucune injustice. C'était la faute à ce connard de pas d'bol, comme aurait dit Harri.

— Parlez-moi un peu de vous, Abby. Que f...

Une sonnerie de téléphone se mit à retentir dans la pièce, et Annie porta la main à la poche de son jean.

— Oh, ce doit être Chris. Je n'ai pas réussi à le joindre tout à l'heure, alors je lui ai laissé un message pour l'avertir que vous passiez prendre le café à la maison. Une seconde, ajouta-t-elle en répondant. Hé vous, comm... Oui. Oui, elle est encore là.

— Oh, mon Dieu, il est déjà 19 heures ? m'exclamai-je. Annie, je dois absolument y aller, j'ai rendez-vous à l'autre bout de la ville dans une heure. Merci encore pour le café !

— Oui, attends, chéri, dit-elle en posant la main sur le combiné. Mais vous y avez à peine touché ! Et mon mari est en bas de l'immeuble, il sera ici dans deux minutes !

— Il faut impérativement que je file, Annie, plaidai-je, tous les sens en alerte.

Bon sang, Wallace était là. Soudainement, je n'avais plus du tout envie de tester ma théorie selon laquelle il ne me coffrerait pas devant son épouse. J'avais épuisé le quota des mensonges que j'étais prête à me raconter. Et je n'aurais jamais la force de le voir, pas en ce moment. Envolée l'Abby stupide qui s'était dit que croiser Wallace ne serait pas une si mauvaise idée que ça quelques heures plus tôt. Envolée la bravache masochiste qui avait voulu pousser ses limites.

— Dépêche-toi, le pressa-t-elle avant de raccrocher.

J'étais déjà à la porte de la cuisine et je me dirigeais à grandes enjambées vers la sortie.

— Merci encore pour tout, Annie. Votre café est délicieux.

— Mais je...

Je n'entendis pas la fin de sa phrase. Je claquai pratiquement la porte derrière moi dans ma hâte de m'enfuir, et je me retrouvai devant un cruel dilemme : escalier ou ascenseur ? Le premier me paraissait une meilleure option, car Wallace allait certainement choisir la voie la plus rapide pour monter jusque chez lui, au quatrième. Mais on avait déjà joué à ce jeu-là dans un centre commercial et, comme il avait été établi, mon instinct ne devait plus être écouté. Sous aucun prétexte.

Le choix devint plus simple lorsque je repérai la fenêtre au fond du couloir. Quel ne fut pas mon soulagement en découvrant que l'échelle à incendie que j'avais utilisée la veille n'était pas bien loin, au bout de la passerelle métallique qui entourait le bâtiment, deux étages plus bas.

J'ouvris à la hâte, regardai derrière moi pour m'assurer que Wallace n'était pas en vue, et refermai tout aussi vite après être sortie. Puis je longeai le mur en direction de l'escalier qui me permettrait de descendre jusqu'à l'échelle. Mais le chemin passait devant l'appartement des Wallace. Évidemment.

Je continuai à avancer en catimini après avoir pris une profonde inspiration, dépassai une première fenêtre, jetai un coup d'œil rapide, et me dirigeai vers la suivante, qui était ouverte. C'était la chambre d'Austin. Il

me tournait le dos et était en train de jouer à un de ces jeux que Harrison affectionnait tant, un casque sur les oreilles. Il ne risquait pas de m'entendre. Moi, en revanche, j'entendis parfaitement ce qui se passait à l'intérieur.

— Je suis là ! cria Wallace en ouvrant la porte.

Je me figeai.

— Oh, chéri ! Tu l'as manquée, elle vient à peine de partir.

— Déjà ?

Quel bon comédien. Il semblait sincèrement surpris.

— Tu aurais dû la croiser en montant.

— J'ai pris l'escalier, l'ascenseur mettait trop de temps à descendre.

Ha ! Mon instinct avait eu un sursaut de conscience professionnelle.

— Elle devait être dedans. Tant pis, ajouta-t-il avant de marquer une pause, très certainement pour embrasser sa femme.

Tu te fais du mal, Abby, me sermonnai-je. Il était tout aussi probable qu'il ait enlevé sa veste ou ses chaussures.

Dans tes rêves, papillon.

— L'essentiel, c'est qu'elle a retrouvé mon portefeuille. À quoi ressemblait-elle ? demanda-t-il alors sur un tout autre ton.

— Hmmm, grande, mince, asiatique.

Quand je disais que les gens ne remarquent que ça.

— Chinoise, je pense.

Je ne pus retenir une grimace indignée. *Oh non, Annie... vous aviez fait un sans-faute, jusque-là !*

— Ou peut-être bien coréenne.

Ah, quand même. Je savais qu'elle ne m'avait pas fait bonne impression pour rien.

— Très gentille, mais pas très bavarde.

— C'est parce que tu ne laisses jamais les autres en placer une, fit-il d'un ton aussi doux qu'affectueux.

— Imbécile, s'amusa-t-elle. Tu as passé une bonne journée ?

Je décidai d'arrêter mon espionnage à ce moment. Je n'avais que la fenêtre d'Austin et celle de la pièce où j'avais déposé le médaillon la veille à dépasser, et je parviendrais à l'escalier.

— Très tranquille, comparée à hier, répondit-il au moment où je filais devant la première.

— Tu m'étonnes. Et heureusement !

— Elle t'a donné son nom ?

Je me figeai une nouvelle fois, à deux pas de la fenêtre d'Austin.

— Abby, pourquoi ?

— Abby, répéta-t-il.

Mon prénom roula sur sa langue d'une étrange manière. Les noms ont un pouvoir, m'avait dit Smith. Pourquoi cette phrase me revenait-elle sans arrêt à l'esprit ?

— Comme ça, continua Wallace évasivement. Que je sache qui remercier. Tu lui as donné quelque chose ?

— Elle ne m'en a pas laissé le temps.

Je m'approchai de la dernière fenêtre, bien décidée à filer pour de bon. Rester ne m'apporterait que plus de peine. Ou d'ennuis.

Je lançai un regard furtif dans la pièce et jurai intérieurement. Je le voyais partiellement, de dos, dans le couloir. J'allais devoir ramper.

Je venais de dépasser la fenêtre entrouverte lorsque je sentis son énergie flotter jusqu'à moi. Il était entré. Au lieu de me donner le coup de pied aux fesses dont j'avais de toute évidence désespérément besoin, je m'immobilisai. Ma respiration s'était bloquée dans ma poitrine, qui devint douloureuse à l'instant où Wallace ouvrit en grand. Ses pas s'éloignèrent de manière feutrée.

— Je dois appeler le commissariat, cria-t-il à Annie. Je n'en aurai pas pour longtemps !

Il referma la porte, puis revint vers la fenêtre. Je retins mon souffle.

— Je sais que vous êtes là.

Il avait parlé doucement afin qu'on ne l'entende pas hors de la pièce, mais suffisamment fort pour que, moi, si.

— Abby.

Je fermai les yeux, plaquée contre le bâtiment, et appuyai la tête contre le mur.

— Si c'est bien votre prénom.

J'étais toujours incapable de bouger.

— Je peux vous sentir.

C'était une affirmation, mais la détresse voilée dans son ton criait mille questions. Je serrai les paupières encore plus fort, à en voir des étoiles, puis répondis d'une petite voix :

— C'est bien mon prénom.

J'ignore où je trouvai l'énergie nécessaire pour me décoller du mur, mais j'y parvins, et je me retournai pour faire face à la fenêtre. Je ne m'approchai pas, restant aussi éloignée que je le pouvais, car lui était bien trop près. Il n'aurait pas pu faire un pas de plus sans sortir au préalable. La tristesse dans son regard était insoutenable, démesurée. Il m'observa de longues secondes, immobile, si proche et pourtant si loin de moi.

— Vous avez rapporté l'objet, fit-il d'une voix sans ton.

Je haussai à peine les épaules.

— Vous devriez me faire un peu plus confiance.

— Vous avez volé mon portefeuille.

— Et vous devriez changer de disque. Je vous signale que je vous l'ai également rendu.

— Après avoir pris l'argent.

— Je l'ai donné à un SDF.

Son sourire était lui aussi teinté de tristesse. Il posa les deux mains sur le rebord de la fenêtre, comme la veille, et secoua lentement la tête.

— Pourquoi l'avez-vous volé ? Si l'argent ne vous intéressait pas ? ajouta-t-il.

— Pourquoi avoir pris mon pendentif ?

— Vous veniez de v...

Il s'arrêta et soupira avant de marquer une pause en détournant le regard.

— Je voulais vous prendre quelque chose.

Je pouffai silencieusement et me retins de lui dire que, techniquement, cela faisait aussi de lui un voleur.

— C'est pour ça que vous êtes là aujourd'hui ? Vous êtes venue fouiller mon domicile ?

La colère et la curiosité se disputaient la place d'honneur dans sa question. Dans la mesure où une réponse différente m'aurait fait passer pour une folle furieuse, je me contentai d'acquiescer.

— Vous auriez pu chercher longtemps.

Il l'avait encore sur lui. Évidemment. Pourquoi l'aurait-il laissé à un endroit où son épouse risquait de tomber dessus ?

— Il est dans votre poche, dis-je en secouant la tête comme si je m'étais fait avoir comme une débutante.

— Vous faites erreur.

— Allons, Wally. Vous avez mis les mains dans vos poches au moment exact où vous m'avouiez qu'il n'était pas chez vous. C'était un geste protecteur. Le premier réflexe est toujours de jeter un coup d'œil là où on a caché un objet lorsque la personne qui le cherche le mentionne. Vous ne pouviez pas regarder, vous avez touché. Est-ce que vous pourriez me le rendre ? S'il vous plaît, ajoutai-je de manière plus douce.

— Quand vous répondrez à ma question.

— Laquelle ?

— Pourquoi m'avoir pris mon portefeuille ?

Bon sang, il était insistant. Je commençais à sérieusement me demander si je n'étais pas passée à côté de quelque chose en le fouillant, comme un ticket de loterie gagnant ou les secrets de l'univers.

— Pourquoi moi ? ajouta-t-il.

— Il fallait bien que ça tombe sur quelqu'un. Je suis une voleuse, Wally. Une opportuniste. S'il vous plaît, répétais-je en désignant sa poche du menton.

Ça ne semblait pas être la réponse qu'il attendait.

— Je vous ai sentie hier soir, dit-il comme si je n'avais pas parlé. Je savais que vous étiez là, comme j'ai senti que vous étiez là aujourd'hui. Qu'est-ce qui m'arrive ?

Sa détresse me prit à la gorge. Physiquement. Comme s'il venait d'enrouler les doigts autour de mon cou.

— Je n'en ai pas la moindre idée, avouai-je.

Il se mit à secouer vivement la tête, comme s'il refusait cette réponse. C'était bien dommage, car je n'en avais pas d'autre. Puis il se pencha si vite que je n'eus pas le temps d'esquiver.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? répéta-t-il rageusement en m'attrapant par le poignet.

Tout l'air que contenaient mes poumons s'enfuit alors que son énergie m'enveloppait, m'attirant à lui comme un aimant, et ma mâchoire tomba d'un cran. Je pouvais le sentir, tout autour de moi, comme une caresse sur ma peau nue. Sauf que j'étais habillée et que je n'avais pas bougé d'un centimètre, pas plus que lui. Une fenêtre ouverte nous séparait toujours. Mais nos auras, elles, étaient en train de fusionner. L'effet était aussi grisant

que terrifiant. Il écarquilla lentement les yeux, et je me demandai pendant une fraction de seconde s'il ressentait la même chose que moi.

Le contact prit brutalement fin. Wallace sursauta lorsque Annie frappa à la porte et il me relâcha.

— Tout va bien, chéri ? lança-t-elle depuis le couloir.

Je filai à toute vitesse.

— Tout va bien ! cria-t-il.

J'avais déjà dévalé une première volée de marches lorsqu'il m'appela, aussi fort qu'on pouvait le faire en chuchotant pour que sa femme n'entende pas.

Je relevai la tête et l'observai à travers le grillage de la passerelle supérieure. Il se tourna une nouvelle fois en direction de la porte, puis reporta le regard sur moi.

Un regard qui me hanterait longtemps.

Il semblait désolé.

Chapitre 36

Je me présentai chez Smith légèrement après 20 heures, la faute à ce détour stupide que je n'aurais jamais dû faire et aux transports publics bondés du vendredi en fin de journée. Je m'étais demandé, en sautant dans une rame bien trop remplie, si le maire avait eu mon message, et ce qu'il en avait pensé. J'aurais payé cher pour le savoir.

— Je crois qu'on appelle ça arriver en retard par coquetterie, fis-je sur un ton de confiance à Nigel, qui avait regardé une montre invisible à son poignet dès qu'il m'avait ouvert.

Mon Dieu, comme Lupita, encore. Ils avaient plus que des ancêtres communs : ils étaient sortis du même moule. C'était aussi terrifiant que fascinant.

— Monsieur vous attend en cuisine.

En cuisine ? Pourquoi ne pas dire « à la cuisine », comme tout le monde ? Et j'étais censée n'avoir aucune idée de l'endroit où elle se trouvait. Nigel se comportait comme si j'avais mémorisé les plans de l'appartement. Amusant.

— Merci, Nige' ! lançai-je en le dépassant et en tournant pour la première fois à gauche dans l'entrée afin de rejoindre son maître.

Je compris en arrivant pourquoi mon nouveau majordome préféré avait dit « en cuisine ». La pièce était immense, à l'image du reste de l'appartement. Smith était aux fourneaux, ce qui était aussi étrange que dérangent. Ça lui donnait l'air si... normal. Comme s'il était humain, après tout. Enfin, physiquement, il l'était, tout comme moi. Mais il était également « autre ». Et le voir ainsi tranchait avec l'impression de dureté qu'il avait toujours dégagée, comme si son infinie concentration arrondissait les angles. D'un autre côté, Hannibal Lecter aimait cuisiner, lui aussi.

— Mademoiselle James, bonsoir, dit-il sans relever la tête.

Il était en train d'émincer des légumes. Je m'avançai, mais restai à bonne distance. Le fait que le couteau qu'il utilisait était aussi long que mon

avant-bras n'y était pas étranger. Je n'avais pas réellement peur qu'il essaie de me faire du mal. Pas ce soir. Il avait besoin de moi, m'avait-il dit. Cependant, qu'un prédateur comme lui soit armé n'était pas pour me rassurer.

— Je vous imaginai plutôt du genre à avoir un cuisinier, lançai-je en lieu et place de salutations.

— J'aime le travail manuel, répondit-il évasivement en hachant menu une carotte.

La pauvre avait dû lui faire quelque chose de très personnel pour qu'il la traite de la sorte. Ça confortait mon envie de me tenir éloignée, aussi allai-je me poster à côté de l'évier pour l'observer, au centre de sa cuisine comme un roi au milieu de sa cour, d'un œil vigilant. Ce grand homme élégamment musclé, en pantalon de costard et bras de chemise, concentré sur sa tâche comme si je n'étais même pas présente. J'étais incapable de mettre le doigt sur ce qui était si inquiétant chez lui. Peut-être était-ce simplement le pressentiment que sa classe, sa prestance et sa retenue n'étaient qu'un écran de fumée cachant une machine à tuer implacable.

— Je n'ai jamais autant eu l'impression d'être jugé.

Il avait parlé de manière détachée, comme si ça ne le dérangeait pas vraiment. Voire que ça l'amusait.

— Vous préféreriez que je sois plus discrète ?

— Pas du tout. J'espère simplement que ce que vous voyez vous plaît, ajouta-t-il en relevant la tête pour me regarder pour la première fois depuis que j'étais arrivée.

Son regard brillait d'une malice qui fit remonter un frisson le long de mon dos. J'espérais de tout cœur qu'il parlait de la nourriture.

— Je n'ai pas l'habitude que mes maîtres chanteurs me préparent à dîner.

— Mes concurrents ne sont pas très urbains.

J'interdis à mon visage d'afficher la moindre expression. De toute manière, j'ignore ce qui serait sorti, entre dégoût et amusement. Il m'avait cependant assez répété qu'il n'était pas familier avec l'humour pour déduire qu'il ne s'agissait pas d'un trait d'esprit.

— Alors, lequel de vos ennemis est-ce qu'on mange ? demandai-je d'un ton léger.

— Je vous demande pardon ?

— Vous me faites penser à Hannibal Lecter.

— Je n'ai pas le plaisir de le connaître, répondit-il, s'attaquant à présent à un poireau qui avait dû se comporter encore plus mal que la carotte.

La grâce et la fluidité de ses mouvements étaient terrifiantes, ses gestes si rapides et précis que mon malaise grandissait à mesure que les légumes rétrécissaient. J'avais beau essayer de plaisanter, plus il hachait, plus il me donnait de sueurs froides.

— C'est un personnage de livre, lui expliquai-je. Hannibal le cannibale ? Il mange ses victimes.

— Oh, répondit-il en relevant la tête comme s'il était pris de court. Ne vous inquiétez pas, nous mangeons du bar.

De longues minutes s'écoulèrent, au cours desquelles il éminça d'autres légumes, les déposa dans deux plats, plaça deux superbes morceaux de poisson par-dessus avant d'y ajouter ce qui ressemblait à de la panure, puis une sauce relativement foncée. Je gardai le silence, ignorant totalement ce que j'aurais pu dire pour le meubler. Ce n'était pas comme si j'avais simplement pu lui faire la conversation, ou attaquer le vif du sujet en lui demandant comment se passaient les affaires et s'il savait ce que j'avais dans ma poche. Il n'aurait pas non plus saisi la référence, de toute manière. Alors je le regardai terminer de préparer le plat de résistance en détaillant mentalement tous les gestes qu'il exécutait, comme pour me rassurer sur le fait qu'il n'y avait rien d'inhumain là-dedans. Il le mit au four, puis s'attela à l'entrée, découpant deux tranches de brioche dont il enleva la croûte avant de les griller légèrement, de les enduire de ce qu'il m'expliqua être du confit de figue, puis d'y déposer du foie gras qu'il saupoudra de fleur de sel et de thym.

— Et voilà ! s'exclama-t-il lorsqu'il eut fini de décorer les assiettes avec du vinaigre balsamique.

Il fallait admettre que ça avait l'air assez appétissant pour que j'en aie l'eau à la bouche. D'autant plus que j'avais à peine touché aux pâtes que Lupita m'avait rapportées à midi.

— Suivez-moi, dit-il en attrapant les entrées.

Je lui emboîtai le pas jusqu'à la grande table qui faisait face à la baie vitrée. Comme c'était un des bâtiments les plus hauts de Hallow, on n'apercevait pas la ville de là où nous étions. Mais, sur l'immense balcon

qui se trouvait derrière les vitres, la vue devait être imprenable de jour. Rien que le ciel à perte de vue.

— Nous pourrions y prendre le digestif, si vous le souhaitez.

Je sursautai. Je n'avais pas remarqué qu'il m'observait à son tour. Je repris mon chemin jusqu'à la chaise qu'il me tirait et le laissai galamment la repousser. Puis il me servit un verre de vin blanc doux et alla prendre place après s'être également servi.

— Bon appétit, me souhaita-t-il.

Je lui rendis la pareille et le regardai commencer à couper dans son toast de manière méthodique.

— Pourquoi être aussi gentil, tout d'un coup ? demandai-je alors qu'il goûtait son plat.

Il termina de mâcher avant de me répondre d'un ton très dégage :

— J'ai peur de ne pas comprendre votre question. Quand ne l'ai-je pas été ?

Je secouai la tête, agacée d'avance à l'idée de la conversation qui suivrait inmanquablement si je mentionnais encore une fois qu'il m'avait fait chanter.

— Laissez tomber, bougonnai-je en commençant à découper une bouchée de mon entrée.

Il m'observa quelques instants. Son visage n'affichait aucune expression, au point qu'il avait l'air totalement figé, un peu comme s'il avait été mis sur pause. Puis il cligna des yeux, ce qui sembla le réveiller d'un coup et le ramener dans le monde des mortels. Mais il continua à me dévisager tout en jouant de ses couverts pour se préparer une nouvelle bouchée géométriquement parfaite.

Je venais de prendre la première. Bon sang, c'était divin. L'opposition du sucré-salé, sur le croustillant de la brioche avec le fondant du foie gras... J'avais rarement goûté quelque chose d'aussi bon.

— Ça vous plaît ?

Je bus une gorgée du délicieux vin sucré avant de répondre.

— Ça se laisse manger.

Il sourit et avala une autre bouchée. Mais il ne m'avait toujours pas quittée du regard, et ça commençait à me mettre spécialement mal à l'aise. Pas tant parce que je détestais qu'on m'observe pendant que je mangeais. Il ne clignait pratiquement pas des yeux et, à chaque seconde qui passait,

j'avais l'impression qu'il m'enlevait une couche de peau supplémentaire, et qu'il continuerait jusqu'à ce qu'il parvienne à l'os.

— Je suis sincèrement désolé si la façon dont je vous ai recrutée manquait de tact et de diplomatie.

Je faillis avaler de travers. Je ne l'avais pas vue venir, celle-là.

— Je ne pensais pas que vous accepteriez ce que j'avais à vous demander sans vous forcer la main et, je le répète, je suis navré que l'entrée en matière ait été si surnoisement menée. Une femme comme vous ne me paraissait pas facile à convaincre.

Ce qui avait plutôt bien débuté prenait un tournant qui ne me plaisait guère. Je reposai ma fourchette dans mon assiette et penchai la tête sur le côté, les muscles raidis.

— Une femme comme moi ?

— Quelqu'un de votre espèce.

Ça empirait.

— Monsieur Smith, commençai-je d'un ton cinglant mais contrôlé, j'ignore quelle opinion vous avez du commun des mortels, mais, si cela vous intéresse, je serais ravie de vous dire ce que les « femmes comme moi » pensent des hommes comme vous.

Un sourire étira brièvement ses lèvres tandis que son regard s'illuminait d'une lueur animale.

— Vous n'avez rien de commun, Rossignol, répondit-il posément avant de préciser le fond de sa pensée. Je parlais de vos ancêtres.

— Eh bien, je ne sais pas ce que vous pensez de mes ancêtres, Smith, mais vous ne me connaissez pas, ne vous avisez pas de me juger. Vous ignorez tout de moi.

Je crus un instant qu'il allait me présenter de nouveau ses excuses. Mais les secondes défilaient et il restait immobile. Pourtant son énergie se mit à vibrer et s'intensifia d'un coup, la colère s'échappant de lui en volutes étouffantes. Puis tout s'arrêta comme ça avait commencé, et il me sourit de manière automatique.

— C'est bien pour cette raison que je vous ai invitée à dîner, dit-il d'une voix si charmante qu'elle me glaça le sang. Finissons de manger, voulez-vous ? Le bar feuilleté sauce coréenne sera bientôt prêt.

Sur ce, il reprit une bouchée comme si de rien n'était.

OceanofPDF.com

Chapitre 37

C'était sans conteste le repas le plus étrange que j'avais jamais partagé. Son feuilleté de bar sauce coréenne était un délice – son clin d'œil à mes origines un peu moins – et, si je n'avais pas eu un goût aussi amer dans la bouche en raison des circonstances et de l'atmosphère de la soirée, sa mousse de champagne aurait été à se rouler par terre. Nous n'avions pratiquement plus parlé depuis son étrange accès de colère, à part pour échanger quelques politesses aux moments des changements de plats, et seule la musique classique qui accompagnait le dîner brisait le silence pesant en le teintant de mélancolie. Par bien des aspects, l'ambiance me rappelait ces repas en famille, quand Harri ou moi étions punis et que personne ne prononçait le moindre mot à table.

— C'était délicieux, me forçai-je à dire lorsque nous eûmes fini.

Il ne s'agissait en aucun cas d'un mensonge, mais je n'avais aucune envie d'être la première à reprendre la parole dans cette atmosphère étrange, de peur que ma simple voix provoque un ouragan.

Il m'adressa un sourire sans âme.

— Souhaitez-vous prendre un digestif en terrasse ? me demanda-t-il.

— Je vous remercie, je suis attendue en deuxième partie de soirée. Je ne suis venue que pour vous remettre le médaillon.

Et parce qu'il avait dit vouloir apprendre à faire ma connaissance. Mais c'était de toute évidence tombé à l'eau quelque part durant l'entrée.

Il hocha mécaniquement la tête, comme s'il avait à peine entendu ma réponse, puis se leva.

— Dans ce cas, suivez-moi.

Quelques instants plus tard, nous pénétrâmes dans son bureau, celui-là même où j'avais dérobé la fausse Petite Demoiselle lundi. Revenir dans la pièce me fit un effet étrange. J'avais l'impression de remettre les pieds sur un plateau de cinéma qui venait d'être réaménagé pour une scène toute différente. Sauf que rien n'avait changé. Tout était exactement à sa place, et la plante dans le bocal immense qui trônait toujours dans un coin,

incroyablement imposante, immuable, ne semblait se trouver là que pour me prouver que je faisais erreur.

— J’ai remarqué qu’elle vous plaisait.

Je tournai vivement la tête, sursautant presque. Je n’avais même pas pris conscience d’avoir les yeux rivés à la plante.

— Espionner les gens n’est pas très poli, monsieur Smith, répondis-je en faisant abstraction du fait que j’étais mal placée pour lui dire cela. Mais effectivement, c’est impressionnant. Comment l’ont-ils fait rentrer là-dedans ?

L’idée qu’un organisme vivant puisse être confiné dans une prison de verre et malgré tout survivre était aussi fascinante que dérangement.

— J’ai déposé une pousse avec un peu d’eau avant de sceller la jarre hermétiquement, expliqua-t-il tout en prenant place. La plante s’est entièrement développée dans cet environnement.

— Co... Pourquoi avoir fait ça ?

Il haussa nonchalamment les épaules et plaqua son regard perçant sur le mien.

— C’est un rappel visuel constant que l’énergie ne meurt jamais, pas même lorsqu’elle est emprisonnée. Elle se suffit à elle-même. La pousse a grandi et est devenue une plante bien que coupée du monde. Elle a survécu et prospéré avec les ressources qui étaient à sa disposition.

Son explication fit se dresser le fin duvet de poils à la base de ma nuque. Il y avait quelque chose dans son ton, dans la lueur trop sombre de ses yeux, qui me donnait l’étrange sensation qu’il ne parlait pas véritablement du végétal. Et, alors qu’il joignait les mains sur son bureau et me dévisageait sans flancher, je compris ce qui me glaçait réellement le sang. Quelle sorte de cage pouvait retenir un être comme lui ?

— Depuis combien de temps y est-elle ?

— Un peu plus de trente ans, répondit-il de manière évasive.

— Trente ans ? répétais-je, estomaquée. Quel âge aviez-vous quand vous l’avez mise là-dedans ?

Il m’adressa un de ses sourires automatiques pour toute réponse.

— Le médaillon, mademoiselle James ?

Je m’approchai et lui tendis le sac en tissu dans lequel je l’avais rangé et que j’avais gardé toute la soirée dans ma poche arrière. J’ignorais pourquoi je me sentais aussi nue maintenant que j’étais sur le point de le lui remettre,

mais j'étais incapable de chasser l'idée que quelque chose de terrible allait se produire dès que ce serait fait.

— Sortez-le, je vous prie.

Je fronçai les sourcils, mais m'exécutai. Smith n'esquissa pas le moindre geste pour s'en saisir, même quand je tentai de le lui donner, et me fit signe de le poser sur le bureau.

— Fascinant, dit-il d'un ton blanc, le visage impassible.

— Pour un bout de pierre.

Cette fois-ci, le sourire fit briller ses yeux d'une lueur d'intérêt amusé.

— Ce bout de pierre, mademoiselle James, est un puissant réceptacle.

Je le dévisageai pendant plusieurs secondes, ne sachant que répondre. Bien sûr, pour l'avoir étudié sous tous les angles et avoir essayé d'en percevoir la couche de protection afin d'en ressentir l'énergie, l'idée n'était pas saugrenue. C'était d'ailleurs ce qui avait le plus de sens. Ce qui n'en avait pas, en revanche, était que ce médaillon puisse servir de réceptacle étanche. L'énergie est en constant mouvement, même l'énergie résiduelle qui demeure dans certains lieux ou objets. Elle n'est jamais prisonnière, elle choisit d'y rester. Le fait qu'une quantité – probablement massive, sinon pourquoi Smith s'y intéresserait-il ? – soit enfermée dans une si petite chose était pour le moins déroutant.

Smith me fit signe de prendre place sur une des chaises en face de lui et attendit que je me sois exécutée pour reprendre la parole.

— Que savez-vous exactement de vos ancêtres, mademoiselle James ?

Je sentais que nous étions partis pour une leçon dont la morale serait que mon ignorance était sans bornes, mais cela ne me dérangeait pas le moins du monde. J'avais envie d'en apprendre plus. J'en avais besoin. Au point que son ton condescendant et la manière qu'il avait de prononcer mon nom comme s'il s'adressait à un enfant ne m'avaient pour une fois même pas agacée.

— Ils servaient de régulateurs lors des rencontres entre les dieux en absorbant leur énergie afin d'éviter les débordements ou règlements de comptes.

Smith hocha la tête. Ma réponse n'aurait pas pu être plus scolaire. Je m'en fichais. Il me corrigerait de toute manière.

— Et que savez-vous des dieux ?

— Rien du tout, admis-je.

Je connaissais ceux des différentes mythologies, avais une vague notion lointaine de leurs exploits respectifs, mais ça s'arrêtait là. De ceux que ma famille avait servis des milliers d'années auparavant, j'ignorais tout. La liste des choses que je savais sur eux aurait tenu sur un mouchoir de poche.

Ils étaient adulés.

Ils étaient craints.

Ils étaient morts.

— Les dieux n'existent pas.

Quelques secondes défilèrent au rythme de mes clignements d'yeux.

— Vous savez, commençai-je d'une voix qui me sembla ne pas m'appartenir, pour quelqu'un qui n'est, selon ses propres termes, pas familier avec l'humour, vous êtes un sacré comique.

Il haussa un sourcil. Si étrange que cela puisse paraître, ce geste me mit autant mal à l'aise que ce qu'il venait de me dire. Le masque qui lui servait de visage était toujours si impassible, si contrôlé. Cette réaction était aussi incongrue que de la neige en été.

— Si les dieux n'existent pas, repris-je, sur mes gardes, auriez-vous l'amabilité d'éclairer ma lanterne et de m'expliquer ce que mes ancêtres ont fichu pendant des milliers d'années ?

— Ils ont servi des gens qui prétendaient être des dieux.

Il marqua une pause pour – j'en étais persuadée – me regarder accueillir l'information. Quelques secondes défilèrent dans un silence absolu avant qu'il ne continue, visiblement satisfait par mes lents clignements d'yeux trop réguliers.

— Au commencement étaient Ordre et Chaos. Leur collision a créé ce que l'humain désigne sous le terme de « Big Bang ». La Terre, née du fruit de cette union, s'est ensuite développée. Des organismes vivants sont apparus et l'évolution a suivi son cours. Mais l'énergie originelle n'a jamais disparu. Elle s'est équilibrée, dirons-nous, en se diffusant plus ou moins en toute chose. Ceux que les hommes ont commencé à nommer « dieux » ne sont que des morceaux d'énergie originelle.

Il me laissa de nouveau le temps d'absorber ses explications. Attendant de voir si j'allais les digérer ou les vomir aussitôt, aussi patient qu'une araignée au centre de sa toile qui surveille le moucheron s'approchant des fils.

— Les dieux avaient forme humaine.

C'était tout ce qui m'était venu. Ses révélations, bien que surprenantes puisque ne cadrant pas avec l'image que j'avais toujours eue, celle qu'on m'avait offerte en grandissant, ne me paraissaient pas fallacieuses. Pas encore. Il fallait d'abord que je voie si je pouvais relier ses points avec ceux qu'on m'avait fournis.

— Plus que quiconque, mademoiselle James, vous devriez savoir que tout est énergie. Or l'énergie ne peut rester en suspension. L'être humain est un réceptacle comme un autre.

Smith ramena ses longs doigts fins pour joindre les mains sur le bureau et se pencha légèrement dans ma direction, comme s'il allait me faire une confidence. L'araignée se rapprochait.

— Les « dieux », comme vous les appelez, ont peuplé les océans jusqu'à l'apparition des premiers signes de vie sur Terre. Ils sont passés des bactéries aux végétaux et, plusieurs millions d'années plus tard, ont colonisé les espèces animales. Ils ont terminé par le maillon le plus évolué de la chaîne : l'homme.

Un frisson d'angoisse remonta le long de mon échine. Quelque chose dans son ton, dans la manière dont il distillait froidement et mécaniquement les informations, me faisait tourner la tête. Parce que le discours sous-jacent était assez clair pour que je le comprenne sans qu'il ait besoin de le simplifier comme il l'avait fait jusque-là. Les dieux n'avaient jamais été des êtres célestes. C'étaient des parasites, et les parasites devaient être détruits.

Avaient dû être détruits, tentai-je de me corriger mentalement. Pourtant, mon angoisse provenait bien de là. Pourquoi Smith prendrait-il le temps de m'expliquer tout cela s'ils avaient réellement tous disparu ?

Mes yeux glissèrent sur le médaillon et, lorsque je relevai le regard, celui de Smith était teinté d'amusement et un fin sourire étirait tranquillement un coin de sa bouche, comme un feu qui couve et n'attend que quelqu'un pour souffler sur ses braises afin de ravager la maison qui l'abrite.

— Comment savez-vous tout cela ?

— Mais avec l'homme sont apparus les désirs, reprit-il, ignorant totalement ma question. L'énergie ne se contentait plus d'être. Elle a commencé à vouloir. C'est là que vos ancêtres sont entrés en scène.

Je fronçai les sourcils.

— Qui les a créés ?

— Les descendants d'Ordre, répondit-il comme s'il énonçait une évidence.

Comme si j'aurais dû le savoir. S'il me disait la vérité, je doutais fortement que maman ait été au courant de tout ça. Sans que ce soit contradictoire avec ce qu'elle m'avait raconté, je ne l'imaginais pas avoir autant édulcoré les faits. Quand j'étais enfant, d'accord, mais j'avais plus de vingt ans au moment de sa mort, elle aurait eu tout le temps de m'en parler.

— Le pouvoir est une arme grisante, Rossignol. Il est capable de changer les meilleurs d'entre nous. Après le désir est apparue l'avidité. Les descendants d'Ordre et Chaos ont rapidement découvert qu'il leur était possible d'accaparer l'énergie de leurs semblables et devenir ainsi ô combien plus puissants, et la Terre s'est transformée en champ de bataille.

— C'est comme ça qu'ils ont disparu ?

Smith secoua la tête, mais ne répondit pas.

— Une fraction des enfants d'Ordre et Chaos, énergie pure habitant des créatures vivantes, a créé vos ancêtres, une « anti-énergie » – par faute de terme adéquat, car je crains fort que ce ne soit un peu plus compliqué que cela –, avec lesquels ils se sont reproduits pour mettre au point votre race, une espèce capable de suspendre l'énergie, ainsi que de l'absorber. De la maîtriser. Lorsque la paix s'est instaurée entre les deux factions qu'étaient devenues les enfants d'Ordre et Chaos, vos ancêtres ont pris le rôle de gardes du corps des êtres supérieurs afin d'éviter qu'un côté n'essaie de prendre le dessus sur l'autre. Chaque « dieu » avait sa propre famille protectrice.

— Mais ? Parce que je sens un « mais » pointer le bout de son nez.

Le voir amusé était toujours aussi glaçant.

— À votre avis, que s'est-il passé ensuite ?

Comment diable pourrais-je le savoir ?

— Des dieux se sont révoltés et ont absorbé l'énergie des autres malgré tout ? essayai-je. Et ils se sont entre-tués ?

J'avais conscience en répondant que c'était faux. Smith semblait bien trop satisfait de lui-même pour que quelque chose d'aussi simple puisse être la solution. Je regardai de nouveau le médaillon, les pensées tournant à cent à l'heure.

— Quelqu'un a trouvé le moyen d'emprisonner l'énergie, repris-je sans attendre sa réponse. Les dieux ont disparu parce qu'ils ont été enfermés.

Une prison portative.

Smith se redressa imperceptiblement sur son siège. Il prenait tellement de plaisir à cette discussion que c'en était dérangeant.

— Désirez-vous soumettre une hypothèse quant à l'identité de ceux qui auraient réussi un tel tour de force ?

Je secouai la tête, pourtant ce n'était pas parce que je n'avais pas d'idée. J'en avais une qui n'avait aucun sens.

— C'est impossible, répondis-je. Pourquoi mes ancêtres auraient-ils fait ça ? Vous venez de me dire que la paix était en bonne voie.

— Abby, Abby, fit-il en chantonnant mon prénom d'une manière bien trop intime à mon goût. Vous oubliez que vos ancêtres étaient des hommes. L'homme veut le pouvoir, il rêve d'émancipation, de liberté, refuse de courber l'échine et cherche à se soustraire aux jougs. Et, malgré tout cela, il est toujours le premier à tenter d'imposer sa volonté à ses semblables. Vos ancêtres ont décimé les dieux, mademoiselle James.

Je recommençai à secouer la tête, incapable de faire autre chose. J'avais grandi en pensant que nous étions des protecteurs, pas des assassins. Mon pouvoir était pratiquement inutile à l'heure actuelle, mais savoir qu'il avait contribué à de grandes choses aidait un peu à gommer certains des aspects négatifs qui l'accompagnaient. Moralement, tout du moins.

— Ils ont même fait pire que cela, reprit-il, et l'appréhension me saisit à la gorge. Ils ont décidé de se servir de l'énergie qu'ils avaient emprisonnée. Débarrassés de leurs laisses, la première chose qu'ils ont voulu faire était de la passer au cou du reste de l'humanité.

— Que s'est-il produit ensuite ? demandai-je en un murmure à peine audible.

Smith rit silencieusement.

— L'énergie les a rendus fous, et ils ont commis la pire des exactions : ils ont détruit les médaillons.

Je fronçai les sourcils.

— L'énergie aurait dû rejoindre d'autres hôtes, répondis-je précautionneusement. Elle ne peut pas être détruite.

— C'est exact, mademoiselle James. Mais il y a une raison pour laquelle les « dieux », dit-il d'un ton froidement condescendant en ajoutant des guillemets aériens, ont toujours habité des organismes vivants. Vos ancêtres ont vite compris que l'énergie dont ils tentaient d'user les utilisait

en retour et que leur liberté n'en était plus une. Étant eux-mêmes des surhommes, ils étaient des hôtes parfaits pour un tel pouvoir, mais leur conscience se serait évanouie dans le néant au profit de celles des entités qu'ils avaient servies durant des milliers d'années. Qu'auriez-vous préféré à leur place ? Régner sur le reste de l'humanité en maître ou être assujettie aux seules créatures plus puissantes que vous ?

— Dans ce cas, il n'y avait pas besoin de toucher aux médallions, juste de ne pas chercher à les utiliser, fis-je remarquer.

— L'homme est rancunier, Rossignol, répondit-il sur un ton fataliste. En les détruisant, l'énergie s'est diffusée et elle a été absorbée par la nature, les plantes et les animaux. Celle provenant des enfants d'Ordre a produit ce que vous avez appelé des miracles, celle de Chaos les fléaux. Les différentes mythologies en parlent très bien. Le déluge, qu'on retrouve aussi bien dans la Bible chrétienne que dans la mythologie grecque, les sept plaies d'Égypte, plus tard plusieurs épidémies de peste. Je suppose que je n'ai pas besoin de vous faire un dessin.

— Attendez, l'arrêterai-je. Il y a plein de choses pas logiques dans ce que vous me racontez.

— Je vous écoute.

Je serrai les mâchoires. Bon sang, que je détestais ce ton condescendant. Qu'il l'utilise pour parler des dieux – qu'il méprisait de toute évidence –, passe encore. Mais je n'étais ni un dieu ni une enfant.

— Déjà, les fléaux que vous mentionnez sont très espacés dans le temps. Ensuite, si leur énergie s'est diffusée, je ne vois pas ce qui l'empêchait de se rassembler pour recréer des dieux.

— La réponse à votre deuxième question est « rien ».

— Ce n'était pas une question.

— Et l'évolution dont je vous ai parlé tout à l'heure s'est déroulée sur des millions d'années, continua-t-il en m'ignorant. L'âge des hommes ne représente qu'un battement de cils sur l'échelle du temps.

— Mais les humains existaient déjà, ce qui n'était pas le cas à l'époque, rétorquai-je.

Nous pouvions être deux à couper la parole à l'autre.

— En effet, mademoiselle James. Cette fois-ci, les choses iront plus vite. En ce qui concerne votre première question, continua-t-il en levant aussitôt une main pour m'empêcher de lui rappeler que ce n'en était pas non

plus une, la raison est simple : tous les médaillons n'ont pas été détruits au même moment. Il existait des dizaines de dieux et ils vivaient tous séparément. Aucune famille ne possédait toutes les pierres.

— Mais ?

— Mais vos ancêtres les ont chassées au fil des siècles, fit-il en haussant les épaules.

Je laissai passer quelques secondes de silence total. Déglutir fut beaucoup plus difficile qu'à l'accoutumée.

— Donc, quand je vous ai demandé si McCutcheon était un dieu et que vous m'avez répondu que non, c'était uniquement parce qu'il n'y a jamais eu de dieux. Il existe encore des enfants d'Ordre et Chaos.

Son silence répondit pour lui, et je me mis à secouer la tête comme si c'était la seule chose qui me permettait de rester droite, de tromper mon échine qui avait envie de rompre sous le poids de tout ce qu'il venait de m'apprendre.

— Qu'êtes-vous ?

— Comme tout ce qui se trouve sur Terre, je suis un descendant d'Ordre et Chaos.

Il n'avait pas dit « enfant d'Ordre et Chaos ». Juste « descendant ». Et il avait pris comme une insulte le fait que je lui demande s'il était un dieu. Quelque chose me soufflait que la sémantique avait toute son importance.

— Ça ne répond pas à la question.

— Au contraire, mademoiselle James, c'est la réponse honnête la plus exacte que je puisse vous fournir.

Seigneur, ce type m'insupportait. Et je n'étais pas dupe. J'avais bien conscience que c'était précisément le but qu'il recherchait. Il retournait mes questions, me donnait des bribes de réponses qui n'en étaient pas pour me révéler uniquement ce qu'il désirait, et rien de plus. Et, quoi qu'il me cache encore, ça ne pouvait pas être réjouissant.

— Donc McCutcheon est un dieu, un enfant d'Ordre et Chaos, me corrigeai-je aussitôt avant qu'il n'ait le temps de le faire, et il veut ce médaillon parce qu'il contient l'énergie d'un autre dieu. Et quoi ?

— Oh ! allons, mademoiselle James, dit-il sur un ton presque amusé.

Il n'ajouta rien. Ce type était vraiment un enfoiré de la pire espèce.

— Il peut l'absorber ? demandai-je.

Pas de réponse. Juste un regard encourageant.

— Parce qu’il était de l’énergie pure, contrairement à mes ancêtres.

— C’est exact, Rossignol. Il a passé les derniers milliers d’années à évoluer, ingurgitant l’énergie diffusée de par le monde, mais ses pouvoirs sont encore loin de ce qu’ils furent jadis. Vous n’avez pas idée du nombre de victimes qu’a fait cet être que vous rechignez à voir éliminé, ajouta-t-il sur un ton amusé. Ce médaillon lui assure de reprendre sa place au sommet.

— Et s’il l’ouvre, ce sera chose faite ?

Smith acquiesça.

— Cependant, pour qu’il puisse y parvenir, il lui faut quelqu’un qui en a le pouvoir. Quelqu’un comme vous, ajouta-t-il. Et, à votre avis, que se passera-t-il à notre époque si un réel dieu unique faisait son apparition sur le devant de la scène ?

Cette simple idée me fit grimacer.

Mon regard passa de Smith au médaillon avant de revenir sur cet être constitué d’ombres en me demandant plus que jamais dans quoi j’avais mis les pieds.

— Que comptez-vous en faire ?

Pourtant, en posant la question, je connaissais déjà la réponse, et la peur me tétanisa.

Les dieux sont des parasites.

Les parasites doivent être éliminés.

— Nous allons le détruire.

Chapitre 38

Être préparée à la réponse ne m'aida pourtant pas à l'entendre.

— Y a-t-il quelque chose sur Terre que vous ne souhaitiez pas détruire, monsieur Smith ? demandai-je avec un calme froid qui me surprit moi-même.

— C'est précisément pour éviter la destruction de choses auxquelles je tiens que je souhaite celle de choses auxquelles vous ne tenez pas.

Je haussai un sourcil, peu impressionnée par sa tournure alambiquée.

— Comme ? Votre personne ?

Il sourit étrangement. On aurait dit que ce qui l'amusait ne pouvait que m'échapper. Je le haïssais.

— Je ne vous aiderai pas à tuer des milliers de gens, Smith. Et c'est ce qui se passera si la destruction de ces médaillons provoque bien des fléaux.

— Ou des miracles, observa-t-il de façon légère. Tout est une question de point de vue.

Je plissai tant les yeux qu'il était l'unique chose que je voyais.

— Eh bien, mon point de vue, comme je viens de vous l'exprimer, est que je refuse de vous aider à tuer des innocents.

— Qu'en est-il des coupables ? demanda-t-il avant de marquer une pause. Vous avez une notion bien manichéenne de ce que sont le bien et le mal, Rossignol.

— Ça ne m'empêche pas de reconnaître le mal lorsqu'il se tient devant moi.

Je soutins son regard, et un ange passa entre nous. Un ange aussi noir et brumeux que l'était Smith.

— Vous pensez peut-être qu'une femme dans mon genre n'a pas d'états d'âme et que je vais vous aider moyennant une somme alléchante ou du chantage. Vous faites erreur.

— Je pense au contraire que les femmes comme vous sont fascinantes de droiture, Rossignol, et que c'est précisément ce qui vous fera prendre la bonne décision.

— Et je suppose que la bonne décision est celle qui va dans votre sens.

— C'est ce qui vous définit, continua-t-il une fois de plus comme si je n'avais pas répondu. Vous êtes peut-être impliquée dans des activités illicites, votre style de vie et vos choix quotidiens peuvent en dépendre, mais vous êtes une bonne personne. Jusqu'au plus profond de vos os. C'est ancré en vous. Et il n'y a que deux catégories de bonnes personnes.

— Laissez-moi deviner : celles qui survivent et celles qui se font tuer ? proposai-je cyniquement.

— Non, Rossignol. Celles qui tueraient pour sauver des vies et les autres.

Le silence enfla de nouveau entre nous au point que la présence de Smith me fit suffoquer. Quoi que fût cet homme, il était bien plus dangereux que McCutcheon le serait jamais. On me surnommait l'Ombre car c'était là que je me cachais, que j'évoluais. Lui ne s'entourait pas d'ombres. Il était l'obscurité. Et j'avais le sentiment qu'il ne serait pas seulement en mesure de me faire disparaître. Il pourrait m'engloutir, tout entière, et jamais plus je ne reverrais la lumière du jour.

— Et à quelle catégorie est-ce que j'appartiens ? demandai-je finalement.

— À vous de me le dire.

Quelques secondes s'écoulèrent. Un fléau, comme il l'avait appelé, pourrait tuer des milliers de personnes, mais McCutcheon bien plus. Je savais que Smith ne mentait pas sur ce point-là. L'impression que m'avait faite le sénateur était plus qu'oppressante. Son simple souvenir asséchait mes poumons et rendait mes mains froidement moites. Cet homme n'était pas un enfant d'Ordre et Chaos, uniquement de Chaos, et je l'avais senti à la seconde même où il s'était approché, avant même de le voir.

Mais je n'étais pas une meurtrière. Je ne le serais jamais. Au fond de moi, je savais que ma décision était prise depuis le début et que je n'en changerais pas.

Pourquoi, dans ce cas, doutais-je autant ?

— Je suis une voleuse, Smith. C'est la seule chose pour laquelle vous pourrez m'engager ou me faire chanter, dis-je posément. Je préfère aller en prison pour vol que pour meurtre.

Sur ces belles paroles, je me relevai, mais je n'eus que le temps de me retourner.

— Je vous conseille d’y réfléchir, Rossignol. La nuit porte conseil.

— Ma décision est déjà prise.

Je fis quelques pas en direction de la porte.

— Vous pensez qu’il se contentera de menacer d’envoyer votre père et votre frère en prison ? demanda-t-il avant de marquer une pause. Il leur offrira une mort lente et douloureuse, sous vos yeux, et, si ça ne suffit pas, têtue comme vous êtes, il s’en prendra à toutes les personnes que vous avez jamais rencontrées.

Je pris une profonde inspiration. Je savais qu’il avait besoin de moi et que mon refus le poussait dans ses derniers retranchements. J’avais bien conscience, malgré son calme apparent et ce flegme qui semblait à toute épreuve, qu’il était inquiet, qu’il n’avait aucunement l’habitude que les gens lui résistent. Mais ça n’empêcha pas la colère de bouillonner dans mes tripes. Il menaçait à nouveau mon père et mon frère, même si c’était par le biais d’un tiers. Alors je fis volte-face, le regardai aussi froidement qu’il s’était exprimé, puis répondis calmement :

— Bien, dans ce cas, j’imagine qu’il vous tuera également.

Nous nous dévisageâmes une nouvelle fois en silence pendant un long moment durant lequel aucun de nous ne cligna des yeux. Je détestais le choix qu’il m’imposait, tuer un homme pour en sauver des milliers ou en tuer des milliers pour éviter qu’un homme n’en tue davantage, et encore plus en songeant qu’éliminer McCutcheon ne lui ferait peut-être pas passer l’envie de détruire le médaillon en guise de précaution. Enfin, si diffuser l’énergie qu’il contenait était ce que Smith cherchait réellement à faire, ce dont je doutais fortement. Je savais que j’aurais dû partir. J’en avais parfaitement conscience. Pourtant mes pieds étaient cimentés à son tapis hors de prix. Je méprisais Smith, je le haïssais de tout mon cœur et le craignais davantage, mais je ne pouvais me résoudre à être celle qui laisserait McCutcheon parvenir à ses fins.

— Je pourrais essayer de diffuser progressivement l’énergie du médaillon en la purifiant, proposai-je au bout d’une éternité. Pas de cataclysme, pas de nouveau dieu.

Un sourire sans joie étira ses lèvres.

— J’aimerais que les choses soient aussi faciles, mademoiselle James.

Je soupirai.

— Vous avez dit que l'énergie pouvait créer des miracles ou des fléaux. Quelle est la nature de celle-ci ? fis-je en désignant le médaillon du menton.

— Croyez bien que j'en suis le premier désolé, mais ils ne sont pas fournis avec une notice d'instructions. Il n'y a aucun moyen de le savoir avant de l'ouvrir.

Une chance sur deux. J'étais d'un naturel joueur, mais pas quand la vie de milliers de gens en dépendait.

— L'idée est noble, Rossignol, reprit-il, mais plusieurs détails me dérangent, dont le moindre n'est pas que vous risquez de mourir en le faisant.

Je ris nerveusement et me remis à secouer la tête, puis soupirai en pensant à ce que je m'apprêtais à dire.

— Eh bien, Smith, peut-être que vous aviez tort, qu'il y a trois sortes de bonnes personnes et que j'appartiens aux crétins qui seraient prêts à se sacrifier pour sauver ceux qu'ils aiment.

L'ombre d'un sourire assombrit le bas de son visage pendant un infime instant, puis il se releva gracieusement.

— Reparlons-en demain. J'ai cru comprendre que vous étiez attendue.

Je restai plantée où j'étais, perdue dans mes pensées. Il m'avait dit que je risquais de mourir, mais il n'avait pas dit non. Mais, moi, en serais-je réellement capable ? J'avais trente ans. Je n'avais aucune envie de mourir.

Ce qui ne m'avait pas empêchée de sauter devant un bus pour essayer de sauver quelqu'un, tout ça parce que je me sentais responsable et que j'aurais été incapable de vivre en sachant que Wallace était mort par ma faute. Rien ne s'était encore produit, mais, si le jour venait où McCutcheon se révélait faire tout ce dont Smith le disait capable, pourrais-je le supporter ?

Je sentis le regard intrigué de Smith se poser sur moi tandis que j'observais le médaillon. Pour une raison obscure, je n'étais pas rassurée à l'idée de le laisser là, même s'il semblait avoir besoin de moi pour l'ouvrir.

Je plongeai les yeux dans les ténèbres bleues qu'étaient ceux de Smith et pris conscience à cet instant d'un détail qui m'avait échappé jusqu'alors. Il avait tellement attendu cet objet et, pourtant, il ne l'avait pas touché une seule fois depuis qu'il était en sa possession. Il avait maintenu une distance de sécurité à chaque seconde. La veille, quand je lui avais lancé la copie, il n'avait eu d'autre choix que de la rattraper au vol, mais...

Mais il savait probablement avant que je n'entre que je n'étais pas venue avec le vrai. Il avait toujours une fichue longueur d'avance. Et pour quelle raison refusait-il de le toucher ?

— Mademoiselle James ?

Serait-il brûlé, lui aussi, comme un certain inspecteur de ma connaissance ?

— Nous en reparlerons demain, voulez-vous ? Dîner à 20 heures.

J'écarquillai les yeux bien malgré moi.

— J'ai déjà des plans.

— Que vous pouvez annuler.

— Que je ne peux pas annuler. Et, même si c'était le cas, le coupai-je avant qu'il ne reprenne la parole, je ne le ferais pas.

Je crus un instant qu'il allait insister – ou rétorquer qu'il pourrait venir me rendre visite en prison –, mais il n'en fit rien.

— Fort bien, mademoiselle James, concéda-t-il en hochant la tête. Dimanche, alors.

Incroyable. J'avais gagné.

— D'accord. Mais pas pour le dîner.

— Le déjeuner ?

— Pas pour manger.

— Ma cuisine vous aurait-elle déplu ?

Je ris silencieusement.

— Ne vous inquiétez pas, Smith, ce n'était pas la nourriture qui était indigeste.

Un fin sourire vint troubler son masque de cire.

— Je vous attendrai donc pour 17 heures. Nigel va vous raccompagner.

— Pas besoin. Prenez-le.

— Nigel ? demanda-t-il, surpris.

— Le médaillon.

La lueur d'amusement qui dansa au fond de ses yeux aurait dû me faire vaciller, mais je tins bon.

— Très bien, dis-je en voyant qu'il n'esquissait pas le moindre geste pour s'en saisir. Je repars avec.

Je tendis la main sans quitter Smith du regard, mais ne rencontrai que le vide. Il n'avait pas rompu le contact visuel à un seul instant, pourtant, lorsque je baissai la tête, le médaillon avait disparu.

Smith observa sa paume, dans laquelle se trouvait l'objet de sa convoitise, et il me sembla incroyablement mélancolique pendant une fraction de seconde. Mais l'impression se diffusa aussi rapidement qu'elle était venue et il releva le menton pour plonger son regard dans le mien.

— À dimanche.

J'étais froidement congédiée. Mais j'avais ma réponse. Quoi que Smith soit, Wallace ne l'était pas.

Tu parles d'une réponse, Rossignol.

OceanofPDF.com

Chapitre 39

La musique explosa à mes oreilles à l'instant où je poussai les lourdes portes battantes du *Karma*, et je soupirai pour évacuer les restants de tensions de la soirée. Je n'avais plus mis les pieds ici depuis ma folle jeunesse, époque relativement courte et lointaine, mais ça aurait pu être hier tant tout était semblable. Le *Karma* ressemblait à une petite bulle protégée du temps. La décoration n'avait absolument pas changé, l'odeur était la même, et l'énergie qui faisait vibrer la pièce me replongea dans un passé que j'avais tout fait pour oublier. Malgré ce que j'avais dit à Harrison, ce n'était pas du tout le bar le plus pourri de Hallow, et loin de là, mais c'était le préféré de Danny. C'était ici qu'il m'avait amenée à notre premier rendez-vous. J'avais évité d'y revenir après sa mort. C'était une autre vie, une vie à laquelle je n'appartenais plus. Il y avait trop de souvenirs entre ces murs, son fantôme les hantait. Si j'avais fermé les yeux, j'étais persuadée que j'aurais entendu son rire flotter entre deux basses, comme une empreinte énergétique qui refusait de s'en aller, de me laisser oublier.

Une cloche retentit vers le grand bar circulaire qui se trouvait au centre de la pièce et me replongea violemment dans le présent. La musique m'agressa soudain les oreilles, comme si penser à Danny avait feutré pendant quelques instants toute l'ambiance sonore. Je souris. Quelqu'un venait de recevoir un pourboire, c'était la tradition. Non, rien n'avait changé ici. Rien, à part moi.

Je me remis en route et jetai un regard aux barmen en passant, n'en reconnus aucun, mais repérai rapidement Harrison et sa clique dans une des alcôves en périphérie du bar, qui était construit comme une ruche. Un bar circulaire dans une pièce circulaire et, partout autour, de petites niches semi-privatives en bordure, ainsi qu'une scène où se produisaient parfois des artistes ou, pire scénario possible, un tournoi de karaoké. Danny adorait chanter. C'était d'ailleurs comme ça qu'il avait découvert l'endroit. Il prenait souvent le micro et me dédiait une chanson, toujours la même, *Annie's Song* de John Denver, qu'il avait renommée *Abby's Song*. Il se

passait rarement une journée sans que je l'entende me la chanter, ses paroles aussi douloureuses qu'un coup de poignard en plein cœur. « *Come let me love you, let me give my life to you, let me drown in your laughter, let me die in your arms* ¹. » « Laisse-moi mourir dans tes bras ». L'ironie injuste de ces quelques mots avait failli me détruire. Si maman n'était pas tombée malade et n'était pas morte à son tour si rapidement après, ce qui était arrivé à Danny m'aurait probablement achevée. Mais j'avais dû être là pour papa, pour Harri. Le fait que le décès de ma mère m'avait peut-être bien sauvé la vie était une autre ironie injuste, mais, au lieu de finir de me briser, celle-ci m'avait donné la force de continuer. J'étais devenue le pilier de la famille et, pour ça, j'avais totalement laissé derrière moi l'existence que je menais alors afin de me plonger à corps perdu dans ce que je savais faire le mieux : voler. Je m'étais transformée en machine. Un peu trop efficace pour profiter de la vie, un peu trop aigrie pour être heureuse, mais fonctionnelle, inarrêtable.

— Aaaaaaaaaaaaaaaaaabbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb ! cria Craig en s'approchant d'une manière étrangement horizontale.

Je souris en le voyant. Il avait l'air bien – peut-être même trop. Il portait un collier de fleurs hawaïen et un chapeau en paille, ce qui ne cadrerait pas vraiment avec son style habituel, et il avait prononcé mon prénom « Abbaye ». J'avais sans aucun doute manqué plusieurs tournées de la soirée moitié prix. Craig avait une descente impressionnante, mais il avait ses limites, comme tout le monde.

— CC, commençai-je, la voix enrouée, en plissant les yeux lorsqu'il jeta un bras par-dessus mon épaule pour prendre appui sur moi comme si j'étais une canne de chair et de sang. Si tu vomis, évite mes chaussures, OK ?

Il fit une mimique étrange et pointa du doigt les toilettes qui se situaient juste à côté de leur table, ce qui me fit grimacer. Plus de mystère quant au choix de cette alcôve-ci.

— Je ne sais même pas si je dois trouver ça répugnant ou ingénieux.

— Ça s'appelle avoir l'esprit pratique, Abby. Je t'apprendrai. Mais, avant ça, je dois aller faire une petite course.

Il me lâcha et tituba fièrement en direction desdites toilettes.

— C'est dégueulasse, maugréai-je tandis que ses amis le lui exprimaient de façons diverses et variées.

- CC, t'es un porc !
- Tu tiens le bon bout !
- CC président !
- Ne confonds pas la cuvette et le lavabo cette fois-ci !

CC disparut, et je saluai rapidement les garçons d'un signe de la main. Harri, avachi dans une sorte de fauteuil, tapota sa joue de deux doigts pour que j'y dépose un baiser, à la manière d'un parrain de la mafia qui attendait qu'on lui présente ses hommages. Pour une raison obscure, l'alcool avait toujours fait ressortir son don Corleone intérieur. Ce geste suffit à chasser les restes de tensions de ma soirée avec Smith et le souvenir de Danny, et je m'exécutai avec plaisir avant de me redresser. Aaron avait les yeux fixés sur moi, et il me sembla le voir rougir lorsque je croisai son regard. Sembla, parce que c'était dur à dire avec la lumière du coin. Mais, s'ils lui avaient tenu le même discours qu'à moi, je le comprenais totalement. Il n'y avait rien de pire que les trucs arrangés, et je sentis mes propres joues chauffer légèrement, ce qui me fit tourner la tête comme si elle était montée sur ressort.

— Alors, vous vous êtes déjà ruiné le portefeuille et le foie ? demandai-je à l'assemblée.

Harrison fit claquer sa langue contre son palais.

— Bien sûr que non, on t'attendait.

— Tu sais que je ne bois pas, répondis-je, même si c'était techniquement un mensonge puisque j'avais siroté un peu du vin de Smith pendant le repas.

— Pour payer, rétorqua-t-il.

Ce fut à mon tour de secouer la tête. Incorrigible.

— Dans ce cas, allons faire un saut au bar. Je ne vais pas tout porter toute seule, ajoutai-je quand je remarquai qu'il ne bougeait pas.

Même s'il donna l'impression que ça l'ennuyait au plus haut point, il se leva avant de lancer gracieusement à l'attention de ses amis :

— Nous revenons, mes braves. Préparez vos gosiers.

Nous filâmes rapidement vers le bar, où je commandai cinq whiskys Coca et un soda.

— Alors, papa ? demandai-je aussitôt.

— Quoi papa ? fit Harrison, l'air de rien.

En sortant de chez Smith, aller au *Karma* était la dernière chose dont j'avais envie. J'avais donc appelé Harrison pour annuler, mais il m'avait forcé la main en me disant que papa lui avait téléphoné et qu'il n'était pas du tout content. Il avait de quoi ne pas l'être, puisque j'avais ignoré ses appels et qu'il n'avait pas manqué les événements de la banque Rosenfeld, mais je ne savais pas ce qu'il avait pu raconter à Harri, et ce dernier n'avait accepté de me le répéter que si je venais. La raison pour laquelle les gens passaient leur temps à me faire chanter me dépassait. Et celle pour laquelle je me laissais mener par le bout du nez encore plus.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Ah, ça ! s'exclama-t-il en se tapant le front de la main.

J'observai mon frère en plissant les yeux, m'avançant assez près de son visage pour constater que ses pupilles étaient dilatées. De loin, avec son regard sombre, on ne s'en rendait pas compte, mais aucun doute : il était bel et bien soûl.

— Oui, ça, répondis-je un peu trop froidement, sentant le coup fourré.

— Oh, ben, rien. Il ne m'a pas appelé. Mais tu ne serais pas venue, sinon.

— Harri ! le sermonnai-je.

— Quoi ? C'est vrai.

Le timing de mon frère avait fait qu'il m'avait annoncé la chose au moment où un autre barman revenait avec les commandes, et la surprise m'empêcha de faire une remarque bien sentie à Harri.

— Will ?

— Abby ? Pas possible ! répondit ce dernier en souriant. Tu n'as pas changé !

Will était déjà barman quand je venais au *Karma*, et il était devenu l'ami de Danny. Le revoir était agréable et douloureux à la fois, mais je décidai d'ignorer la tristesse. Elle appartenait elle aussi à une autre vie.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? fis-je, abasourdie, en criant pour couvrir le son de la musique.

— Oh, tu sais, fit-il en haussant les épaules. Toujours la même chose. Mais je suis gérant, à présent.

— Du *Karma* ? demandai-je en riant malgré moi.

Il m'adressa une charmante grimace en guise de réponse et je lui tendis un billet en lui disant de garder la monnaie, ce qui me valut un coup de

cloche.

— Je n'arrive pas à croire qu'il bosse toujours là ! lançai-je à mon frère, ébahie.

— Et qu'il en pince encore pour toi après tout ce temps, fit ce dernier. Tu sais qu'Aaron est bien plus mignon ? Je t'ai déjà parlé d'Aaron ?

— Oh, arrête, s'il te plaît ! répondis-je en lui donnant un coup de coude, ce qui renversa un peu des cocktails sur ses mains. À t'entendre, tous les types que je croise ont un faible pour moi, et tu t'es bien trompé pour le dernier, qui était marié, je te le rappelle.

Même si le rappel me fit un peu plus de mal qu'à lui.

— Tu devrais sortir un peu plus souvent, voir du monde, continuai-je. Tu apprendrais à quoi ressemble une personne qui s'intéresse à une autre.

— Je suis pratiquement sûr que c'est comme ça que te regarde Aaron. Et ce Will.

Je levai les yeux au ciel.

— C'est comme un frère pour moi.

Harri afficha une grimace dégoûtée.

— Le jour où je te regarderai comme ça, appelle les services sociaux, Ab's.

Je me mis à rire et manquai de lâcher mon soda après avoir trébuché sur le pied de quelqu'un en traversant une zone où la foule était plus compacte. Harri m'avait peut-être forcé la main – et je préférerais encore mourir plutôt que de l'admettre devant lui –, mais j'étais contente d'être venue. Malgré ce que j'avais pensé, revenir ici me faisait du bien, même avec le fantôme de Danny dans chaque ombre. Ça m'aidait à me changer les idées, et c'était précisément ce dont j'avais besoin. Les problèmes m'attendraient bien sagement à la sortie.

Même si je restai relativement silencieuse, je profitai de la présence des garçons et pris un vrai plaisir à écouter Craig parler sans fin de tout et de rien, surtout de rien, comme si c'était les détails les plus importants du monde. Les sourires timides d'Aaron me firent rougir plus d'une fois, surtout quand Craig nous envoya fort peu discrètement chercher une nouvelle tournée tous les deux. Aaron ne m'intéressait pas, pas vraiment, ou pas comme ça, mais je me demandais si je pourrais avoir une relation sympa, sans prise de tête, avec quelqu'un comme lui. Mais pas lui. C'était

un des meilleurs amis de mon frère, et je ne voulais pas compliquer les choses inutilement si ça se passait mal.

Malgré le plan arrangé, la soirée était vraiment géniale. Malheureusement, le répit ne fut que de courte durée. Des gens se mirent rapidement à se succéder au karaoké et, à part une femme d'une quarantaine d'années en tailleur serré qui maîtrisait le répertoire d'Iron Maiden à la perfection, la qualité n'était pas vraiment au rendez-vous. Mais le pire se produisit – dans tous les sens du terme – lors de notre troisième tournée. Un type d'environ mon âge monta sur scène et se lança dans un discours auquel je ne prêtai d'abord aucune attention, plongée dans une discussion passionnante avec les garçons – quel était le plus mauvais film de Nicolas Cage, ce qui était une question bien plus difficile qu'il n'y paraissait –, mais il reçut une ovation, et le mot qu'il prononça ensuite me fit m'arrêter en pleine phrase.

— La Force, notre premier superhéros, et à Hallow ! claironna-t-il. Tu déchires, ma grande. Continue à montrer à la police qui porte la culotte !

Mon estomac se retourna. Je n'aurais su dire ce qui me révoltait le plus. Ce surnom atroce, la condescendance toute masculine, le terme de superhéros, ou alors le terme de superhéros malgré le mort et les millions de dollars de dégâts. Le choix était dur, mais l'effet implacable. Je sentis ma gorge se comprimer quand les premières notes d'*I Believe I Can Fly* commencèrent à flotter dans le bar. Dès l'instant où je reconnus la chanson, je revis les braqueurs être projetés dans les airs, puis la scène qui s'était déroulée à l'extérieur, et l'oxygène se mit à me manquer. Et le fait que les amis de Harrison encouragent eux aussi le chanteur n'aida en rien.

— Cette chanson est pour toi, la Force. On te kiffe tous grave.

Il avait magnifiquement orchestré sa dédicace et commença à chanter aussitôt, et je regardai, médusée, les gens lui crier leur approbation.

— Abby ?

Je sursautai et me tournai vers mon frère, puis remarquai que j'avais lâché mon verre de soda, qui s'était brisé à mes pieds et avait mouillé la jambe droite de mon pantalon. Je n'avais rien entendu, rien senti.

— Ça va ? me demanda Harri, qui donnait l'impression d'avoir dessoûlé d'un coup.

Autour, les autres me dévisageaient de manière étrange. Je devais être blanche comme un linge malgré les lumières colorées du bar.

— Je... euh... je vais rentrer, bégayai-je en me relevant précipitamment, écrasant les éclats de verre au sol. Je dois me lever tôt demain matin.

Harri hocha la tête, une seule fois. Il semblait désolé. Ou, plutôt, triste.

— Tu veux que je te raccompagne ? demanda-t-il.

— Pas besoin, je prendrai un taxi, lui assurai-je, même si je savais pertinemment que j'allais marcher jusque chez moi pour me vider l'esprit. Merci d'avoir proposé. On s'appelle demain. Salut, les mecs.

Ils me saluèrent en retour, sauf Craig, qui n'avait pas l'air d'humeur à me laisser partir.

— Mais non ! Tu ne vas pas t'en aller si tôt, reste encore, Ab's !

Vu son état, je n'étais pas certaine que le dernier mot ait bien été mon prénom. Ça aurait pu être un « hips » déformé, et ce détail me fit sourire malgré le type qui en était au premier refrain.

— Il y a des gens qui bossent demain, lui fis-je remarquer avec une fausse bonne humeur.

— Ça ne nous a jamais empêchés de boire, me coupa-t-il.

— Je n'ai pas votre entraînement, CC. Mais je reviendrai la prochaine fois. Promis, ajoutai-je devant son air dubitatif.

Cela sembla le satisfaire suffisamment pour qu'il abdique, non sans avoir donné un coup de coude de connivence à Aaron, qui rougit encore une fois avant de se frotter les côtes, car CC ne mesurait plus sa force.

Je leur adressai un nouveau signe de la main et fendis la foule compacte qui se pressait devant la scène afin de sortir au plus vite. Je frissonnai dès que je me retrouvai dans la rue, mais ça tenait plutôt au soulagement de ne plus entendre le karaoké qu'à l'air frais automnal. La soirée avec Smith avait totalement chassé de mon esprit le carambolage et la banque Rosenfeld, mais ce n'était que momentanément. Mes problèmes me faisaient l'effet d'un serpent qui se mord la queue, et je restais prisonnière, au centre, incapable de m'en dépêtrer.

— *Hey, Abby !*

Je sursautai une nouvelle fois et me retournai pour découvrir que Will m'avait suivie à l'extérieur.

— Je t'ai vue sortir précipitamment. Tout va bien ?

Il me sourit pour me mettre en confiance. J'ignorais à quoi je ressemblais en ce moment, mais c'était assez pour l'inquiéter. Je fis de mon

mieux pour me détendre aussitôt.

— Ce n'est rien, lui assurai-je. Ce type m'a juste énervée avec sa chanson.

Will se mit à rire.

— Tu as quelque chose contre R. Kelly ?

— Pas spécialement, non. Plutôt contre la Force.

Il esquaissa une moue intriguée, et je précisai le fond de ma pensée :

— On dirait que personne ne se rend compte qu'elle n'a rien d'une héroïne. C'est un danger public. Elle a provoqué la mort de quelqu'un, et ça aurait pu être bien plus grave.

Il hocha la tête et me sourit de nouveau, presque tendrement, ce qui me fit me rendre compte que mon énervement était revenu et que je n'avais pas prononcé la fin de ma phrase sur un ton très sympathique.

— Les gens ont besoin d'espoir, Abby. C'est ce qui les aide à continuer d'avancer. Alors, oui, ce qu'elle a fait a coûté la vie à quelqu'un, mais je suis persuadé que ce n'était pas son intention et qu'elle essayait de sauver la vie à cet autre type au péril de la sienne. Et ça, ça donne de l'espoir.

Peut-être qu'il avait raison, peut-être que je n'aurais pas dû le prendre aussi mal, mais ça n'ôtait pas le goût de la culpabilité qui collait au fond de ma gorge et ne m'aidait pas à ne plus avoir l'impression d'être un imposteur.

— Tu reviendras ? demanda Will après quelques secondes de silence. Ça fait tellement longtemps, on a plein de choses à se raconter.

— Peut-être, répondis-je avec un sourire triste.

— Je t'offrirai un verre.

Il me sourit une nouvelle fois, et il me sembla voir ce dont Harrison avait parlé. Mais j'étais éteinte à l'intérieur. J'avais l'impression de regarder mes émotions de loin, sans pouvoir les ressentir, un peu comme si j'étais une coquille vide contre laquelle les vagues de la vie venaient s'échouer jusqu'au moment inévitable où je finirais par craquer. Je voulais juste rentrer chez moi et tout oublier.

— J'y songerai. Prends soin de toi, Will.

— Toi aussi, Abby. Ça m'a fait plaisir de te revoir.

Je lui souris et pris la direction de mon appartement, espérant qu'une demi-heure de marche me permettrait de me vider suffisamment l'esprit pour profiter d'une longue nuit de sommeil afin de pouvoir réfléchir à ma

situation avec les idées claires. Mais c'était sans compter sur cette bonne vieille ville de Hallow. Car je ne dépassai pas deux pâtés de maisons avant de remarquer que j'étais suivie.

1. « Viens, laisse-moi t'aimer, laisse-moi te donner ma vie, laisse-moi me noyer dans ton rire, laisse-moi mourir dans tes bras. » (*NdA*)

OceanofPDF.com

Chapitre 40

Je venais de songer que l'atmosphère était pesante et l'air frais chargé d'une manière qui ne pouvait qu'annoncer une pluie gelée lorsque je perçus la vibration qui flottait dans ma direction. Je ressens constamment des énergies, ça n'avait donc rien d'étonnant, sauf que celle-ci possédait une texture étrange, un peu comme si elle était contenue dans un objet, pourtant il y avait définitivement une signature humaine en elle. Je tournai la tête, ne vis rien, et reçus un coup en pleine tempe avant d'avoir terminé de me retourner. La douleur me sonna, puis me terrassa lorsque mon front heurta un mur que j'aurais été incapable de situer, et je tombai sur le sol, le goût du sang emplissant ma bouche. Je n'avais même pas vu venir l'attaque. Pire que tout, quand je l'avais sentie, l'énergie me semblait lointaine. Je ne m'étais jamais laissé surprendre au cours ma vie, j'avais toujours eu un avantage, mais mon assaillant, quoi qu'il fût, avait réussi à me tromper, et cette idée me glaça tant qu'elle chassa toute la douleur que je ressentais.

Mon cœur martelait ma poitrine lorsque l'homme qui m'avait attaquée commença à me tirer par une jambe. Je me débattis, poussant des gémissements plaintifs, incapable de hurler, incapable de réagir. Impuissante. L'unique chose à laquelle je parvenais à penser tandis que je griffais le sol dans une tentative désespérée pour me retenir à quelque chose, n'importe quoi, afin de ne pas me laisser entraîner dans une ruelle, était que mon assaillant n'était pas humain. S'il l'avait été, il serait déjà tombé dans les pommes. Et, comme ce n'était pas le cas, j'allais mourir. C'était ma seule pensée claire. Je ne savais pas me battre, je n'étais capable de me défendre que grâce à mes pouvoirs. S'ils ne fonctionnaient pas sur lui, j'allais mourir.

Je me débattis de plus belle, sans succès, les larmes brûlant mes joues, la gorge rauque comme si j'avais poussé tous les cris qui y étaient bloqués, la panique me comprimant la poitrine au point que je n'arrivais plus à respirer, et l'homme me mit un coup de pied dans les côtes qui manqua de me faire m'évanouir. J'ignore combien de temps s'écoula avant qu'il ne

relâche ma jambe. Je tentai de nouveau de hurler, mais ma bouche était emplie de coton ferreux, mes oreilles bourdonnaient et ma vue était trouble. J'étais une hypocrite. Ce que j'avais dit à Smith n'était que du vent. Je n'étais pas prête à mourir. C'était ma seule certitude.

L'homme se pencha sur moi, et son énergie râpeuse frotta désagréablement contre ma peau. Il me parla. Je vis bouger des lèvres appartenant à un visage sombre dont il m'était impossible de distinguer les traits, comme si mes yeux n'étaient plus capables de faire le point sur plus d'un détail à la fois, comme si mon esprit essayait désespérément de fuir mon corps.

Puis j'entendis.

— ... te ramener.

Mais ce n'était pas la voix cassée de l'homme qui avait retenu mon attention. C'était le bruit diffus, trouble et lointain de pas sur le bitume. Un son étrange, comme si la personne qui le produisait avait trois jambes. Puis je repérai la silhouette en clair-obscur qui s'approchait, une silhouette si incongrue dans les rues de Hallow. *Qui porte encore des chapeaux melon de nos jours ?* songeai-je, dans un état entre rêve et réalité. Mais cette dernière reprit aussitôt le dessus lorsque ma conscience revint comme un élastique qui claque douloureusement contre la peau nue. Celui qui m'avait attaquée était grand, puissant, et non humain. L'homme au chapeau melon risquait gros, et je tentai de l'avertir, mais le gémissement plaintif qui s'échappa de mes lèvres n'attira que l'attention de mon assaillant.

— Qu'est-ce que tu racontes ? me demanda celui-ci en approchant son oreille de ma bouche.

— ... tention, feulai-je.

Croyant que je le mettais en garde, il tourna la tête juste à temps pour que le pommeau d'un parapluie le cueille en plein front. Il fut propulsé vers l'arrière et me tomba sur le ventre. Je ne m'étais même pas rendu compte que je m'étais retournée. L'air me fut arraché une nouvelle fois et je me mis à tousser, ce qui amplifia le goût du sang dans ma bouche.

Le type s'était déjà relevé et chargeait l'homme au chapeau melon. La peur n'eut même pas le temps de remonter jusqu'à mon cerveau. L'inconnu au chapeau melon évita la première attaque, puis la deuxième et, à la troisième, frappa son adversaire de son parapluie d'un geste qui semblait sans effort. Pourtant, l'autre finit au sol, gémissant. Il se releva presque

aussitôt et repartit à l'assaut, mais l'homme au chapeau melon esquiva avec une facilité toujours aussi déconcertante et remit mon assaillant au tapis en moins de deux.

— Vous devriez être plus prudente, mademoiselle James, me dit-il avec son fort accent français en s'approchant de moi.

J'ouvris la bouche pour l'avertir que l'autre revenait à la charge, mais mon sauveur leva vivement l'avant-bras et le cueillit d'un poing en plein visage qui le renvoya directement au tapis. Comment un type aussi petit pouvait-il être si implacablement efficace ?

— Avez-vous réfléchi à mon offre ? demanda-t-il, l'air de rien, tandis qu'il repoussait une nouvelle attaque du deuxième homme.

J'étais trop abasourdie pour réagir. On aurait dit que mon assaillant n'était qu'un détail, légèrement dérangeant, mais un détail tout de même.

Avant que je n'aie même l'idée de répondre, il fit un pas sur le côté, évitant mon agresseur alors qu'il se trouvait dans son dos, et attrapa ce dernier par la veste pour le précipiter tête la première contre le mur de la ruelle.

— Alors ? me relança-t-il en posant une chaussure vernie sur le cou de l'autre homme comme s'il avait nonchalamment pris appui sur un banc.

Je nageais en pleine cinquième dimension.

— Je...

Je savais que ma réponse était non, mais, entre ma mâchoire douloureuse et l'invraisemblance de la situation, il m'était impossible de la formuler.

Mon agresseur se mit à gémir, revenant déjà à lui. Sans me quitter des yeux, l'homme au chapeau melon attrapa son parapluie à deux mains et l'ouvrit en deux, révélant une fine lame qu'il plongeait sans hésitation dans le dos du type à terre. Mes cordes vocales se remirent aussitôt à fonctionner et je poussai un gémissement à la limite du cri avant de me mettre à reculer sur les coudes de manière maladroite alors que l'énergie néfaste de mon agresseur se diffusait comme une bouffée d'air rance.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, mademoiselle James.

C'était facile à dire. Il venait de tuer un homme sous mes yeux. Et, même si je rêvais de le lui faire remarquer, la panique me paralysait.

— Il en viendra d'autres, annonça-t-il en suivant mon regard. Vos pouvoirs sont inutiles contre eux. Vous avez besoin d'alliés, et des bons. Il

est temps de choisir un camp.

Comment aurais-je pu en choisir un alors que je ne savais même pas qui s'affrontait ? Et pourquoi étais-je toujours incapable de parler ? Je m'étais vue mourir. Au lieu de ça, j'avais assisté à un meurtre, et celui qui l'avait commis ne semblait pas en faire grand cas.

— Je ne serai pas toujours là pour vous protéger, dit-il avant de retirer l'épée du dos de mon agresseur.

Il sortit ensuite un mouchoir de sa poche de poitrine et nettoya la lame avant de la ranger dans son fourreau. Puis il fronça les sourcils, tendit une main, et ouvrit son parapluie pour s'abriter des premières gouttes de pluie.

— À bientôt, mademoiselle James, dit-il en s'éloignant d'une démarche tranquille.

Je restai interdite pendant de longues secondes, peut-être même minutes, jusqu'à ce que la pluie devienne battante, que mes vêtements glacés me collent comme une seconde peau et que ma mâchoire claque assez fort pour me faire revenir à moi. Je ne pouvais pas rester là, à côté d'un cadavre, immobile. Sauf que je ne pouvais pas non plus le laisser en pleine rue.

Je me relevai sur des jambes hésitantes et quittai la ruelle, profitant de l'averse pour camoufler mon visage de mes cheveux trempés, longeai deux pâtés de maisons dans l'ombre et trouvai une cabine téléphonique d'où je passai un appel anonyme à la police. Puis je partis comme j'étais arrivée, en me fondant dans l'obscurité, tremblant non plus à cause du froid, mais à cause d'une certitude terrifiante.

Je venais de recevoir mon deuxième avertissement.

Chapitre 41

Jana poussa un cri en me voyant. À sa décharge, je n'avais pas exactement bonne mine. J'avais évité Lupita jusque-là en entrant tête baissée à la boutique, en lançant un « salut » pressé et en filant m'enfermer dans mon bureau. Mais elle était venue me chercher quand Jana et Fran étaient arrivées, et je ne pouvais plus me cacher : j'avais une lèvre vilainement fendue et une coupure au front, ainsi qu'une bosse, des griffures dans le cou dont je ne me souvenais plus de l'origine exacte et des bleus sur les côtes. En résumé, on aurait dit que je m'étais battue contre un mur et que j'avais perdu, ce qui n'était pas franchement éloigné de la vérité, et j'avais mal à peu près partout.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— J'ai pris une porte, mentis-je.

Jana me considéra de la tête aux pieds d'un air dubitatif. Cette excuse fonctionnait bien dans les films, pourquoi ça ne s'appliquerait pas à la vraie vie ? Enfin, dans les films, ça n'empêchait pas non plus les héros de vaquer à leurs occupations, alors que je m'étais réveillée en totale agonie, qu'il m'avait fallu dix minutes pour parvenir à me lever et trois fois plus pour me doucher, et c'était sans parler de m'habiller. Ou de marcher. Ou même de respirer.

— Et ensuite je suis tombée, ajoutai-je.

Jana plissa encore plus les yeux.

— Sur le coin de ma table basse.

Il fallait que j'arrête de parler. Tout de suite. Lupita s'était approchée, et toutes les trois me dévisageaient étrangement.

— Je suis sortie avec Harrison et ses amis et suis rentrée totalement soûle.

Je me mis à rire, malheureusement de manière aussi forcée que ridicule. Je décidai donc de détourner l'attention.

— Pourquoi tu as besoin d'une baby-sitter en journée, au fait ?

Jana afficha soudainement un air si innocent que je sus avant qu'elle réponde qu'elle s'apprêtait à mentir.

— J'ai une course à faire.

— Toute la journée ?

Jana acquiesça avec brio. Si je ne l'avais pas connue, je l'aurais crue. Enfin, si je ne l'avais pas connue et que je n'avais pas été en mesure de ressentir son énergie.

— Quoi comme course ?

— Rien de très important, de l'administratif.

— Un samedi, fis-je remarquer, ce qui arracha un léger sourire à Lupita. La vilaine.

— Bon, je dois filer ! lança Jana comme si elle ne m'avait pas entendue. À bientôt, ma puce, maman t'aime très fort. Je reviens bientôt. À charge de revanche, Abby !

— Je n'ai pas d'enfant, Jan', lui fis-je remarquer.

Jana haussa les épaules comme pour me dire que c'était mon problème et sortit de la boutique.

— Tatate ! cria Fran en désignant le comptoir où Jana avait déposé ses affaires.

Elle essaya aussitôt de me sauter dans les bras afin que je la soulève, et je grimaçai sous le choc du bulldozer miniature qu'était cette gamine.

— Sa mère ment aussi mal que vous, fit remarquer Lupita d'un ton neutre.

Puis elle fit certainement la chose la plus adorable que je l'avais jamais vue faire. Elle appela Franie et la porta pour qu'elle puisse fouiller le sac et en extraire tous les jouets qu'elle désirait sans me tuer au cours du processus.

— Merci, Lupi, lui dis-je sincèrement.

Elle hocha distraitement la tête et reposa Fran et Monsieur Patate par terre, puis s'éloigna et alla chercher quelque chose dans une armoire au fond de la pièce. Elle revint rapidement avec une boîte blanche métallique et me désigna un fauteuil d'un geste impérieux du menton. Je plissai les yeux.

— Qu'est-ce que vous comptez faire, Lupi, me recoudre ? demandai-je en observant ce qu'elle tenait entre ses mains.

Elle ne flancha pas et me désigna une nouvelle fois le fauteuil du menton, aussi m'exécutai-je. Elle ouvrit la boîte de premiers secours, sortit de la gaze et du désinfectant, et se pencha pour commencer à s'occuper de moi. Elle ne prononça pas un mot durant un long moment, se contentant de désinfecter des plaies que j'avais déjà désinfectées. C'était la première fois qu'elle prenait soin de moi de la sorte et, quelque part, j'avais l'impression que c'était celle de nous deux qui en avait le plus besoin, alors je gardai le silence et me laissai faire.

— Je vous connais depuis plus de vingt ans, Abby. Je n'ai pas de fille, mais croyez bien que si j'en avais une et qu'elle rentrait avec ce genre de marques sur le visage en prétendant avoir pris une porte après avoir trop bu alors qu'elle ne boit jamais, je lui demanderais si elle pense que je suis stupide.

Je grognai légèrement, mais j'ignorais si c'était à cause de ses paroles ou parce que mes blessures brûlaient sous le désinfectant.

— Comment pouvez-vous savoir que je ne bois jamais ?

Elle secoua la tête comme si je venais de lui dire clairement qu'elle était stupide et continua à s'occuper de mes plaies. Lorsqu'elle eut fini, elle m'observa d'un air étrange, presque mélancolique, et répondit :

— Vous voudrez peut-être revoir votre version des faits pour vos proches. Les portes n'ont pas d'ongles.

Je portai machinalement la main à mon cou, là où se trouvaient les griffures que je pensais dissimulées par mon col roulé. Rien n'échappait à Lupita San Giacomo. Je comptais lui répondre quelque chose de léger pour changer de sujet, mais ce ne fut pas exactement ce qui sortit de ma bouche.

— Oh mer... credi, terminai-je parce que Fran n'était pas loin.

Je me levai d'un bond, bousculant pratiquement Lupita tant j'étais pressée d'aller me dissimuler derrière le comptoir. Wallace venait de passer devant la vitrine. Comment m'avait-il retrouvée, bon sang ?

— Lupita, s'il vous plaît, quoi qu'il arrive, ne dites pas que je suis là, ou même que vous me connaissez, ou...

Je plongeai derrière le comptoir une fraction de seconde avant que la cloche de la porte d'entrée ne retentisse, le cœur au bord des lèvres. Wallace était entré. Comment allais-je me sortir de ce pétrin ? Puis je ricanai nerveusement – et intérieurement – en songeant que, s'il me coffrait, je n'aurais plus à choisir si je devais aider Smith ou pas. C'était sûrement ça,

l'optimisme : voir le bon côté des mauvaises choses et fermer les yeux sur le reste.

— Bonjour, commença Wallace, et sa simple voix me donna des frissons. Est-ce qu'une Abby travaille ici ?

— Désolée, monsieur, non, lui répondit Lupita.

Dieu bénisse cette femme. Elle n'avait pas hésité une seconde, n'avait pas flanché, elle était merv...

— Abby ! s'écria Fran.

Je me frappai le front de la paume.

— Bonjour, mademoiselle, dit Wallace d'un ton si doux qu'il m'aurait fait fondre dans n'importe quelle autre situation. C'est un très joli Monsieur Patate que tu as là.

Franie répéta « Tatate », et, dans le silence qui suivit, je n'eus aucune peine à l'imaginer tendre fièrement ce dernier à Wallace pour qu'il le voie de plus près.

— Tu connais Abby ? lui demanda-t-il après quelques secondes.

— Tata Abby !

J'eus beau fermer les yeux de toutes mes forces en priant, je ne disparus pas.

— Je suis détective à la police de Hallow, reprit-il.

Il s'exprimait toujours d'un ton très doux, mais je ne doutai pas une seconde que c'était à Lupita qu'il s'adressait à présent, et non plus à Fran. Lorsque j'entendis un bruit de vêtements froissés, je compris qu'il avait sorti son badge.

— Est-ce qu'une Abby travaille ici, madame ?

— Je n'ai pas menti, lui assura Lupita, et j'eus envie de la bénir de nouveau. Elle ne travaille jamais. C'est la patronne.

Cette fois-ci, je levai les yeux au ciel.

— Est-ce qu'elle est là ?

— Non.

Un long silence suivit, assez long pour me pousser à jeter discrètement un coup d'œil, même si je savais que c'était la pire des choses à faire. Mais foutu pour foutu...

Je vis d'abord Fran, qui pointait un doigt en direction de ma cachette, puis Wallace qui me regardait. Il pencha légèrement la tête avant de froncer les sourcils, certainement parce qu'il venait de remarquer mes blessures.

Je soupirai, me redressai, époussetai inutilement mes habits pour me donner de la contenance, puis m'approchai.

— Vous pouvez nous laisser, Lupita, merci, dis-je avant de m'adresser un peu plus sèchement à Wallace. Vous cherchez une robe de mariée, monsieur Wallace ?

Il attendit que Lupita soit passée dans l'arrière-boutique avec Fran pour continuer.

— Monsieur Wallace ? répéta-t-il d'un ton intrigué et amusé à la fois.

Comme si on était amis et que mon comportement était étrange. Mais nous n'étions pas amis, et c'était le sien qui dépassait mon entendement. Il ne semblait pas hostile, et en aucun cas il ne donnait l'impression de vouloir m'arrêter.

Le traiter comme s'il n'était qu'un client, comme s'il n'était pas flic et n'avait aucun motif pour me passer les menottes, était plus facile. Parce que le revoir ne l'était pas, et pas pour les raisons que j'aurais espérées. Son énergie me faisait toujours le même effet et, Dieu sait pourquoi, je ne le trouvais même plus aussi agaçant qu'avant. Mais, tout comme Danny appartenait au passé, Wallace appartenait à un futur qui ne verrait jamais le jour.

— J'ai cru comprendre que vous êtes déjà marié. Prévoyez-vous de renouveler vos vœux ? demandai-je d'un ton professionnel.

Le regard de Wallace me brûla comme un incendie en plein midi, et je me sentis étouffer. J'avais touché une corde sensible, même si j'ignorais laquelle. Je savais que j'avais mal agi – dépassé les bornes, même – en allant trouver sa femme et je le regrettais, même si j'étais persuadée que j'étais assez stupide pour refaire exactement la même erreur si on me proposait de revenir un jour dans le passé. Il devait penser que j'étais une folle furieuse et venait me menacer – lui aussi – et me dire de me tenir éloignée de sa famille.

Je me rendis compte qu'il n'avait pas répondu, ou que, s'il l'avait fait, j'étais trop occupée à m'inquiéter de la raison de sa présence pour l'écouter me la donner.

— Comment m'avez-vous retrouvée ? demandai-je.

Il sourit, un sourire timide entre la gêne et l'espièglerie, et je sentis qu'il était fier de lui.

— Votre masque, dit-il avec un petit air satisfait qui n'avait rien de pompeux. C'était un pari, mais j'ai vérifié quels magasins possédaient ce modèle et demandé la liste des acheteurs qui avaient payé par carte. Celle de cette boutique y figurait.

Je haussai les sourcils, dubitative.

— Parmi la liste des clients des soixante-quatre magasins à Hallow et en périphérie qui le vendent, insista-t-il. Vous êtes ma trente-sixième visite depuis hier, merci Halloween.

Combien d'heures Wallace avait-il passé à me chercher ? Et pourquoi, si ce n'était pas pour m'arrêter ?

— Travailler pour la police laisse beaucoup de temps libre.

— J'ai fait des heures sup, répondit-il d'un ton étrange.

Quelques secondes défilèrent, et nous nous regardâmes fixement avec ce qui ressemblait à de la mélancolie. Comme lorsqu'on croise un vieil ami qu'on n'a pas vu depuis longtemps et qu'on se rend compte qu'on n'a plus rien à lui dire.

— Êtes-vous venu pour m'arrêter ? repris-je sur le même ton que si je lui demandais s'il avait goûté les plats du traiteur italien au coin de la rue.

Il secoua lentement la tête sans me quitter des yeux.

— À vrai dire, j'aimerais parler. De manière officieuse. Je me demandais si vous auriez le temps de venir prendre un café. Ou un sandwich, ajouta-t-il précipitamment, ce qui était encore plus étrange que tout le reste. Au lieu de me regarder en manger un. Merci d'avoir fait tamponner ma carte de fidélité, au fait.

Ma mâchoire dut tomber de plusieurs crans, et je me retrouvai dans l'impossibilité totale de répondre. Il ne me coffrait pas, me proposait ensuite un café, puis un repas dans la foulée. Heureusement qu'il était déjà marié, sinon il aurait essayé de me passer la corde au cou dans l'heure.

— Écoutez, Abby, je voudrais juste comprendre ce qui se passe.

J'ignore si sa précision me soulagea ou me rendit un peu plus triste.

— Vous n'êtes pas normale, et moi, je... J'ai besoin de comprendre ce qui se passe, répéta-t-il d'un ton presque suppliant. Ce qui m'arrive.

Ça, en revanche, me fit atrocement mal. Il n'avait pas dit que j'étais différente, ou spéciale, ou n'importe quel terme politiquement correct. J'étais « pas normale », et la piqure fut amère.

Je reculai d'un pas avant de me rendre compte de l'avoir fait.

— Qu'est-ce que vous voulez, Wally, m'utiliser comme indic, ou plutôt comprendre ce qui cloche chez moi pour trouver un moyen de me neutraliser ?

Son regard blessé ne changea rien à ce que je ressentais. Je me doutais bien qu'il n'avait pas eu l'intention de me manquer de respect, mais c'était le truc avec les gens : ils ont rarement envie de se montrer blessants volontairement. Mais, surtout, ça prouvait bien ce qu'il pensait de moi tout au fond. Un siècle et quelques plus tôt, il m'aurait jeté des pierres ou mise dans un cirque.

— Je ne peux pas vous aider, inspecteur. Si vous ne prévoyez pas de m'arrêter ou d'acheter une robe de mariée, auriez-vous l'obligeance de vous en aller ? J'ai du travail.

— Abby...

Il avait murmuré mon nom d'un feulement triste, et mon cœur plongea un peu plus dans ma poitrine. Je décidai de fixer les yeux sur la sortie pour tromper l'ennemi et insister sur le fait que je souhaitais son départ. Je restai ainsi, stoïque, ignorant son regard rivé sur moi et son énergie qui cherchait la mienne.

— Est-ce que, moi, je peux vous aider ? demanda-t-il, ce qui me surprit suffisamment pour me faire tourner la tête dans sa direction en fronçant les sourcils. Qu'est-il arrivé à votre visage ?

Je serrai les mâchoires.

— Je suis tombée sur une porte plus résistante que moi.

— Une porte qui avait des ongles ? fit-il en posant une main sur ma tempe pour observer l'étendue des dégâts.

Je frissonnai de la tête aux pieds, et le poids du regard de Wallace termina de me désarçonner.

— Ça, murmura-t-il alors sur un ton radicalement différent en frissonnant à son tour. C'est ça que j'aimerais comprendre.

Mon cœur battait à toute allure. Il le sentait aussi bien que moi, et je...

Je ne pouvais pas.

Je fis un nouveau pas en arrière et me répétais.

— Auriez-vous l'obligeance de vous en aller, s'il vous plaît ?

Le bras de Wallace retomba le long de son corps, puis l'inspecteur hocha la tête, porta la main à sa poche intérieure et en sortit une carte de

visite qu'il essaya de me tendre. Voyant que je ne bronchai pas, il fit quelques pas et la déposa sur le comptoir.

— Vous pouvez m'appeler pour n'importe quoi, dit-il d'un ton qui se mariait avec son expression.

— Je ne le ferai pas.

— Je sais, répondit-il avec un rire sans joie avant de m'adresser un signe de la tête.

Je gardai les yeux fixés sur la porte par laquelle il était sorti jusqu'à ce que Lupita ne revienne, seule, et se poste à côté de moi pour observer la rue.

— Charmant garçon, fit-elle.

— Marié.

— Ah.

— Je ne vous le fais pas dire.

Elle garda le silence une minute.

— Vous savez, ce...

Mais elle interrompit ce qui allait probablement être une démonstration de sa sagesse antique, car une fourgonnette venait de s'arrêter devant la boutique, dans une zone interdite, ce qui se produisait régulièrement et nous énervait prodigieusement toutes les deux.

— Attendez que je leur explique ma manière de penser, dit-elle en commençant à charger en direction de la sortie.

Mais je la retins aussitôt par le bras, et un frisson remonta le long de mon échine. Je venais de sentir quelque chose. Quelque chose de ténu, mais que j'avais ressenti la veille pendant un infime instant avant de tomber sur une porte avec des ongles.

— Lupita, allez chercher Fran et cachez-vous, lui dis-je en attrapant le téléphone de Smith dans ma poche et en composant directement l'unique numéro.

Elle comprit à mon ton que je ne plaisantais pas, n'eut qu'une fraction de seconde d'hésitation et, le temps que cinq hommes descendent de la fourgonnette, elle avait déjà disparu. Smith décrocha à la deuxième sonnerie et répondit, visiblement de bonne humeur :

— Ah, Rossignol ! Que me v...

— J'ai été attaquée hier soir, le coupai-je. Ça recommence. À la boutique.

— J'arrive, dit-il d'un ton soudainement si houleux que j'en frissonnais.

La cloche retentit de nouveau et les hommes entrèrent un à un, se déployant en ligne devant moi.

— Tu as quelque chose qui ne t'appartient pas, dit l'un d'eux avec une voix aussi cassée que celle du type d'hier.

Puis il fit mouliner la batte de base-ball qu'il tenait et le téléphone m'échappa des mains.

OceanofPDF.com

Chapitre 42

J'étais incapable de lâcher la batte des yeux, le souvenir du simple coup de pied de la veille encore trop vif à mon esprit. Ils étaient cinq, j'étais seule, et ce qui n'aurait en temps normal – même s'il n'y avait absolument rien de normal là-dedans – posé aucun problème se transformait en voie sans issue. Ils étaient semblables à l'homme qui m'avait attaquée le soir précédent. Leurs auras étaient teintées d'une noirceur vorace assez épaisse pour rendre leurs visages troubles au point que je devais me concentrer pour en discerner les traits un peu trop émaciés, et mon pouvoir n'eut aucun effet sur eux.

— Je ne l'ai plus, dis-je en levant des mains agitées de tremblements tout en priant pour que Lupita et Fran se soient bien cachées.

— Voilà qui est dommage ! s'exclama l'homme à la voix cassée.

Puis il se mit à claquer la batte contre sa paume libre. J'essayai de déglutir, en vain, et, lorsqu'il fit un pas dans ma direction, je couinai et reculai comme un animal acculé.

Ce qui le fit sourire. D'une manière aussi sombre et dévorante que l'était son énergie. Ses acolytes eurent la même réaction. Le décor se mit à tanguer au rythme des pulsations trop rapides de mon cœur.

— Je vous jure que je ne l'ai plus, continuai-je, suppliante.

J'observai les hommes l'un après l'autre, tremblante. Leurs orbites étaient trop creusées, leurs joues un peu trop osseuses. Il y avait quelque chose de vide en eux. Quelque chose qui m'aurait donné la chair de poule même si je les avais croisés en plein jour dans un endroit bondé. Quelque chose d'aussi glacial que McCutcheon.

— Dans ce cas, tu vas nous dire ce que tu en as fait.

De nouveaux coups de batte sur sa paume. De nouvelles sueurs froides.

L'homme adressa un signe de tête à l'un de ses acolytes, et celui-ci alla tourner la pancarte sur la porte pour qu'elle indique « Fermé ». Puis il verrouilla.

— Je l’ai remis à une personne qui me fait chanter, répondis-je d’une voix chevrotante. Je n’ai rien à voir dans toute cette histoire. Laissez-moi partir et je vous dirai de qui il s’agit.

Ils échangèrent des regards entendus mêlés d’amusement.

— Dans ce cas, tu vas plutôt aller chercher l’objet et le rapporter. On ne s’approche pas de lui.

Quelque chose me souffla que ce « lui » ne faisait pas référence au médaillon, mais à Smith. Et que j’avais donc eu doublement raison de l’appeler. Mais il ne serait jamais là à temps. On ne traversait pas la ville en deux minutes à moins de pouvoir se téléporter.

— Et on va prendre quelque chose pour s’assurer que tu t’exécutes gentiment, d’accord ? ajouta-t-il. Où est ton employée ?

— Je l’ai envoyée faire une course.

J’avais répondu du tac au tac, avec autant d’aplomb que Lupita lorsqu’elle m’avait couverte quelques minutes plus tôt. Sauf que, même sans Franie pour vendre la mèche, aucun d’eux ne fut dupe.

— Fouillez la boutique et retrouvez-la.

Je criai lorsque les quatre autres se déployèrent, et j’aurais tenté de leur barrer le passage si je n’avais pas entendu un coup puissant sur la porte d’entrée à cet instant précis. Wallace était revenu ! Pourquoi étais-je surprise ? Il était évident qu’il allait me tenir à l’œil. Mais je n’aurais jamais cru pouvoir être aussi contente de voir débarquer la police.

Il continua à rouer la porte de coups et à malmener la poignée, et deux des hommes firent demi-tour pour l’accueillir avec leur chef. Trois contre deux, c’était toujours aussi critique que du cinq contre un, mais c’était une légère amélioration. Une amélioration qui avait sorti son arme et montrait son badge à travers la vitre.

Un des hommes déverrouilla poliment la porte, et je sautai sans réfléchir sur le dos de l’un des autres. Il n’avait ouvert que pour éviter de trop attirer l’attention dans la rue, pas pour discuter, et l’effet de surprise était tout ce qui nous restait pour gagner du temps.

Le type sur lequel je me trouvais se mit à tourner sur lui-même et à me distribuer des coups de poing à l’aveuglette. Je tins bon jusqu’à ce qu’il atteigne ma cage thoracique déjà noircie par les ecchymoses et que la douleur me fasse lâcher prise en hurlant.

— Police de Hallow, les mains en l'air ! entendis-je au moment où un pied se dirigeait à toute allure vers ma tête.

Un coup de feu retentit, assourdissant dans l'espace confiné de la boutique, et l'homme sur lequel j'avais sauté manqua mon visage, déstabilisé par la balle qui venait de traverser son épaule. Mais il ne s'écroula pas. Il se contenta de se retourner, comme s'il ne venait pas d'être touché. Comme s'il n'avait pas plus remarqué la blessure que s'il s'était agi d'une piqûre de moustique. Pourtant je voyais la plaie, le sang qui commençait à s'en écouler. Wallace avait fait mouche. Et ça n'avait servi à rien. La panique me saisit à la gorge en pensant à Fran et Lupita.

Un des deux autres lui assena un revers du droit et le second en profita pour lui prendre son arme, puis ils se mirent à le rouer de coups.

— Wallace ! hurlai-je lorsqu'il en ramassa un si violent qu'il décrivit un tour sur lui-même avant de s'écrouler au sol, immobile.

Celui sur qui il avait tiré m'attrapa et m'immobilisa contre sa poitrine. Je ne m'étais même pas rendu compte que je m'étais relevée, que je m'étais élancée vers Wallace. Que les larmes maculaient mes joues.

— On l'a.

Je tournai la tête, et mon cœur termina de se briser en voyant qu'un des deux hommes retenait Lupita par les bras, exactement comme j'étais retenue. Mais elle avait le menton relevé, sa posture était fière. Du haut de son mètre cinquante et des poussières, elle imposait force et respect.

— Lupi, sanglotai-je.

Ils la firent avancer en direction de la porte.

— Tout ira bien, mademoiselle James, m'assura-t-elle d'une voix égale.

Elle mentait toujours aussi bien.

Les hommes la conduisirent hors du magasin, dans la fourgonnette, puis le responsable s'approcha de moi.

— Livrez le médaillon ce soir à City Hall. Seule. Il vous attendra.

McCutcheon.

On me relâcha alors, et les deux derniers s'en allèrent en refermant la porte derrière eux.

Comme si de rien n'était.

En plein jour.

Dans une rue à forte fréquentation.

La réalité était le plus horrible des cauchemars.

Même si mes jambes refusaient de me porter correctement, je me précipitai vers Wallace et cherchai désespérément son pouls. Je jurai un remerciement lorsque je le détectai et courus sans attendre vers l'arrière-boutique en hurlant à pleins poumons.

— Franie !

Au bout du troisième appel, ma voix n'avait plus aucune substance et était aussi éraillée que celles des hommes étaient cassées. J'avais la certitude, au plus profond de moi, que Lupita l'avait cachée, qu'elle l'avait protégée, qu'elle était sortie pour qu'ils la trouvent, elle, et non Fran. Qu'elle aurait préféré mourir plutôt qu'on touche à un seul des cheveux de la petite. Mais, plus les secondes défilaient, plus je fouillais à la recherche d'une petite tête blonde dans tous les coins et recoins sans succès, plus mon corps se faisait lourd et, au dixième appel, je me laissai tomber au sol, incapable de continuer à avancer, agitée par des sanglots aussi irréguliers que puissants, et je pleurai. Jana m'avait confié sa fille. Fran s'était retrouvée en danger par ma faute. Et, à présent, elle avait disparu, et j'étais l'unique responsable.

— Abby ?

Mon cœur se brisa une nouvelle fois en entendant la voix étouffée de Fran.

— T'es seule ? Lupita dit seulement si t'es seule.

— Oui, répondis-je en me mettant à sangloter de plus belle. Où es-tu, Franie ?

Le soulagement aurait dû me faire arrêter de pleurer, mais il avait l'effet inverse. Les larmes coulaient de plus belle.

Je remarquai un mouvement en périphérie de ma vision et tournai la tête. Le bas d'une robe de mariée se souleva légèrement. Fran guigna à l'extérieur, puis sourit en me voyant.

Je me relevai d'un bond et me précipitai vers elle pour l'attraper, la serrer dans mes bras, la bercer, sentir son odeur et la chaleur de sa peau si douce. Elle n'avait rien. Rien. Dieu bénisse Lupita.

— Pourquoi t'es triste ?

— Je ne suis pas triste, ma puce, répondis-je en baignant son front de baisers et de larmes. Je suis heureuse.

Je vis l'incompréhension se peindre sur son adorable visage, et je me mis à rire entre deux sanglots.

— Viens, il faut qu'on s'en aille, lui dis-je.

Mais c'était plus pour me donner le courage de le faire, de continuer à avancer. Car si je voulais récupérer le médaillon, je n'avais pas trente-six solutions. Smith était en route et serait bientôt là, il partirait ensuite sûrement à ma recherche en pensant que j'avais été enlevée. Pas par amitié, par pragmatisme. Il avait besoin de moi. Je devais donc traverser la ville, aller braquer une nouvelle fois son coffre-fort et mettre les voiles avant qu'il ne rentre. Et tout ça avec Fran.

— Où on va ? demanda celle-ci alors qu'on revenait dans la boutique.

— On va faire un saut chez un ami, et ensuite tu iras rendre visite à tonton Harri, d'accord ?

— Hum, fit-elle d'un ton pensif qui ne cadrerait pas du tout avec son âge.

Wallace était toujours étendu au sol, et je me rendis directement dans mon bureau pour récupérer le kit que j'y gardais en cas d'urgence. Dire que je pensais qu'il ne me servirait jamais et qu'il ne s'agissait que de coquetterie.

— Où allez-vous ? me demanda un Wallace légèrement étourdi mais debout lorsque nous revînmes dans la boutique.

Il se frotta la tempe, là où le coup qui l'avait terrassé avait déjà fait gonfler son visage, puis grimaça. Il ne lui manquait qu'une lèvre fendue et on serait assortis.

— Récupérer mon employée.

— Vous ne pouvez pas y aller seule, c'est du suicide. Je vais appeler des renforts.

Wallace le juste, le procédural, était de retour.

— Non, lui dis-je fermement. Vous ne contactez pas vos collègues. Ils la tueront.

Il ne prit pas très bien mon refus, mais, étrangement, ne protesta pas.

— Dans ce cas, je viens avec vous.

Je secouai la tête.

— Ils m'ont dit de venir seule.

— Abby...

— Christopher, le coupai-je aussitôt. C'est non.

— C'est non, répéta Fran.

Puis une idée me vint.

— Est-ce que vous pourriez déposer Fran chez quelqu'un pour moi ? Je vous donne l'adresse.

Je préférais largement ne pas aller chez Smith avec Fran. Je l'aurais fait en cas de nécessité parce que passer d'abord à l'appartement de mon frère m'aurait fait faire un immense détour que je ne pouvais me permettre, mais cette solution me rassurait bien plus. Et ça empêcherait Wallace de me suivre.

Une frustration mêlée de colère enfla en lui, pourtant il hocha la tête.

— Si vous me dites où vous allez.

Je soupirai, sondai les profondeurs de son regard, et ce que j'y décelai m'arracha un nouveau soupir. Il ne plaisantait pas. J'allais être obligée de lui faire confiance jusqu'au bout, et ça ne me plaisait guère. S'il faisait intervenir ses collègues, je ne donnais pas cher de nos peaux. Mais, à bien y réfléchir, nos chances n'étaient pas vraiment meilleures même s'il ne le faisait pas.

— Au Palace Scorlotti. Et ensuite à City Hall. Mais Wallace, ils la tueront s'ils voient l'ombre d'un flic. Ils me tueront probablement également. Promettez-moi.

Il hocha la tête. J'allais devoir me contenter de ça. Il fallait que je traverse la ville, et je n'avais plus une seconde à perdre.

— Je peux vous déposer, dit-il alors. J'ai ma voiture de service.

Peut-être que Dieu existait, en fin de compte.

Chapitre 43

Nous traversâmes les rues de Hallow toutes sirènes hurlantes. Je n'aurais jamais cru que je me retrouverais un jour dans une voiture de flic, et encore moins que j'en serais reconnaissante, mais la vie avait une drôle de façon de se montrer ironique dans les moments les plus inopportuns.

Wallace conduisait pied au plancher tandis que je me forçai à respirer en tenant Fran, assise sur mes genoux à l'arrière du véhicule, qui semblait s'amuser comme une folle, elle. Pour ma part, je tentais de rester aussi calme que possible pour ne pas l'inquiéter, et mon rendez-vous imminent avec McCutcheon n'était pas ce qui me causait le plus de soucis à cet instant précis. Mon père m'aurait rétorqué que, à son époque, il n'y avait même pas de ceinture de sécurité sur la banquette arrière et qu'on asseyait les enfants tels quels, mais on ne filait pas à toute allure pour courir contre la montre. Je détestais cordialement les voitures, et la serrer contre moi aussi fort que je le pouvais sans lui faire mal était une torture qui me donnait des sueurs froides chaque fois que Wallace tournait dans une nouvelle rue, chaque fois qu'il accélérât encore lorsque le trafic le permettait. J'aimais cette gamine à en crever et je ne m'étais jamais sentie irresponsable de ma vie. Mais, si je ne récupérais pas le médaillon avant que Smith rentre, je n'aurais aucune chance de sauver Lupita en procédant à l'échange.

La sécurité de Fran dans le véhicule fut cependant bientôt un lointain souvenir. Wallace me déposa devant le building Scorlotti avant de repartir pour amener Fran chez mon frère. Il me jura de conduire lentement et avec toutes les précautions du monde après l'avoir attachée au mieux. Il était flic et avait lui-même un gosse, je n'aurais pas dû être aussi angoissée en les quittant, mais l'inquiétude n'avait rien de rationnel. Il me promit une dernière fois qu'il ne lui arriverait rien et me répéta qu'il ne viendrait ensuite pas à City Hall. Lorsqu'ils partirent, je savais qu'il ne respecterait qu'une seule de ces promesses.

Je pénétrai rapidement dans l'immeuble, saluai le concierge qui ne montra presque rien de sa surprise en découvrant mon visage tuméfié, et pris l'ascenseur jusqu'à l'étage de Smith, en priant de toutes mes forces que ce dernier ne soit pas là.

Nigel m'ouvrit presque aussitôt et sembla étrangement soulagé.

— Mademoiselle, m'accueillit-il en reprenant d'emblée son air pincé. Monsieur est parti à votre recherche.

— Je sais, Nigel.

Il hocha la tête et s'effaça de la porte pour me laisser entrer.

— Êtes-vous saine et sauve ?

La formulation m'arracha un sourire. C'était probablement le plus d'attention qu'il me témoignerait jamais.

Je haussai les épaules.

— Sauve en tout cas, répondis-je.

— Bien. Je vais appeler monsieur pour le mettre au courant.

— Oh, Nigel, j'espère que vous ne m'en voudrez pas trop longtemps.

— Pour, mademoiselle ? demanda-t-il en se retournant.

Il eut tout juste le temps de terminer sa question avant de tomber dans les pommes. Je le rattrapai au vol. Je n'avais pas la force de l'empêcher de s'affaïsser à cause de mes côtes meurtries, mais je pouvais au moins faire en sorte qu'il ne se blesse pas dans sa chute, et tant pis pour ma douleur.

— Parce que, pour une fois, je suis vraiment et sincèrement désolée, Nige', murmurai-je en l'allongeant délicatement au sol.

Puis je filai dans le bureau de son maître, forçai le coffre-fort pour la deuxième fois de la semaine et récupérai le médaillon. Avant de quitter la pièce, je lançai un regard vers l'endroit où je savais que se trouvait une caméra que je ne distinguais pourtant pas, hésitai, puis dis :

— Je n'ai pas le choix. Désolée. Je crois.

Puis je sortis en vitesse de l'appartement, de l'immeuble, et partis en courant en direction de City Hall au crépuscule.

Chapitre 44

La nuit était déjà tombée lorsque j'arrivai à City Hall, et l'air frais de l'automne hivernal était mordant. Deux des hommes qui étaient venus à la boutique m'attendaient devant la porte, tout de noir vêtus, semblables à deux gargouilles un peu trop vivantes. Ils ne prononcèrent pas le moindre mot, m'escortèrent dans le bâtiment comme s'ils travaillaient là et, une fois à l'abri des regards, procédèrent à une fouille en bonne et due forme.

Lorsqu'ils constatèrent que je ne dissimulais aucune arme, l'un des deux me fit signe de le suivre en direction de l'escalier central tandis que son collègue ressortait pour monter la garde. Prise dans le vif de l'action, je ne m'étais même pas demandé pourquoi McCutcheon m'avait donné rendez-vous ici. À présent, la question me paraissait évidente. Peut-être que ça avait un rapport avec le fait qu'il était sénateur. C'était la première fois que je mettais les pieds dans le bâtiment, et j'ignorais tout de ce qui s'y déroulait au quotidien. Je savais qu'il abritait la chambre du conseil de Hallow ainsi que la chambre verte, là où le maire tenait les conférences de presse officielles, que c'était ici qu'il travaillait, et qu'aucun de ces deux partis n'avait été heureux quand on les avait forcés à se délocaliser et à abandonner un ancien édifice au profit de ce nouveau building, reprochant à ce dernier de manquer de vie. Et, en effet, maintenant que j'étais entrée, je comprenais tout à fait le sentiment. On se serait plus cru dans le quartier des finances que dans une mairie. Tout était vitré et dallé dans des tons pâles et grisâtres et l'énergie des lieux était très basse. Le fait que le bâtiment soit intégralement vide car nous étions samedi jouait beaucoup, mais, même rempli de monde, je ne l'aurais toujours pas trouvé chaleureux. C'était peut-être ce qui plaisait à McCutcheon.

Je jetai un regard suspicieux en dépassant le guichet d'accueil, me demandant s'il était normal que personne ne s'y trouve, avec la sale impression d'être dans ce film qu'Harri m'avait forcée à regarder bien trop souvent, *Piège de cristal*. Bien sûr, c'était le week-end et hors des heures

d'ouvertures, mais il semblait étrange qu'il n'y ait pas la moindre trace de vigiles.

L'homme me conduisit vers une rangée d'ascenseurs derrière l'escalier, et nous montâmes jusqu'au troisième étage avant d'emprunter une série de couloirs. J'eus rapidement le tournis. J'avais l'impression d'être dans un labyrinthe, seule, perdue et sans défense, sur le point de tomber sur le Minotaure. Sans le fil d'Ariane, quelque chose me soufflait que je ne ressortirais jamais d'ici.

Je frissonnai soudain en ressentant l'énergie glaciale et écrasante de McCutcheon transpirer des murs, et mes jambes devinrent atrocement lourdes. Je continuai pourtant à avancer, forçant un pied après l'autre. L'homme venait de s'arrêter devant une porte et d'y frapper lorsque le rire retentit, et je cessai de respirer. Je connaissais ce rire.

— C'est précisément ce que je lui ai dit ! s'exclama Fitzsimmons, amusé. Mais vous savez comment est Tommy quand il s'agit de budgets, il... Ilsa ?

À la tension des épaules de l'homme qui m'escortait, j'en déduisis que le bâtiment aurait bel et bien dû être vide et que la présence du maire allait compliquer les choses à plus d'un titre.

Fitzsimmons se tenait à l'intersection du couloir par lequel nous étions arrivés et avait la main posée sur la poignée d'une porte. Il était accompagné de deux types en costumes-cravates, l'un de son âge et l'autre plus jeune que moi. Ce dernier était probablement son assistant. Je les saluai d'un signe rapide de la tête comme si de rien n'était, espérant bêtement que le maire entrerait dans la pièce et ne s'approcherait pas, mais les choses ne se déroulaient jamais de manière si facile. Pétrifiée, je regardai Fitzsimmons dire quelque chose aux hommes qui l'accompagnaient, puis s'avancer dans notre direction.

— Que faites-vous ici ? lui demandai-je.

Il parut aussi surpris qu'amusé.

— Eh bien, figurez-vous que je travaille dans ce bâtiment. City Hall ? Mais j'ai surtout oublié mon téléphone dans la salle de conférences cet après-midi.

Cet homme devait réellement apprendre à faire plus attention à son portable.

— Mais ce serait plutôt à moi de vous poser cette question, ajouta-t-il à mi-chemin alors que la porte du bureau dans lequel se trouvait McCutcheon s'ouvrait.

Du coin de l'œil, je reconnus le type sur lequel Wallace avait tiré, et je le vis faire signe à quelqu'un à l'intérieur. Il fallait que Fitzsimmons s'en aille. Illico.

— J'ai rendez-vous avec le sénateur McCutcheon, dis-je de façon aussi neutre que possible tout en le maudissant intérieurement de faire des heures sup un samedi à l'endroit exact où je devais retrouver un homme qui voulait être Dieu. Je déposerai ma carte en partant. C'était un plaisir de vous revoir, monsieur le maire.

Va-t'en, Eugene, va-t'en, priai-je silencieusement.

— McCutcheon ? répéta-t-il, surpris, avant de froncer les sourcils lorsqu'il parvint à ma hauteur. Seigneur, Ilsa, qu'est-il arrivé à votre v...

— Monsieur le maire, le coupa McCutcheon d'un ton froidement contrarié.

Fitzsimmons sursauta, et je me demandai si j'étais la seule à remarquer que l'arrivée du sénateur avait fait chuter la température pourtant déjà fraîche de quelques degrés.

— Sénateur, répondit-il en se raidissant légèrement, mais peut-être que je ne le vis qu'à cause de la tension dans son énergie. Que faites-vous ici ?

Fitzsimmons était un gentil bougre, mais ce n'était pas un imbécile.

— Mick Jerrod me prête son bureau pendant la durée de mon séjour, expliqua placidement McCutcheon.

Il répondait sans répondre. Comme Smith.

— Je vois, fit le maire en jetant coup d'œil par-dessus l'épaule du sénateur. Et q...

Il écarquilla les yeux avant de les plisser aussitôt, et McCutcheon afficha sa première émotion de la journée.

De l'ennui.

Il esquaissa un vague geste de la main à son homme, puis dit à Fitzsimmons d'un ton las :

— Entrez, monsieur le maire.

Mais on ne pouvait s'y méprendre. C'était un ordre. Un ordre ferme qu'il aurait fallu être fou pour ignorer.

Fitzsimmons resta interdit, dévisageant le sénateur d'une expression perdue.

— Entrez, répéta McCutcheon sur un ton encore plus glaçant qui fit se dresser les poils de ma nuque.

Le maire s'exécuta, non sans avoir posé une main sur mon bras pendant un instant, comme s'il cherchait à me rassurer.

— Vous aussi, mademoiselle James.

Je sentis la surprise émaner de Fitzsimmons lorsqu'il entendit le patronyme utilisé par McCutcheon, mais elle fut aussitôt remplacée par l'effroi. Deux coups de feu consécutifs retentirent plus loin dans le couloir. Je me tournai en sursaut et vis les deux hommes qui accompagnaient le maire s'affaïsser sur la moquette beige. Le seul dont j'apercevais encore le visage – celui qui n'avait même pas mon âge – avait une tache rouge en plein front. Je sentis mon estomac se retourner et me pliai violemment en deux pour vider le peu qu'il contenait juste à côté des chaussures lustrées de McCutcheon. Ce dernier regarda la salissure, impassible, puis releva la tête pour me placarder du regard.

— Mademoiselle James, dans le bureau.

Je déglutis difficilement, et le goût âpre dans ma bouche faillit me faire vomir une deuxième fois dans la foulée. J'entrai cependant et dus prendre sur moi pour ignorer les sentiments dévastateurs qui s'échappaient de Fitzsimmons et me saisissaient à la gorge. Il tenait aux hommes qui venaient de mourir, et sa douleur mêlée d'incompréhension était une torture. Elle était tellement violente que je fermai les yeux pour essayer de la chasser, et je ne remarquai Lupita que quelques secondes après avoir pénétré dans la pièce, alors qu'elle se trouvait bien en évidence, assise dans un coin, ses mains attachées posées sur ses genoux, la tête haute, si fière. C'était elle que le maire avait vue, la raison pour laquelle il avait arrêté sa phrase en plein milieu.

Je lui demandai silencieusement si elle allait bien, ce à quoi elle répondit par un digne hochement de tête. Ils ne lui avaient pas fait le moindre mal. Pas physiquement, tout du moins, et le soulagement effaça presque l'horreur de ce qui venait de se produire dans le couloir.

Lorsque McCutcheon referma la porte après être entré à son tour, l'énergie du maire changea de texture. Je sentis avant qu'il ne le fasse qu'il allait crier, que la révolte qu'il ressentait était trop lourde à supporter, mais

c'était un homme intelligent et de toute évidence capable de réfléchir même lorsqu'il réagissait à chaud. Deux personnes qu'il connaissait venaient d'être assassinées, mon visage était tuméfié et ils avaient un otage. Deux, si on le comptait également.

— Auriez-vous l'obligeance de me dire ce qui se passe ici ?

Sa voix, à mi-chemin entre la colère et la froideur extrême, s'était brisée sur le dernier mot.

McCutcheon ne répondit pas et traversa la pièce pour aller s'asseoir à son bureau. Enfin, celui de Mick Jerrod, qui qu'il fut.

— Mademoiselle James, avez-vous ce que je vous ai demandé ?

— Brent avait vingt-trois ans, espèce d'enfoiré ! s'énerva Fitzsimmons, qui n'appréciait pas d'être ignoré en un tel instant. C'était comme un fils pour moi !

Le sénateur adressa un signe du menton à l'un de ses hommes, et je remarquai alors qu'ils étaient là tous les quatre. Il se saisit de Fitzsimmons pour aller l'attacher à côté de Lupita. Cependant, le maire n'avait pas dit son dernier mot, dans tous les sens du terme. Sa douleur était si vive que je ne doutais pas une seconde qu'il avait été sincère. Brent avait été comme un fils pour lui, au point que la simple idée de sa perte lui faisait lâcher le bouclier de la prudence et s'exposer à un sort identique.

Puisqu'il refusait de se taire, l'homme qui l'avait attaché prit le mouchoir dans sa poche de poitrine, le lui fourra dans la bouche, puis utilisa sa cravate en guise de bâillon. Et, pendant tout ce temps, je restai immobile au centre de la pièce, comme un pantin inanimé qui attendait qu'on tire ses ficelles, avec un sentiment d'injustice et de tristesse à me faire étouffer. Je savais que je ne pouvais rien faire. Mais le savoir et l'accepter étaient deux choses bien différentes.

— Mademoiselle James ? me relança McCutcheon comme si cet interlude n'avait jamais eu lieu. La pierre.

Je repris aussitôt du poil de la bête.

— Je l'ai cachée non loin en arrivant. Je vous y conduirai une fois que vous aurez relâché mon employée ainsi que le maire.

McCutcheon me dévisagea d'un air toujours aussi blasé, comme si c'était la seule expression qu'il était capable d'afficher, puis baissa les yeux pour observer ma botte et fit un nouveau signe du menton à l'un de ses

sbires, qui s'approcha et plongea la main dans ma chaussure. Il en ressortit aussitôt le médaillon.

J'aurais au moins essayé.

L'homme le remit à McCutcheon, qui le déballa du mouchoir dans lequel je l'avais enveloppé et le sortit. Lorsque la pierre toucha sa peau nue, je ne manquai pas la légère grimace qui troubla son visage éternellement impassible. Comme si le médaillon l'avait brûlé. Sauf que, à la différence de Wallace, il y était préparé. Qu'est-ce que c'était que ces conneries, bon sang ? Wallace n'était pas un « dieu », ou quel que soit le terme utilisé pour les décrire ! J'ignorais presque tout d'eux, mais, ça, j'en étais persuadée au point d'en mettre ma main à couper.

Le sénateur garda le médaillon dans sa paume, et un sentiment de plaisir malsain envahit la pièce et me fit tressaillir. La douleur qu'il ressentait lui était agréable. Il s'en délectait. C'était la chose la plus morbide que j'avais jamais vue. Il poussa un léger soupir, entre soulagement et extase, et lança quelques fois la pierre en l'air. Il me sembla que la température chutait davantage chaque fois qu'il la rattrapait.

— Je pensais qu'il me faudrait encore des années avant de pouvoir l'ouvrir. J'aurais été prêt à attendre. Je suppose que je devrai remercier Smith à l'occasion. Ses plans ont une fâcheuse tendance à se retourner contre lui, dit-il avec l'ombre d'un rire dans la voix. Les années ne lui ont pas appris la patience, malgré ce qu'il se plaît à croire.

Jamais il n'avait paru aussi vivant, aussi humain. Au lieu de me rassurer, ce détail m'affola.

— Combien de temps vous faudra-t-il pour l'ouvrir ?

Je clignai plusieurs fois des yeux, puis coulai un regard vers Lupita et le maire.

— J'ai déjà essayé, ce n'est pas dans mes cordes, répondis-je précautionneusement.

McCutcheon me regarda sans ciller.

— Je vous assure que si. Vous ignorez simplement la manière de procéder. Nous y travaillerons. Mais nous ferons ça au calme, conclut-il en échangeant un regard avec ses hommes.

— Je ne vous accompagnerai nulle part, dis-je en secouant la tête lorsque je compris qu'il voulait m'emmener Dieu sait où avec lui. Pas tant que vous ne les aurez pas relâchés.

McCutcheon sourit. C'était la première fois que je le voyais faire. J'espérai aussitôt que ce serait la dernière. C'était si carnassier et rude que j'en eus de nouveau instantanément la nausée.

— Mon hélicoptère nous attend sur le toit. Venez et je les libérerai.

C'était donc ça. City Hall était le seul bâtiment possédant un héliport en dehors des hôpitaux. Le fait qu'il soit sénateur n'avait rien à voir avec sa présence ici. Il avait prévu de récupérer le médaillon et de mettre aussitôt les voiles pour s'éloigner au plus vite de la ville. Et de Smith, supposai-je.

— Libérez-les et je vous suivrai.

McCutcheon me considéra avec toute la rudesse dont il était capable. S'il semblait respecter dans une certaine mesure que je lui tiens tête, mon comportement le contrariait tout de même prodigieusement. Comme Smith, il n'était pas habitué à ce que les gens ne se plient pas à ses moindres volontés en un battement de cils.

— L'un d'eux peut s'en aller maintenant, l'autre quand vous serez dans l'hélicoptère. Qu'en dites-vous ?

Sa proposition me prit au dépourvu. Je n'étais pas exactement en position de marchander, même si j'agissais comme tel. Il aurait pu me forcer à le suivre. Et s'il voulait s'assurer ma collaboration volontaire, c'était un peu tard.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous le relâcherez également ? demandai-je toutefois.

— Rien, admit-il.

Je serrai la mâchoire. Je n'obtiendrais probablement pas de meilleure offre. C'était même déjà bien, vu la position dans laquelle nous nous trouvions. Et lui ne s'exposait pas beaucoup. Même si celui qu'il libérerait appelait tout de suite la police, le temps qu'ils arrivent, il aurait déjà disparu avec le médaillon. Et moi.

J'acquiesçai à contrecœur.

— Bien, se félicita McCutcheon d'un ton pourtant éteint.

Son homme de main s'approcha du maire, qui se mit à secouer vivement la tête, puis désigna Lupita, qui résista à son tour. Soit Fitzsimmons était galant jusque dans les pires situations, soit il avait songé que celui qui ne serait pas relâché dès à présent avait moins de chances de survie et il se sacrifiait. Je fermai les yeux. Comment avais-je pu me retrouver dans une telle situation ? Y impliquer tant de monde ?

— La femme, choisit McCutcheon pour mettre fin au combat muet qui opposait Lupita et le maire.

L'homme releva Lupi sans ménagement et la tira vers la porte.

— Abby, dit-elle d'une voix tremblante en passant à côté de moi, et le déchirement que je sentis en elle me fit monter les larmes aux yeux.

Elle ne voulait pas m'abandonner ici. L'idée la tuait et ternissait son aura, conférant à son énergie une texture abrasive insupportable. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point elle tenait à moi. Ou peut-être que je n'avais jamais voulu, comme je n'avais jamais voulu admettre à quel point elle aussi comptait pour moi, elle ou quiconque depuis les décès de Danny et maman.

— Tout ira bien, Lupi, murmurai-je en lui adressant un sourire tendre.

Je ne vis pas la réaction sur son visage, puisque l'homme l'avait déjà entraînée jusqu'à la porte, mais je le ressentis à son énergie. Elle ne m'avait pas crue.

— Allons-y, dit McCutcheon lorsque Lupita fut sortie. *Tempus fugit.*

Son deuxième sbire, celui qui s'était fait tirer dessus l'après-midi même et qui se portait comme un charme, m'attrapa par le bras tandis que le troisième se saisissait sans ménagement du maire, et nous suivîmes McCutcheon dans le couloir. Le quatrième homme de main revenait déjà sur ses pas. Il n'avait même pas escorté Lupita jusqu'à l'ascenseur, il l'avait juste forcée à s'en aller. J'espérais de tout cœur qu'elle l'avait fait.

Nous tournâmes plusieurs fois, reprîmes l'ascenseur, et nous étions montés de deux étages lorsque je sentis un brusque changement dans l'atmosphère, comme si tout l'oxygène venait d'être retiré de la cabine d'un seul coup. McCutcheon se raidit et appuya sur le bouton de l'étage suivant sans prononcer un mot. Il nous fit sortir et emprunter l'escalier. Comme moi, il avait compris que ça ne pouvait signifier qu'une chose. Parce que je ne connaissais qu'un seul autre être capable de produire un tel effet. Smith nous avait retrouvés d'une manière ou d'une autre et il arrivait.

Et, à en juger par la réaction qui le précédait, il n'était vraiment pas content.

Nous parvînmes au sommet du bâtiment quelques minutes plus tard, et McCutcheon ouvrit la porte menant sur le toit. Ses gestes étaient légèrement plus précipités, plus désordonnés qu'à l'accoutumée, et cela me mit étrangement mal à l'aise. Malgré son flegme, malgré sa puissance, il avait

peur de Smith. Et la question sous-jacente était inquiétante au-delà du tolérable.

De quoi un dieu pouvait-il avoir peur ?

— Fais-la monter dans l'hélicoptère, dit-il à l'homme qui me tenait.

— Et lui ? demanda celui qui se chargeait de Fitzsimmons.

McCutcheon haussa les épaules en s'arrêtant pour se tourner vers la porte que nous venions d'emprunter afin de la surveiller. La rage implosa en moi. Je me mis à me débattre, aussitôt imitée par le maire. Mais l'homme qui me tenait était fort, bien plus fort que moi, et n'eut aucune peine à m'immobiliser.

— Il va vous tuer ! hurlai-je à McCutcheon en ruant en avant.

Ce qui n'eut aucun effet, puisqu'on me retenait les bras dans le dos.

— Je serai ravi qu'il essaie, répondit-il distraitement. Dans l'hélicoptère. Partez sans moi.

Je fus traînée en direction de l'engin, que je ne remarquai qu'alors. Et mon salut prit la forme d'un pilote. Un pilote totalement humain.

J'entendis des bruits de lutte provenant de mon dos, et je ne pus qu'espérer que le maire parvenait à échapper au type qui essayait de le rattraper. Celui qui me tenait me força à monter et cria des ordres au pilote, mais, lorsque ce dernier tendit la main pour mettre l'hélicoptère en marche, sa tête s'affala contre le tableau de commande. Je profitai de l'effet de surprise pour donner un coup de mon poing libre à l'endroit où l'homme me retenait le bras, et je parvins à me défaire de son emprise suffisamment longtemps pour viser ses yeux tout en lui grimpant dessus. Je ne fis pas de gros dégâts, mais la douleur fut suffisante pour que je réussisse à l'enjamber et sortir de l'hélicoptère par là où j'étais entrée.

Je m'affalai au sol de manière désordonnée, le type sur les talons, et je n'eus d'autre choix que de rouler sous l'hélicoptère pour passer de l'autre côté. Mon adversaire était peut-être plus fort que moi, j'étais peut-être impuissante face à lui, mais j'étais rapide. Tant qu'il ne pourrait pas me mettre la main dessus, il ne pourrait pas me faire de mal. Simple question de logique. Et la logique, c'était actuellement un peu tout ce qui me restait. Mon unique possibilité de salut était que Smith débarque et me sauve la mise, chose sur laquelle je ne savais si je pouvais compter. Mes jambes et moi ne prendrions pas le pari.

Je fonçai en direction du maire, qui appliquait visiblement la même tactique que moi et évitait le sbire de McCutcheon comme il le pouvait. Mais, les mains attachées, son équilibre n'était pas au mieux. Il finit par trébucher. Je n'hésitai pas une seconde en voyant que son adversaire allait en profiter. Je fonçai sur ce dernier et, la vitesse aidant, le renversai. Comme j'étais préparée à la chute, je pus me remettre rapidement debout et recommençai à courir en évitant mes poursuivants, qui étaient deux à présent. J'eus soudain atrocement chaud et me rendis compte que l'atmosphère était lourde et chargée comme avant un orage d'été, et ce malgré la présence de McCutcheon qui glaçait les environs. Quelque chose me disait que sa rencontre avec Smith serait semblable à celle d'un front d'air chaud et froid et que l'averse risquait d'être diluvienne.

McCutcheon attendait toujours devant la porte, et il avait le médaillon. Encore un détail dérangeant. J'allais essayer de le lui prendre, j'avais noté où il l'avait rangé, mais, en évitant le bras que tendait dans ma direction un des hommes qui me poursuivaient, je dus virer trop rapidement et m'étais au sol. Je vis l'autre esquisser un sourire tandis qu'il fondait sur moi, et une détonation retentit.

Son corps s'affala à ma gauche. Wallace se tenait derrière lui, à une dizaine de mètres, et il avait à présent McCutcheon dans sa ligne de mire.

— Plus personne ne bouge, annonça-t-il.

Son énergie était déchaînée, à vif. Était-ce lui que McCutcheon attendait, et non pas Smith ? Je ne comprenais plus rien. Tout ce que je remarquais, à cet instant, c'était les nuages qui s'amassaient au-dessus de l'immeuble, tournant un peu trop rapidement, comme un cyclone en formation.

— Et qui êtes-vous ? demanda calmement le sénateur en le considérant de la tête aux pieds alors qu'un éclair déchirait le ciel.

Celui sur qui il avait tiré ne s'était pas relevé. Bonne chose. Une balle dans le corps ne les arrêtait pas, mais une en plein cerveau était tout de même efficace.

— Inspecteur Wallace, HPD, et vous êtes en état d'arrestation. V...

McCutcheon se mit à rire. Le son était si humain, si amusé qu'on n'aurait pas dit qu'il émanait de lui.

— Allons, inspecteur, vous ne comptez tout de même pas arrêter un sénateur.

— Je vais me gêner.

Même s'il me tournait le dos, je sentis le sourire qui étira les lèvres de McCutcheon tout aussi bien que la vague d'énergie qu'il envoya alors.

Une seconde... Envoya ? Comment diable avait-il...

Wallace se saisit la tête à deux mains à l'instant où une violente migraine me déchirait le crâne et, lorsque McCutcheon esquissa un geste nonchalant de la main, il fut projeté sur le côté comme une feuille en pleine tempête.

La douleur était si vive que ma vision se troubla. Il avait peut-être besoin – envie – du médaillon et de l'énergie qu'il contenait, mais son pouvoir était déjà ravageur, et j'assistai, impuissante, à la première démonstration de ce qu'étaient ces êtres qui s'étaient proclamés dieux.

Le sol tangua, le tonnerre gronda non loin et un nouvel éclair zébra le ciel d'une lumière vive et déchirante. S'il était capable d'influer sur les éléments sans avoir absorbé l'énergie du médaillon, de quoi serait-il capable ensuite ?

Les larmes me brûlaient les yeux lorsque je me relevai sur un coude. J'avais l'impression de peser une tonne, comme si tous les atomes qui constituaient mon corps étaient polarisés, aimantés vers le centre de la Terre. Mais je luttais. Je savais ce que je devais faire, même si j'ignorais comment. Aucun de mes ancêtres n'avait dû pratiquer depuis que les dieux avaient disparu, plusieurs milliers d'années auparavant, mais c'était pour ça que nous avions été créés.

Je le vis lorsque je levai une jambe hésitante pour me redresser en m'aidant de mes mains. Smith se tenait dans l'encadrement de la porte. Poings serrés le long du corps, le visage sombre et l'expression sauvage. Son énergie négative pulsait dans l'air au rythme du tonnerre comme un cœur malade et me donnait la nausée. Je pris conscience qu'il m'avait remarquée, qu'il savait ce que j'essayais de faire, mais il ne posa pas un seul instant le regard sur moi. Il n'avait d'yeux que pour McCutcheon, qui, malgré ce que j'avais cru, ne semblait pas du tout le craindre. Ce dernier se mit même à rire à gorge déployée, comme si la présence de Smith était la chose la plus drôle qu'il avait jamais vue, et le doute me saisit. Qui était réellement en train d'influer sur les éléments ? Lui, ou Smith ? Lequel des deux devais-je arrêter ?

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? se moqua McCutcheon en regardant la noirceur qu'était la silhouette de Smith. Tu ne risquerais pas toutes ces années d'efforts pour moi.

Smith serra encore plus les poings et sa colère gagna en intensité. Pourtant, il ne bougea pas. Il resta immobile, sombre et dangereux comme la nuit, et les paroles de Jessica me revinrent en mémoire. Une panthère noire qui me suivait comme mon ombre. Je frissonnai. Il n'avait jamais été question de moi. Jamais. Ça avait toujours été lui.

Je poussai un cri lorsqu'un éclair s'abattit à un mètre de McCutcheon, mais ce dernier ne broncha pas. Pas plus que Smith. Pourquoi ne faisait-il rien ?

— C'est bien ce que je pensais, s'amusa placidement McCutcheon.

Puis il pencha légèrement la tête sur le côté, intrigué, et je remarquai le fin sourire sur les lèvres de Smith.

— Qu'est-ce qui te réjouit autant ? demanda-t-il alors qu'un nouvel éclair déchirait le ciel, aussitôt suivi par un coup de tonnerre assourdissant.

— Moi, crétin des Alpes, répondis-je en lui attrapant le bras.

Son énergie m'électrocuta et il se retourna en sursaut, fronçant les sourcils, la mâchoire serrée par la douleur.

Je me mis à hurler tandis que j'essayais d'absorber son pouvoir, de le canaliser pour le maîtriser. Prendre l'énergie des humains étant indolore, j'avais bêtement pensé qu'il en irait de même pour lui. Comme j'avais eu tort. Le coup de pied dans les côtes était une promenade de santé en comparaison.

Lorsque je posai ma seconde main sur le torse de McCutcheon, j'eus l'impression que mon cerveau explosait et que le moindre de mes muscles se retournait sur lui-même pour s'entortiller autour de mes terminaisons nerveuses jusqu'à les étrangler. Ma peau devenait trop petite, trop tendue pour l'énergie qui transitait en moi, et je criai de manière ininterrompue jusqu'à ce que mon esprit rende les armes. J'eus vaguement conscience que McCutcheon essayait de lutter, de bouger pour se défaire de mon emprise, mais tout allait au ralenti. Peut-être ne s'agissait-il que d'une hallucination due à la douleur, mais, à mesure que son pouvoir me pénétrait, il me sembla voir mes mains devenir plus brillantes encore que les éclairs qui nous entouraient. Mais elles étaient d'un bleu vif aussi glacial que l'était le sénateur, et la lueur s'intensifia lorsque je serrai le poing autour du

médaille. Ma paume se mit à me brûler et je crus sentir une odeur de chair calcinée. J'allais bientôt perdre connaissance. Jamais je ne serais capable de tenir, d'absorber toute son énergie et de le neutraliser. Il était bien trop puissant et le médaillon allait me détruire.

Mais le froid mordant se transforma en fraîcheur, puis en douce chaleur et, loin, dans les profondeurs de ma conscience, j'entendis un hurlement traverser le coton qui emplissait mes oreilles. Je remarquai alors que Wallace avait posé la main sur la mienne, sur celle qui était serrée en poing près du cœur de McCutcheon. Il essayait de me tirer, de m'éloigner du sénateur, mais tout allait si lentement que, le temps qu'il y parvienne, le trop-plein d'énergie avait provoqué une explosion qui nous projeta à plusieurs mètres à la ronde, toujours au ralenti.

Je ne ressentis même pas le choc se réverbérer dans mon corps lorsque je rebondis contre le muret de sécurité. Je ne vis que Smith, à l'autre bout du toit, si immobile, comme figé lui aussi par des facéties temporelles. Puis je remarquai que l'hélicoptère avait également été victime de la déflagration et, en suivant la lente course qui le précipitait à une dizaine de mètres de moi et vers le vide, vis que McCutcheon pendait à la rambarde de sécurité. Je pensai avec horreur au pilote qui se trouvait toujours dans l'engin et aux gens dans la rue en contrebas.

Sauf que je n'étais pas capable d'empêcher la chute d'un hélicoptère. Celle d'un homme, en revanche...

Je jetai de nouveau un regard à Smith, qui secoua lentement la tête, et je fermai les yeux. Puis le temps se remit au diapason en une violente gifle et je me relevai pour courir à toutes jambes vers le sénateur, dont j'attrapai le bras à deux mains malgré ma paume à vif.

Un bruit métallique assourdissant retentit et me fit sursauter, et je remarquai avec effroi que l'hélicoptère s'était arrêté à quelques mètres de nous, contre la rambarde qu'il avait fait plier, et tenait en équilibre précaire au-dessus de la rue.

— Vous devriez vous méfier de lui, dit McCutcheon en riant légèrement malgré sa position.

— Je ne vous ai pas attendu pour le faire, grognai-je en faisant de mon mieux pour qu'il ne m'échappe pas. Donnez-moi votre autre main.

J'aurais dû le lâcher. Je le savais. J'en avais douloureusement conscience. Ça n'aurait même pas totalement été ma faute. Son bras glissait

entre mes doigts et je ne parviendrais plus à le retenir très longtemps.

Et je repensai aux mots de Smith.

« À quelle catégorie est-ce que j'appartiens ? »

« À vous de me le dire. »

J'avais la réponse.

Je tournai la tête dans sa direction, mais il avait disparu.

— Donnez-moi votre autre main ! répétais-je vivement en me retournant vers McCutcheon.

J'étais incapable de laisser quelqu'un mourir. Et ça faisait probablement de moi la personne la plus stupide du monde.

Il se mit à rire de nouveau et, au lieu de m'obéir, écarta les doigts de celle que je tenais. Je poussai un cri.

Puis je regardai le sénateur McCutcheon tomber du dixième étage de City Hall et se précipiter dans le vide.

Chapitre 45

Tapie dans l'ombre, j'observais la police s'affairer devant City Hall. Cela faisait près d'une heure que des véhicules se succédaient – flics, ambulances, dépanneurs, journalistes –, Wallace et le maire n'étaient toujours pas ressortis, et je commençais à m'inquiéter.

Tout s'était déroulé très vite après la chute de McCutcheon. Wallace était sonné, Fitzsimmons évanoui, et trois des hommes de main du sénateur gisaient morts sur le toit. J'ignorais qui avait tué les deux dont Wallace ne s'était pas occupé. Le quatrième, je l'apprendrais en sortant du bâtiment, se trouvait dans le hall, également mort. Quant au dernier, il s'était évanoui dans la nature, tout comme Smith. Je me demandais ce qui était arrivé à ce dernier. Il semblait si... sauvage lorsque je l'avais regardé pour la dernière fois, et c'était le seul qui n'avait pas été affecté par l'explosion d'énergie. Et le discours de McCutcheon avait si peu de sens.

Wallace s'était occupé du pilote de l'hélicoptère pendant que je tentais de sauver McCutcheon, et m'avait ordonné de partir dès que le sénateur était tombé. Même si j'avais bien trop de choses à dire et à demander, je m'étais exécutée sans rechigner. Une chance pareille ne se reproduirait pas. En sortant de City Hall, j'avais retrouvé Lupita, qui, bien que libérée, était restée devant le bâtiment. Je lui avais crié que c'était le truc le plus stupide à faire, que l'hélicoptère aurait pu tomber – ce qui n'était fort heureusement pas arrivé – et je m'apprêtais à bien insister sur ce fait, mais elle m'avait à ce moment serrée si fort dans ses bras que j'en avais perdu la parole. Elle était en vie, c'était tout ce qui importait.

Nous nous étions éloignées alors que les sirènes retentissaient au loin, et je l'avais rapidement mise dans un taxi après lui avoir dit de rentrer se reposer et de faire comme si rien ne s'était jamais produit. Wallace ne l'avait pas exprimé avec des mots, mais je savais que nous ne figurerions pas dans le rapport. J'ignorais quelle serait la version officielle et comment il convaincrerait le maire, mais je lui faisais confiance. Lupita m'avait serrée une nouvelle fois et, quand je lui avais dit de prendre sa semaine, elle

m'avait tapé l'arrière du crâne, m'avait rétorqué de cesser de chercher des excuses pour ne pas travailler et assuré qu'elle serait là lundi matin à la première heure.

Lorsque Wallace sortit enfin, accompagné du maire, il tourna aussitôt la tête dans ma direction, comme s'il savait où je me trouvais malgré les ombres qui m'enveloppaient. Fitzsimmons se pencha pour lui chuchoter deux mots, puis s'avança sur les marches pour s'adresser aux journalistes. Son intervention fut brève, mais elle déclencha la foule. Ils continuèrent à crier bien après que le maire et Wallace furent repartis dans le bâtiment. Mais il me fallut attendre qu'un des reporters s'éloigne dans ma direction, un téléphone collé à l'oreille, extatique, pour connaître la teneur de son discours.

— Ouais, exact. « Prise d'otages à City Hall : la Force sauve le maire ». Non, on a besoin d'un truc qui claque plus... Tu Oh, putain, mec ! C'est du génie ! J'arrive de suite avec les photos.

Oh.

Mon.

Dieu.

Avaient-ils tous complètement perdu l'esprit ? Je n'avais pas du tout sauvé le maire ! J'avais failli le faire tuer ! Et je détestais ce surnom débile, bon sang !

Je fulminais toujours dix minutes plus tard lorsque je sentis l'énergie de Wallace approcher. Il n'était pas seul.

— Monsieur le maire ?

— Sacrée soirée, n'est-ce pas ?

Le sourire qu'il affichait n'était malheureusement qu'une façade, et mon énervement retomba dès que je sentis la douleur vive et étouffante qui émanait de lui.

— Je suis sincèrement désolée pour Brent, lui dis-je.

Son sourire se teinta de tristesse, mais il garda les apparences.

— Il va énormément nous manquer, admit-il avant de se passer les mains sur le visage et de se mettre à hocher la tête, puis de soupirer. Je crois que vous aurez beaucoup de choses à me raconter. Ce sera pour une autre fois. J'ai besoin de rentrer et de me coucher. Et d'un verre, accessoirement, mais je doute qu'il soit judicieux de l'admettre en public. Il ne manquerait plus que le mot se répande.

Dormir lui ferait en effet le plus grand bien. Il était totalement ailleurs et, en essayant de contenir sa peine et le choc que les événements de la soirée lui avaient provoqués en plaisantant, il ne faisait que les mettre en évidence.

— L'inspecteur Wallace nous mettra en relation, reprit-il avec un peu plus de contenance avant de changer totalement de ton. Je voudrais vous engager.

La surprise me fit hausser les sourcils.

— Monsieur le maire, je ne suis pas réellement décoratrice d'intérieur.

Il partit d'un éclat de rire.

— C'est fort dommage, car la mairie a plus que jamais besoin d'un coup de neuf ! s'exclama-t-il.

Je craignis un instant que ses nerfs n'eussent totalement lâché, pourtant, il continua sur un ton très sérieux et sûr de lui.

— Je parlais de vous engager pour ce que vous avez fait ce soir et à la banque Rosenfeld en tant qu'unité spéciale. Enfin, très spéciale. Vous aurez vraiment beaucoup de choses à me raconter, répéta-t-il en secouant la tête comme s'il n'y croyait pas lui-même, puis il rit de nouveau avant de planter son regard dans celui de Wallace. Tous les deux.

Oh, ses nerfs avaient définitivement lâché. Il prenait tout ça beaucoup trop bien.

— Monsieur le maire ? demanda celui-ci, aussi surpris que moi.

— D'après ce que j'ai vu sur ce toit, vous ferez un très bon binôme. Bien sûr, il s'agirait d'une unité officieuse. Il faudra que je réfléchisse à tout ça, mais, comme pour tout le reste, pas ce soir. La nuit porte conseil. Même si je ne dormirais pas sur mes deux oreilles en sachant qu'un individu comme McCutcheon arpente les rues de ma ville.

Je fronçai les sourcils alors que l'angoisse reprenait vie dans mes tripes.

— On n'a pas retrouvé son corps, me confirma Wallace, et je fermai les yeux. Pas la moindre trace, comme s'il n'était jamais tombé. Monsieur le maire a pensé qu'il serait dans notre intérêt d'annoncer que le sénateur a été enlevé durant une prise d'otages qui visait à sa capture. Tout le pays sera à sa recherche dès demain.

Je hochai la tête. C'était sûrement plus facile que d'expliquer que lui aussi possédait des espèces de superpouvoirs qu'il utilisait pour faire le mal

et qu'il avait voulu tuer le dommage collatéral qu'était devenu Fitzsimmons.

— Réfléchissez à ma proposition, me dit ce dernier avant d'enchaîner pour Wallace. Allons-y, inspecteur.

Si un homme me faisait encore la moindre proposition avant la semaine prochaine, c'était décidé, je me pendais.

— Donnez-moi une minute, lui demanda-t-il avant de s'approcher de moi et de m'entraîner à l'écart.

Le maire acquiesça et nous tourna poliment le dos, puis se mit à observer le ciel en prenant de profondes inspirations. Son comportement m'inquiétait sérieusement.

— Tu n'es pas blessée ? murmura Wallace en gardant une distance de sécurité entre nous.

Pourtant son énergie me cherchait, et je sentis une envie si puissante de toucher mon visage tandis qu'il l'examinait que je fis un pas en arrière.

— Pas plus qu'avant, répondis-je doucement.

— Bien. Qui était l'homme qui est apparu avant que tu attrapes McCutcheon ?

Je n'hésitai qu'une seconde, mais c'était peut-être bien celle de trop.

— Je l'ignore.

Je me sentis coupable de cacher une partie de la vérité à Wallace, mais, techniquement, ce n'était pas un mensonge. J'ignorai totalement qui était Smith. Et je savais encore moins ce qu'il était.

Wallace acquiesça, et je soupirai en silence. Il n'était pas dupe.

— Bonne nuit, Abby James, fit-il en s'approchant pour déposer un baiser sur ma joue. J'espère que nos chemins se recroiseront.

Je fermai les yeux, le fantôme de ses lèvres brûlant sur ma peau, et murmurai :

— Absolument.

Il me sourit.

— Non, dis-je, ce qui lui fit froncer les sourcils. C'est mon prénom. Absolument.

Il fronça les sourcils de plus belle.

— Ma mère ne parlait pas un mot d'anglais en débarquant, expliquai-je en haussant les épaules, ce qui sembla partiellement l'horrifier.

— On en restera à Abby, si ça ne te dérange pas.

— Absolument, Wally.

Il secoua la tête et fit demi-tour pour rejoindre le maire, puis je les regardai s'éloigner avec un étrange sentiment de mélancolie.

— Monsieur, ma voiture est dans cette direction.

— Je crois que j'ai envie de marcher un peu. Est-ce que ça vous dérangerait de rentrer en métro ? Figurez-vous que quelqu'un a piraté mon téléphone pour me dire de descendre de mon piédestal et d'aller vérifier mes installations par moi-même.

— Vous êtes sûr que c'est le moment le plus judicieux pour le faire ?

— Bien sûr. Je suis encore en vie, non ? Autant en profiter tant que ça dure, ajouta-t-il avant de partir d'un rire qui était à la limite du gloussement. La Force, quel surnom horrible tout de même.

OceanofPDF.com

Chapitre 46

Je rentrai chez moi éreintée après avoir fait un saut à la boutique pour récupérer mes téléphones. J'appelai mon père pour le rassurer et mon frère pour me rassurer – Fran allait bien, dormait, et Jana était prévenue –, leur promis de les rappeler le lendemain, et essayai ensuite de joindre Smith, sans succès. Il ne prit aucun des trois appels que je passai avant de tomber de sommeil.

J'étais tellement fatiguée que je me réveillai en milieu d'après-midi, et je recommençai l'opération. J'appelai papa et Harri pour leur expliquer en détail ce qui s'était déroulé la veille, puis Smith, qui ne répondit pas plus, au point que je commençai à m'inquiéter légèrement. Cependant, à 16 heures, Nigel me rappela de son téléphone pour me dire froidement que monsieur ne pourrait pas me recevoir aujourd'hui et qu'il me recontacterait.

C'était pour le moins étrange, mais je n'eus pas à attendre bien longtemps.

Smith me rejoignit le lendemain matin, lors de ma traditionnelle visite à Max Gervais. Puisque Lupita avait refusé son congé, j'avais décidé de faire comme si de rien n'était moi aussi, et j'étais tranquillement en train de lire *Princess Bride* à Max lorsque son énergie chatouilla ma peau comme une invitation. Je sentis son ombre avant de la voir s'étirer dans la chambre, et je découvris en relevant la tête que Smith nous observait dans l'embrasement de la porte. Une fatigue immense l'habitait, le faisant paraître trop mince dans ses habits sombres.

— Où avez-vous disparu samedi ?

— Bonjour également, mademoiselle James, dit-il avec un de ses sourires crispants en entrant dans la pièce avant de refermer derrière lui. Je suis parti à la recherche de McCutcheon.

— Vous l'avez rattrapé ?

Il secoua la tête et s'avança vers le lit tout en observant Max.

— Le médaillon ? demanda-t-il sans me regarder.

— Il l'avait sur lui en tombant.

Je cessai de respirer quelques instants, mais je me relaxai lorsqu'il ne répondit rien. C'était totalement faux. J'avais récupéré le médaillon quand j'avais attrapé McCutcheon, avant le déchaînement d'énergie, et je le tenais dans ma main au moment où tout avait explosé. Je me demandais encore si c'était lui qui m'avait brûlé la paume, et non pas McCutcheon. Je ne le saurais peut-être jamais, mais, quoi qu'il en soit, je préférais l'avoir en ma possession. Je ne faisais toujours pas le moins du monde confiance à Smith.

— Je crois qu'il serait dans notre intérêt de travailler ensemble, dit-il alors en relevant le regard pour le planter dans le mien.

— Je n'en ai toujours pas la moindre envie.

— J'ai bien peur que l'envie soit secondaire, mademoiselle James. Il reviendra.

Malheureusement, j'en étais moi aussi intimement persuadée.

— Et je possède les réponses à beaucoup des questions que vous vous posez.

Comme je gardai résolument le silence, Smith baissa de nouveau les yeux sur Max, l'air songeur. Lorsqu'il releva le visage, un sourire énigmatique flottait sur ses lèvres.

— Qu'est-ce qui vous amuse autant ?

Il mit quelques secondes à répondre, et, lorsqu'il le fit, je fronçai les sourcils.

— Vous m'êtes redevable, à présent. À bientôt, Rossignol.

J'allais lui demander de quoi il parlait, mais j'entendis un gémissement qui fit manquer un battement à mon cœur. Je regardai Max aussitôt. Il plissait les yeux et grimaçait légèrement. Pour la première fois depuis des mois, sa couverture n'était plus atrocement lisse. Il avait bougé.

Je relevai la tête, mais la porte était ouverte et Smith avait disparu. Encore une fois.

— Qui êtes-vous ? murmura Max d'une voix que des mois de coma avaient rendue râpeuse.

Le voir éveillé, les yeux ouverts, à me regarder, comprima ma poitrine de la douleur la plus agréable que j'avais jamais ressentie.

— Je suis Abby, répondis-je alors que les premières larmes roulaient sur mes joues.

Il fronça les sourcils comme s'il essayait de se souvenir.

— On se connaît ?

Je secouai la tête, incapable de prononcer un mot.

— Votre voix m'est étrangement familière, dit-il alors qu'une infirmière entra dans la chambre et commençait à l'ausculter sans autre forme de procès.

Je me levai discrètement et sortis de la pièce en silence. Comment Smith avait-il pu le réveiller si facilement ? Et sans que je ne sente rien ? Malgré la joie que me provoquait le réveil de Max, je fus incapable de chasser un mauvais pressentiment qui me colla au fond de la gorge toute la journée, comme l'arrière-goût acide d'un dessert trop sucré. Il perdura jusqu'à ce que je rentre chez moi au terme du lundi le plus ennuyeux du monde après la semaine qui venait de s'écouler. Il continua à me tenailler alors que je m'étais couchée, au point que je ne parvins pas à trouver le sommeil et que je me relevai après minuit, courant jusqu'à mon bureau pour une raison qui me dépassait, ne remarquant qu'à peine l'immense jarre sous ma fenêtre. J'aurais pu vérifier depuis que j'étais rentrée, mais je refusais de croire ce dont j'étais pourtant persuadée au plus profond de moi.

J'ouvris le coffre-fort et eus la confirmation de ce que je savais déjà. Il était venu chez moi. Le médaillon avait disparu et, à sa place, se trouvait un mot sur un papier cartonné qui me fit grincer des dents.

« Désolé. Je crois. »

OceanofPDF.com

Marika Gallman est née en 1983, en Suisse. Collectionneuse acharnée de Post-its, de Stabilos roses et de personnalités multiples, elle aime se terrer dans son antre pour planifier la mort atroce de personnages (presque) innocents. Sa première série *Maeve Regan*, bourrée d'humour et de références geek, a très vite conquis le cœur des lecteurs. Dans ce nouveau cycle, elle donne vie à une super-héroïne récalcitrante qui devra affronter des créatures qui auraient mieux fait de disparaître.

OceanofPDF.com

Du même auteur, chez Milady, en poche :

Maeve Regan :

1. *Rage de dents*
2. *Dent pour dent*
3. *La Dent longue*
4. *À pleines dents*
5. *Sur les dents*

Aux éditions Bragelonne, en grand format :

Les Chroniques de Hallow :

1. *Le Ballet des ombres*

www.bragelonne.fr

OceanofPDF.com

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

© Bragelonne 2015

Illustration de couverture : Miesis – Sylvie Veyres

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2229-0

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

OceanofPDF.com